



POUR elle

LA CHRONIQUE DES BRIDGERTON-3

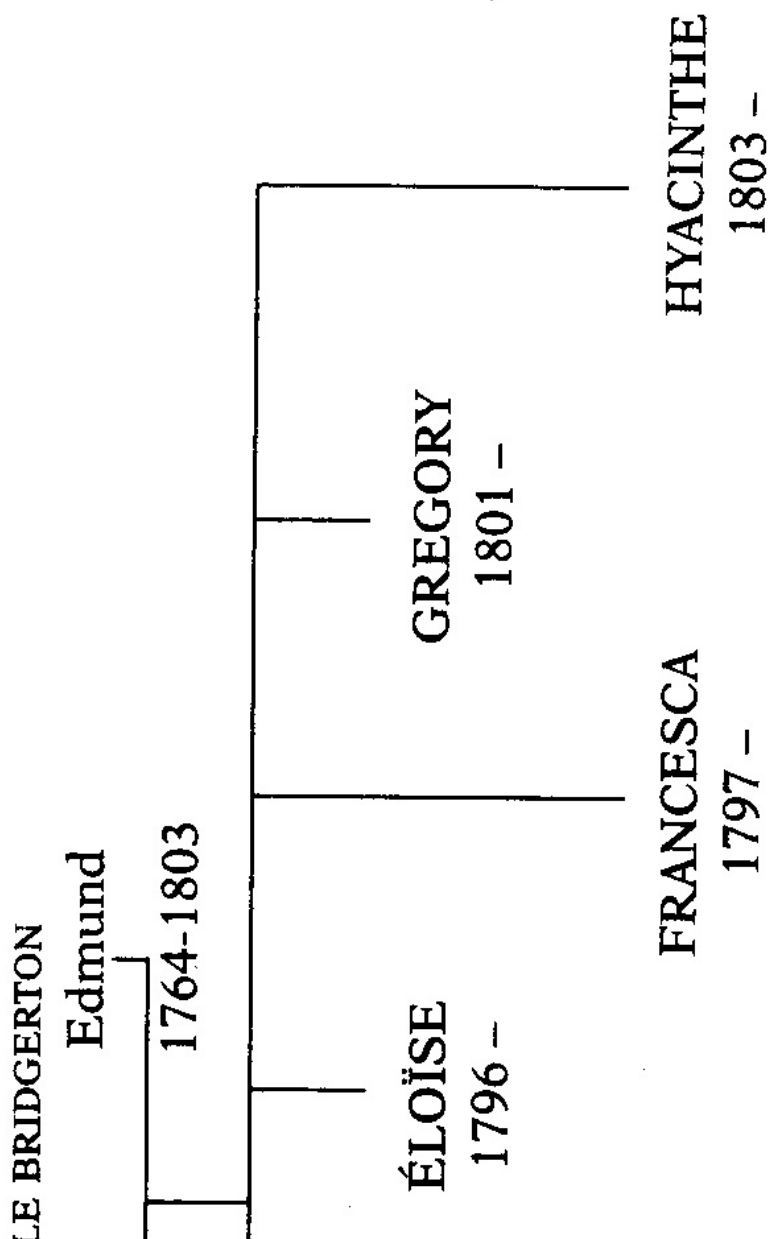
Benedict

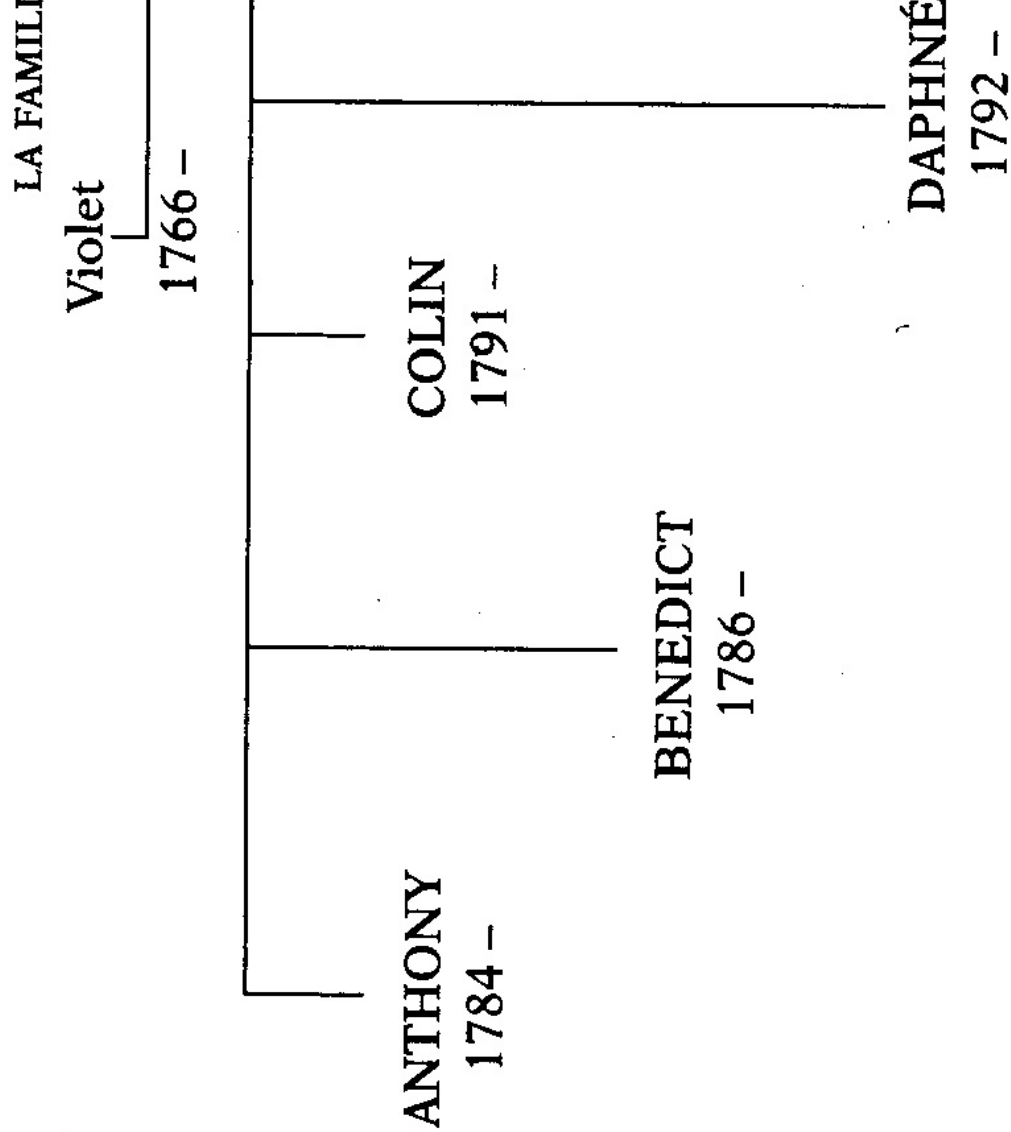


JULIA

QUINN

AVENTURES & PASSIONS





La saison 1815 est bien entamée, et alors qu'on pourrait s'attendre que toutes les discussions tourment autour de Wellington et de Waterloo, elles diffèrent en vérité bien peu de celles de 1814, lesquelles étaient essentiellement consacrées à l'éternelle question qui agite le beau monde : le mariage.

Comme d'habitude, les débutantes en quête d'un bon parti louchent toutes vers la famille Bridgerton, plus précisément vers l'ainé des frères encore célibataire, Benedict. Celui-ci ne possède peut-être pas de titre nobiliaire, mais son beau visage, son physique athlétique et son portefeuille bien garni semble combler ce handicap. À vrai dire, votre dévouée chroniqueuse a entendue plus d'une mère ambitieuse dire de sa fille : « Elle épousera un duc... ou un Bridgerton ».

Pour sa part, Mr Bridgerton ne manifeste qu'un intérêt relatif pour les demoiselles présentent aux événements mondains. Il assiste à presque tous ceux-ci, mais ne fait rien d'autre que regarder les portes, comme s'il attendait une personne en particulier.

Peut-être... une fiancée ?

La Chronique mondaine de lady Whisteldown, 12 juillet 1815.

Prologue

Tout le monde savait que Sophie Beckett était une bâtarde.

Les domestiques l’avaient très bien compris, mais ils adoraient la petite Sophie depuis le jour où elle était arrivée à Penwood Park à l’âge de trois ans, petit paquet emballé dans un manteau trop grand pour elle et déposé sur le seuil de la maison par une pluvieuse nuit de juillet. Et puisqu’ils l’aimaient de tout leur cœur, ils se comportaient avec elle exactement comme si elle était, ainsi que l’avait expliqué le sixième comte de Penwood, la fille orpheline d’un ami défunt. Ils se gardaient bien de faire remarquer que les yeux vert noisette et la chevelure blond cendré de Sophie étaient rigoureusement les mêmes que ceux de Monsieur le comte, que ses traits offraient une troublante similitude avec ceux de feu la mère de Monsieur le comte ou que son sourire était la réplique parfaite de celui de la sœur de Monsieur le comte. Personne ne voulait heurter les sentiments de Sophie – ni risquer, de perdre son gagne-pain –

en soulignant ces ressemblances.

Lord Richard Gunningworth ne parlait jamais de Sophie ni de ses origines, mais il devait savoir qu’elle était de son sang.

Tout le monde ignorait le contenu de la lettre que la gouvernante avait trouvée dans la poche de l’enfant lorsqu’elle avait découvert celle-ci sur le pas de la porte, au beau milieu de cette nuit d’averse. Le comte avait brûlé la missive quelques secondes après l’avoir lue. Il avait regardé la feuille de papier se recroqueviller dans les flammes, puis ordonné que l’on prépare une chambre pour l’enfant près de la nursery. Sophie n’était jamais repartie. Il l’appelait « Sofia », et elle l’appelait 4

« monsieur ». Ils ne se voyaient que lorsque le comte rentrait de Londres, quelques fois par an.

Quoi qu’il en soit, et c’était là le plus important, Sophie avait conscience d’être une bâtarde. Elle ignorait comment elle l’avait appris, mais le fait est qu’elle le savait et qu’elle l’avait toujours su. Elle n’avait que peu de souvenirs de sa vie avant son arrivée à Penwood Park, mais elle revoyait le long voyage à travers l’Angleterre en compagnie de sa grand-mère, secouée de quintes de toux et effroyablement amaigrie. Celle-ci, d’une voix oppressée par une respiration sifflante, avait expliqué à Sophie qu’elle allait désormais vivre chez son père. Sophie n’oublierait jamais les minutes où elle avait attendu devant la porte sous une pluie battante, tandis que sa grand- mère l’épiait, dissimulée derrière un bosquet pour s’assurer qu’on la faisait entrer dans la maison.

Le comte avait effleuré la joue de Sophie du bout des doigts pour lever son visage vers la lumière, et à cet instant, tous deux avaient compris la vérité.

Tout le monde savait que Sophie Beckett était une bâtarde, personne n’y faisait jamais allusion, et chacun s’accommodait fort bien de la situation.

Jusqu’au jour où le comte décida de se marier.

Sophie apprit la nouvelle avec un certain plaisir. La gouvernante lui dit que le majordome avait dit que le secrétaire de monsieur avait dit que monsieur envisageait de passer plus de temps à Penwood Park, à présent qu’il allait être chargé de famille. Bien que le comte ne manquât pas vraiment à Sophie pendant ses absences – difficile de se languir de quelqu’un qui ne prête aucune attention à vous-même lorsqu’il est là ! -, la petite fille songea qu’il *pourrait* lui manquer si elle apprenait à le connaître. Et si, de son côté, il apprenait à la connaître, il s’absenterait peut- être moins souvent. En outre, la bonne de l’étage lui dit que la gouvernante avait dit que le majordome des voisins avait dit que la future épouse de monsieur avait déjà deux filles, du même âge que Sophie.

Après sept longues années de solitude à la nursery, Sophie était ravie. Contrairement aux autres enfants des environs, elle n’était jamais invitée aux fêtes et autres événements mondains.

5

Certes, personne ne la traitait ouvertement de bâtarde – ce qui serait revenu à accuser Penwood, qui avait déclaré qu’elle était sa pupille et n’était jamais revenu sur le sujet, d’être un menteur

– mais, par ailleurs, le comte n’avait guère fait d’efforts pour imposer Sophie à son entourage. Aussi, à l’âge de dix ans, les meilleurs amis de la fillette étaient-ils des femmes de chambre et des valets de pied. Quant à la gouvernante et au majordome, ils auraient aussi bien pu être ses parents.

Désormais, elle allait avoir des sœurs !

Bien sûr, Sophie savait qu’elle ne pourrait pas vraiment les considérer ainsi, puisqu’elle leur serait présentée comme Mlle Sofia Maria Beckett, pupille du comte de Penwood, mais elles seraient tout de même *presque* des sœurs pour elle. N’était-ce pas là le plus important ?

Voilà pourquoi, par un après-midi de février, Sophie se trouvait avec les domestiques dans le grand hall de Penwood Park, le regard rivé sur la fenêtre, guettant l’attelage du comte qui remonterait l’allée, avec à son bord la nouvelle comtesse et ses deux filles, ainsi, bien sûr, que le maître des lieux.

— Croyez-vous qu’elle va m’aimer ? murmura Sophie à Mme Gibbons, la gouvernante. Je parle de l’épouse de monsieur.

— Mais bien entendu, ma chérie ! répondit la brave femme.

Cependant, le regard de celle-ci démentait ses inflexions assurées. Après tout, la nouvelle comtesse pouvait s’offenser de la présence sous son toit de l’enfant illégitime de son époux.

— Est-ce que je prendrai mes leçons avec ses filles ?

— Je ne vois pas l'intérêt de vous séparer.

Sophie hocha pensivement la tête, puis elle sursauta en voyant l'attelage rouler dans l'allée.

— Les voilà ! chuchota-t-elle.

Mme Gibbons tendit la main vers elle pour lui tapoter la tête, mais Sophie s'était déjà élancée vers la fenêtre et appuyait son nez contre la vitre.

Le comte descendit le premier, puis il aida les deux fillettes à l'imiter. Elles étaient vêtues de manteaux noirs identiques.

L'une portait un ruban rose dans les cheveux, l'autre un jaune.

Comme elles s'écartaient d'un pas, le comte tendit la main à la dernière occupante de la voiture.

6

Sophie retint son souffle, attendant de voir sortir la nouvelle comtesse.

— S'il vous plaît ! murmura-t-elle en croisant ses petits doigts.

S'il vous plaît, faites qu'elle m'aime !

Peut-être, si la comtesse la prenait en affection, le comte l'aimerait-il à son tour... Peut-être, même s'il ne l'appelait pas réellement sa fille, la traiterait-il comme si elle l'était... Peut-

être formeraient-ils une vraie famille...

Sous le regard anxieux de Sophie, la nouvelle maîtresse des lieux descendit enfin de voiture. Chacun de ses gestes était si gracieux que la fillette ne put s'empêcher de songer à la délicate alouette qui venait parfois visiter le bain d'oiseaux installé dans le jardin. Même son chapeau était orné d'une longue plume dont les nuances turquoise scintillaient dans la vive lumière du soleil d'hiver.

— Qu'elle est belle ! murmura Sophie, éblouie.

Elle lança un rapide coup d'œil en direction de Mme Gibbons afin de jauger sa réaction, mais la gouvernante arborait une expression indéchiffrable, le regard fixé droit devant elle, car le comte s'apprêtait à faire entrer sa nouvelle famille pour procéder aux présentations.

Sophie déglutit péniblement, ignorant où elle était censée se tenir. Tout le monde semblait savoir où se placer. Les membres du personnel étaient alignés suivant leur rang, depuis le majordome jusqu'à la dernière des filles de cuisine. Même les chiens étaient assis dans un angle du hall, solidement tenus en laisse par un domestique.

Sophie, elle, n'avait pas de place. Si elle avait réellement été la fille de la maison, elle aurait dû se trouver auprès de sa préceptrice pour attendre la nouvelle comtesse. Si elle avait réellement été la pupille du comte... eh bien, il en aurait été de même. Seulement, Mlle Timmons, qui avait pris froid, avait refusé de quitter la nursery pour descendre au rez-de-chaussée.

Les domestiques n'avaient pas cru une seconde à ce prétexte —

Mlle Timmons se portait comme un charme la veille au soir —, mais aucun d'entre eux ne lui aurait reproché ce petit mensonge. Après tout, Sophie était une bâtarde, et personne ne

voulait être celui ou celle qui insulterait la nouvelle comtesse en lui présentant l'enfant illégitime de son époux.

Et il aurait fallu que la comtesse soit aveugle ou stupide, ou les deux à la fois, pour ne pas comprendre immédiatement que Sophie était bien plus que la pupille du comte.

Soudain paralysée par la timidité, Sophie se rencogna dans un angle de la pièce tandis que deux valets de pied ouvraient les battants de la porte d'entrée avec force courbettes. Les deux filles entrèrent les premières, avant de s'écarter pour céder le passage au comte, qui entraînait son épouse à l'intérieur.

Monsieur présenta Madame et ses filles au majordome, lequel présenta celles-ci au personnel.

Et Sophie attendit.

Le majordome présenta les valets de pied, la cuisinière, la gouvernante, les palefreniers.

Et Sophie attendit.

Il présenta les femmes de chambre, les filles de cuisine, les petites bonnes.

Et Sophie attendit.

Pour finir, le majordome — il s'appelait Rumsey — présenta la toute dernière des bonnes, une fille de service qui s'appelait Dulcie et n'était là que depuis une semaine. Le comte hocha la tête et remercia Rumsey dans un murmure, tandis que Sophie, qui ne savait toujours pas ce qu'elle devait

faire, attendait.

Alors, elle toussa pour s'éclaircir la voix et s'avança d'un pas, un sourire hésitant aux lèvres. Elle ne passait guère de temps avec le comte, mais on l'amenait à lui chaque fois qu'il venait à Penwood Park, et il lui accordait toujours quelques minutes de son temps. Il lui demandait comment se déroulaient ses leçons, puis il la renvoyait à la nursery.

Sans doute voudrait-il encore savoir si elle travaillait bien, même s'il était à présent marié. Sans doute cela l'intéresserait-il d'apprendre qu'elle maîtrisait maintenant l'art de multiplier les fractions et que Mlle Timmons avait récemment qualifié son accent français de « parfait ».

Occupé à dire quelque chose aux filles de la comtesse, il ne l'entendit pas. Sophie toussota de nouveau, cette fois plus fort.

8

D'une voix plus haut perchée qu'elle ne l'aurait voulu, elle appela :

— Monsieur ?

Le comte se retourna.

— Ah, Sofia, marmonna-t-il. Je n'avais pas vu que tu étais là.

Sophie se réjouit. Il ne l'avait pas délibérément ignorée, alors !

— Qui est-ce donc ? demanda la comtesse en s'approchant pour mieux la voir.

— Ma pupille, répondit le comte. Mlle Sofia Maria Beckett.

La nouvelle épouse parcourut Sophie d'un regard intrigué, puis elle fronça les sourcils. Elle les fronça jusqu'à ce qu'ils se rejoignent et ne fassent plus qu'un.

— Je vois, murmura-t-elle.

Et tout le monde dans le hall sut immédiatement ce qu'elle voyait.

— Rosamund, Posy ! appela-t-elle en se tournant vers ses filles. Venez avec moi.

Celles-ci se dirigèrent immédiatement vers leur mère.

Sophie leur adressa un sourire timide. La plus petite lui sourit en retour. En revanche, l'aînée, qui avait les cheveux blonds comme les blés, imitant sa mère, leva le nez en l'air et détourna les yeux.

Sophie avala sa salive et sourit de nouveau à la plus amicale des deux, mais celle-ci se mordit la lèvre inférieure d'un air indécis avant de baisser le regard vers le sol.

La comtesse tourna le dos à Sophie et demanda à son époux :

— Je suppose que vous avez fait préparer des chambres pour Rosamund et Posy ?

Il hocha la tête.

— Près de la nursery. Juste à côté de celle de Sofia.

Il y eut un long silence. La comtesse devait savoir que certaines batailles ne se livrent pas devant le personnel, car elle se contenta de déclarer :

— J'aimerais voir l'étage, à présent.

9

Et elle s'en alla, entraînant le comte et ses filles dans son sillage.

Sophie les regarda gravir les marches. Lorsqu'ils eurent disparu sur le palier, elle se tourna vers Mme Gibbons.

— Pensez-vous que je doive les accompagner pour aider ?

proposa-t-elle. Je pourrais faire visiter la nursery aux petites filles...

La gouvernante secoua la tête.

— Elles ont l'air fatiguées, répondit-elle, visiblement gênée.

Je suis sûre qu'elles ont besoin d'une sieste.

Sophie haussa les sourcils. On lui avait dit que Rosamund avait onze ans, et Posy, dix. N'avaient-elles pas passé l'âge de dormir l'après-midi ?

Mme Gibbons lui frotta gentiment le dos.

— Et si vous veniez plutôt avec moi ? Je ne serais pas fâchée d’avoir un peu de compagnie, et la cuisinière m’a dit qu’elle venait de sortir une fournée de *shortbreads*. Je crois qu’ils sont encore chauds.

Sophie acquiesça et suivit la gouvernante hors du hall. Elle aurait tout le temps ce soir de faire connaissance avec les deux fillettes. Elle leur montrerait la nursery, puis elles deviendraient amies, et bientôt, elles seraient comme des sœurs.

Sophie sourit. Cela allait être merveilleux d’avoir des sœurs !

En fait, Sophie ne croisa pas Rosamund et Posy – pas plus que le comte et la comtesse – avant le lendemain. En pénétrant dans la nursery pour y prendre son dîner, elle vit que le couvert avait été mis pour deux personnes, non pour quatre. Mlle Timmons (qui s’était rétablie à une vitesse proprement stupéfiante) déclara que, au dire de la nouvelle comtesse, Rosamund et Posy étaient trop fatiguées par le trajet pour manger.

Toutefois, les fillettes devaient bien prendre leurs leçons.

Aussi, le lendemain matin, se présentèrent-elles à la nursery, marchant un pas derrière leur mère. Sophie, qui étudiait depuis 10 une heure déjà, leva les yeux de son cahier d’arithmétique avec un vif intérêt. Cette fois-ci, elle ne sourit pas aux deux filles.

Pour une raison qu’elle n’aurait su expliquer, cela lui semblait préférable.

— Mademoiselle Timmons, dit la comtesse. Celle-ci fit une révérence.

— Madame, la salua-t-elle dans un murmure.

— Mon époux m’a dit que vous seriez la préceptrice de mes filles.

— Je ferai de mon mieux, madame.

La comtesse désigna son aînée, celle qui avait des cheveux blonds et des yeux bleu clair. La jeune fille, songea Sophie, était aussi jolie que la poupée de porcelaine que le comte lui avait envoyée de Londres pour son septième anniversaire.

— Voici Rosamund. Elle a onze ans.

Puis, dirigeant sa main vers sa cadette, qui n’avait pas quitté ses souliers des yeux, la comtesse ajouta :

— Et voici Posy, qui a dix ans.

Sophie observa celle-ci, curieuse. À la différence de sa mère et de sa sœur, Posy avait les yeux et les cheveux bruns, et ses joues étaient un peu rondes.

— Sophie aussi a dix ans, fit remarquer Mlle Timmons.

La comtesse pinça les lèvres.

— Veuillez emmener les filles visiter la maison et le jardin.

Mlle Timmons hocha la tête.

— Très bien. Sophie, posez votre ardoise. Nous reprendrons la leçon plus...

— Uniquement *mes* filles, coupa la comtesse d’une voix glaciale. Je souhaite m’entretenir avec Sophie.

Cette dernière déglutit douloureusement et tenta de lever les yeux vers ceux de la comtesse, mais ne parvint pas plus haut que son menton. Pendant que sa préceptrice entraînait Rosamund et Posy hors de la salle, elle se leva pour écouter ce que la nouvelle épouse de son père avait à lui dire.

— Je sais qui tu es, dit la comtesse dès que la porte fut fermée.

— M... madame ?

— Tu es sa bâtarde, et n’essaie pas de le nier.

11

Sophie ne répondit pas. Certes, cela était exact, mais jamais personne ne l’avait formulé à haute voix. Du moins, pas devant elle.

La comtesse lui souleva le menton sans ménagement pour la forcer à la regarder.

— Écoute-moi bien, dit-elle d’une voix menaçante. Tu vis peut-être ici, à Penwood Park, et tu vas peut-être partager les leçons de mes filles, mais tu n’es qu’une bâtarde, et tu ne seras jamais rien d’autre. Ne commets jamais, *jamais* l’erreur de te croire du même monde que nous.

Sophie laissa échapper un petit gémissement lorsque les ongles de la comtesse s’enfoncèrent dans la chair tendre sous son menton.

— Mon époux, poursuivait celle-ci, se sent lié à toi par je ne sais quelle ridicule obligation. C'est tout à fait noble de sa part de vouloir réparer ses erreurs passées, mais c'est une insulte pour moi de devoir supporter ta présence sous mon toit et de te voir nourrie, vêtue et éduquée comme si tu étais réellement sa fille.

Elle était *réellement* sa fille ! faillit protester Sophie. Et elle vivait sous ce toit depuis bien plus longtemps que la comtesse !

D'un geste sec, cette dernière libéra son menton.

— Je ne veux pas te voir, siffla-t-elle entre ses dents. Tu n'es pas autorisée à m'adresser la parole, et tu feras en sorte de ne jamais te trouver en ma compagnie. En outre, tu n'es pas censée parler à Rosamund et Posy, sauf pendant vos leçons. Elles sont désormais les filles de la maison et ne doivent pas fréquenter des gens comme toi. Des questions ?

Sophie secoua la tête.

— Parfait.

Sur ces paroles, elle quitta la pièce, laissant Sophie les jambes flageolantes, les lèvres tremblantes et les yeux emplis de larmes.

Avec le temps, Sophie en apprit plus sur la précarité de sa position dans la maisonnée. Les domestiques étaient toujours 12

très bien informés, et ce qu'ils savaient finit par atteindre les oreilles de Sophie.

La comtesse, dont le nom de baptême était Ara- minta, avait tenté dès le premier jour de faire chasser Sophie de la maison.

Le comte avait refusé. Araminta n'était pas obligée d'aimer Sophie, avait-il répondu avec calme, elle n'avait même pas besoin de l'apprécier. En revanche, il faudrait qu'elle l'accepte.

Cela faisait sept ans qu'il assumait ses responsabilités envers elle, et il n'avait pas l'intention de s'y soustraire maintenant.

Rosamund et Posy, à l'instar de leur mère, traitèrent Sophie avec hostilité et dédain, bien que la seconde ne montrât pas les mêmes dispositions que son aînée pour la cruauté. Rosamund n'aimait rien tant que pincer et tordre le dos de la main de Sophie lorsque Mlle Timmons regardait ailleurs. Jamais une plainte ne franchit les lèvres de Sophie. Celle-ci se doutait que leur préceptrice n'aurait pas le courage de gronder Rosamund (qui irait probablement raconter une autre version des faits à sa mère), et si quelqu'un remarqua que les mains de Sophie étaient toujours marbrées de bleus, personne n'en dit rien.

Posy lui manifestait un peu de bonté à l'occasion, mais la plupart du temps, elle se contentait de déclarer dans un soupir navré :

— Maman dit que je ne dois pas être gentille avec toi.

Quant au comte, il n'intervenait jamais.

La vie de Sophie se poursuivit de la sorte durant quatre ans, jusqu'au jour où le comte, qui prenait alors le thé dans la roseraie, surprit tout le monde en portant une main à sa poitrine avec un hoquet de douleur, avant de tomber sur le pavé, face contre terre.

Il ne reprit jamais connaissance.

Tous furent très choqués. Le comte n'avait que quarante ans. Qui aurait cru que son cœur le trahirait si tôt ? Personne ne fut plus ébahi qu'Araminta, qui tentait désespérément depuis leur mariage de concevoir le sacro-saint héritier.

— J'attends peut-être un enfant ! s'empressa-t-elle de déclarer aux hommes de loi du comte. Vous ne pouvez pas donner le titre à je ne sais quel cousin éloigné ! J'attends peut-

être un heureux événement !

13

Hélas pour elle ! Aucun heureux événement ne se profilait à l'horizon, et lorsqu'on procéda à la lecture des dernières volontés du comte, un mois plus tard (les avocats ayant décidé d'accorder un délai à la veuve, au cas où elle aurait eu raison), Araminta fut obligée de s'asseoir à côté du nouvel héritier du titre, un jeune homme aux mœurs fort dissolues, ivre la plupart du temps.

Dans l'ensemble, les dispositions de feu son époux étaient des plus classiques. Richard Gunningworth laissait des legs à ses plus loyaux serviteurs, ainsi que des fonds destinés à Rosamund, Posy et même Sophie, afin que les trois jeunes filles disposent chacune d'une dot respectable.

Puis l'avocat passa à l'alinéa concernant Araminta.

— À mon épouse, Araminta Gunningworth, comtesse de Penwood, je laisse un revenu annuel de deux mille livres...

— C'est tout ? glapit Araminta.

— ... à moins qu'elle n'accepte de recueillir ma pupille, Mlle Sofia Maria Beckett, et de prendre soin d'elle jusqu'à ce que celle-ci atteigne l'âge de vingt ans, auquel cas son revenu annuel sera élevé à six mille livres.

— Je ne veux pas d'elle, murmura Araminta.

— Rien ne vous oblige à la prendre avec vous, lui rappela l'homme de loi. Vous pouvez...

— Vivoter avec deux malheureux milliers de livres ? coupat-elle. Je ne crois pas.

L'avocat, dont les revenus étaient considérablement inférieurs à deux mille livres par an, ne répondit pas.

Le nouveau comte, qui buvait depuis le début de la réunion, émit un hoquet.

Araminta se leva.

— Que décidez-vous ? demanda l'homme de loi.

— Je la prends, dit-elle entre ses dents.

— Dois-je aller la trouver pour le lui annoncer ?

Araminta secoua la tête.

— Je m'en charge.

Seulement, lorsque Araminta alla parler à Sophie, elle omit quelques détails d'importance.

14

1

L'événement le plus couru de la saison sera sans conteste le bal masqué de lady Bridgerton, qui doit avoir lieu lundi prochain. Impossible de faire trois pas sans croiser quelque mère ambitieuse en train de se livrer à des conjectures sur l'identité des invités et, tout aussi important, sur la tenue qu'ils porteront !

Aucun des sujets susmentionnés, toutefois, n'offre autant d'intérêt que celui des deux frères Bridgerton encore célibataires, Benedict et Colin. (Avant que quelqu'un ne fasse remarquer qu'il reste un troisième frère à marier, votre dévouée chroniqueuse s'empresse de rassurer ses lecteurs : elle est parfaitement au courant de l'existence de Gregory Bridgerton. Cependant, n'étant âgé que de quatorze ans, celui-ci n'a encore rien à faire dans cette rubrique particulière, consacrée, comme la plupart de celles que nous signons, à ce sport sacré entre tous : la chasse au bon parti.) Bien que MM. Bridgerton ne soient rien de plus que cela –

des messieurs sans particule –, ils n'en sont pas moins regardés comme deux des meilleures proies de la saison. Il est de notoriété publique qu'ils possèdent chacun une fortune respectable, et il n'est nul besoin de posséder une vue particulièrement perçante pour constater qu'ils sont également dotés, à l'instar des autres rejetons Bridgerton, du charme et de la beauté qui caractérisent les membres de cette famille.

Se trouvera-t-il quelque heureuse jeune fille assez habile pour, mettant à profit les mystères d'un bal masqué, faire main basse sur l'un de nos deux célibataires si convoités ?

15

Votre chroniqueuse n'essaiera même pas de parier là-

dessus.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 31 mai 1815.

— Sophie ? Soooooohiiiiie !

Le cri aurait suffi à briser un verre... ou, du moins, un tympan.

— J'arrive, Rosamund ! J'arrive !

Sophie souleva le bas de sa vilaine robe de lainage pour gravir plus rapidement l'escalier. Mais elle dérapa sur la quatrième marche, réussit de justesse à se retenir à la rampe et atterrit sur son postérieur. Elle aurait dû se souvenir que le bois était glissant : elle avait aidé la bonne à cirer l'escalier le matin même.

Pilant net devant la porte de la chambre de Rosamund, elle demanda, sans prendre le temps de retrouver son souffle :

— Oui ?

— Mon thé est froid.

« Il était chaud quand je vous l'ai apporté il y a une heure, fainéante ! » fut-elle tentée de répliquer.

— Je vais vous faire préparer une nouvelle théière, répondit-elle.

Rosamund émit un petit reniflement.

— J'espère bien.

Sophie étira ses lèvres en un rictus qu'il aurait fallu être aveugle pour qualifier de sourire et prit le service à thé.

— Dois-je laisser les biscuits ? demanda-t-elle.

Rosamund secoua sa jolie tête blonde.

— J'en veux des frais.

Ployant sous le poids du plateau surchargé, Sophie quitta la chambre en prenant soin de ne pas laisser échapper de grommellement avant d'être en sécurité dans le couloir.

Rosamund lui demandait tout le temps du thé, qu'elle ne commençait jamais à boire avant qu'une heure soit passée. À ce moment, bien entendu, il était froid, et elle exigeait qu'on lui en 16

refasse, ce qui obligeait Sophie à monter et descendre l'escalier du matin au soir. Monter, descendre, monter, descendre...

Parfois, elle avait l'impression de ne rien faire d'autre de sa vie !

Monter, descendre. Monter, descendre.

Sans parler du ravaudage et du repassage, des cheveux à brosser, des chaussures à cirer, des lits à faire...

— Sophie !

Elle pivota sur elle-même pour se tourner vers Posy, qui se dirigeait vers elle.

— Sophie, je voudrais savoir... Penses-tu que cette couleur m'aille bien ?

Sophie regarda le costume de sirène de la jeune fille. La coupe ne flattait guère Posy, qui n'avait jamais perdu les rondeurs de l'enfance, mais la couleur rehaussait joliment son teint mat.

— C'est un très beau vert, répondit-elle, sincère. Il vous donne une mine superbe.

— Tant mieux. Je suis contente qu'il te plaise. Tu as toujours le chic pour m'aider à choisir mes vêtements.

Posy sourit et s'approcha pour prendre un biscuit sur le plateau.

— Mère est d'une humeur massacrate depuis une semaine à cause de ce bal masqué, et je n'ai pas fini de l'entendre se plaindre si je ne suis pas en beauté, ou...

Posy fit la grimace.

... ou si elle *pense* que je ne suis pas en beauté. Elle espère bien que l'une de nous deux mettra grappin sur l'un ou l'autre des Bridgerton encore disponibles, vois-tu.

— Je sais.

— Et comme si cela ne suffisait pas, cette Whistle- down parle encore d'eux dans sa chronique. Cela ne fait...

Elle finit de mastiquer son biscuit et marqua une pause, le temps de l'avaler.

— ... qu'aiguiser l'appétit de mère.

— Le numéro de ce matin est-il intéressant ? demanda Sophie, changeant de position pour appuyer le plateau contre sa hanche. Je n'ai pas encore pu le lire.

17

— Oh, comme d'habitude, répondit Posy avec un geste indolent. Franchement, tout cela est d'une monotonie !

Sophie essaya de se composer une expression compatissante, sans succès. Pour sa part, elle n'avait pas d'autre rêve que de vivre une seule journée la vie « monotone » de Posy ! L'idée d'avoir Araminta pour mère ne lui souriait guère, mais elle n'aurait pas été fâchée de fréquenter elle aussi les fêtes, les bals et les soirées musicales.

— Voyons, poursuivit Posy, pensive. Il y avait un compte rendu du dernier bal chez lady Worth, un entrefilet sur le vicomte Guelph, qui s'est apparemment entiché d'une jeune fille écossaise, et un long article au sujet du prochain bal masqué de lady Bridgerton.

Sophie laissa échapper un soupir de frustration. Cela faisait des semaines qu'elle entendait parler du fameux bal costumé, et même si elle n'était que simple femme de chambre (et, accessoirement, bonne à tout faire, quand Araminta décidait qu'elle ne travaillait pas assez dur), elle ne pouvait s'empêcher de rêver d'y assister.

— En tout cas, ajouta Posy en piochant un autre biscuit dans l'assiette, je serais ravie que ce vicomte Guelph se fiance. Cela en fera un de moins. Mère ne cesse de me vanter son charme —

comme si j'avais la moindre chance d'attirer son attention !

Elle mordit dans son gâteau, qui se brisa bruyamment entre ses dents.

— J'espère que lady Whistledown a raison, à son sujet.

— En général, elle est bien informée, répondit Sophie.

Elle lisait *La Chronique mondaine de lady Whistledown* depuis les premiers numéros de ce journal, qui dataient de 1813, et en matière d'affaires matrimoniales, son auteur voyait presque toujours ses suppositions se confirmer.

Non pas, bien entendu, que Sophie ait le moindre intérêt personnel à étudier le « marché du mariage », mais la lecture régulière du *Whistledown* suffisait à vous donner l'impression d'appartenir à la bonne société londonienne, même si vous n'assistiez jamais en personne aux événements qui y étaient relatés.

18

À vrai dire, les pauses qu'elle s'accordait pour parcourir cette feuille mondaine étaient les seuls véritables bons moments de la vie de Sophie. Elle avait déjà dévoré tous les romans de la maigre bibliothèque familiale, et comme ni Araminta, ni Rosamund, ni Posy ne montraient de disposition pour la lecture, elle ne nourrissait aucun espoir de voir un nouvel ouvrage franchir le seuil de la maison.

Le *Whistledown* était un vrai bonheur. Personne ne connaissait l'identité de son auteur. Lorsque les premiers numéros de la célèbre chronique avaient paru, deux ans auparavant, les spéculations étaient allées bon train.

Aujourd'hui encore, chaque fois que lady Whistledown lançait un ragot croustillant, les interrogations repartaient de plus belle : qui était donc capable de collecter autant d'informations, à une telle vitesse et avec une si diabolique précision ?

Pour Sophie, ce feuillet mondain représentait une fenêtre passionnante sur le monde qui aurait été le sien si ses parents avaient officialisé leur union. Elle aurait été la fille d'un comte, et non sa bâtarde. Elle se serait appelée Gunningworth, et non Beckett.

Qu'elle aurait aimé, au moins une fois dans sa vie, être celle qui monte dans la voiture pour se rendre au bal !

À la place, elle était celle qui aidait les autres à s'habiller pour sortir en ville, celle qui serrait le corset de Posy, celle qui réalisait le chignon de Rosamund, celle qui cirait les escarpins d'Araminta.

Allons, elle ne pouvait pas — du moins, elle ne devait pas —

se plaindre ! Certes, elle était obligée de jouer les bonnes à tout faire pour Araminta et ses filles, mais elle avait un foyer. Toutes les jeunes femmes dans sa situation ne pouvaient pas en dire autant.

A sa mort, son père ne lui avait rien laissé. Rien, sauf un toit sur sa tête. Par son testament, il s'était assuré qu'elle ne pourrait être mise à la porte avant l'âge de vingt ans. Jamais Araminta ne se serait privée de quatre mille livres annuelles en la congédiant !

Hélas ! Ces quatre mille livres revenaient à Araminta et non à Sophie, qui n'en avait jamais reçu un penny en partage. Les 19

beaux vêtements d'autrefois avaient été remplacés par les grossiers lainages réservés aux domestiques et, comme ceux-ci, Sophie mangeait les restes qu'Araminta, Rosamund et Posy renvoyaient en cuisine.

Toutefois, le vingtième anniversaire de Sophie était passé depuis presque un an, et elle vivait toujours à Penwood House, à travailler d'arrache-pied pour Araminta. Pour une raison qu'elle ignorait — peut-être parce qu'Araminta refusait de former ou de payer une nouvelle bonne —, sa belle-mère l'avait autorisée à rester parmi le personnel.

Et Sophie avait accepté cette situation. Elle savait à quoi s'attendre de la part d'Araminta, mais elle ignorait ce qu'elle trouverait hors de Penwood House. Qui pouvait dire ce qui serait le pire ?

— Ce plateau n'est pas un peu lourd ?

Battant des cils, Sophie s'arracha à ses réflexions et regarda Posy, qui venait de faire main basse sur le dernier biscuit. Zut !

Elle l'aurait bien gardé pour elle.

— Si, murmura-t-elle. Si, il commence à peser. Je ferais mieux d'aller le rapporter à la cuisine.

Posy lui sourit.

— Je ne te retiens pas plus longtemps, mais quand tu auras terminé, pourras-tu repasser ma robe rose ? Je vais la porter ce soir. Ah ! Il faudrait aussi astiquer les escarpins assortis. Je les ai un peu salis la dernière fois que je les ai portés, et tu sais comme mère est exigeante, au sujet des chaussures. Peu importe que personne ne les voie sous ma robe : elle remarquera la plus petite trace de poussière dès que je relèverai le bas de ma robe pour monter une marche !

Hochant la tête, Sophie ajouta mentalement les requêtes de Posy à sa liste des tâches du jour.

— Alors, à tout à l'heure ! dit Posy.

Et, mordant dans le dernier biscuit, elle rentra dans sa chambre. Quant à Sophie, elle reprit son chemin vers la cuisine d'un pas lourd.

20

Quelques jours plus tard, agenouillée sur le plancher, des épingles entre ses lèvres serrées, Sophie procédait aux retouches de dernière minute sur le costume d'Araminta. La couturière avait bien entendu fait livrer la robe de reine Élisabeth taillée à ses mesures, mais Araminta affirmait qu'elle était maintenant trop large au niveau de la taille.

— Comment est-ce ? demanda Sophie sans remuer les lèvres, afin de ne pas faire tomber les épingles.

— Trop serré.

Elle ajusta quelques épingles.

— Et là ?

— Trop lâche.

Sophie retira les épingles avant de les remettre à la place exacte où elles se trouvaient auparavant.

— Et maintenant ?

Araminta se tourna d'un côté, puis de l'autre, avant de marmonner :

— Hum... Cela ira.

Réprimant un sourire, Sophie se redressa pour aider Araminta à retirer la robe.

— Tu as une heure pour finir la couture, sinon nous ne serons pas à l'heure au bal masqué, dit-elle.

— Bien sûr, murmura Sophie.

Elle trouvait plus simple de répondre systématiquement

« bien sûr » quand Araminta lui parlait.

— Ce bal est d'une importance cruciale, déclara celle-ci d'un ton sec. Rosamund doit impérativement se fiancer cette année.

Le nouveau comte de Penwood...

Araminta fut parcourue d'un frisson de dégoût. Elle considérait toujours celui-ci comme un imposteur, même s'il était le plus proche parent vivant de son défunt mari.

— ... m'a fait savoir que c'était la dernière année où nous pouvions séjourner à Penwood House. Quel butor ! Je suis la comtesse douairière, tout de même. Et Rosamund et Posy sont les filles du comte.

Les *belles-filles*, rectifia Sophie en son for intérieur.

21

— Nous avons bien le droit de nous installer à Penwood House pour la saison. Et d'ailleurs, que compte-t-il faire de la maison ?

— Peut-être a-t-il décidé d'assister à la saison afin de chercher une épouse, suggéra Sophie. Il va sans doute souhaiter un héritier.

Araminta fit la grimace.

— Si Rosamund ne se dépêche pas de dénicher un mari, je ne sais pas ce que nous allons devenir. Il est tellement difficile de trouver une maison correcte à louer ! Et je ne parle pas de la dépense...

Sophie s'interdit de faire remarquer que non seulement Araminta n'avait guère de frais à engager pour sa camériste, mais qu'elle avait même *reçu* quatre mille livres par an pour disposer de ses bons et loyaux services ! Du moins, jusqu'à ce que Sophie atteigne sa vingtième année.

Araminta claqua des doigts.

— Tu n'oublieras pas de poudrer les cheveux de Rosamund.

Rosamund devait aller au bal déguisée en Marie-Antoinette.

Sophie lui avait demandé si elle envisageait d'orner son cou de faux sang. Rosamund n'avait pas ri.

Araminta tira sur son peignoir, dont elle noua la ceinture d'un geste nerveux.

— Quant à Posy... Elle fronça les sourcils.

— Eh bien, elle aura besoin de ton aide d'une manière ou d'une autre, je suppose.

— C'est toujours un plaisir pour moi de m'occuper de Posy, répondit Sophie.

Araminta fronça les sourcils, se demandant sans doute si c'était de l'insolence.

— J'espère bien ! siffla-t-elle en se dirigeant vers son cabinet de toilette.

Sophie la salua au moment où la porte se refermait derrière elle. Au même instant, Rosamund entra dans la pièce au pas de course.

— Ah, te voilà, Sophie ! s'écria-t-elle. J'ai besoin de ton aide immédiatement.

— Je crains que cela ne doive attendre que...

22

J'ai dit, immédiatement ! coupa Rosamund. Sophie redressa les épaules et décocha un regard ferme à Rosamund.

— Votre mère m'a demandé de faire une reprise à sa robe.

Enlève les épingles et dis-lui que c'est fait. Elle ne remarquera même pas la différence.

Sophie, qui avait eu la même idée, ravala un gémissement de contrariété. Si elle suivait le conseil de Rosamund, celle-ci la dénoncerait le lendemain, et Araminta ne décolérerait pas de la semaine. À présent, elle allait réellement devoir découdre et recoudre la robe !

— Qu'aviez-vous à me demander, Rosamund ?

— Il y a un accroc à l'ourlet de mon costume. Je ne vois vraiment pas comment c'est arrivé.

— Peut-être l'avez-vous fait en essayant la...

— Ne sois pas impertinente !

Sophie se mordit les lèvres. Il lui était bien plus difficile de se plier aux ordres de Rosamund qu'à ceux d'Araminta, peut-être parce qu'elles avaient autrefois été presque égales, partageant la même salle de classe et la même préceptrice.

— Il faut le réparer sur-le-champ, reprit Rosamund avec un petit reniflement hautain.

Sophie soupira.

— Eh bien, donnez-le-moi. Je m'en occuperai une fois que j'en aurai terminé avec la robe de votre mère. Je vous donne ma parole que vous l'aurez largement à temps.

— Je dois être à l'heure à ce bal masqué, reprit Rosamund, menaçante. Sinon, c'est *toi* qui seras décapitée.

— Vous ne serez pas en retard, promit Sophie.

Avec un claquement de langue agacé, Rosamund franchit la porte d'un pas rapide pour aller chercher son costume... et heurta de plein fouet Posy, qui courait en sens inverse.

— Oups ! s'écria celle-ci.

— Regarde où tu vas, Posy ! grommela Rosamund.

— Toi aussi ! répliqua celle-ci.

— Je faisais attention, mais comment veux-tu que je t'évite, grosse dinde ?

Posy rougit et fit un pas de côté.

23

— Vous avez besoin d'aide, Posy ? lui demanda Sophie dès que Rosamund eut disparu.

La jeune fille hocha la tête.

— Pourras-tu trouver un moment pour me coiffer, tout à l'heure ? J'ai trouvé des rubans verts qui ressemblent un peu à des algues.

Sophie laissa échapper un profond soupir. Des rubans vert foncé risquaient fort de ne pas être du meilleur effet dans les cheveux bruns de Posy, mais elle n'avait pas le cœur de le lui faire remarquer.

— Je vais essayer, Posy, mais je dois d’abord faire une reprise à la robe de votre mère, ainsi qu’à celle de Rosamund.

— Oh.

Posy avait l’air dépitée. Sophie en fut sincèrement navrée, car Posy était la seule personne à lui manifester un peu de gentillesse dans cette maison, à l’exception des autres domestiques.

— Ne vous inquiétez pas, reprit-elle. Je vous promets que vous serez bien coiffée, même si nous n’avons que peu de temps.

— Merci, Sophie ! Je...

— Eh bien, tu n’as toujours pas commencé à recoudre ma robe ? tonna Araminta, qui venait de sortir de son cabinet de toilette.

Sophie sursauta.

— Je parlais à Rosamund et à Posy. Rosamund a fait un accroc à sa robe, et...

— Au travail !

— Bien sûr. Tout de suite.

Sophie s’assit sur le sofa et retourna la robe sur l’envers afin de reprendre la taille.

— Plus vite que tout de suite, marmonna-t-elle. Plus vite que les ailes d’un colibri. Plus vite que...

— Que dis-tu ? demanda Araminta.

— Rien.

— Alors, tais-toi. Je trouve ta voix particulièrement exaspérante.

Sophie serra les dents.

— Maman ? dit Posy. Ce soir, Sophie va me coiffer comme...

24

— Évidemment qu’elle va vous coiffer. Cessez de parler à tort et à travers et allez mettre des compresses sur vos paupières pour qu’elles dégonflent un peu.

Le visage de Posy se décomposa.

— J’ai les yeux gonflés ?

Sophie secoua la tête, au cas où Posy aurait l’idée de regarder dans sa direction.

— Toujours, affirma Araminta. N’est-ce pas, Rosamund ?

Sophie et Posy tournèrent la tête vers la porte, dans l’encadrement de laquelle venait d’apparaître Rosamund, sa robe à la main.

— Absolument, renchérit celle-ci, mais si elle met des compresses, ils auront l’air un peu moins bouffis, je suppose.

— Vous êtes superbe, ce soir ! s’exclama Araminta à l’adresse de Rosamund. Et vous n’êtes même pas encore habillée ! Les fils d’or de votre robe rehausseront à la perfection la nuance de vos cheveux.

Sophie lança un regard compatissant à la brune Posy, que sa mère ne complimentait jamais ainsi.

— Vous allez prendre un de ces Bridgerton au piège, poursuivit Araminta. J’en suis sûre !

Rosamund baissa modestement les yeux. C’était une expression qu’elle maîtrisait à la perfection, et Sophie devait admettre que cela lui allait très bien. Au demeurant, presque tout était parfait, chez Rosamund. Sa chevelure blonde et ses yeux bleu porcelaine étaient à la mode cette année, et grâce à la généreuse dot que le comte avait prévue pour elle, tout le monde s’accordait à penser qu’elle contracterait un beau mariage avant la fin de la saison.

Sophie tourna de nouveau les yeux vers Posy, qui regardait sa mère d’un air plein de tristesse et de regret.

— Vous aussi, Posy, vous êtes très jolie, dit-elle sur une impulsion.

Le regard de celle-ci s’éclaira.

— Tu crois ?

— Absolument. Et votre costume est d’une grande originalité. Je suis certaine qu’il n’y aura pas d’autre sirène que vous.

— Comment peux-tu le savoir ? ricana Rosamund. Tu n'as jamais fréquenté le beau monde.

— Je suis sûre que vous allez passer une merveilleuse soirée, Posy, poursuivit Sophie, ignorant la pique de Rosamund. Si vous saviez comme je vous envie ! Moi aussi, j'aimerais assister à ce bal masqué.

Elle laissa échapper un petit soupir de regret qui fut accueilli par un silence stupéfait... puis par les éclats de rire d'Araminta et de Rosamund. Même Posy sourit.

— Qu'elle est drôle ! s'exclama Araminta, hilare. La petite Sophie au bal des Bridgerton ! Tu ne sais donc pas que les bâtards n'ont pas leur place dans la bonne société ?

— Je n'ai pas dit que je m'attendais à y aller, riposta Sophie, mais simplement que j'aimerais pouvoir le faire.

— Eh bien, tu ne devrais même pas y penser, déclara Rosamund. Si tu commences à désirer une vie à laquelle tu ne peux prétendre, tu risques d'être très déçue.

Mais Sophie n'entendit pas ces paroles, car, au même instant, un événement extraordinaire se produisit. Alors qu'elle levait la tête vers Rosamund, elle aperçut la gouvernante qui se tenait sur le seuil de la pièce. C'était Mme Gibbons, qui avait quitté Penwood Park, à la campagne, pour venir remplacer sa collègue londonienne après le décès de celle-ci. Lorsque Sophie croisa son regard, la gouvernante lui adressa un clin d'œil.

Oui, un clin d'œil !

Jamais Sophie n'aurait imaginé Mme Gibbons capable d'une telle fantaisie.

— Sophie ? Sophie ! Tu m'écoutes ?

Elle se tourna vers Araminta, distraite.

— Désolée, murmura-t-elle. Vous disiez ?

— Je disais, répondit Araminta d'un ton agacé, que tu ferais mieux de te presser. Si nous sommes en retard au bal, tu auras à en répondre demain.

— Bien sûr, dit Sophie.

Elle piqua son aiguille dans l'étoffe et se remit au travail, mais son esprit était ailleurs.

Pourquoi diable Mme Gibbons lui avait-elle fait un clin d'œil ?

Trois heures plus tard, Sophie se tenait sur le perron de Penwood House tandis que l'une après l'autre, Araminta, Rosamund et Posy, aidées par un valet de pied, montaient dans la calèche. Elle adressa un petit signe de la main à Posy, qui lui répondit, puis elle regarda l'attelage descendre la rue et disparaître à un croisement. Penwood House n'était séparée de Bridgerton House, où se tenait le bal masqué, que par six rues, mais Araminta aurait exigé qu'on attelle la voiture même si elle avait habité juste à côté. Il fallait savoir soigner son entrée, après tout.

Sophie poussa un soupir de soulagement et pivota sur ses talons pour retourner à l'intérieur de la maison. Dans l'excitation du départ, Araminta avait oublié de lui laisser une liste de corvées à exécuter pendant son absence. Cette soirée libre était pour elle un luxe inespéré. Elle allait en profiter pour relire un roman. Ou peut-être, avec un peu de chance, pourrait-elle trouver la dernière édition du *Whistledown*. Il lui semblait avoir vu Rosamund l'emporter dans sa chambre, un peu plus tôt dans l'après-midi.

Mais lorsqu'elle franchit le seuil de Penwood House, Mme Gibbons se matérialisa, comme sortie de nulle part, et la prit par le bras.

— Il n'y a pas de temps à perdre ! lui dit la gouvernante.

Sophie la regarda comme si elle avait perdu l'esprit.

— Je vous demande pardon ?

Mme Gibbons la tira par le coude.

— Venez avec moi, vite !

Mme Gibbons se comportait d'une façon très inhabituelle, mais Sophie, pour lui faire plaisir, la suivit sans protester – la gouvernante lui manifestait toujours une très grande bonté, au risque de déplaire à Araminta. Intriguée, Sophie se laissa donc entraîner le long des trois escaliers qui menaient jusqu'à sa chambre, une petite pièce située sous les toits.

— Et maintenant, déshabillez-vous, ordonna Mme Gibbons en poussant la porte.

— Excusez-moi ?

— Allons, dépêchons !

— Madame Gibbons, vous...

Sophie laissa sa phrase en suspens et considéra, bouche bée, le spectacle qu'offrait sa chambre. Au beau milieu de la pièce se trouvait une baignoire presque pleine d'où s'élevait un nuage de vapeur et autour de laquelle s'activaient trois bonnes. L'une d'elles versait un broc d'eau fumante dans la baignoire, une autre était occupée à déverrouiller le cadenas d'une malle d'apparence mystérieuse, et la troisième, une serviette à la main, disait :

— Vite, vite !

Sophie les regarda, les yeux écarquillés de stupeur.

— Que se passe-t-il ?

Mme Gibbons tourna vers elle un visage radieux.

— Mademoiselle Sofia Maria Beckett, vous allez au bal masqué !

Une heure plus tard, Sophie était métamorphosée. La vaste malle contenait des robes qui avaient appartenu à la mère du comte de Penwood. Certes, celles-ci étaient passées de mode depuis au moins cinquante ans, mais qu'importait ? Dans un bal masqué, personne ne s'attendait à voir des tenues à la dernière mode !

Tout au fond de la malle, on avait trouvé une délicieuse robe de bal tissée de fils d'argent, avec un étroit corset rebrodé de semis de perles et ces jupes largement évasées qui avaient été si populaires au siècle précédent. Le simple fait de la toucher donnait à Sophie l'impression d'être une véritable princesse.

Après son long séjour dans la malle, la robe sentait un peu la poussière, mais l'une des bonnes l'avait délicatement tamponnée d'eau de rose avant de la suspendre pour qu'elle s'aère.

Sophie avait été baignée, parfumée et coiffée, et l'une des bonnes avait même appliqué une touche de rouge sur ses lèvres.

— Ne dites rien à Mlle Rosamund, avait-elle murmuré à ses collègues, je l'ai pris sur sa coiffeuse.

— Oh, regardez ! s'écria Mme Gibbons. J'ai trouvé les gants assortis !

Levant les yeux, Sophie vit la gouvernante qui tenait à la main une paire de gants assez longs pour couvrir l'avant-bras jusqu'au coude. Elle lui en prit un des mains pour l'examiner.

— La couronne des Penwood, dit-elle. Et il y a un monogramme à l'intérieur de l'ourlet...

La gouvernante retourna le gant qu'elle tenait.

— SLG, lut-elle. Sarah Louisa Gunningworth. Votre grand-mère, mademoiselle Sophie.

Sophie la regarda, interloquée. C'était bien la première fois que Mme Gibbons parlait du comte comme de son père ! À

Penwood Park, jamais personne n'avait reconnu ouvertement les liens de sang qui unissaient Sophie à la famille Gunningworth.

— Oui, votre grand-mère, insista la gouvernante. Nous avons assez tourné autour du pot. C'est un vrai scandale de voir que Rosamund et Posy sont traitées comme les filles de la maison, et vous, la véritable fille du comte, comme une domestique !

Les trois bonnes hochèrent la tête.

— Ce soir, poursuivit Mme Gibbons, au moins une fois dans votre vie, vous serez la reine du bal.

Le sourire aux lèvres, elle prit Sophie par les épaules et la fit pivoter pour la placer devant le miroir.

La jeune fille eut le souffle coupé.

— Est-ce bien moi ?

Mme Gibbons acquiesça, les yeux soudain brillants.

— Vous êtes superbe, ma chérie, murmura-t-elle. Sophie porta lentement la main à ses cheveux.

— Ne les décoiffez pas ! s'écria l'une des bonnes.

— Non, promit Sophie avec un sourire vacillant, tandis qu'une larme perlait à ses paupières.

Un voile de poudre scintillante avait été vaporisé sur sa chevelure, l'auréolant d'un éclat féérique. Ses longues boucles blond cendré avaient été relevées sur le sommet de son crâne en un chignon lâche, à l'exception d'une mèche qui cascadaient le long de son cou. Ses yeux, d'ordinaire vert noisette, brillaient 29

comme deux émeraudes. Toutefois, Sophie soupçonnait que cet éclat avait plus à voir avec les larmes qu'elle retenait qu'avec quoi que ce soit d'autre.

— Et voici votre masque, dit Mme Gibbons d'un ton un peu brusque.

Il s'agissait d'un loup de velours noir qui se nouait derrière la tête, de sorte que Sophie n'aurait pas besoin de le tenir à la main.

— À présent, il ne nous manque que les chaussures.

Sophie jeta un regard sceptique à ses affreux souliers de travail rangés dans un angle de la chambre.

— J'ai peur de ne rien avoir d'assez raffiné pour une telle tenue, dit-elle.

La bonne qui lui avait teinté les lèvres de rouge lui tendit une paire de mules blanches.

— Elles viennent du placard de Rosamund, expliqua-t-elle.

Sophie y passa son pied droit... avant de l'enlever aussitôt.

— C'est bien trop grand, dit-elle en regardant Mme Gibbons. Je ne pourrai jamais marcher avec.

La gouvernante se tourna vers la bonne.

— Allez en chercher une autre paire chez Posy.

— Les siennes sont encore plus grandes, intervint Sophie. Je le sais, je les ai suffisamment nettoyées.

Mme Gibbons laissa échapper un soupir.

— Alors, nous n'avons pas le choix. Nous allons devoir nous servir dans la collection d'Araminta.

Sophie frémit. L'idée de marcher dans les chaussures d'Araminta était franchement effrayante. Mais elle n'avait pas d'autre solution... à moins de se passer de souliers. Et elle ne pensait pas que l'on puisse se présenter pieds nus à un bal londonien, fût-ce un bal costumé.

Quelques minutes plus tard, la bonne était de retour, portant une paire de mules de satin blanc aux coutures argent, ornées de délicates roses de strass.

Sophie n'était toujours pas très rassurée à la perspective de porter les chaussures d'Araminta, mais elle en essaya tout de même une. Elle lui allait à la perfection.

30

— Elles sont parfaitement assorties à la robe, fit remarquer une bonne en désignant les fils d'argent. On dirait qu'elles ont été réalisées sur mesure !

— Nous n'avons pas le temps d'admirer ces mules, déclara soudain Mme Gibbons. À présent, Sophie, écoutez ces instructions avec attention. Le cocher a conduit la comtesse et ses filles, et il est rentré. Il va vous emmener à votre tour à Bridgerton House, mais il a reçu l'ordre d'attendre ces dames à l'extérieur afin d'être prêt lorsqu'elles voudront s'en aller, ce qui signifie que vous devrez partir à minuit, et pas une seconde plus tard. Avez-vous bien compris ?

Sophie hocha la tête et consulta la petite pendule fixée au mur. Il était un peu plus de 21 heures. Elle aurait plus de deux heures à passer au bal.

— Merci, murmura-t-elle. Oh, merci infiniment !

Mme Gibbons tamponna ses yeux avec son mouchoir.

— Amusez-vous bien, ma chérie. C'est le seul remerciement que nous espérons.

Sophie regarda de nouveau l'horloge. Deux heures.

Deux heures qu'elle allait devoir faire durer une vie entière.

31

2

Les Bridgerton forment vraiment une famille unique. Il ne reste sans doute plus personne à Londres qui ignore encore qu'ils offrent tous une remarquable ressemblance physique, ni qu'ils sont prénommés selon l'ordre alphabétique : Anthony, Benedict, Colin, Daphné, Éloïse, Francesca, Gregory et Hyacinthe.

On ne peut s'empêcher de se demander comment feu le vicomte et la (toujours très vivante) comtesse douairière auraient appelé leur rejeton suivant s'ils en avaient eu un neuvième. Imogen ? Inigo ?

Sans doute est-il préférable qu'ils en soient restés à huit.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, 2 juin 1815.

Benedict Bridgerton était le deuxième d'une fratrie de huit, mais parfois, il avait l'impression qu'ils étaient une bonne centaine.

Ce bal que sa mère avait à tout prix voulu organiser était censé être costumé, aussi Benedict avait-il docilement couvert son visage d'un loup noir, mais tout le monde savait qui il était.

Ou plutôt, tout le monde le savait à peu près.

— Tiens, un Bridgerton ! s'exclamaient les gens en applaudissant de joie.

— Vous, vous devez être un Bridgerton !

32

— Un Bridgerton ! Je reconnaitrais un Bridgerton n'importe où !

Oui, Benedict était un Bridgerton, mais il aurait parfois aimé être un peu moins Bridgerton, et un peu plus Benedict.

Une femme d'âge indéterminé, déguisée en bergère, le croisa d'un pas nonchalant.

— Un Bridgerton ! s'écria-t-elle joyeusement. Vos cheveux auburn vous ont trahi ! Voyons, lequel êtes-vous ? Non, ne dites rien, laissez-moi deviner. Vous n'êtes pas le vicomte, je viens de le voir. Vous devez être le numéro deux ou le numéro trois.

Benedict la regarda froidement.

— Alors, lequel ? demanda-t-elle. Le numéro deux ou le numéro trois ?

— Le deux, répondit-il d'un ton à peine aimable.

La bergère battit des mains.

— J'en étais sûre ! Il faut que je trouve Portia. Je lui avais dit : « C'est le numéro deux... »

Benedict, faillit-il rectifier.

— ... mais elle a dit : « Non ! Lui, c'est le numéro trois », alors j'ai dit...

S'il ne s'en allait pas immédiatement, songea Benedict, il allait étrangler l'insupportable bavarde. Et devant autant de témoins, ce n'était pas raisonnable...

— Si vous voulez bien m'excuser, coupa-t-il d'un ton mielleux. Je viens de voir quelqu'un avec qui je dois absolument m'entretenir.

C'était un vilain mensonge, mais Benedict s'en moquait bien ! Saluant la bergère un peu fanée d'un bref hochement de tête, il se dirigea tout droit vers les portes latérales de la salle de bal. Il était impatient d'échapper à la foule et de se glisser dans le cabinet de travail de son frère aîné, pour y voler un moment de paix bien mérité et – qui sait ? – un verre de bon cognac.

— Benedict !

Enfer ! Il était sur le point de réussir ! Levant les yeux, il vit sa mère qui accourait vers lui, vêtue d'un costume élisabéthain.

Sans doute incarnait-elle un personnage d'une pièce de Shakespeare, mais franchement, il n'aurait su dire lequel.

33

— Que puis-je pour vous, maman ? demanda-t-il. Et ne me dites pas : « Allez faire danser Hermione Smythe-Smith » ! La dernière fois, j'ai failli y laisser trois orteils.

— Je n'avais pas l'intention de vous demander quoi que ce soit de la sorte, protesta Violet Bridgerton. Je voulais juste vous demander de faire danser Prudence Featherington.

— Pitié, maman ! gémit-il. Elle est encore pire.

— Je ne vous suggère pas de l'épouser, précisa Violet.

Seulement de la faire valser.

Benedict ravala un soupir dépité. Prudence Featherington était dans l'ensemble une chic fille, mais elle avait un petit pois en guise de cervelle, et un rire si exaspérant que Benedict avait vu des hommes aguerris battre en retraite, les mains sur les oreilles.

— Écoutez, proposa-t-il d’une voix enjôleuse, je veux bien faire danser *Pénélope* Featherington si vous tenez Prudence à l’écart.

— Marché conclu, répondit sa mère.

Elle lui adressa un hochement de tête satisfait qui donna à Benedict l’impression confuse que c’était là précisément ce qu’elle espérait depuis le début.

— Elle est là-bas, déguisée en lutin, près de la table où sont servis les rafraîchissements, reprit Violet. La pauvre ! La couleur lui va bien, mais il faudrait que quelqu’un conseille un peu sa mère la prochaine fois qu’elles iront chez la modiste. C’est vraiment le costume le plus calamiteux que l’on puisse imaginer !

— Alors, vous n’avez pas dû voir la sirène, murmura Benedict.

Sa mère lui donna une petite tape sur le bras.

— Pas de mauvais esprit envers nos invités, je vous prie.

— Avouez qu’ils le cherchent !

Sa mère lui décocha un regard d’avertissement, avant de déclarer :

— Je vais essayer de trouver votre sœur.

— Laquelle ?

34

Une de celles qu’il me reste à marier, répondit-elle d’un ton léger. Le vicomte Guelph est peut-être attiré par cette Écossaise, mais ils ne sont pas encore fiancés.

Benedict souhaita mentalement bonne chance à Guelph. Le malheureux allait en avoir bien besoin.

— Et merci de danser avec Pénélope, ajouta Violet. Il lui répondit par un petit sourire amusé. Ils savaient l’un comme l’autre que ses paroles étaient un rappel, et non un remerciement.

Les bras croisés en une attitude de défi, il regarda sa mère s’éloigner, puis, avec un soupir résigné, il s’apprêta à prendre le chemin de la table des rafraîchissements. Il adorait sa mère, mais elle avait une fâcheuse tendance à se mêler de ce qui ne la regardait pas – en particulier de la vie mondaine de ses enfants.

Et s’il y avait une chose que Violet Bridgerton supportait encore moins que le célibat de Benedict, c’était la déception d’une jeune fille que personne n’invitait à danser. Résultat, Benedict passait un temps fou sur la piste de danse, parfois avec des demoiselles que sa mère aurait voulu qu’il épouse, mais le plus souvent avec les jeunes filles qui faisaient tapisserie.

Entre les deux, Benedict avouait une certaine préférence pour les secondes. Les beautés à la mode étaient souvent très superficielles et, pour être franc, un brin assommantes.

Sa mère avait toujours eu un petit faible pour Pénélope Featherington, qui en était déjà à sa... Il fronça les sourcils. À sa

troisième saison ? Ma foi, ce devait être cela. Et toujours aucun fiancé en vue. Allons, il était temps qu’il tienne sa promesse !

Pénélope était une charmante jeune fille, qui n’était pas dénuée d’esprit ni de personnalité. Elle finirait bien par trouver un mari. Pas lui, bien entendu, ni probablement un homme de sa connaissance, mais il ne doutait pas qu’elle rencontrerait... eh bien, quelqu’un.

Il arrivait près de la table où étaient servis les rafraîchissements. Il lui semblait déjà humer les arômes de ce fichu cognac, son goût subtil et fondant sur la langue, mais il devrait sans doute se contenter pour l’instant d’un verre de limonade.

— Mademoiselle Featherington ? appela-t-il.

35

Il réprima un frisson lorsque trois demoiselles Featherington se tournèrent vers lui. D’un ton plus guindé qu’il ne l’aurait voulu, il précisa :

— Hum... Pénélope, je veux dire.

À dix pas de là, celle-ci lui adressa un sourire radieux qui lui rappela que, tout compte fait, il éprouvait une certaine affection pour elle. En vérité, elle aurait été bien plus attrayante si elle n’avait été en permanence flanquée de ses deux sœurs, lesquelles étaient capables de donner envie à des hommes adultes et raisonnables de sauter à bord du premier navire en partance pour l’Australie.

Il avait presque franchi l’espace qui les séparait lorsqu’il entendit un murmure parcourir l’assemblée derrière lui. Il savait qu’il aurait dû poursuivre son chemin et tenir sa promesse de faire danser Pénélope, mais la curiosité fut la plus forte.

Benedict pivota sur ses talons... ... et se retrouva face à la femme la plus extraordinaire qu’il eût jamais vue.

Il n'aurait su dire si elle était belle. Ses cheveux étaient d'un blond assez classique, et le loup fixé derrière sa tête empêchait de voir la moitié de son visage.

Pourtant, il y avait en elle quelque chose qui le fascina immédiatement – son sourire, l'éclat de son regard, la façon dont elle observait la salle de bal comme si elle n'avait jamais rien vu d'aussi merveilleux que la bonne – et folle – société londonienne arborant les costumes les plus ridicules. Sa beauté venait de l'intérieur. Cette femme était lumineuse. Rayonnante.

Irrésistible.

En un éclair, Benedict comprit pourquoi. Elle semblait totalement heureuse. Heureuse d'être où elle était, heureuse d'être qui elle était.

À vrai dire, Benedict n'était pas certain d'avoir déjà connu un tel état d'euphorie. Sa vie était pourtant agréable, pour ne pas dire passionnante. Il avait sept merveilleux frères et sœurs, une mère aimante, des dizaines d'amis. Cette femme, elle...

Cette femme connaissait le secret du bonheur. Il *devait* la rencontrer.

36

Sans une pensée de plus pour Pénélope, il joua des coudes parmi la foule et s'approcha à quelques pas d'elle. Trois autres gentlemen, qui l'avaient battu de vitesse, étaient déjà occupés à la couvrir de flatteries et de louanges. Benedict la regarda réagir à leurs compliments, intrigué. Elle était différente des autres femmes. Elle ne jouait pas les coquettes, ne semblait pas considérer ces hommages comme un dû. Elle n'affichait pas de mines effarouchées, ne gloussait pas, ne flirtait pas, ne se moquait de personne. En un mot, son attitude ne correspondait pas du tout au comportement habituel de la gent féminine.

Elle se contentait de sourire avec ravissement. Benedict se doutait bien que les compliments étaient censés faire plaisir à leur destinataire, mais jamais il n'avait vu une dame accueillir ceux qu'on lui adressait avec cette joie sans mélange.

Il s'avança d'un pas. Ce bonheur-là, il en voulait sa part.

— Désolé, messieurs. Mademoiselle m'avait déjà promis cette danse, improvisa-t-il.

Par les deux trous de son masque, un peu trop larges, il la vit ouvrir de grands yeux surpris, puis les plisser, comme si elle riait. Il lui tendit la main, la défiant silencieusement de dénoncer son mensonge.

Elle se contenta de lui adresser ce grand sourire radieux, étincelant, qui le touchait au plus profond de son âme. Ce ne fut que lorsqu'elle posa sa main sur la sienne qu'il s'aperçut qu'il retenait son souffle.

— Avez-vous la permission de valser ? demanda-t-il dans un murmure, tout en l'entraînant vers la piste de danse.

Elle secoua la tête.

— Je ne danse pas.

— Vous plaisantez !

— Je crains que non. La vérité, c'est que...

Elle se pencha vers lui et, esquissant un sourire, chuchota :

— Je ne sais pas.

Benedict la regarda, interdit. Elle qui était dotée d'une démarche si gracieuse ne dansait pas ? Aucune jeune femme bien née n'atteignait l'âge adulte sans avoir appris à danser !

— Dans ce cas, je ne vois qu'une solution. Je serai votre professeur.

37

Elle écarquilla les yeux, puis elle laissa échapper un éclat de rire surpris.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? s'enquit-il en s'efforçant de paraître sérieux.

Elle lui sourit, de ce sourire complice que l'on peut attendre de la part d'un vieux camarade de promotion, mais pas d'une débutante faisant ses premiers pas dans le monde.

Même moi, je sais qu'on ne donne pas de leçons de danse à un bal.

— Que diable entendez-vous par « même moi » ? demanda-t-il à mi-voix.

Elle ne répondit pas.

— Je vais devoir faire preuve d'autorité, dit-il, et vous obliger à accepter ma proposition.

— M'obliger ?

Comme elle n'avait pas cessé de sourire, il en déduisit qu'elle ne s'était pas offensée de ses paroles, aussi poursuivit-il :

— Je ne serais pas un gentleman si je laissais perdurer un si regrettable état de fait.

— Vraiment ?

Il haussa les épaules.

— Une belle femme qui ne sait pas danser, c'est un crime contre la nature.

— Si je vous autorise à m'apprendre...

— *Quand* vous m'autoriserez à vous apprendre.

— Si je vous autorise à m'apprendre à danser, où me donnerez-vous cette leçon ?

Benedict leva le menton pour parcourir la salle du regard.

Cela ne lui était guère difficile de voir au-dessus de la foule : du haut de son mètre quatre-vingt-six, il dépassait l'assemblée des invités d'une bonne tête.

— Nous allons devoir nous replier sur la terrasse, décida-t-il.

— La terrasse ? répéta-t-elle. Ne risque-t-elle pas d'être surpeuplée, par une nuit si douce ?

Il se pencha vers elle.

— Pas la terrasse *privée*.

38

— La terrasse privée, vous dites ? répéta-t-elle de nouveau d'une voix amusée. Et comment, dites-moi, seriez-vous informé de l'existence de cette terrasse ?

Benedict la regarda, stupéfait. Ne savait-elle donc pas qui il était ? Certes, il n'avait pas la présomption de croire que tout Londres devait le reconnaître, mais il était un Bridgerton, et si quelqu'un rencontrait un Bridgerton, cela lui permettait en général d'identifier tous les autres. Et comme il n'y avait personne à Londres qui n'eût jamais croisé le chemin d'un Bridgerton ou d'un autre, Benedict était en général toujours reconnu, quel que soit l'endroit où il se trouvait. Même si ce n'était que comme « le numéro deux », songea-t-il avec un brin d'amertume.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, lui rappela la mystérieuse lady.

— Au sujet de la terrasse privée ? Disons que j'ai mes sources.

Comme elle semblait indécise, il la tira par la main pour la rapprocher de lui – juste un peu. À présent, elle était presque à portée de ses lèvres.

— Venez, reprit-il. Dansez avec moi.

Elle s'avança d'un pas, et il sut que sa vie ne serait plus jamais la même.

Sophie n'avait pas remarqué tout de suite le bel inconnu lorsqu'elle était entrée dans la salle de bal, mais il y avait de la magie dans l'air, et quand il était apparu devant elle, tel un prince charmant de conte de fées, elle avait su confusément que c'était pour lui qu'elle était ici.

Il était grand, et ce qu'elle voyait de son visage était très séduisant – des lèvres au sourire facile, parfois teinté d'ironie, un menton à peine assombri par une barbe naissante. Dans les lueurs vacillantes des bougies, ses cheveux d'un châtain lustré prenaient de somptueux reflets auburn.

Les gens semblaient savoir qui il était. Sophie s'aperçut que les danseurs s'écartaient devant lui pour lui céder le passage. Et lorsque, proférant un mensonge éhonté, il avait affirmé qu'elle 39

lui avait promis cette danse, les autres hommes avaient tous docilement reculé d'un pas.

Il était beau, il était fort, et rien que pour cette nuit, il était à elle...

Quand sonneraient les douze coups de minuit, elle retournerait à sa vie de dur labeur, de lessive et de ravaudage, à toutes les corvées dont Araminta l'accablait. Était-ce un crime de demander une seule nuit de bonheur ?

Ce soir, Sophie se sentait l'étoffe d'une princesse – une princesse audacieuse –, aussi, lorsqu'il lui proposa de danser, se contenta-t-elle de poser sa main sur la sienne. Elle savait que tout cela n'était qu'une illusion, qu'elle n'était que la bâtarde d'un comte et la domestique d'une comtesse, qu'elle avait emprunté sa robe et pratiquement volé ses chaussures, mais quand leurs doigts se frôlèrent, plus rien d'autre ne comptait que la magie de cet instant.

Pendant quelques heures, elle allait faire comme si elle venait de rencontrer son prince charmant. Comme si sa vie allait en être transformée.

Ce ne serait qu'un rêve, mais depuis quand n'avait-elle pas rêvé ?

Oubliant toute prudence, elle se laissa entraîner parmi les danseurs. Il marchait vite, malgré la foule qui les ralentissait, et tout en trottant à sa suite, elle se mit à rire.

— J'aimerais bien savoir, demanda-t-il, faisant halte un instant dans le hall à l'extérieur de la salle, ce qu'il y a de si drôle.

Elle rit de nouveau. C'était plus fort qu'elle !

— Je suis heureuse, dit-elle avec un haussement d'épaules impuissant. C'est un tel bonheur d'être ici !

— Et pourquoi donc ? Ce genre de soirée doit être la routine, pour une beauté telle que vous.

Sophie sourit. S'il la prenait pour une jeune femme de la haute société, une habituée des innombrables bals et autres fêtes londoniennes, c'était qu'elle devait jouer son rôle à la perfection !

Du doigt, il effleura la commissure de ses lèvres.

— Vous souriez toujours, murmura-t-il.

40

— Parce que je suis heureuse.

Sa main se posa sur sa taille, et il l'attira à lui. Malgré la distance encore convenable qui les séparait, la seule idée de savoir qu'il s'approchait d'elle lui coupait le souffle.

— J'aime vous voir sourire.

Il avait parlé d'un ton bas, enjôleur, et son timbre avait pris des inflexions si rauques que Sophie fut tentée de croire qu'il était sincère. Qu'elle représentait un peu plus à ses yeux qu'une conquête d'un soir.

Avant qu'elle ait eu le temps de répondre, une voix accusatrice s'éleva de l'autre côté du hall.

— Ah, te voilà !

Sophie sursauta, effrayée. Elle était démasquée ! Elle allait être jetée à la rue, et le lendemain, on l'enverrait en prison pour avoir volé les chaussures d'Araminta, et...

... et elle vit s'approcher d'eux l'homme qui avait poussé cette exclamation.

— Mère te cherche partout ! dit-il au cavalier de Sophie. Tu as « oublié » de faire danser Pénélope, et c'est moi qui ai dû te remplacer au pied levé.

— Désolé, marmonna son prince charmant.

Ces excuses ne semblèrent pas satisfaire le nouvel arrivant, qui fronça les sourcils en déclarant :

— Si tu t'enfuis du bal en me laissant affronter seul la horde des débutantes, je n'aurai pas assez de ma vie pour me venger.

— Je prends le risque, répondit le prince charmant.

— Bon, je t'ai sauvé la mise, pour Pénélope, grommela l'autre. Tu as de la chance que je me sois trouvé là. J'ai cru qu'elle allait fondre en larmes en te voyant partir.

Le cavalier de Sophie eut l'élégance de prendre un air navré.

— Je suppose que certaines choses sont inévitables.

Le regard de Sophie passa de l'un à l'autre. Bien que leurs visages fussent cachés par leurs masques, ils se ressemblaient comme deux... Oh ! Dans un éclair de lucidité, Sophie comprit qu'ils ne pouvaient être que les fameux frères Bridgerton. Ils étaient donc ici chez eux.

41

Seigneur ! Elle avait dû se rendre parfaitement ridicule en demandant à son cavalier comment il était au courant de l'existence de la terrasse privée !

Lequel des frères était-il ? Vraisemblablement Benedict.

Sophie adressa un remerciement silencieux à lady Whistledown, qui avait un jour consacré un article entier à l'art de distinguer un Bridgerton d'un autre. Benedict, elle s'en souvenait à présent, y était décrit comme le plus grand des frères.

L'homme qui faisait battre son cœur dépassait d'un bon pouce son jeune frère, lequel, comme elle s'en aperçut soudain, la dévisageait avec une certaine insistance.

— Je vois pourquoi tu t’es sauvé, dit Colin (car il devait s’agir de celui-ci ; ce ne pouvait être Gregory, qui n’avait que quatorze ans, ni Anthony, qui, n’étant plus un cœur à prendre, n’aurait vu aucun inconvénient à ce que Benedict s’échappe en le laissant affronter seul les jeunes filles à marier).

Il décocha à Benedict un regard complice.

— Eh bien, tu ne fais pas les présentations ?

Benedict haussa les sourcils.

— Impossible. Je n’ai pas encore réussi à savoir son nom.

— Vous ne me l’avez pas demandé, ne put-elle s’empêcher de lui faire remarquer.

— Me l’auriez-vous dit ?

— Je vous aurais dit quelque chose.

— Mais pas la vérité.

Elle secoua la tête.

— Ce n’est pas une nuit pour dire la vérité.

— Le genre de nuit que je préfère ! déclara Colin d’un ton gourmand.

— Tu n’as vraiment rien d’autre à faire ? lui demanda Benedict.

Colin secoua la tête.

— Je suppose que mère préférerait que je sois dans la salle de bal, mais ce n’est pas une obligation.

— Moi, j’exige que tu y retournes, répliqua Benedict.

Sophie réprima un fou rire.

— Très bien, concéda Colin dans un soupir. Je n’insiste pas.

— Excellente idée.

42

— Je vais affronter seul la meute enragée.

— La meute ? répéta Sophie.

— Celle des jeunes filles à marier, expliqua Colin. Des fauves affamés. À l’exception d’une certaine personne présente ici, bien entendu.

Sophie préféra s’abstenir de souligner qu’elle n’était pas une jeune fille à marier.

— Ma mère... commença Colin.

Benedict émit un soupir agacé.

— ... ne souhaite rien tant que de voir mon cher frère aîné convoler en justes noces.

Colin marqua une pause, avant d’ajouter :

— Sauf, peut-être, de *me* voir me marier.

— Ne serait-ce que pour que tu quittes la maison, précisa sèchement Benedict.

Cette fois, Sophie ne put retenir son éclat de rire.

— Cela dit, il est plus âgé que moi, poursuivit Colin. Par conséquent, nous devrions peut-être l’envoyer à la potence... je veux dire, devant l’autel avant moi.

— Où veux-tu en venir ? demanda Benedict d’un ton menaçant.

— Nulle part, admit Colin, mais tu sais que c’est souvent le cas avec moi.

Benedict se tourna vers Sophie.

— Pour une fois, je ne peux pas le contredire.

Mademoiselle, demanda Colin à Sophie avec un élégant geste du bras, prendrez-vous en pitié ma pauvre mère et accepterez-vous de traîner mon cher frère ici présent devant l'autel nuptial ?

— Il ne me l'a pas proposé, répondit-elle, essayant de se joindre à leur joyeuse conversation.

— Faut-il être ivre ! gémit Benedict.

— Vous parlez de moi ? s'enquit Sophie.

— De lui !

— Je n'ai encore rien bu, répondit Colin, hilare, mais il est grand temps que j'y remédie. En fait, c'est même la seule chose qui va m'aider à supporter cette soirée.

43

— Si ton besoin d'alcool peut me débarrasser de ta présence, déclara Benedict, alors c'est également la seule chose qui va m'aider à supporter cette soirée.

Colin sourit et, sur un salut enjoué, les quitta.

— C'est merveilleux de voir deux frères s'aimer autant, murmura Sophie.

Benedict, qui considérait toujours d'un regard furieux la porte par laquelle son frère venait de disparaître, se tourna vers elle.

— Vous appelez cela de l'amour ?

Sophie songea à Rosamund et Posy, qui passaient leur temps à se chamailler et ne montraient aucune tendresse l'une pour l'autre.

— Oui, répondit-elle fermement. Il est évident que vous donneriez votre vie pour lui. Et la réciproque est vraie.

— Je suppose que vous avez raison.

Benedict poussa un soupir résigné, qu'un sourire vint rapidement démentir.

— Bien qu'il m'en coûte de l'admettre, précisa-t-il.

Il s'appuya contre le mur, les bras croisés, avec une élégante nonchalance.

— Et vous, demanda-t-il, avez-vous des frères et sœurs ?

Sophie réfléchit quelques secondes, avant de répondre d'une voix résolue :

— Non.

Il haussa un sourcil imperceptiblement arrogant, pencha la tête de côté et déclara :

— Je serais curieux de savoir pourquoi il vous faut autant de temps pour répondre à une question aussi simple. On pourrait imaginer que la réponse n'exige pas une longue réflexion.

Elle détourna les yeux un instant, pour lui cacher le voile de tristesse qui avait dû passer sur son visage. Elle avait toujours rêvé d'avoir une famille. En vérité, ç'avait même été son souhait le plus cher. Mais son père ne l'avait jamais reconnue, même de façon officieuse, et sa mère était morte à sa naissance. Araminta l'avait toujours haïe, et ni Rosamund ni Posy n'avaient été des sœurs pour elle. À l'occasion, Posy lui témoignait un peu de chaleur, mais cela ne changeait rien au fait que Sophie devait la 44

coiffer, recoudre ses robes et cirer ses chaussures. Et même si Posy le lui demandait au lieu de le lui ordonner, comme le faisaient sa mère et sa sœur, Sophie n'avait pas vraiment d'autre choix que d'accepter.

— Je suis fille unique, dit-elle.

— Et c'est tout ce que vous me direz à ce sujet, murmura Benedict.

— Et c'est tout ce que je vous dirai à ce sujet, confirma-t-elle.

— Très bien.

Il lui adressa un sourire de prédateur.

— Dans ce cas, quelles questions suis-je autorisé à vous poser ?

— Eh bien... aucune.

— Pas la moindre ?

— J’imagine que vous pourriez réussir à me faire avouer que ma couleur préférée est le vert, mais à part cela, je ne vous donnerai aucun indice concernant mon identité.

— Pourquoi tant de mystère ?

— Si je réponds à cela, dit-elle avec un sourire énigmatique, à présent très à l’aise dans son rôle de belle inconnue, je n’aurai plus aucun secret pour vous, n’est-ce pas ?

Il se pencha imperceptiblement vers elle.

— Vous pourrez toujours en inventer de nouveaux. Sophie recula d’un pas. Il avait soudain les yeux brillants, et elle avait surpris assez de conversations entre les domestiques pour comprendre ce que cela signifiait. Si excitant que soit ce petit jeu, elle n’était pas aussi hardie qu’elle voulait bien le laisser croire.

Ce bal masqué, dit-elle, est par définition un mystère. .

, .

Dans ce cas, posez-moi des questions. Je n’ai rien à dissimuler.

Elle écarquilla les yeux.

Vraiment rien ? Je croyais que tout le monde avait son jardin secret !

— Pas moi. Ma vie est d’une banalité désespérante.

— Vous ne me ferez pas croire cela.

45

— C’est pourtant vrai, dit-il en haussant les épaules. Je n’ai jamais séduit une innocente, encore moins une femme mariée.

Je n’ai pas de dettes de jeu, et mes parents étaient d’une absolue fidélité l’un envers l’autre.

En d’autres termes, il n’était pas un bâtard, songea Sophie.

Cette pensée lui serra le cœur. Non parce que Benedict Bridgerton était un enfant légitime, mais parce que jamais il ne l’aurait courtisée, du moins pas de façon honnête, s’il avait connu le secret de sa naissance.

— Vous ne m’avez toujours pas posé de question, lui rappela-t-il.

Sophie cligna des yeux, étonnée. Il avait donc parlé sérieusement ?

— Très... très bien, balbutia-t-elle, prise de court.

Quelle est votre couleur préférée ? Il sourit.

— Vous n’allez pas gaspiller votre question pour ça /

— Je n’ai droit qu’à une question ?

— C’est plus qu’équitable, étant donné que vous ne m’en avez accordé aucune.

Il se pencha un peu plus vers elle, une lueur au fond de ses yeux bruns.

— Et la réponse est : bleu.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? répéta-t-il.

— Oui, pourquoi ? Est-ce à cause de l’océan ? du ciel ? Ou juste parce que cette couleur vous plaît ?

Benedict regarda sa compagne, intrigué. Pourquoi aimait-il le bleu ? C’était vraiment une drôle de question ! N’importe qui d’autre se serait contenté de sa réponse, mais cette jeune femme

— dont il ignorait toujours le nom — voulait en savoir plus.

— Seriez-vous peintre ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— Non, je suis juste curieuse.

— Pourquoi votre couleur préférée est-elle le vert ?

Elle soupira, et son regard s'emplit de nostalgie.

— Parce qu'elle m'évoque l'herbe, les feuilles et les prés, le plaisir de courir pieds nus en été dans la pelouse, l'odeur du gazon lorsque les jardiniers viennent de le tondre...

46

— Qu'est-ce que la couleur de l'herbe a à voir avec son parfum ?

— Peut-être rien. Peut-être tout. Autrefois, je vivais à la campagne, et...

Sophie se reprit de justesse. Elle n'avait pas eu l'intention d'en dire autant. Mais, après tout, quel mal y avait-il à avouer un fait aussi insignifiant ?

— Étiez-vous plus heureuse, là-bas ? demanda Benedict d'un ton calme.

Elle hocha la tête, tandis qu'un léger frisson la parcourait.

Lady Whistledown ne devait pas avoir échangé plus de trois mots avec Benedict Bridgerton, car jamais elle n'avait écrit qu'il était sans doute l'homme le plus intuitif de Londres. Lorsqu'il la regardait dans les yeux, Sophie avait l'étrange impression qu'il voyait jusqu'au fond de son âme.

— Vous devez aimer les promenades au parc, dans ce cas, poursuivit-il.

— Oui, mentit-elle.

Le parc ? Pas une fois elle n'avait eu le temps d'y aller !

Araminta ne lui accordait jamais une journée de congé, contrairement aux autres domestiques.

Il faudra que nous allions nous promener ensemble, dit Benedict.

Afin de ne pas avoir à lui répondre, Sophie lui rappela :

— Vous ne m'avez toujours pas dit pourquoi le bleu était votre couleur favorite.

Il pencha légèrement la tête de côté et ses yeux se plissèrent, signe qu'il n'était pas dupe de son stratagème.

— Je ne sais pas, répondit-il simplement. Peut-être pour la même raison que vous : parce qu'elle me rappelle quelque chose qui me manque. Il y a un lac à Aubrey Hall – là où j'ai grandi, dans le Kent – mais ses eaux semblent toujours plus grises que bleues...

Parce qu'elles réfléchissent le ciel, je suppose, répondit Sophie.

— Lequel est plus souvent gris que bleu, compléta Benedict dans un éclat de rire. C'est peut-être cela qui me manque, le soleil et le ciel bleu.

47

— S'il ne pleuvait pas, répondit Sophie en souriant, nous ne serions pas en Angleterre.

Je suis allé en Italie, une fois. Il y fait toujours beau.

— Ce doit être le paradis.

— C'est ce qu'on pourrait penser, dit-il, mais là-bas, j'ai fini par regretter le temps pluvieux.

— J'ai du mal à y croire, répondit-elle en riant. Moi, j'ai l'impression d'avoir passé la moitié de ma vie derrière une fenêtre, à maudire la pluie.

Si elle disparaissait, elle vous manquerait. Sophie réfléchit.

Y avait-il des aspects de sa vie qu'elle regretterait, s'ils disparaissaient ? Elle ne pleurerait ni Araminta ni Rosamund, c'était certain. Elle aurait peut-être du mal à oublier Posy, et aussi la douce lumière qui baignait sa petite chambre sous les toits lorsque les rayons du soleil matinal jouaient à travers la vitre. Elle aurait sans doute la nostalgie de la solidarité que lui manifestaient en général les autres domestiques, même s'ils savaient qu'elle était la bâtarde de l'ancien comte.

Mais il était peu probable qu'elle en vienne un jour à regretter tout cela... pour la simple raison qu'elle n'était pas près de changer de vie. Après cette soirée – cette merveilleuse, magique et unique soirée –, son existence reprendrait son cours habituel.

Si elle avait été plus forte et plus courageuse, elle aurait quitté Penwood House depuis des années, mais cela aurait-il amélioré sa condition ? Même si elle détestait la vie que lui faisait mener Araminta, Sophie n'avait guère de chances de voir sa situation prendre un tour plus heureux en s'en allant. Elle aurait aimé être gouvernante, et elle était certainement qualifiée pour un tel poste, mais les places étaient rares pour celles qui n'avaient pas de références, et Araminta ne risquait pas de lui en fournir.

— Vous êtes bien silencieuse, dit doucement Benedict.

— Je réfléchissais.

— À quoi ?

— À ce qui me manquerait – et à ce que je ne regretterais pas – si ma vie changeait du tout au tout.

Le regard de son compagnon se fit plus acéré.

48

— Pensez-vous que votre existence soit sur le point de se transformer ?

Sophie secoua la tête et, s'efforçant de chasser toute tristesse de sa voix, répondit :

— Non.

La voix de son compagnon se fit si basse qu'elle n'était plus qu'un souffle.

— Le voudriez-vous ?

— Oui, répondit-elle dans un soupir. Oh, oui !

Il prit ses mains, les porta à ses lèvres et les embrassa l'une après l'autre avec délicatesse.

— Dans ce cas, commençons tout de suite, dit-il. Et demain, vous serez une autre femme.

— Ce soir, je suis une autre femme, rectifia-t-elle dans un murmure. Demain... je ne serai plus là.

Benedict l'attira contre lui et déposa un baiser infiniment léger sur son front.

Alors, nous allons devoir mettre dans cette soirée une vie entière.

49

3

Votre dévouée chroniqueuse attend avec impatience de voir les tenues qu'auront choisies les invités du bal costumé chez les Bridgerton. On dit qu'Éloïse Bridger- ton projette de se déguiser en Jeanne d'Arc et que Pénélope Featherington, qui en est à sa troisième saison et rentre d'un séjour chez des cousins irlandais, portera un costume de lutin. Mlle Posy Reiling, belle-fille de l'ancien comte de Penwood, envisage de venir en sirène, ce que nous avons hâte de voir, mais sa sœur aînée, Mlle Rosamund Reiling, n'a rien voulu révéler de son propre déguisement.

Quant à ces messieurs, si l'on en juge par les précédents bals masqués, les plus corpulents seront en Henri VIII, les plus minces en Alexandre le Grand ou en diable, et les plus blasés (parmi lesquels, à n'en pas douter, figurent les frères Bridgerton à marier) resteront eux-mêmes, en habit de soirée classique simplement agrémenté pour l'occasion d'un loup de velours noir.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, le 5 juin 1815.

— Faites-moi danser, dit Sophie sur une impulsion.

Benedict lui décocha un sourire amusé, mais il referma ses doigts avec force autour des siens.

— Je croyais que vous ne saviez pas, murmura-t-il.

50

— Je croyais que vous deviez m'apprendre, répondit-elle sur le même ton.

Il la regarda un long moment, les yeux plongés dans les siens, puis il tira sur sa main.

— Venez, dit-il.

Il l'entraîna le long d'un couloir, lui fit gravir une volée de marches, tourna à un angle et s'arrêta devant des portes vitrées dont il tourna les poignées en fer forgé. Il ouvrit les deux battants, révélant une petite terrasse ornée de plantes en pot et meublée de deux chaises longues.

— Où sommes-nous ? demanda Sophie en regardant autour d'elle.

— Juste au-dessus de la terrasse de la salle de bal, expliquait-il en refermant les portes-fenêtres derrière eux. Vous n'entendez pas la musique ?

À vrai dire, Sophie entendait surtout le brouhaha des conversations, mais en prêtant l'oreille, elle pouvait distinguer les notes légères d'un orchestre.

— Hamdel ! dit-elle avec un sourire radieux. Ma gouvernante avait une boîte à musique qui jouait ce passage-là.

...

— Vous étiez très attachée à elle, dit-il tranquillement. , Sophie, qui avait fermé les yeux pour fredonner la mélodie, les rouvrit, surprise par ses paroles.

— Comment l’avez-vous deviné ?

— De la même façon que j’ai compris que vous étiez plus heureuse à la campagne.

Il tendit une main vers elle pour effleurer sa joue et traça de son doigt ganté une ligne qui courut jusqu’à sa mâchoire.

— Je l’ai lu sur votre visage.

La jeune femme demeura silencieuse un instant, puis elle s’écarta.

— Eh bien... oui, j’ai passé plus de temps avec elle qu’avec qui que ce soit d’autre dans la maisonnée.

— Votre enfance a dû être bien solitaire.

— Parfois, elle l’a été...

Elle se dirigea vers la balustrade, s’y appuya des deux mains et se plongea dans la contemplation de la nuit d’un noir d’encre.

51

— Et parfois non.

Puis elle pivota soudain sur ses talons, le sourire aux lèvres, et Benedict comprit qu’elle ne lui dévoilerait rien de plus sur elle.

— La vôtre, en revanche, a dû être tout sauf solitaire, avec tant de frères et sœurs...

— Vous savez qui je suis, dit-il sur le ton de la constatation.

Elle hocha la tête.

— Maintenant, oui.

Il la rejoignit près de la rambarde et, croisant les bras, s’y appuya d’une hanche.

— Qu’est-ce qui m’a trahi ?

— Votre frère. Vous êtes tellement semblables...

— Même avec un masque ?

— Même avec un masque, confirma-t-elle avec un sourire indulgent. Lady Whistledown parle souvent de vous, et elle ne manque jamais de souligner votre ressemblance.

— Et savez-vous quel frère je suis ?

— Benedict, bien sûr. Si lady Whistledown dit vrai lorsqu’elle affirme que vous êtes le plus grand.

— Vous feriez une fameuse détective.

Elle eut l’air un peu embarrassée.

— Je ne fais rien de plus que lire un journal mondain.

Comme tout le monde ici, je suppose.

Benedict la considéra quelques instants. Avait-elle compris qu’elle venait de lui révéler un indice supplémentaire sur elle ?

Si elle ne l’avait reconnu que grâce à la lecture du *Whistledown*, cela signifiait qu’elle n’avait fait que récemment son entrée dans le monde... Peut-être même ne l’avait-elle pas encore faite. Dans un cas comme dans l’autre, elle n’était aucune des jeunes femmes à qui sa mère l’avait présente.

— Qu’est-ce que votre lecture du *Whistledown* vous a révélé d’autre sur moi ? demanda-t-il avec un sourire paresseux.

— Vous espérez des flatteries ? demanda-t-elle en étirant imperceptiblement les lèvres, lui retournant son demi-sourire.

Car vous n’ignorez pas que lady Whistledown épargne presque toujours l’acidité de sa plume aux Bridgerton. Elle ne semble avoir que des louanges à adresser à votre famille.

52

— Ce qui permet quelques conjectures au sujet de son identité, ajouta-t-il. Certains pensent qu’elle pourrait être une Bridgerton.

— Est-ce le cas ?

Il esquissa un haussement d'épaules évasif.

— Pas à ma connaissance. Et vous n'avez pas répondu à ma question.

Elle parut surprise.

— Vous voulez vraiment le savoir ?

— À défaut d'en apprendre plus sur vous, je saurai au moins ce que vous connaissez de moi.

Souriante, elle passa le bout de son doigt sur sa lèvre inférieure d'un air délicieusement pensif.

— Voyons... Le mois dernier, vous avez gagné une absurde course de chevaux à Hyde Park.

— Elle n'avait rien d'absurde, protesta-t-il, et elle m'a enrichi de cent livres sterling.

Elle lui décocha un regard espiègle.

— Les courses de chevaux sont presque toujours absurdes.

— C'est bien d'une femme, maugréa-t-il.

— Ma foi, je suis...

— Oui, j'avais remarqué, coupa-t-il. Cela la fit sourire.

— Eh bien, quoi d'autre ? reprit-il.

— Selon le *Whistledown* ?

Elle tapota sa joue du bout du doigt.

— Un jour, vous avez décapité la poupée de votre sœur.

— Je me demande toujours comment elle l'a appris, grommela Benedict.

— Peut-être lady Whistledown est-elle vraiment une Bridgerton, après tout ?

— Impossible. Non que nous ne soyons pas assez intelligents pour écrire de tels billets ! s'empressa-t-il de préciser. Disons plutôt que si lady Whistledown faisait partie des Bridgerton, les autres membres de la famille l'auraient forcément démasquée.

Elle éclata de rire à ces paroles. Benedict l'observa, se demandant si elle était consciente de lui avoir dévoilé un nouvel indice sur son identité. Lady Whistledown avait relaté la 53

rencontre infortunée de la poupée avec une guillotine deux ans auparavant, dans l'un de ses premiers articles. Désormais, on pouvait recevoir le journal même à la campagne, mais à l'époque, le *Whistledown* n'était adressé qu'aux Londoniens.

Cela signifiait que la mystérieuse jeune femme se trouvait à Londres deux ans auparavant. Cependant, ce n'était qu'après avoir rencontré Colin qu'elle avait compris qui il était.

Elle vivait ici, en ville, mais elle n'avait pas fréquenté le monde. Peut-être était-elle la plus jeune de sa famille et avait-elle dû se contenter de la lecture du *Whistledown* pendant que ses sœurs profitaient des joies de la saison...

Cela ne suffisait pas à déterminer son identité, mais c'était un début.

— Que savez-vous d'autre ? lui demanda-t-il, dans l'espoir qu'elle révélerait de nouveaux détails par inadvertance.

Elle rit. Tout cela semblait l'amuser follement !

— Votre nom n'a jamais été sérieusement associé à celui d'une jeune femme, et votre mère désespère de vous voir convoler en justes noces.

— La pression s'est quelque peu atténuée depuis que mon frère aîné s'est marié.

— Le vicomte ? Benedict hocha la tête.

— Lady Whistledown en a parlé dans ses colonnes, reprit-elle.

— Abondamment, mais...

— Il se pencha vers elle et baissa la voix. certains détails lui ont échappé.

— Vraiment ? demanda-t-elle sans dissimuler sa curiosité.

Lesquels ?

Il secoua la tête.

— Tss tss... Je ne vous révélerai rien des secrets de la cour qu'a menée mon frère si vous refusez de me dire votre nom.

Elle esquissa une moue amusée.

— La cour ? Vous voulez dire, le siège en règle !

D'après lady Whistledown...

— Lady Whistledown, coupa-t-il d'un ton condescendant, n'a pas accès à l'intimité de toutes les familles londoniennes.

54

— Elle semble pourtant bien connaître la plupart d'entre elles.

— Croyez-vous ? demanda-t-il. Je ne suis pas de cet avis.

Par exemple, quelque chose me dit que si lady Whistledown se trouvait ici, sur cette terrasse, elle ne saurait rien de votre identité.

Les yeux de la jeune femme s'agrandirent derrière son masque, ce qui n'était pas pour déplaire à Benedict. Il croisa les bras.

— N'est-ce pas exact ?

Elle hocha la tête.

— Avec ce déguisement, je ne vois pas qui pourrait me reconnaître.

Il haussa les sourcils.

_ Et si vous ôtiez votre masque ? Pourrait-elle vous identifier ?

S'écartant de la rambarde, elle fit quelques pas vers le centre de la terrasse.

— Je n'ai pas l'intention de répondre à cela. Il la suivit.

— Je n'en espérais pas tant, mais cela ne coûtait rien de poser la question.

Sophie pivota sur ses talons... et son souffle se bloqua dans sa poitrine lorsqu'elle se rendit compte que Benedict Bridgerton ne se trouvait qu'à quelques pouces d'elle. Elle l'avait entendu la suivre, mais n'avait pas deviné qu'il était aussi près. Elle ouvrit la bouche pour protester, avant de s'apercevoir qu'elle ne savait que dire. Elle ne pouvait que le regarder, fascinée par ses yeux sombres qui la dévisageaient derrière son masque.

Elle était incapable de parler. Même respirer lui était difficile !

— Vous n'avez toujours pas dansé avec moi, fit-il remarquer.

Sophie demeura immobile tandis qu'il posait sa large main au creux de son dos, mais sa peau fut parcourue de frissons là où il la touchait, et l'air lui parut soudain lourd et brûlant.

C'était donc cela, le désir, comprit-elle. Ce mystérieux désir dont les bonnes discutaient en riant sous cape, et dont les 55

jeunes femmes bien nées n'étaient pas censées avoir entendu parler...

Mais elle n'était pas une jeune femme bien née, songea-t-elle dans un élan de rébellion. Elle était une bâtarde, l'enfant illégitime d'un aristocrate. Elle n'appartenait pas à la bonne société et n'en ferait jamais partie. Pourquoi aurait-elle dû se plier à ses règles ?

Sophie s'était toujours juré de ne jamais être la maîtresse d'un homme, de ne jamais mettre au monde un petit bâtard à qui elle ferait endurer le même destin que le sien, mais pour l'instant, elle n'envisageait rien d'aussi hardi. Il ne s'agissait que d'une danse, d'une soirée... au pire d'un baiser.

Certes, cela suffisait à ruiner une réputation, mais en avait-elle seulement une ? Elle n'appartenait pas à ce monde ; elle n'avait que faire des convenances qui le régissaient. Et, au moins une fois dans sa vie, elle voulait connaître l'ivresse d'une nuit de bonheur. ...

Elle leva les yeux.

— Vous n'allez pas vous sauver, alors ? murmura-t-il, tandis qu'une lueur passait dans ses yeux sombres, brûlante et excitante.

Elle secoua la tête, tout en s'apercevant qu'une fois de plus, il avait suivi le cours de ses réflexions. Cela aurait dû l'effrayer que cet homme lise si aisément dans ses pensées, mais dans la fièvre de la nuit, avec la brise qui soulevait les mèches libres de ses cheveux et les accords entraînants qui montaient vers la terrasse, cela lui parut plutôt exaltant.

— Où dois-je mettre ma main ? demanda-t-elle. Il faut que j'apprenne.

— Juste ici, sur mon épaule, expliqua-t-il. Non, un peu plus bas. Là, vous y êtes.

— Vous devez me trouver affreusement ridicule de ne pas savoir danser.

— En fait, je vous trouve surtout extrêmement courageuse de l'avouer.

Il prit son autre main et l'éleva avec douceur.

— La plupart des dames de ma connaissance auraient prétexté une blessure ou feint de ne pas aimer la danse.

56

Elle leva les yeux vers lui.

— Je ne suis pas assez bonne actrice pour prétendre que cela ne m'intéresse pas, avoua-t-elle.

Dans ses reins, la main de son cavalier se crispa.

— Écoutez la musique, lui ordonna-t-il d'une voix étrangement rauque. L'entendez-vous monter et descendre ?

Elle secoua la tête.

— Concentrez-vous, murmura-t-il en approchant ses lèvres de son oreille. Une, deux, trois ; une, deux, trois...

Sophie ferma les paupières et chassa de son esprit le brouhaha des conversations au rez-de-chaussée, jusqu'à ce qu'elle ne distingue plus que les accords mélodieux qui montaient de l'orchestre. Son souffle se ralentit, et elle s'aperçut qu'elle se balançait au rythme de la musique, suivant le tempo que Benedict susurrail à son oreille.

— Une, deux, trois ; une, deux, trois...

— Je l'entends, chuchota-t-elle.

Il sourit. Elle n'aurait pu dire ce qui lui permettait de l'affirmer, car elle avait toujours les yeux clos, mais elle le savait.

Elle l'entendait dans son souffle.

— Parfait, dit-il. Maintenant, regardez mes pieds et laissez-moi vous guider.

Ouvrant les paupières, Sophie baissa la tête.

— Une, deux, trois ; une, deux, trois...

Indécise, elle fit un pas de côté... et lui écrasa le pied.

— Oh, pardon ! s'écria-t-elle.

— Mes sœurs ont fait bien pire, affirma-t-il. Ne renoncez pas.

Elle fit une nouvelle tentative... et soudain, il lui sembla que ses pieds savaient d'eux-mêmes comment se placer.

— Oh ! s'écria-t-elle. C'est merveilleux !

— Maintenant, ordonna-t-il, levez les yeux.

— Je vais trébucher !

— Je vous retiendrai, promit-il. Regardez-moi.

Sophie obtempéra. À l'instant où elle plongeait les yeux dans les siens, elle eut l'impression que quelque chose en elle était pris dans les mâchoires d'un piège. Elle ne put détourner la tête. Benedict Bridgerton l'entraîna en une longue série de 57

cercles et de spirales tout autour de la terrasse, d'abord lentement, avant de prendre de la vitesse, encore et encore, jusqu'à ce qu'elle ait le vertige et le souffle court.

Et pendant tout ce temps, pas un instant il ne la quitta des yeux.

— Que ressentez-vous ? demanda-t-il.

— Tout ! répondit-elle en riant.

— Qu'entendez-vous ?

— La musique.

Les yeux de Sophie s'agrandirent d'excitation.

— Elle me fait vibrer comme jamais je ne l'aurais cru possible.

Les mains de Benedict se serrèrent plus fort sur elle, et l'espace qui les séparait se réduisit de quelques pouces.

— Que voyez-vous ? demanda-t-il.

Sophie trébucha, mais elle ne détacha pas son regard du sien.

— Mon âme, murmura-t-elle. Je vois tout au fond de mon âme.

Il cessa de danser.

— Qu'avez-vous dit ? chuchota-t-il.

Elle demeura silencieuse, craignant d'avoir gâché cet instant si merveilleusement intense, presque magique.

Non, ce n'était pas cela. Elle avait peur de l'avoir rendu meilleur encore, ce qui ne ferait qu'ajouter à son désespoir lorsque minuit sonnerait et qu'elle devrait retourner à la réalité.

Comment, après une telle expérience, pourrait-elle recommencer à cirer les chaussures d'Araminta ?

— Je sais ce que vous avez dit, reprit-il d'une voix rauque. Je vous ai entendue, et...

— Taisez-vous ! supplia-t-elle.

Elle ne voulait pas l'entendre répondre qu'il partageait ce qu'elle ressentait. Elle ne voulait pas entendre quoi que ce soit qui la ferait se languir de cet homme pour toujours.

Hélas ! Il était peut-être déjà trop tard pour cela.

Il la dévisagea pendant ce qui lui sembla durer une éternité.

— D'accord, murmura-t-il. Je ne dirai pas un mot.

58

Puis, sans lui laisser le temps de reprendre son souffle, il posa ses lèvres sur les siennes avec une douceur exquise et une infinie tendresse.

Avec une lenteur délibérée, il frotta sa bouche contre la sienne, d'un côté, puis de l'autre, en une caresse légère qui alluma de délicieux petits frissons sur la peau de Sophie.

Cet homme n'avait qu'à lui effleurer les lèvres pour qu'elle ressente l'écho de son baiser jusqu'au plus profond de son être !

C'était là une sensation étrange... et merveilleuse.

Ensuite, de sa large main toujours plaquée au creux de ses reins – celle qui l'avait si facilement entraînée dans le rythme de la valse –, il commença à l'attirer à lui. Sous cette pression lente mais inexorable qui rapprochait leurs deux corps, Sophie sentit monter en elle une vague de chaleur qui se transforma en un véritable brasier lorsqu'il la serra contre lui.

Il était si grand, si solide... Entre ses bras, elle avait l'impression d'être la plus belle femme du monde.

Soudain, tout semblait possible. Tout, même une vie libre de servitude et d'humiliations.

Son baiser se fit plus impérieux, plus hardi. De la pointe de la langue, il lécha le coin de ses lèvres. Sa main, qui la tenait toujours comme pour valser, descendit le long de son bras, avant de remonter jusqu'à son dos pour se poser au creux de sa nuque. De ses doigts, il entreprit de dénouer son chignon.

— Vos cheveux sont comme de la soie, murmura-t-il.

Sophie ne put s'empêcher de rire, car il portait des gants. Il s'écarta légèrement d'elle et demanda d'un air amusé :

— Qu'y a-t-il de si drôle ?

— Comment pouvez-vous savoir cela ? Vos mains sont gantées !

Il lui décocha un sourire espiègle, à la fois étourdissant de charme et irrésistiblement attendrissant.

— Je l'ignore, admit-il, mais c'est une évidence.

Son sourire se fit plus intense.

— Cela dit, je compte bien le vérifier sur-le-champ. Il tendit la main devant elle.

— Me feriez-vous la faveur...

59

Il fallut quelques instants à Sophie pour comprendre ce qu'il attendait d'elle. Elle laissa échapper un petit soupir nerveux et, reculant d'un pas, prit sa main dans les siennes. Puis, d'un geste lent, elle pinça l'extrémité de chacun des doigts et tira légèrement, écartant le gant jusqu'à ce qu'elle puisse le faire glisser le long de sa main.

Elle leva les yeux. Une étrange lueur s'était allumée dans ses iris bruns. Elle y reconnut l'étincelle du désir charnel... ainsi qu'une autre émotion, plus spirituelle.

— Il faut que je vous touche, murmura-t-il.

Il posa sa main nue en coupe sur la joue de Sophie, avant de passer le bout de ses doigts sur sa peau en une lente caresse jusqu'à la racine de ses cheveux, près de son oreille. Là, il tira doucement pour dégager une mèche de son chignon. Tel un ressort, celle-ci s'enroula en une boucle d'or autour de son doigt. Fascinée, Sophie ne parvenait pas à en détacher le regard.

— J'avais tort, chuchota-t-il. Ils sont encore plus doux que la soie.

Soudain prise elle aussi d'une folle envie de le toucher, Sophie tendit une main.

— À mon tour, dit-elle dans un souffle.

Les yeux de Benedict étincelèrent. Il entreprit de lui retirer son gant de la même façon qu'elle l'avait fait, mais au lieu de tirer dessus, il posa ses lèvres au bord de l'ourlet, au creux de son coude, embrassant cette zone de peau tiède et tendre.

— Là aussi, vous êtes plus douce que la soie, murmura-t-il.

Saisie d'un vertige, Sophie se retint à son épaule de sa main libre.

Il tira enfin sur le gant, qu'il fit glisser avec une insoutenable lenteur, ses lèvres toujours près de l'ourlet.

Écartant à peine sa bouche de la peau de Sophie, il leva les yeux vers elle.

— Vous me pardonneriez si je m'attarde un instant ici...

Incapable de parler, elle opina.

De la pointe de la langue, il traça un sillon de feu à l'intérieur de son bras.

— Oh ! gémit-elle.

60

— Il me semblait que cela vous plairait, reprit-il, caressant de son souffle sa peau nue.

Elle hocha la tête. Du moins, elle essaya. Y parvint-elle vraiment ? Elle n'aurait su le dire.

De ses lèvres, il poursuivit son ballet sensuel jusqu'à son poignet. Là, il s'immobilisa une seconde, avant d'achever son chemin au milieu de la paume de Sophie.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il en redressant la tête, sans toutefois lâcher sa main.

Elle secoua la tête.

— Il faut que je le sache.

— Je ne peux pas vous le dire.

Puis, comprenant qu'il ne se satisferait pas d'un refus pur et simple, elle ajouta :

— Pas encore.

Il prit l'un de ses doigts, qu'il frotta délicatement contre ses lèvres.

— Je vous verrai demain, dit-il doucement. Je passerai chez vous ; je veux voir où vous vivez.

Sans répondre, elle carra les épaules, s'interdisant de faiblir.

— Je veux rencontrer vos parents. Faire la connaissance de votre animal de compagnie poursuivit-il d'une voix étrangement hésitante. Me comprenez-vous ?

La musique et les conversations leur parvenaient par vagues, mais sur la terrasse, on n'entendait plus que leurs souffles haletants.

— Je veux...

La voix de Benedict n'était plus qu'un murmure, et une lueur incrédule brillait au fond de ses yeux, comme s'il était le premier surpris par ses paroles.

— Je veux votre avenir. Je veux tout de vous.

— Ne dites rien de plus, supplia-t-elle. S'il vous plaît. Pas un seul mot.

— Alors, donnez-moi votre nom. Il faut que je sache où vous trouver demain.

— Je...

Elle entendit alors un bruit étrange, un tintement aux notes graves et exotiques.

61

— Qu'est-ce ?

— Un gong, expliqua-t-il. Pour signaler qu'il est temps de retirer nos masques.

Une bouffée de panique envahit Sophie.

— Pardon ?

— Il doit être minuit.

— Déjà ? gémit-elle. Il hocha la tête.

— Il est l'heure de me montrer votre visage. Sophie porta la main à sa tempe pour plaquer le loup contre sa peau d'un geste ferme, comme si elle pouvait le coller sur son visage par la seule force de sa volonté.

— Est-ce que tout va bien ? lui demanda Benedict.

— Je dois m'en aller ! s'écria-t-elle.

Sans un mot de plus, elle prit ses jupes à pleines mains et s'enfuit de la terrasse. Dans son dos, elle l'entendit l'appeler :

— Attendez !

Elle devina qu'il tentait de la rattraper lorsque, dans un sifflement d'air, le bras de Benedict se referma là où elle se trouvait encore quelques secondes auparavant.

Non seulement elle était vive comme 1 éclair, mais elle était dans un état de peur panique. Elle dévala l'escalier comme si elle avait le diable à ses trousses.

Elle s'élança dans la salle de bal – elle savait que Benedict serait un redoutable poursuivant et qu'elle aurait plus de chances de lui échapper en se perdant dans la foule. Il lui suffisait de parvenir de l'autre côté de la salle, puis de s'échapper par une porte latérale. Une fois dehors, elle contournerait la maison pour retrouver l'attelage, qui devait déjà l'attendre.

Les danseurs[^], étaient occupés à retirer leurs masques, et l'assemblée résonnait de rires enthousiastes. Sophie joua des coudes, prête à tout pour arriver la première du côté opposé de l'immense salle de réception. Elle jeta un regard affolé pardessus son épaule. Benedict était entré dans la salle de bal et scrutait la foule d'un regard perçant. Il ne semblait pas l'avoir encore retrouvée, mais ce n'était qu'une question de secondes.

Sa robe argentée la désignait à tous les regards.

62

Elle continua sa pénible progression, n'hésitant pas à bousculer les invités sur son passage. Une bonne moitié d'entre eux ne parut même pas s'en apercevoir ; sans doute avaient-ils trop bu.

— Désolée ! marmonna-t-elle en donnant un coup dans les côtes d'un Jules César.

— Pardon, maugréa une Cléopâtre qui venait de lui marcher sur le pied.

Sophie poursuivit sa course à travers la cohue.

— Excusez-moi, je...

Elle leva les yeux... et crut que son cœur allait s'arrêter de battre. Elle se trouvait face à Araminta.

— Regardez donc où vous allez, coupa celle-ci d'un ton hautain.

Bouche bée, Sophie la regarda faire virevolter les jupes de son costume de reine Élisabeth et s'éloigner.

Araminta ne l'avait pas reconnue ! Si Sophie n'avait pas été si pressée de quitter Bridgerton House, elle en aurait crié de joie.

Elle regarda de nouveau derrière elle. Son poursuivant l'avait retrouvée ! Il s'était élancé dans direction à travers la foule, qu'il fendait bien plus rapidement qu'elle ne l'avait fait.

Étouffant un petit cri de stupeur, elle reprit sa course, galvanisée par l'effroi. Elle faillit renverser deux déesses grecques, mais finit par atteindre la porte.

Elle se permit un dernier coup d'œil en arrière et s'aperçut que Benedict était retardé par une vieille dame munie d'une canne. Elle s'élança hors de l'hôtel particulier et descendit les marches du perron. L'attelage aux armes des Penwood l'attendait, exactement comme l'avait dit Mme Gibbons.

— Allez-y ! cria-t-elle au cocher, effrayée.

Un instant plus tard, la calèche roulait à tombeau ouvert sur le pavé londonien.

63

4

Plus d'un invité au bal masqué a rapporté avoir vu Benedict Bridgerton au bras d'une superbe inconnue vêtue d'une robe argentée.

Malgré ses efforts, votre dévouée chroniqueuse n'est pas parvenue à découvrir le nom de la mystérieuse lady. Et si elle en est incapable, vous pouvez être sûrs que l'identité de la belle est un secret bien gardé !

La Chronique mondaine de lady Whistledown, le 7 juin 1815.

Elle avait disparu.

Au beau milieu du trottoir devant Bridgerton House, Benedict, essoufflé, scruta les alentours. Grosvenor Square était envahi par les attelages. Elle pouvait se trouver dans n'importe lequel de ces véhicules, à l'arrêt sur la chaussée, pris dans la circulation. Ou peut-être était-elle dans l'une de ces trois calèches qui venaient de s'échapper de l'embouteillage et s'apprêtaient à tourner à l'angle de la place...

Quoi qu'il en soit, elle lui avait échappé.

Pour un peu, il aurait étranglé lady Danbury, qui lui avait mis sa canne dans les jambes et avait entrepris de lui donner son avis sur les costumes de presque tous les invités. Le temps qu'il se libère, la belle inconnue avait disparu par une des portes latérales de la salle de bal.

64

Benedict savait qu'elle n'avait pas l'intention de croiser de nouveau son chemin.

Il laissa échapper un chapelet de jurons colorés. Aucune des jeunes femmes que sa mère avait fait défiler devant lui – et elles avaient été innombrables – n'avait éveillé en lui le sentiment d'intimité qu'il avait éprouvé au contact de l'inconnue en robe argent. Dès l'instant où il l'avait vue, et même avant cela, alors qu'il ne faisait encore que pressentir sa présence, l'air lui avait paru s'animer, vibrer d'une tension nouvelle, excitante. Il s'était senti plus vivant que jamais, comme si tout était neuf, pétillant de vie, bourdonnant de rêves.

Et pourtant.

Il jura de nouveau, cette fois avec une pointe de tristesse.

Et pourtant, il ne connaissait toujours pas la couleur de ses yeux.

Ils n'étaient pas marron – de cela, au moins, il était certain

– mais, dans la faible lueur des bougies, il avait été incapable de voir s'ils étaient bleus ou verts. Ou noisette, ou même gris. Et pour une raison qui lui échappait, cela était plus frustrant que tout. Cette idée le rongait, creusant dans son ventre une sensation de douloureuse amertume.

On disait que les yeux étaient des fenêtres sur l'âme. Si Benedict avait réellement trouvé la femme de ses rêves, celle avec qui il pouvait enfin envisager de partager sa vie et de fonder une famille, alors, au nom du Ciel, il fallait qu'il connaisse la couleur de ses yeux !

Cela n'allait pas être facile de la retrouver. 11 était extrêmement difficile de remonter la piste de quelqu'un qui se cachait, et elle lui avait très clairement fait comprendre que son identité devait rester secrète.

Les indices dont il disposait étaient bien minces. Quelques citations de la chronique de lady Whistledown et...

Il baissa les yeux vers le gant qu'il serrait toujours dans sa main droite. Il l'avait oublié tandis qu'il fendait la foule dans la salle de bal. Il le porta à ses lèvres pour en humer le parfum, mais, à sa grande surprise, le gant ne sentait ni l'eau de rose ni le savon, comme la belle inconnue. En fait, il dégageait une

odeur de poussière. Comme s'il était resté enfermé au fond d'une malle, dans un grenier, durant bien des années...

Voilà qui était vraiment étrange. Pourquoi porter un gant aussi ancien ?

Benedict le retourna entre ses mains, dans l'espoir insensé que cela suffirait à la faire revenir. C'est alors qu'il remarqua trois lettres brodées en points minuscules sur l'ourlet.

SLG. Des initiales.

Les siennes ?

Il y avait également des armoiries, qu'il ne reconnaissait pas.

Sa mère, elle, le pourrait. Violet Bridgerton savait ce genre de choses. Et avec un peu de chance, si elle identifiait les armoiries, elle saurait de qui SLG étaient les initiales.

Le cœur de Benedict se gonfla d'espoir. Il allait retrouver sa belle inconnue.

Oui, il allait la retrouver et la faire sienne. C'était aussi simple que cela !

Une demi-heure plus tard, Sophie avait repris sa terne apparence. Disparus, robe argent, pendants d'oreilles, chignon élégant ! Les mules rehaussées de strass avaient retrouvé leur place dans l'armoire d'Araminta, et le rouge que la bonne avait passé sur les lèvres de Sophie était de nouveau sur la coiffeuse de Rosamund. Sophie avait même pris soin de se masser le visage pour en effacer les marques laissées par les bords de son masque.

Elle offrait la même image que chaque soir avant de se mettre au lit : cheveux rassemblés en une tresse lâche et pieds glissés dans d'épais bas de lame pour se protéger de la fraîcheur de la nuit.

Elle était de nouveau ce qu'elle était en réalité : une simple domestique. Il ne restait plus rien de la princesse de conte de fées qu'elle avait incarnée pendant une trop courte soirée.

Et, ce qui l'attristait encore plus, son prince charmant avait également disparu.

66

Benedict Bridgerton était en tout point le séduisant aristocrate que lady Whistledown décrivait dans ses colonnes : beau, fort, irrésistiblement attirant. L'homme idéal pour n'importe quelle jeune fille... à condition, songea Sophie avec amertume, que celle-ci soit bien née. Un homme tel que lui n'épousait pas la fille illégitime d'un comte, encore moins une domestique !

Pourtant, l'espace d'une soirée, il avait été tout à elle... ce qui était déjà bien plus qu'elle ne pouvait espérer.

Elle prit un petit chien en peluche qu'elle possédait depuis l'enfance et qu'elle avait conservé jusqu'alors en souvenir d'une époque plus heureuse. En général, elle le laissait sur sa commode, mais ce soir, pour une raison qu'elle ignorait, elle avait besoin de le serrer contre elle. Elle se glissa sous les couvertures, la peluche contre son cœur, et se roula en boule.

Puis elle ferma les paupières de toutes ses forces en se mordant les lèvres, tandis que des larmes roulaient en silence jusqu'à son oreiller. Ce fut une très, très longue nuit.

— Reconnaissez-vous ceci ?

Benedict était assis près de sa mère, dans le salon de celle-ci, tout en féminines nuances rose et crème.

Il tendit à Violet l'unique lien qui le rattachait à sa belle inconnue. Sa mère prit le gant pour l'examiner. Il ne lui fallut qu'une seconde pour rendre son verdict.

— Penwood, déclara-t-elle simplement.

— Le comte ?

Violet hocha la tête.

— Quant au G, ce doit être pour Gunningworth. Le titre est récemment sorti de la famille, si ma mémoire est bonne. Le comte est mort sans descendance... voyons, il doit y avoir six ou sept ans, maintenant. Le titre est allé à un cousin éloigné. Au fait, ajouta-t-elle avec un signe de tête désapprouvateur, vous avez oublié de faire danser Pénélope Featherington hier soir.

Vous avez de la chance que votre frère ait été là pour vous remplacer.

67

Benedict ravala un gémissement agacé et tenta d'ignorer les reproches de sa mère.

— Dans ce cas, qui est SLG ?

Les yeux bleus de Violet se plissèrent.

— En quoi cela vous intéresse-t-il ?

— J'aurais dû me douter, grommela-t-il, que vous tenteriez d'esquiver ma question en m'en posant une autre.

Sa mère laissa échapper un petit rire qui n'était pas dénué d'une pointe de coquetterie.

— Vous me connaissez bien !

Benedict s'interdit de rouler des yeux furieux.

— À qui appartient ce gant, Benedict ? demanda Violet.

Puis, comme il ne répondait sans doute pas assez vite à son goût, elle ajouta :

— Vous feriez mieux de tout avouer. Vous savez que je le découvrirai par moi-même tôt ou tard, et ce sera bien moins embarrassant pour tout le monde si je n'ai pas besoin de vous interroger.

Benedict soupira. Il allait devoir tout lui révéler... presque tout, du moins. La perspective de partager certains détails avec sa mère n'avait rien d'enthousiasmant. Celle-ci avait une désagréable tendance à s'emparer du moindre espoir de le voir se marier et à s'y accrocher avec une redoutable ténacité. Mais s'il voulait retrouver sa mystérieuse lady en robe argent, il n'avait pas le choix.

— J'ai rencontré quelqu'un hier, au bal masqué, dit-il finalement.

Violet battit des mains, l'air radieux.

— Vraiment ?

— C'est pour cette raison que je n'ai pas fait danser Pénélope Featherington.

Violet semblait transportée de ravissement.

— Serait-ce l'une des filles de Penwood ? Puis, fronçant les sourcils, elle rectifia :

— Enfin, elles ne sont pas de lui. Ce sont ses belles- filles.

Son expression de contrariété s'accentua encore.

— Mais je dois dire, ayant rencontré ces deux jeunes filles, que... eh bien...

68

— Eh bien quoi ?

Violet haussa les sourcils, comme si elle cherchait à exprimer poliment ses sentiments.

— Ma foi, je n'aurais pas imaginé que l'une d'entre elles saurait vous plaire, voilà tout.

Puis son visage s'éclaira.

— Cela dit, si c'est réellement le cas, je dois sans doute inviter lady Penwood à prendre le thé, n'est-ce pas ? C'est le moins que je puisse faire !

Benedict s'apprêta à répondre mais, voyant que sa mère fronçait de nouveau les sourcils, il renonça.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

— Oh, rien... Seulement...

— Allons, maman, je vous écoute. Elle lui adressa un faible sourire.

— Disons que je n'ai guère d'affinités avec la comtesse douairière. Je l'ai toujours trouvée assez antipathique, et extrêmement ambitieuse.

— Ambitieuse, vous l'êtes également, maman, d'une certaine façon, observa Benedict.

Violet fit la moue.

— Mon unique ambition est de voir mes enfants contracter de bons mariages, et je ne suis pas obnubilée par cette idée au point de laisser l'une de mes filles épouser un homme de soixante-dix ans pour la seule raison qu'il possède un titre de noblesse !

— La comtesse douairière a fait cela ? demanda Benedict, qui ne se rappelait pas qu'un vieux barbon soit récemment passé devant l'autel nuptial.

— Non, admit Violet, mais elle en serait capable. Tandis que moi...

Benedict ravala un sourire en la voyant poser une main sur son cœur d'un geste vertueux.

— Moi, reprit-elle d'une voix vibrante, je laisserais mes fils épouser des bergères si cela pouvait assurer leur bonheur !

Benedict haussa un sourcil intrigué.

69

— Des bergères dotées de solides principes moraux, bien entendu, poursuivit sa mère. Pas des fainéantes ni des aventurières.

De peur d'éclater de rire au visage de sa mère, Benedict toussota discrètement dans son mouchoir !

— Cela dit, mon opinion importe peu, dit-elle en lui décochant un regard en biais.

— Oh que si ! riposta-t-il.

Elle lui adressa un sourire serein.

— Je dois être capable de mettre de côté mes sentiments envers la comtesse douairière, si l'une de ses filles est chère à votre cœur.

Elle lui lança un regard rempli d'espoir.

— L'une de ses filles est-elle chère à votre cœur, au moins ?

— Aucune idée, reconnut Benedict. Cette jeune femme ne m'a pas donné son nom. Tout ce qu'elle m'a laissé, c'est son gant.

Violet prit une expression sévère.

— Je préfère ne pas savoir comment vous vous l'êtes procuré.

— Oh, de la façon la plus innocente qui soit, rassurez-vous.

Un air de scepticisme absolu se peignit sur les traits de sa mère.

— J'ai trop de fils pour croire une pareille affirmation, marmonna-t-elle.

— Et les initiales ? lui rappela Benedict. Violet examina de nouveau le gant.

— Il est assez vieux, dit-elle. Benedict hocha la tête.

— En effet. Et il sent la poussière, comme s'il avait été oublié dans une malle pendant des années.

— En outre, les coutures sont distendues, renchérit Violet.

J'ignore ce que signifie le L, mais le S pourrait être l'initiale de Sarah – la mère du précédent comte, qui est également décédée. Ce serait assez logique, vu l'âge de ce gant.

Benedict regarda celui-ci un instant, avant de demander :

— Dans la mesure où je suis à peu près certain de ne pas avoir discuté avec un fantôme hier soir, à qui pensez-vous que ce gant puisse appartenir ?

70

— Je l'ignore. À une des dames de la famille Gunningworth, je suppose.

— Savez-vous où elles habitent ?

— À Penwood House, expliqua Violet. Pour une raison que j'ignore, l'héritier du titre les a autorisées à y résider – peut-être par crainte qu'elles refusent de s'en aller même s'il venait s'y installer. Je ne crois pas qu'il soit en ville pour la saison. Je ne l'ai jamais rencontré.

— Et sauriez-vous par hasard...

— ... où se trouve Penwood House ? coupa sa mère. Bien entendu, ce n'est qu'à quelques rues d'ici.

Elle lui indiqua le chemin. Benedict, dans sa hâte à se mettre en route, avait déjà bondi sur ses pieds et couru vers la porte avant qu'elle ait fini.

— Au fait, Benedict ? lança-t-elle sans cacher son hilarité.

Il pivota sur ses talons.

— Oui ?

— Les filles de la comtesse s'appellent Rosamund et Posy, au cas où cela vous intéresserait.

Rosamund et Posy. Aucun de ces deux prénoms ne semblait approprié, mais après tout, qui était-il pour l'affirmer ? Peut-

être que les gens qui le rencontraient trouvaient qu'il n'avait pas l'air d'un Benedict. Il se retourna et tenta encore une fois de s'en aller, mais sa mère le hêla de nouveau.

— Benedict ?

— Oui, mère ? demanda-t-il d'un ton de vertueuse patience, en faisant une fois de plus volte-face.

— Vous me tiendrez informée du résultat de votre démarche, n'est-ce pas ?

— Promis.

— Vous mentez, répliqua-t-elle avec un sourire, mais je vous pardonne. Je suis si heureuse de vous voir amoureux !

— Je ne suis pas...

— Comme vous voudrez, mon chéri, coupa-t-elle en lui faisant signe de se sauver.

Benedict estima qu'il était inutile de répondre. Il se contenta de lever les yeux au plafond, puis il sortit du salon et quitta la maison d'un bon pas.

71

— Sophiiiie !

Sophie leva la tête. Araminta semblait d'une humeur encore plus massacrate que d'ordinaire, si cela était possible.

— Sophie ! Où diable a bien pu passer cette fainéante ?

— La fainéante est ici, marmonna Sophie en posant la cuillère en argent qu'elle était occupée à faire briller.

En tant que femme de chambre d'Araminta, Rosamund et Posy, elle n'aurait pas dû voir l'argenterie s'ajouter à sa liste de corvées quotidiennes, mais Araminta prenait un malin plaisir à l'accabler de travail.

— Je suis là ! répondit-elle à haute voix en se levant pour sortir dans le couloir.

Dieu seul savait ce qui contrariait Araminta cette fois-ci !

Sophie regarda autour d'elle.

— Madame ? appela-t-elle.

Araminta entra en trombe dans le couloir. Elle tenait quelque chose dans sa main droite.

— Que signifie ceci ? demanda-t-elle d'un ton rageur.

Sophie posa les yeux sur ce qu'elle avait dans la main... et retint de justesse un petit cri horrifié. Il s'agissait de la paire de mules qu'elle lui avait « empruntée » la veille.

— Je... je ne sais pas, balbutia-t-elle.

— Ces chaussures sont toutes neuves ! Toutes neuves !

Tout d'abord, Sophie ne réagit pas, puis elle comprit qu'Araminta attendait une réponse.

— Et... hum... quel est le problème ?

— Regarde ! glapit Araminta en tapant furieusement de l'index sur l'un des talons. Il est rayé. Rayé ! Comment est-ce arrivé ?

— Je n'ai aucune idée, madame, répondit Sophie.

Peut-être...

— Il n'y a pas de « peut-être » ! cria Araminta. Quelqu'un a porté mes chaussures.

— Je vous garantis que personne ne ferait une chose pareille, répliqua Sophie, surprise elle-même par le ton assuré 72

de sa voix. Tout le monde sait l'importance que vous accordez à vos souliers.

Araminta fronça les sourcils d'un air soupçonneux.

— Serais-tu sarcastique ?

Sophie avait tendance à penser que si Araminta devait lui poser la question, il était évident que c'était le cas, mais elle jugea préférable de répondre :

— Non, pas du tout. Je voulais simplement dire que vous faisiez très attention à vos chaussures. Ainsi... eh bien, elles durent plus longtemps.

Comme Araminta ne répondait pas, elle ajouta dans un filet de voix :

— Ce qui vous permet... hum... d'en acheter moins.

Cela était parfaitement ridicule. Araminta possédait plus de paires de chaussures qu'elle ne pouvait espérer en porter durant toute sa vie.

— C'est ta faute, grommela-t-elle.

À en croire Araminta, tout était toujours la faute de Sophie... mais, comme – pour une fois ! - elle avait raison, Sophie se contenta de demander :

— Que voulez-vous que je fasse, madame ?

— Que tu me dises qui a porté mes chaussures.

— Il est possible que le talon se soit rayé dans le placard, suggéra Sophie. Peut-être l'avez-vous heurté involontairement, en marchant à côté...

— Je ne fais jamais rien involontairement, rectifia Araminta d'un ton aigre.

Sophie approuva en son for intérieur. Araminta agissait toujours de façon délibérée.

— Je peux interroger les bonnes, proposa Sophie. Peut-être l'une d'entre elles saura-t-elle quelque chose.

— Les bonnes sont toutes aussi stupides les unes que les autres, répliqua Araminta. L'étendue de leurs connaissances tiendrait sur l'ongle de mon petit doigt.

Sophie attendit qu'Araminta précise : « Cela ne te concerne pas, bien sûr », mais en vain.

— Je peux essayer de cirer la chaussure, dit-elle. Je suis sûre que je réussirai à effacer ces marques.

73

— Les talons sont couverts de satin, ricana Araminta. Si tu réussis à les cirer, je te fais admettre au Collège royal d'experts en textile.

Sophie brûlait de lui demander si une telle institution existait réellement, mais même quand Araminta n'était pas en colère, elle n'avait aucun sens de l'humour. Que Sophie tente la moindre plaisanterie, et la situation risquait de prendre un tour catastrophique.

— Alors, je dois pouvoir le frotter, suggéra-t-elle.

Ou le brosser.

— Bonne idée, dit Araminta. Et tant que tu y es... Oh, non !

En général, lorsque Araminta disait : « Et tant que tu y es... », les ennuis commençaient.

— ... tu en profiteras pour cirer toutes mes chaussures.

— Toutes ? répéta Sophie dans un hoquet de surprise.

La collection d'Araminta devait compter au bas mot quatre-vingts paires de chaussures.

— Toutes. Et tant que tu y es...

« Quoi d'autre ? » gémit Sophie en son for intérieur. Par chance, Araminta fut interrompue par l'arrivée du majordome.

— Lady Penwood ? Un gentleman demande à être reçu par madame, annonça celui-ci en lui tendant une petite carte de visite.

Araminta la lui prit d'un geste sec pour lire le nom du visiteur. Puis elle ouvrit des yeux ronds en s'écriant : « Oh ! », avant de se tourner vers le majordome et d'aboyer :

— Du thé, des gâteaux, la plus belle argenterie. Exécution !

Le majordome s'éloigna tandis que Sophie regardait Araminta sans dissimuler sa curiosité.

— Puis-je me rendre utile ? demanda-t-elle. Araminta battit des cils et considéra Sophie comme si elle l'avait complètement oubliée.

— Non, répliqua-t-elle. Je suis trop occupée pour perdre mon temps avec toi. File tout de suite là-haut.

Elle marqua une pause, avant d'ajouter :

— D'ailleurs, que fiches-tu ici ?

Sophie désigna d'un geste la salle à manger dont elle venait de sortir.

74

— Vous m’avez demandé d’astiquer...

— Je t’ai demandé de t’occuper de mes chaussures ! cria Araminta.

— Très... très bien, dit lentement Sophie.

Ce comportement était des plus étranges, même pour Araminta.

— Je vais juste enlever...

— Rien du tout. File !

Sophie courut vers l’escalier, mais Araminta la rappela.

— Minute !

Sophie s’immobilisa et pivota sur ses talons.

— Oui ? demanda-t-elle d’un ton hésitant.

Les lèvres d’Araminta s’étirèrent en une mince ligne sévère.

— Assure-toi que Rosamund et Posy sont correctement coiffées.

— Très bien.

— Ensuite, tu diras à Rosamund de t’enfermer dans mon placard.

Sophie la regarda, interdite. Araminta voulait qu’elle demande elle-même à être enfermée ?

— Est-ce compris ?

Sophie ne parvint pas à hocher la tête. Cette situation était tout simplement trop humiliante.

Araminta s’approcha d’elle jusqu’à ce que son visage soit presque contre le sien.

— J’attends ta réponse, siffla-t-elle. M’as-tu bien comprise ?

Sophie répondit par un imperceptible signe de tête. Chaque jour lui apportait des preuves supplémentaires de la haine que lui vouait Araminta.

— Pourquoi me gardez-vous avec vous ? murmura-t-elle, avant de s’aviser qu’elle commettait peut-être une erreur.

— Parce que je te trouve utile, répondit Araminta dans un grondement feutré.

Sophie la regarda s’éloigner, puis elle gravit l’escalier. Ayant constaté que Rosamund et Posy étaient tout à fait présentables, elle se tourna vers la seconde en poussant un soupir résigné.

— Enfermez-moi dans le placard de votre mère, s’il vous plaît.

75

Posy cligna des yeux d’un air surpris.

— Pardon ?

— C’est à Rosamund que je suis censée le demander, mais je ne peux pas m’y résoudre.

Une lueur intriguée passa dans le regard de Posy.

— Puis-je savoir pour quelle raison ma mère veut t’enfermer ?

— Pour que je cire ses chaussures. Posy se mordit les lèvres d’un air gêné.

— Je suis désolée.

— Pas autant que moi, répondit Sophie en poussant un nouveau soupir. Pas autant que moi...

76

5

Toujours au chapitre du bal masqué, si le costume de sirène de Mlle Posy Reiling était assez désastreux, il n’était pas, de l’avis de votre dévouée chroniqueuse, aussi calamiteux que ceux de Mme Featherington et de ses deux filles aînées, qui formaient à elles trois une coupe de fruits

— *Philippa en orange, Prudence en pomme et Mme Featherington en grappe de raisin.*

C'est terrible à dire, mais aucune d'entre elles n'en était plus appétissante !

La Chronique mondaine de lady Whistledown, le 7 juin 1815.

Qu'était donc devenue sa vie, songea Benedict, pour qu'un simple gant l'obsède à ce point ? Depuis qu'il s'était assis dans le salon de lady Penwood, il avait tapoté une dizaine de fois la poche de sa veste pour s'assurer discrètement que le gant s'y trouvait toujours. En proie à une nervosité qui ne lui ressemblait pas, il se demanda ce qu'il allait dire à la comtesse douairière lorsqu'elle se montrerait, puis il se rassura. Il avait en général le verbe facile ; sans doute trouverait-il l'inspiration au moment opportun.

Tapant du pied avec impatience, il consulta l'horloge posée sur la cheminée. Un quart d'heure avait passé depuis qu'il avait donné sa carte au majordome ; lady Penwood ne devrait plus tarder à arriver. Les dames de la haute société semblaient obéir

à une règle non écrite qui voulait qu'elles fassent attendre leurs visiteurs une bonne quinzaine de minutes, voire vingt si elles étaient de mauvaise humeur.

Une habitude parfaitement ridicule, songea Benedict avec irritation. Il ne comprendrait jamais pourquoi le commun des mortels était aussi fâché avec la ponctualité, mais...

— Monsieur Bridgerton !

Il leva les yeux. Une femme blonde d'une quarantaine d'années, très séduisante et vêtue à la dernière mode, venait d'entrer dans la pièce. Son visage lui était familier, ce qui n'était pas pour le surprendre : ils avaient probablement assisté aux mêmes événements mondains, même s'ils n'avaient jamais été formellement présentés l'un à l'autre.

— Lady Penwood, je présume ? demanda-t-il en se levant pour la saluer d'une rapide courbette.

— Exactement, répondit-elle avec un gracieux hochement de tête. C'est un plaisir de vous recevoir. J'ai bien entendu informé mes filles de votre présence ; elles ne devraient pas tarder à nous rejoindre.

Benedict sourit. C'était exactement ce qu'il avait escompté, et il aurait été étonné qu'il en aille autrement. Aucune mère ayant une fille à marier ne dédaignait les hommages de l'un des frères Bridgerton.

— Je serais ravi de les rencontrer, dit-il. Il la vit froncer légèrement les sourcils.

— Dois-je comprendre que vous n'avez pas encore fait leur connaissance ?

Diab! À présent, elle allait se demander la raison de sa visite.

— Non, mais on m'a dit le plus grand bien d'elles, improvisa-t-il en réprimant un gémissement d'irritation.

Si lady Whistledown avait vent de l'affaire, toute la ville saurait bientôt qu'il recherchait une épouse.

Pour quelle autre raison serait-il venu rendre visite à deux jeunes femmes à qui il n'avait pas été présenté ?

Son hôtesse lui adressa un sourire radieux.

— On dit de ma Rosamund qu'elle est l'une des plus jolies jeunes filles de la saison.

78

— Et qu'en est-il de Posy ? s'enquit-il avec une pointe de malice.

Le sourire de lady Penwood se figea.

— Posy est... tout à fait charmante.

Il lui décocha un sourire naïf.

— Je suis impatient de la rencontrer.

Lady Penwood parut interloquée, mais elle dissimula vite son étonnement derrière un sourire un peu contraint.

— Je suis certaine que Posy sera ravie de faire votre connaissance.

Une domestique entra, portant un service à thé en argent qu'elle déposa sur une table sur un signe de sa maîtresse. Avant que la bonne s'éclipse, lady Penwood demanda d'une voix acide :

— Où sont les petites cuillères au chiffre des Penwood ?

La domestique exécuta une petite révérence, visiblement effrayée.

— Sophie était occupée à faire briller l'argenterie dans la salle à manger, mais madame lui a ordonné d'aller là-haut dans le plac...

— Assez ! tonna sa maîtresse, alors que c'était elle qui avait demandé des explications.

Puis, d'une voix radoucie, elle reprit :

— Je suis certaine que M. Bridgerton n'est pas assez snob pour se formaliser de ne pas avoir de petites cuillères à monogramme pour son thé. N'est-ce pas, monsieur ? susurra-telle.

— Certes non, assura Benedict, songeant que lady Penwood était, pour sa part, assez snob pour poser une telle question.

— C'est bon, marmonna alors la comtesse à l'adresse de la petite bonne, qu'elle congédia d'un geste impatient. Disparais !

La domestique ne se le fit pas dire deux fois.

— Notre plus belle argenterie est gravée aux armes des Penwood, expliqua la maîtresse des lieux en se tournant de nouveau vers Benedict.

Celui-ci se pencha en avant sans dissimuler son intérêt.

C'était l'occasion idéale de s'assurer que la couronne comtale brodée sur le gant était effectivement celle des Penwood !

79

— Oh, vraiment ? Nous n'avons rien de la sorte à Bridgerton House ! s'exclama-t-il, espérant qu'il ne mentait pas.

En vérité, jamais il n'avait prêté la moindre attention aux armoiries qui ornaient l'argenterie familiale.

— Je serais ravi de voir cela, ajouta-t-il.

— Ah, oui ? demanda lady Penwood, dont le regard venait de s'allumer. Je savais que vous étiez un homme de goût.

— Benedict se composa un sourire poli en ravalant un gémissement agacé.

— Je vais tout de suite envoyer quelqu'un à la salle à manger chercher quelques couverts. Reste à espérer que cette sotte aura fait son travail !

Les coins de ses lèvres fardées se plissèrent en une vilaine grimace, et Benedict remarqua de profondes rides de contrariété sur son front.

— Un souci ? s'enquit-il.

Elle secoua la tête en esquissant un geste las de la main.

— Oh, il est tellement difficile de trouver du personnel compétent ! Je suis sûre que madame votre mère serait de mon avis.

Benedict n'avait jamais entendu Violet se plaindre des domestiques, mais ceux-ci avaient toujours été traités avec égards à Bridgerton House, ce qui expliquait probablement leur profond attachement à sa famille. Toutefois, il hocha la tête.

— Je vais finir par mettre cette fainéante de Sophie à la porte, poursuivit la comtesse avec un petit soupir excédé. C'est une parfaite incapable.

Benedict ressentit un vague élan de pitié pour l'infortunée Sophie qu'il ne verrait jamais, mais comme il n'avait aucune envie de discuter d'un tel sujet avec son hôtesse, il s'empessa de faire dévier la conversation.

— Je suppose que c'est infusé, à présent, dit-il en désignant la théière.

— Bien sûr ! répondit la comtesse, de nouveau tout sourire.

Comment prenez-vous votre thé ?

— Un nuage de lait, pas de sucre.

Tandis qu'elle remplissait une tasse, Benedict entendit des pas qui descendaient l'escalier. Son cœur se mit à battre un peu 80

plus vite. Dans quelques instants, les filles de la comtesse allaient apparaître dans l'encadrement de la porte. L'une des deux serait sans aucun doute la jeune femme qu'il avait rencontrée la veille. Certes, il n'avait pas réellement vu son visage, mais il se souvenait de sa taille et de sa silhouette. En outre, il était certain que ses cheveux étaient blond cendré. Il ne manquerait pas de la reconnaître lorsque ses yeux se poseraient sur elle. Comment pourrait-il en être autrement ?

Hélas ! Lorsque les dénommées Rosamund et Posy firent leur entrée, il comprit immédiatement qu'aucune d'elles n'était la femme qui hantait ses pensées. La première était trop blonde, et elle minaudait de façon exaspérante. Il n'y avait aucune joie de vivre dans son expression, nulle espièglerie dans son sourire.

Quant à la seconde, si elle semblait plus avenante, elle était beaucoup trop brune et potelée pour être sa belle inconnue.

Benedict fit de son mieux pour dissimuler sa déception. Il afficha un air souriant pendant que l'on procédait aux présentations, fit un galant baisemain à ces demoiselles en se déclarant ravi de les rencontrer enfin... et s'ingénia à couvrir la cadette de flatteries, ne fût-ce que pour le

plaisir de contrarier la comtesse, qui manifestait une préférence outrageante pour sa fille aînée.

De telles femmes, songea-t-il, ne méritaient pas d'être mères !

— Avez-vous d'autres enfants ? demanda-t-il, une fois les présentations effectuées.

Lady Penwood lui jeta un regard perplexe.

— Non, bien entendu. Si c'était le cas, je vous les aurais aussi présentés.

— J'ai pensé que vous en aviez peut-être à la nursery, expliqua-t-il. Des enfants que vous auriez eus de votre mariage avec le comte.

Elle secoua la tête.

— Notre union n'a pas été bénie par la naissance d'un héritier. Quel dommage que le titre ait quitté la famille Gunningworth !

81

Benedict ne put s'empêcher de remarquer que la comtesse semblait plus irritée qu'attristée par le fait de ne pas avoir eu d'enfants de son deuxième époux.

— Votre mari avait-il des frères et sœurs ? demanda-t-il, songeant que sa belle inconnue était peut-être une cousine du côté Gunningworth.

La comtesse lui lança un regard méfiant. Benedict songea qu'il l'avait bien mérité : ses questions étaient fort éloignées des sujets qu'il était convenable d'aborder autour d'une tasse de thé !

— Si le comte avait eu un frère, le titre ne serait pas sorti de la famille, répliqua-t-elle.

Benedict savait qu'il aurait mieux fait de garder ses réflexions pour lui, mais cette femme lui était si antipathique qu'il rétorqua :

Il aurait pu avoir un frère décédé avant lui.

— Eh bien, ce n'est pas le cas.

Rosamund et Posy observaient cet échange avec un grand intérêt, tournant leurs visages de gauche et de droite comme si elles assistaient à un tournoi de jeu de paume.

— Pas de sœur non plus ? insista Benedict. Je vous pose la question parce que je suis moi-même issu d'une famille nombreuse.

D'un geste, il désigna Rosamund et Posy.

— J'ai du mal à imaginer ce que c'est que de n'avoir qu'un frère ou une sœur, alors je me demandais si vos filles n'avaient pas des cousins ou des cousines pour leur tenir compagnie.

C'était là une lamentable justification, mais la comtesse devrait s'en contenter.

— Mon mari avait une sœur, admit-elle d'un air pincé, mais elle est morte célibataire. C'était une personne très pieuse, qui a consacré sa vie à des œuvres charitables.

Mauvaise piste, songea Benedict avec dépit.

— J'ai adoré votre bal costumé, hier soir, déclara Rosamund.

Benedict lui adressa un regard surpris. Sa sœur et elle étaient jusqu'à présent restées tellement silencieuses qu'il en avait presque oublié qu'elles avaient l'usage de la parole.

82

— C'est ma mère qui l'a organisé, expliqua-t-il, je ne me suis occupé de rien. Je ne manquerai pas de lui transmettre vos compliments.

— Je vous en remercie, répondit Rosamund. Et vous, monsieur Bridgerton, avez-vous apprécié cette soirée ?

Benedict la considéra quelques instants avant de répondre.

Elle le dévisageait avec attention, comme si elle guettait une information bien particulière.

— Beaucoup, dit-il finalement.

— J'ai remarqué que vous aviez passé un long moment auprès d'une belle inconnue, poursuivit Rosamund.

Lady Penwood le regarda à son tour avec intensité, mais elle ne dit rien.

— Ah, oui ? demanda-t-il.

— Elle était vêtue d'argent, insista Rosamund. Qui était-ce ?

— Une belle inconnue, répondit-il avec un sourire énigmatique.

À quoi bon avouer qu'il ignorait l'identité de sa compagne de la veille ?

— Ne nous direz-vous pas au moins son nom ? demanda lady Penwood.

Benedict leur sourit et se leva. Il n'en apprendrait pas plus ici.

— Il est temps que je me sauve. Madame, mesdemoiselles...

dit-il d'un ton poli, tout en les saluant d'une rapide courbette.

— Vous n'avez pas encore vu les cuillères, lui rappela lady Penwood.

— Une autre fois.

Il était peu probable que sa mère se soit trompée en reconnaissant les armes des Penwood, et s'il devait endurer un instant de plus la compagnie de la détestable comtesse douairière, il allait se sentir mal.

— Merci pour votre charmant accueil. J'ai passé un délicieux moment, mentit-il.

— Tout le plaisir était pour nous, répondit son hôtesse en se levant pour le raccompagner. Votre passage fut bref, mais très agréable.

Benedict ne se donna pas la peine de lui sourire de nouveau.

83

— À quoi rime tout ceci ? demanda Araminta lorsque la porte se referma sur leur visiteur.

— Eh bien, dit Posy, peut-être voulait-il...

— Ce n'est pas à vous que je posais la question, coupa sa mère.

— Oh ! Et *qui* donc interrogiez-vous ? répliqua la jeune femme avec une vivacité inhabituelle chez elle.

— Peut-être m'aura-t-il vue de loin, hasarda Rosamund, et...

— Il ne vous a absolument pas remarquée, coupa sa mère en faisant quelques pas rageurs dans la pièce.

Rosamund sursauta. Araminta lui parlait rarement sur ce ton agacé.

— Vous l'avez dit vous-même, il s'est amouraché de cette femme en robe argentée, reprit Araminta.

— Je n'ai pas précisément employé le terme...

— Oh, épargnez-moi vos arguties sans intérêt ! Amouraché ou non, ce n'est pas l'une de vous deux qu'il espérait voir, riposta Araminta. Je me demande ce qu'il cherchait. Il...

Elle laissa sa phrase en suspens tandis qu'elle s'approchait de la fenêtre. Soulevant le rideau, elle observa Benedict Bridgerton qui, debout sur le trottoir, venait de sortir quelque chose de sa poche.

— Que fait-il donc ? murmura-t-elle.

— On dirait qu'il tient un gant, suggéra Posy.

— Ce n'est pas un... répliqua Araminta, habituée à contredire systématiquement Posy. Tiens ? Mais oui, c'est bien un gant !

— Je sais reconnaître un gant, tout de même, maugréa Posy.

— Que regarde-t-il ? demanda Rosamund en poussant sa sœur.

— Il y a quelque chose sur le gant, dit Posy. Peut-être une marque ? Nous avons des gants brodés au chiffre des Penwood, sur l'ourlet. Qui nous dit qu'il n'y a pas un monogramme sur celui-là ?

Araminta devint livide.

84

— Allez-vous bien, maman ? s'inquiéta Posy. Vous êtes toute pâle.

— C'est *elle* qu'il cherchait, murmura Araminta.

— Qui ? demanda Rosamund.

— La femme en robe argentée.

— Eh bien, ce n'est pas ici qu'il la trouvera ! répliqua Posy.

J'étais en sirène et Rosamund en Marie-Antoinette. Et vous, bien sûr, vous étiez la reine Élisabeth.

— Les chaussures, gronda Araminta. Les chaussures' !

— Quelles chaussures ? demanda Posy d'un ton *irrité*.

— Elles étaient rayées. Quelqu'un les a portées Le visage d'Araminta, déjà d'une pâleur mortelle, sembla se décomposer.

— C'était *elle*. Comment a-t-elle fait ? Ce ne pouvait être qu'elle !

— Qui ? s'enquit Rosamund.

— Maman, êtes-vous certaine que tout va bien ? insista Posy. Vous n'êtes plus vous-même.

— Araminta s'était déjà précipitée hors de la pièce.

— Maudites, maudites chaussures ! gémit Sophie. Elle frotta avec vigueur le talon de l'un des plus anciens escarpins d'Araminta.

— Voilà des années qu'elle ne les a pas portés, ceux-là, ajouta-t-elle.

— Elle fit briller la pointe du soulier, qu'elle remit en place dans la rangée alignée au cordeau. Elle n'avait pas eu le temps de poser la main sur la paire suivante que la porte du placard s'ouvrit avec fracas, heurtant le mur avec une telle violence qu'elle faillit pousser un petit cri de surprise.

— _ Oh ! Vous m'avez fait peur, dit-elle à Araminta. Je ne vous ai pas entendue arriver, je...

— Fais tes valises, grinça Araminta entre ses dents. Je te donne jusqu'à l'aube pour quitter cette maison.

— De stupeur, Sophie laissa tomber son chiffon.

— Pardon ? s'écria-t-elle. Pourquoi ?

— Ai-je besoin de me justifier ? Tu sais aussi bien que moi que j'ai cessé depuis près d'un an de toucher de quoi subvenir à 85 ton entretien. Il me suffit de ne plus vouloir de ta présence chez moi.

— Où vais-je aller ?

— Les yeux d'Araminta se plissèrent jusqu'à n'être plus que deux fentes cruelles.

— Que veux-tu que cela me fasse ?

— Mais...

— Tu as vingt ans ; tu es en âge de te débrouiller seule. Ne compte plus sur moi pour te dorloter.

— Vous ne m'avez jamais dorlotée, répliqua Sophie à voix basse.

— Tu oses me répondre ?

— Pourquoi pas ? riposta Sophie, un ton plus haut. Qu'ai-je à perdre, puisque, de toute façon, vous me mettez à la porte ?

— Tu pourrais me montrer un peu plus de respect, siffla Araminta en posant son pied sur la robe de Sophie pour l'obliger à rester à genoux. Je t'ai tout de même nourrie, logée et vêtue toute cette année par pure bonté d'âme.

— Vous n'avez jamais agi par bonté d'âme, rectifia Sophie.

— Elle tira sur sa jupe, mais celle-ci était solidement coincée sous le pied d'Araminta.

— Pourquoi m'avez-vous laissée rester ici ?

— Araminta gloussa.

— Tu es moins chère qu'une vraie femme de chambre, et j'aime bien te donner des ordres.

— Sophie détestait être l'esclave d'Araminta, mais Penwood House était son seul foyer. Mme Gibbons était son amie et Posy se montrait généralement gentille avec elle. Le monde extérieur, en revanche, était... eh bien, assez effrayant. Où allait-elle s'installer ? Qu'allait-elle faire ? De quoi vivrait-elle ?

— Pourquoi maintenant ? demanda Sophie.

— Araminta haussa les épaules.

— Tu ne m'es plus d'aucune utilité.

— Sophie jeta un regard à la longue rangée de chaussures qu'elle venait de cirer.

— Ah, bon ?

Araminta enfonça la pointe de son escarpin dans la jupe de Sophie, dont elle déchira l'étoffe.

86

— Tu t'es rendue au bal costumé hier soir, n'est-ce pas ?

— Sophie eut l'impression que son visage se vidait de son sang. Elle comprit qu'Araminta lisait la vérité au fond de ses yeux.

— Pas... pas du tout, balbutia-t-elle. Comment l'aurais-je pu ?

— Cela, je l'ignore, mais je sais que tu y étais.

— Araminta donna un coup de pied dans une paire de chaussures qu'elle projeta vers Sophie.

— Mets-les.

— Sophie regarda les souliers, interdite. Il s'agissait des mules de satin blanc aux coutures argent. Celles qu'elle avait portées la veille au soir.

— Mets-les ! répéta Araminta. Je sais que Rosamund et Posy ont les pieds plus grands que moi. Tu es la seule qui ait pu les rayer !

— Et cela vous suffit pour affirmer que je suis allée au bal masqué ? demanda Sophie, envahie par une bouffée de panique.

— Enfile ces chaussures, Sophie.

— Elle s'exécuta. Bien entendu, les mules lui allaient à la perfection.

— Tu as passé les bornes, gronda Araminta. Je t'ai avertie voilà des années de ne pas oublier ta place dans le monde. Tu es une bâtarde, une enfant illégitime, le fruit des...

— Je connais la signification de ce mot ! coupa Sophie avec impatience.

— Araminta haussa un sourcil dédaigneux devant l'éclat de colère de Sophie.

— Tu n'es pas digne de fréquenter la bonne société, reprit-elle, et cependant, tu as osé feindre d'être l'une des nôtres en te rendant au bal costumé.

— Oui, j'ai osé ! répondit Sophie, qui se moquait bien, à présent, qu'Araminta ait découvert son secret.

— J'ai osé, et si c'était à refaire, je recommencerais ! Mon sang est aussi bleu que le vôtre, mon cœur bien plus pur, et...

— Une gifle violente l'interrompit, et elle se retrouva au sol, une main sur sa joue brûlante.

— Ne te compare jamais à moi ! siffla sa belle- mère.

87

— Sophie resta prostrée sur le plancher. Comment son père avait-il pu lui faire cela ? Comment avait-il pu l'abandonner aux mains de cette femme qui lui vouait une telle haine ? Avait-il été à ce point indifférent à son sort ? Ou bien si aveugle qu'il n'avait jamais deviné les sentiments de son épouse ?

— Tu seras partie demain à l'aube, reprit Araminta d'une voix blanche. Je ne veux plus jamais te voir.

— Sophie commença à se redresser.

— Mais d'abord, poursuivit Araminta en appuyant sur l'épaule de Sophie pour la maintenir au sol, tu finiras le travail que je t'ai donné.

— J'en ai pour la nuit entière ! protesta Sophie.

C'est ton problème, pas le mien.

Sur ces paroles, Araminta rabattit la porte et fit tourner la clé dans un déclic rageur.

Sophie regarda la bougie à la flamme vacillante qu'elle avait apportée pour éclairer le grand placard obscur. Jamais la mèche ne durerait jusqu'au lendemain.

Cela dit, Sophie n'avait pas l'intention de cirer les chaussures d'Araminta !

Elle s'assit sur le sol, les bras autour de ses jambes repliées, et regarda la flamme jusqu'à ce que sa vision se brouille.

Lorsque le soleil se lèverait le lendemain, sa vie serait transformée pour toujours. Penwood House n'avait pas été un foyer très chaleureux, mais au moins, elle y avait été en sécurité.

Elle était totalement démunie. Elle n'avait pas reçu un seul penny de la part d'Araminta au cours des sept années qui venaient de s'écouler. Par chance, il lui restait un peu de l'argent de poche que son père lui avait donné de son vivant, à l'époque où elle était encore considérée comme sa pupille, et non comme l'esclave de son épouse. Elle avait eu de nombreuses occasions de le dépenser, mais elle avait toujours su que ce jour pourrait arriver, et elle avait jugé plus prudent de garder le peu qu'elle possédait.

Hélas ! Son maigre pécule ne la mènerait pas bien loin. Il lui faudrait un billet pour quitter Londres, et cela risquait de lui coûter cher. Peut-être plus de la moitié de ses réserves. Elle pouvait bien sûr rester quelque temps à Londres, mais les taudis

qu'elle trouverait à y louer étaient sales et dangereux, et Sophie savait que son budget lui interdisait de chercher un logement dans les quartiers bien fréquentés. D'ailleurs, quitte à devoir gagner sa vie, elle préférait retourner à la campagne qu'elle aimait tant.

Sans parler de Benedict Bridgerton. Londres était une grande ville, aussi Sophie ne doutait-elle pas de pouvoir éviter sa route pendant des années, mais elle craignait de ne pas avoir le courage de le fuir et de se retrouver un jour devant sa maison, dans l'espoir de le voir lorsqu'il passerait sa porte.

Et s'il la voyait... Eh bien, elle ne savait pas ce qui se passerait. Peut-être serait-il furieux contre elle. Peut-être voudrait-il faire d'elle sa maîtresse. Peut-être ne la reconnaîtrait-il même pas !

La seule chose dont elle était certaine, c'était qu'il ne se jetterait pas à ses pieds pour lui déclarer sa flamme et la demander en mariage.

Les fils de vicomte n'épousaient pas les filles de rien. Pas même dans les romans.

Elle n'avait pas le choix : elle devait quitter la ville pour rester à l'écart de la tentation. Seulement, elle avait besoin d'argent pour vivre jusqu'à ce qu'elle trouve un travail...

Soudain, le regard de Sophie se posa sur quelque chose de brillant. Il s'agissait d'une paire de chaussures rangées dans un coin. Elle les avait cirées une heure auparavant, et elle savait que les étincelles ne provenaient pas des escarpins mais de leurs barrettes, des pierres précieuses montées en bijoux pour souliers, faciles à détacher et assez petites pour être glissées dans une poche.

Aurait-elle l'audace de...

Elle songea à tout l'argent qu'Araminta avait reçu pour son entretien et dont elle ne l'avait jamais fait profiter.

Elle songea à toutes ces années de dur labeur passées à remplir un rôle de femme de chambre sans jamais recevoir de gages.

Elle songea à sa conscience... qu'elle s'empressa de réduire au silence. Dans de telles circonstances, on oubliait ses principes !

89

Elle prit les barrettes de chaussure.

Et lorsque, quelques heures plus tard, Posy, enfreignant l'interdiction maternelle, vint la voir pour lui ouvrir le placard, Sophie monta rassembler ses affaires et s'en alla.

À sa grande surprise, elle ne jeta pas un seul regard en arrière.

90

6

Voilà maintenant trois ans qu'aucun membre de la fratrie Bridgerton n'a convolé en justes noces, et on a entendu lady Bridgerton déclarer à plusieurs occasions qu'elle désespérait de remédier à cette situation. Benedict n'a toujours pas trouvé l'âme sœur (de l'avis de votre chroniqueuse, à l'âge de trente ans, il serait grand temps) et Colin non plus, bien que l'on puisse lui pardonner son peu d'empressement à se marier puisque, après tout, il n'a que vingt-six ans.

La vicomtesse douairière a également deux filles qui lui donnent bien du tracas. Éloïse, à presque vingt et un ans, a déjà décliné plusieurs demandes en mariage et ne montre aucune inclination pour la vie conjugale. Francesca fêtera bientôt ses vingt ans (les deux jeunes femmes partagent la même date d'anniversaire) et, à l'instar de sa sœur, semble montrer plus d'intérêt pour les joies de la vie mondaine que pour celles du mariage.

Votre dévouée chroniqueuse est d'avis que lady Bridgerton s'inquiète inutilement. L'un de ses rejetons susnommés finira bien par contracter une union convenable ! En outre, ses deux premiers descendants à fonder une famille lui ont déjà donné en tout cinq petits-enfants, et c'est sûrement là le plus important à ses yeux...

La Chronique mondaine de lady Whistledown, le 30 avril 1817.

91

De l'alcool et des cigares de La Havane, des jeux d'argent et des filles de joie... C'était exactement le type de soirée dont Benedict raffolait à l'époque où il était frais émoulu d'Oxford.

À présent, il trouvait cela d'un ennui mortel. En vérité, il n'aurait su dire pourquoi il avait accepté de venir ici. Par désœuvrement, sans doute. Jusqu'alors, la saison de 1817 à Londres n'avait été qu'une morne répétition de celle de l'année précédente, laquelle n'avait guère brillé par son intérêt.

Vraiment, tout ceci était d'une affligeante monotonie.

Benedict ne connaissait même pas son hôte, un dénommé Phillip Cavender. C'était l'une de ces situations où vous vous retrouvez chez l'ami d'un ami d'un ami, en vous demandant pourquoi vous n'êtes pas resté chez vous. Benedict venait tout juste de se remettre d'un coup de froid. Il aurait pu prendre ce prétexte pour décliner l'invitation, mais son ami – qu'il n'avait d'ailleurs pas vu depuis plusieurs heures – avait tant insisté que Benedict avait fini par céder.

À présent, il le regrettait amèrement. Il traversa le hall de la maison des parents de Cavender. Sur sa gauche, des portes ouvertes donnaient sur un salon où l'on pariait de fortes sommes aux cartes. L'un des joueurs transpirait abondamment.

— L'imbécile ! marmonna Benedict entre ses dents. Ce naïf était sans doute sur le point de perdre sa demeure ancestrale.

Sur sa droite, derrière des portes fermées, s'élevaient des gloussements féminins, auxquels se mêlaient des rires masculins, des gémissements et des râles grotesques.

Tout ceci était révoltant. Benedict n'avait rien à faire ici. Il désapprouvait les jeux de cartes où la mise dépassait les possibilités des participants, et il n'avait jamais compris l'intérêt des étreintes à demi publiques. Il ignorait où était passé l'ami qui l'avait entraîné ici, et il n'éprouvait guère de sympathie pour les autres invités.

— Je pars, déclara-t-il, même s'il ne se trouvait personne alentour pour l'entendre.

Il possédait une petite maison non loin de là, à une heure de route environ. Ce n'était guère plus qu'un simple cottage, mais il lui appartenait, et en cet instant, il lui apparaissait comme un véritable petit paradis.

92

Cependant, les bonnes manières exigeaient qu'il informe son hôte de son départ, même si Cavender était dans un tel état d'ébriété qu'il était peu probable qu'il se souvienne de leur conversation le lendemain.

Toutefois, après une dizaine de minutes de recherches infructueuses, Benedict commença à regretter que sa mère ait été aussi inflexible sur la bonne éducation de sa progéniture. Il aurait été tellement plus commode de s'éclipser sans plus de façons !

— Trois minutes, grommela Benedict. Si, dans trois minutes, je n'ai pas trouvé cet animal, je pars.

À cet instant, il croisa deux jeunes gens qui trébuchaient plus qu'ils ne marchaient et riaient comme s'il n'y avait rien de plus drôle. Des vapeurs d'alcool imprégnaient l'air autour d'eux.

Benedict recula discrètement, de peur que l'un d'entre eux ait soudain la mauvaise idée de répandre le contenu de son estomac sur lui. Il tenait trop à ses bottines pour prendre le risque de leur faire subir un tel traitement.

— Bri... Bridgerton ! s'écria l'un des deux débauchés.

Benedici répondit d'un bref hochement de tête. Ils avaient environ cinq ans de moins que lui, et il ne les connaissait que de vue.

— Ch'est pas un Bridgerton, objecta l'autre. Ch'est un...

Tiens, ch'est un Bridgerton. L'en a le nez et les cheveux.

Puis, fronçant les sourcils, il ajouta :

— Mais *quel* Bridgerton ?

Benedici ignore sa question.

— Avez-vous vu notre hôte ?

— Notre hôte ? répéta l'autre.

— Mais oui, répliqua son acolyte. Cavender. Un chic type, pour nous avoir invités dans sa maison.

— Chelle de ches parents, rectifia l'autre. N'a pas j'encore hérité, le pauvre.

— C'est ça ! Celle de ses parents. C'est tout de même un sacré chic type.

— L'un de vous l'a-t-il vu ? insista Benedici.

— Là-bas, dehors, expliqua celui qui ne savait pas quelques secondes auparavant qu'il avait un hôte. Devant la maison.

93

Benedict les remercia sèchement et se dirigea à grands pas vers la porte principale de la demeure. Il allait descendre les marches du perron, présenter ses respects à Cavender et se rendre à l'écurie pour y récupérer son phaéton. C'était l'affaire d'une minute.

Le temps était venu de se mettre en quête d'un nouvel emploi, songea Sophie. Cela faisait presque deux ans qu'elle était partie de Londres et avait cessé d'être l'esclave d'Araminta.

Deux ans qu'elle ne pouvait compter que sur elle-même pour subvenir à ses besoins.

Après avoir quitté Penwood House, elle avait cédé les barrettes de chaussure d'Araminta à un prêteur sur gages, mais les diamants tant vantés par leur ancienne propriétaire s'étaient révélés n'être que de simples strass, et leur vente n'avait presque rien rapporté à Sophie. Celle-ci avait cherché un poste de gouvernante, en vain. Aucune des agences de placement qu'elle avait contactées n'avait voulu la prendre. Elle était manifestement très cultivée, mais elle ne pouvait se prévaloir d'aucune recommandation. En outre, les mères de famille répugnaient à faire entrer une femme aussi jeune et jolie dans leur foyer.

De guerre lasse, Sophie avait acheté un billet pour le Wiltshire, la région la plus éloignée de Londres où elle pouvait se rendre sans trop écorner ses maigres économies. Par chance, elle avait rapidement trouvé un emploi de femme de chambre chez M. et Mme John Cavender. C'étaient des gens tout à fait ordinaires, qui exigeaient de leur personnel un travail correct mais ne demandaient pas l'impossible. Après avoir travaillé si dur pour Araminta pendant de longues années, Sophie s'était félicitée d'avoir trouvé cette place chez les époux Cavender.

Hélas ! Avec l'arrivée de leur fils, de retour de son tour d'Europe, les ennuis avaient commencé. Phillip s'était vite montré bien trop entreprenant au goût de Sophie, puis franchement agressif devant ses refus réitérés. Sophie venait de comprendre qu'il était urgent de chercher une autre place lorsque Phillip, profitant de l'absence de ses parents, partis pour 94

une visite d'une semaine à Brighton chez la sœur de Mme Cavender, avait décidé d'organiser une petite fête pour deux douzaines d'amis.

Jusqu'à présent, si elle avait eu du mal à repousser ses avances, Sophie s'était sentie relativement protégée : jamais Phillip n'aurait poussé l'audace jusqu'à la violenter alors que sa mère était dans la maison !

Maintenant que les parents Cavender étaient partis, en revanche, leur fils semblait considérer qu'il pouvait faire tout ce qui lui chantait, et ses amis ne paraissaient guère plus scrupuleux.

Sophie savait qu'elle aurait dû s'en aller sur-le-champ, mais comme Mme Cavender l'avait toujours bien traitée, elle répugnait à partir sans l'avertir au moins une quinzaine de jours à l'avance. Néanmoins, après avoir été poursuivie dans toute la maison pendant deux heures par un Phillip surexcité, elle avait décidé de faire passer sa vertu avant les bonnes manières.

Après avoir informé la gouvernante (qui, par chance, était une femme compréhensive) qu'elle ne pouvait plus rester, elle avait emballé les quelques affaires qu'elle possédait dans un petit sac, descendu l'escalier et s'était glissée dehors. Il y avait une bonne lieue de marche jusqu'au village, mais même au plus noir de la nuit, ce trajet lui semblait infiniment moins périlleux qu'une nuit de plus chez les Cavender. En outre, elle connaissait une petite auberge où elle pourrait trouver un repas chaud et un lit pour une somme raisonnable.

Elle venait de contourner la maison et de poser le pied sur l'allée principale lorsqu'elle entendit un rire sonore.

Elle leva les yeux... et retint un gémissement de dépit.

Phillip Cavender était là, apparemment plus ivre et plus malveillant que jamais.

Sophie se mit à courir en priant pour que l'alcool ralentisse les réflexes de Phillip, car elle était consciente qu'elle ne pourrait pas le battre à la course.

Hélas ! Sa fuite ne parut qu'aviver l'excitation du jeune homme. Elle l'entendit pousser un cri de joie et s'élancer à sa suite. L'écho de ses pas se rapprocha dangereusement, puis une 95

main se referma sur le col de son manteau, l'obligeant à piler net.

Phillip laissa échapper un rire de triomphe. Jamais Sophie n'avait éprouvé une telle frayeur.

— Tiens, tiens ! gloussa-t-il. La petite Mlle Sophie ! Viens, que je te présente à mes camarades.

Sophie déglutit péniblement. Elle n'aurait su dire si son cœur battait deux fois plus vite ou s'il s'était arrêté.

— Laissez-moi partir, monsieur Cavender ! répondit-elle de sa voix la plus ferme.

Elle savait qu'il rêvait de la voir faible et suppliante, et elle refusait de lui accorder ce plaisir.

— Certainement pas, répliqua-t-il en la faisant pivoter sur elle-même, si bien qu'elle fut forcée de voir son sourire mauvais.

Il tourna la tête de côté et appela :

— Heasley ! Fletcher ! Regardez ce que j'ai trouvé !

Horri  e, Sophie vit deux hommes émerger de l'ombre. Si elle en jugeait par leur apparence, ils étaient aussi   m  ch  s, voire plus, que Phillip.

— Vous organisez toujours les soirées les plus réussies, Cavender ! déclara le premier d'une voix   teuse.

Phillip se rengorgea.

— Laissez-moi partir ! répéta Sophie.

Phillip fit la moue.

— Qu'en pensez-vous, mes amis ? Dois-je me plier à la requête de cette dame ?

— Pas quechtion !   ructa le deuxième.

— Cette *dame* ? reprit le premier, celui qui avait félicité Phillip. Le terme est un peu exagéré, non ?

— Tout à fait ! approuva Phillip. Cette fille n'est qu'une petite bonne, et comme chacun sait, les domestiques sont là pour nous servir.

Il imprima une violente bourrade à Sophie, la poussant vers l'un de ses acolytes.

— Tenez, dit-il. T  tez donc la marchandise.

Sophie poussa un cri lorsqu'elle fut projetée en avant, et elle serra son petit sac contre elle. Ces hommes s'apprêtaient à la violer, c'était une évidence ! Pourtant, dans sa panique, elle se

raccrochait à ce qui lui restait de dignité. Elle ne les laisserait pas renverser ses maigres possessions sur le sol.

Celui qui l'avait rattrapée la palpa sans ménagement, avant de la pousser vers son comparse. Ce dernier venait de refermer ses mains sur la taille de Sophie quand celle-ci entendit une voix appeler :

— Cavender ?

Elle ferma les paupières, anéantie. Un quatrième homme !

Par le Ciel, trois ne suffisaient donc pas ?

— Par ici, Bridgerton ! répondit Phillip. Joignez- vous donc à nous !

Sophie rouvrit brusquement les yeux. Bridgerton ?

Un homme grand, aux épaules larges, sortit de la pénombre, marchant d'un pas souple et assuré.

— Que se passe-t-il ici ?

Elle aurait reconnu cette voix entre mille. Elle l'entendait assez souvent dans ses rêves !

C'était celle de Benedict Bridgerton. Son prince charmant.

L'air nocturne était glacial, mais Benedict le trouvait bienvenu après l'atmosphère de la maison épaissie par la fumée des cigares et les vapeurs de l'alcool. Une lune presque pleine brillait dans le ciel, ronde et claire, et une légère brise agitait les feuilles dans les arbres. Dans l'ensemble, c'étaient les conditions idéales pour quitter une soirée sans intérêt et rentrer chez soi en phaéton.

Cela dit, chaque chose en son temps. Il devait d'abord trouver Cavender, le remercier pour son hospitalité et lui annoncer son départ. Tout en posant le pied sur la dernière marche du perron, il appela :

— Cavender ?

— Par ici, Bridgerton ! lui répondit-on. Joignez- vous donc à nous !

Benedict regarda vers sa droite. Cavender se trouvait sous un vieil orme en compagnie de deux amis. Ils semblaient s'amuser avec une domestique, qu'ils poussaient de l'un à l'autre.

97

Benedict ravala un grondement agacé. Il était trop éloigné pour voir si celle-ci appréciait ce petit jeu, mais si ce n'était pas le cas, il allait devoir intervenir. Il n'avait jamais particulièrement aimé jouer les sauveurs, mais lorsqu'on avait autant de jeunes sœurs – quatre, pour être exact –, on ne pouvait rester insensible au sort d'une jeune fille en détresse.

Il se dirigea vers le petit groupe sans h  te, d'un pas mesuré.

Mieux valait approcher lentement, pour se laisser le temps de jauger la situation, plutôt que de foncer tête baiss  e !

Lorsqu'il les rejoignit, l'un des hommes venait d'enlacer la fille par la taille pour la plaquer contre lui dans une posture sans équivoque. De sa main libre, il palpait son postérieur avec avidité.

Benedict chercha le regard de la fille. Ses yeux étaient agrandis d'effroi, et elle le regardait comme s'il venait de descendre d'un nuage.

— Que se passe-t-il ici ?

— On s'amuse, répliqua Cavender dans un rire étouffé. Mes parents ont eu la bonne idée de recruter ce joli petit lot comme fille de chambre.

— Cette demoiselle ne semble pas goûter la plaisanterie, dit-il avec calme.

— Elle va y prendre goût, rétorqua Cavender d'un ton suffisant. Assez pour moi, en tout cas.

— Pas pour moi, en revanche, répondit Benedict en se rapprochant d'un pas.

— Vous aurez votre tour aussi, promit Cavender, toujours jovial. Dès que nous en aurons fini avec elle.

— Vous ne m'avez pas compris.

Il avait parlé d'une voix soudain cassante, et les trois hommes parurent se figer. Us lui décochèrent des regards inquiets.

— Lâchez-la, reprit-il.

Toujours déconcerté par le soudain changement d'atmosphère, ses réflexes ralentis par l'alcool, celui qui tenait la fille contre lui ne réagit pas.

Benedict croisa les bras sur sa poitrine.

98

— Je n'ai aucune envie de me battre contre vous, poursuivit-il, mais je n'hésiterai pas à le faire. Et je vous assure que même à trois contre un, vous ne me faites pas peur.

— Dites donc ! maugréa Cavender. Vous n'allez tout de même pas venir me donner des ordres chez moi !

— Nous sommes chez vos parents, corrigea Benedict, leur rappelant au passage que Cavender était encore un tout jeune homme.

— Je suis ici chez moi, insista celui-ci, et cette fille est ma domestique. Elle fera ce que je lui demande !

— J'ignorais que l'esclavage était légal dans ce pays, murmura Benedict.

— Elle n'a pas le choix ! grogna l'autre.

— Ah, non ?

— Si elle refuse d'obéir, je la congédie.

— Très bien, répondit Benedict avec un sourire glacial. Dans ce cas, mettez-lui le marché en main. Demandez-lui si elle est d'accord pour subir vos assauts à tous les trois. Car c'est bien ce que vous espérez, n'est-ce pas ?

Cavender balbutia quelques paroles incohérentes.

— Allons, insista Benedict, qui, à présent, souriait franchement, car il avait compris que cela ne faisait qu'aviver la fureur du jeune homme. Posez-lui la question. Si elle vous répond qu'elle n'est pas d'accord, vous pourrez la mettre à la porte.

— Non, je ne le lui demanderai pas, bougonna Cavender.

— Dans ce cas, vous ne pouvez pas vous attendre qu'elle accepte.

Benedict regarda la petite bonne. C'était un très joli brin de fille, avec des cheveux bouclés blond cendré qui lui arrivaient aux épaules, et des yeux qui lui mangeaient le visage.

— Bon, reprit-il en jetant un rapide coup d'œil en direction de Cavender. Je vais lui poser la question.

Elle entrouvrit les lèvres, et Benedict eut la fugace impression de l'avoir déjà vue quelque part... ce qui était impossible, à moins qu'elle riait travaillé pour une grande famille. D'ailleurs, même si c'était le cas, il ne pouvait l'avoir remarquée. Il n'avait aucun goût pour les amours ancillaires, et 99

en vérité, il ne prêtait qu'une attention distraite aux femmes de chambre.

— Mademoiselle...

Il fronça les sourcils.

— Quel est votre nom, au fait ?

— Sophie Beckett, répondit-elle dans un hoquet, comme si elle avait la gorge nouée.

— Mademoiselle Beckett, reprint-il, voudriez-vous avoir la bonté de répondre à une question ?

— Non ! s'écria-t-elle.

— Vous refusez de répondre ? s'étonna-t-il.

— Je ne veux pas qu'ils me touchent ! s'exclama-t-elle avec véhémence.

— Eh bien, il me semble que l'affaire est entendue, déclara Benedict.

Il se tourna vers celui des trois qui la serrait toujours contre lui.

— Je vous suggère de la libérer, afin que notre ami Cavender puisse la délivrer de ses fonctions.

— Où va-t-elle aller, à présent ? ricana Cavender. Je vous donne ma parole qu'elle ne trouvera pas une seule place dans la région.

Sophie se tourna vers Benedict. La même question lui brûlait les lèvres.

Il eut un haussement d'épaules évasif.

— Je la ferai engager chez ma mère.

Il tourna les yeux vers elle et haussa un sourcil interrogateur.

— Si cela vous convient, ajouta-t-il.

Sophie le regarda, bouche bée. Il voulait qu'elle aille travailler chez lui ? songea-t-elle avec horreur.

— Ce n'est pas exactement la réaction que j'attendais, fit-il remarquer d'un ton sec. Ce sera certainement moins déplaisant que votre place ici. Du moins, je puis vous assurer que personne ne tentera d'abuser de vous. Eh bien, qu'en dites-vous ?

Sophie jeta un regard effrayé aux trois hommes qui avaient failli lui faire subir les derniers outrages. Elle n'avait guère le choix. Benedict Bridgerton lui offrait sa seule chance d'échapper 100

au sort que lui réservait Phillip Cavender. Bien sûr, elle savait qu'elle ne pourrait se résoudre à travailler chez lady Bridgerton

— comment supporter d'être si proche de Benedict et de devoir rester à sa place de servante ? -, mais elle réglerait ce problème plus tard. Pour l'instant, le plus urgent était de se soustraire aux appétits malsains de Phillip.

Elle se tourna vers Benedict et hocha la tête. Elle avait du mal à parler. Il lui semblait que sa gorge se nouait, mais elle n'aurait su dire si c'était de terreur ou de soulagement.

— Parfait, dit-il. Allons-y.

Elle jeta un regard éloquent au bras qui la retenait toujours captive.

— Pour l'amour du Ciel ! gronda Benedict en se tournant vers l'homme. Allez-vous la lâcher, ou vais-je devoir faire feu sur vous ?

Benedict n'était pas armé, mais le ton de sa voix était si dissuasif que l'autre laissa aussitôt retomber sa main.

— Voilà qui est mieux, dit-il en offrant son bras à la jeune fille.

Celle-ci s'approcha de lui et referma ses doigts tremblants sur sa manche.

— Vous ne pouvez pas me l'enlever comme ça ! geignit Cavender.

Benedict lui décocha un regard hautain.

— C'est pourtant ce que je vais faire.

— Vous allez le regretter !

— Permettez-moi d'en douter. Et maintenant, du vent ! Je vous ai assez vu.

Avec un grognement irrité, Phillip se tourna vers ses amis.

— Allons-nous-en, dit-il.

Puis il ajouta à l'adresse de Benedict :

— Et vous, n'espérez plus être invité à l'une de mes fêtes !

— Je m'en remettrai, répliqua celui-ci.

Avec un nouveau soupir d'exaspération, Phillip entraîna ses amis vers la maison.

Sophie les regarda s'éloigner, puis elle leva timidement les yeux vers son sauveur. Lorsqu'elle était tombée aux mains de Phillip et de ses répugnants amis et qu'elle avait compris ce qu'ils s'apprêtaient à lui faire subir, elle avait presque voulu mourir. Puis, tout à coup, Benedict Bridgerton était apparu, tel le héros de ses rêves, et elle s'était demandé si elle n'était pas déjà morte. Comment aurait-il pu se trouver à ses côtés, sinon parce qu'elle était au paradis ?

Elle avait été si surprise, si déconcertée par son intervention qu'elle en avait oublié l'homme qui la plaquait contre lui, la maintenant dans une position des plus humiliantes. L'espace d'un instant, plus rien au monde n'avait existé que Benedict Bridgerton.

C'avait été un moment de perfection absolue.

Puis la réalité était revenue au pas de charge, et les interrogations avaient afflué à l'esprit de Sophie. Que diable Benedict Bridgerton faisait-il ici ? Cette prétendue fête, en réalité une réunion d'ivrognes et de prostituées, était tout simplement ignoble ! Comment Sophie aurait-elle pu imaginer que l'homme qu'elle avait rencontré deux ans auparavant participait à de telles soirées ? Mais il était vrai qu'elle n'était restée en sa compagnie que deux trop courtes heures. Peut-être l'avait-elle mal jugé... Elle ferma les yeux, au désespoir. Pendant de longs mois, le souvenir de Benedict Bridgerton avait été la seule étincelle de lumière dans la grisaille de son quotidien. Si elle s'était trompée sur son compte, s'il ne valait pas mieux que Phillip Cavender et ses amis, il ne lui restait plus rien.

Pas même l'illusion de l'amour.

Cependant, il l'avait bel et bien sauvée. C'était incontestable.

Alors, peut-être pouvait-elle fermer les yeux sur sa présence à cette répugnante soirée et ne retenir que ceci : qu'il était arrivé au bon moment pour lui porter secours...

— Allez-vous bien ? lui demanda-t-il soudain.

Elle hocha la tête et le regarda droit dans les yeux, attendant qu'il la reconnaisse.

— Vraiment ? insista-t-il.

Elle opina de nouveau et continua d'attendre. Il n'allait plus tarder à se souvenir d'elle, à présent.

102

— Tant mieux, reprit-il. Ils vous ont bousculée sans ménagement.

— Cela va aller.

Sophie se mordit la lèvre en se demandant quelle serait sa réaction lorsqu'il comprendrait qui elle était. Serait-il ravi ?

furieux ? L'incertitude était insoutenable.

— Combien de temps vous faut-il pour aller chercher vos affaires ?

Sophie battit des cils sans comprendre, puis elle s'aperçut qu'elle tenait toujours son sac serré contre elle.

— Elles sont là, répondit-elle. J'essayais de m'en- fuir lorsqu'ils m'ont rattrapée.

— Excellente idée, approuva-t-il dans un murmure.

Sophie le regarda, incrédule. Ne la reconnaissait-il donc pas ?

— Dans ce cas, allons-y, reprit-il. Le simple fait d'être sur les terres de ce Cavender m'est insupportable.

Sans un mot, Sophie redressa le menton et pencha la tête de côté pour le scruter avec attention.

— Êtes-vous certaine que vous allez bien ? insistat-il.

Alors, Sophie commença à y voir plus clair.

Deux ans auparavant, lorsqu'elle avait rencontré Benedict Bridgerton, la moitié de son visage était dissimulée derrière un loup, et elle avait les cheveux poudrés, ce qui les faisait paraître plus blonds qu'ils ne l'étaient en réalité. En outre, ils étaient bien plus longs, car depuis, elle les avait fait couper pour les vendre à un perruquier. De ses magnifiques mèches blond cendré ne restaient que de courtes boucles qui ne descendaient pas plus bas que ses épaules.

De plus, à présent que Mme Gibbons n'était plus là pour la nourrir, elle avait maigri d'une bonne douzaine de livres.

Et puis, Benedict et elle n'avaient pas passé plus d'une soirée ensemble...

Elle le regarda de nouveau droit dans les yeux. Et enfin, elle comprit.

Il ne la reconnaîtrait pas.

Il n'avait aucune idée de son identité.

Sophie ne savait pas si elle devait rire ou pleurer.

103

104

7

Il n'aura échappé à aucun des invités présents au bal des Mottram jeudi dernier que Mlle Rosamund Reiling a jeté son dévolu sur M. Phillip Cavender.

À notre humble avis, ils forment un couple fort bien assorti.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, le 30 avril 1817.

Dix minutes plus tard, Sophie était assise à côté de Benedict Bridgerton dans le phaéton de celui-ci.

— Avez-vous une poussière dans l'œil ? s'enquit poliment son voisin.

— Je... je vous demande pardon ? bégaya-t-elle, s'arrachant à ses sombres réflexions.

— Vous n'arrêtez pas de cligner des yeux, expliquait-il. J'ai pensé que vous aviez peut-être une poussière qui vous gênait.

Sophie déglutit péniblement et réprima un rire nerveux.

Était-elle censée lui dire la vérité ? Devait-elle lui avouer qu'elle battait des cils pour tenter de se réveiller du rêve – ou du cauchemar – que, selon toute vraisemblance, elle était en train de faire ?

Êtes-vous vraiment sûre que tout va bien ? demanda-t-il de nouveau.

Elle acquiesça.

— C'est le contrecoup, je suppose, reprit-il.

105

Sophie hocha de nouveau la tête et se garda bien de faire le moindre commentaire.

Comment pouvait-il ne pas la reconnaître ? Elle avait rêvé de cet instant pendant des années et, enfin, son prince charmant avait volé à son secours ! Hélas, il ne savait même pas qui elle était...

— Comment vous appelez-vous, au fait ? demanda-t-il. Je suis désolé, j'ai une très mauvaise mémoire des noms.

— Sophie Beckett.

Inutile de lui mentir, puisque, au bal masqué, elle ne lui avait pas révélé son identité.

— Enchanté, mademoiselle Beckett, répondit-il sans quitter la route des yeux. Moi, c'est Benedict Bridgerton.

Elle accueillit ses paroles d'un simple signe de tête, consciente qu'il ne la voyait pas vraiment, et demeura silencieuse un long moment. Sur quel sujet engager la conversation, dans une situation aussi extraordinaire ? Ces présentations, songea-t-elle, auraient dû avoir lieu deux ans auparavant. Finalement, elle déclara :

— Vous avez été très courageux.

Il esquaissa un haussement d'épaules désinvolte.

— Ils étaient trois contre vous, insista-t-elle. La plupart des hommes ne seraient même pas intervenus.

Cette fois, il la regarda.

— Je ne supporte pas la brutalité, répondit-il simplement.

— Ils n'auraient pas hésité à me violenter.

— C'est certain.

Puis, après un silence, il ajouta :

— J'ai quatre sœurs.

Sophie faillit répondre qu'elle le savait, mais elle ravala ses paroles au dernier moment. Comment une femme de chambre du Wiltshire aurait-elle pu être informée d'un tel détail ? Elle se contenta donc de répondre :

— Alors, c'est pour cela que vous avez été sensible à mon sort.

— J'aime pouvoir me dire qu'un gentleman viendrait à leur secours si elles se trouvaient dans une situation identique.

— J'espère que vous n'aurez jamais à le savoir.

106

Il hocha la tête d'un air sombre.

— Moi aussi.

Ils roulèrent en silence dans la nuit. Sophie ne put s'empêcher de songer qu'au bal masqué, jamais la conversation ne s'était tarie. À présent, tout était différent. Elle était une domestique, et non une belle et spirituelle aristocrate. Ils n'avaient plus rien en commun...

Malgré tout, elle continuait d'attendre. N'allait-il pas la reconnaître, faire stopper l'attelage, la serrer contre son cœur et lui dire qu'il l'avait cherchée pendant deux ans ? Il lui fallut un certain temps pour admettre que cela n'arriverait pas. Qu'il ne reconnaîtrait pas la belle inconnue d'autrefois sous la défroque de la femme de chambre assise à ses côtés. En toute honnêteté, comment l'aurait-il pu ?

Les gens voyaient ce qu'ils s'attendaient à voir. Benedict Bridgerton n'avait aucune raison de distinguer une beauté aristocratique croisée dans un bal londonien sous les traits d'une modeste domestique de la campagne.

Pas un jour n'avait passé sans qu'elle pense à lui, à la caresse de ses lèvres sur les siennes, à l'envoûtante magie de cette nuit de fête. Il était devenu l'unique héros de ses rêveries, dans lesquelles elle s'inventait une autre histoire, d'autres parents. Dans ses rêves, elle le rencontrait bien dans un bal, mais celui-ci avait lieu chez elle, à l'initiative d'une mère et d'un père pleins d'amour pour elle. Benedict lui faisait une tendre cour, ponctuée de bouquets de fleurs capiteuses et de baisers volés. Jusqu'au jour où, par un tiède après-midi de printemps, dans le chant des oiseaux et la brise parfumée, il mettait un genou à terre devant elle pour la demander en mariage, en lui jurant un amour éternel et une dévotion absolue.

C'était un rêve sublime qu'aucun autre ne pouvait surpasser, sauf peut-être celui où ils vivaient heureux pour toujours, entourés de trois ou quatre enfants nés dans le sacrement du mariage...

En revanche, ce qu'elle n'avait jamais imaginé, même dans ses plus folles rêveries, c'était qu'elle le reverrait pour de bon et qu'il la sauverait des griffes de trois brutes licenciées.

107

Elle se demandait parfois s'il lui arrivait de songer à l'inconnue qu'il avait embrassée un soir de bal, deux ans plus tôt. Elle aimait à se dire que c'était le cas, mais elle craignait que ce baiser n'ait pas eu autant d'importance pour lui que pour elle.

Après tout, il était un homme. Sans doute avait-il tenu dans ses bras des dizaines d'autres femmes !

D'autant que pour lui, cette soirée avait dû ressembler à toutes les autres. Sophie continuait à lire le *Whistledown* chaque fois qu'elle pouvait se le procurer, et sa lecture lui avait appris que Benedict Bridgerton assistait à d'innombrables bals.

Pourquoi celui-ci lui aurait-il laissé un souvenir particulier ?

Avec un soupir, elle regarda ses mains, toujours serrées avec force sur le cordon de son petit balluchon. Elle regrettait de ne pas avoir de gants ; son unique paire avait rendu l'âme l'année précédente, et elle n'avait pas eu les moyens de la remplacer.

Ses mains étaient rugueuses, abîmées, et ses doigts engourdis par le froid.

— C'est tout ce que vous possédez ? demanda Benedict en désignant le sac.

Elle hocha la tête.

— J'ai peur de ne pas avoir grand-chose, hormis une tenue de rechange et quelques souvenirs personnels.

134 Manque ponctuation

Il demeura silencieux un instant, avant de dire :

— Vous avez un accent bien raffiné, pour une femme de chambre.

Il n'était pas le premier à le lui faire remarquer. Sophie se réfugia derrière son explication habituelle.

— Ma mère était gouvernante chez des gens bons et généreux, qui m'ont autorisée à partager quelques leçons avec leurs filles.

— Pourquoi n'êtes-vous pas restée dans cette famille ?

D'un habile mouvement des poignets, il dirigea l'attelage vers le côté gauche de l'embranchement auquel ils venaient d'arriver.

— Je suppose qu'il ne s'agissait pas des Cavender ?

— Non, répondit-elle, tout en cherchant une réponse appropriée.

108

Personne n'avait jamais tenté d'en savoir plus sur son passé.

Sans doute parce que personne ne s'était jamais assez intéressé à elle pour cela...

— Ma mère est morte, improvisa-t-elle. Je ne m'entendais pas avec la nouvelle gouvernante.

Il parut accepter cette explication, et ils roulèrent quelques minutes sans parler. La nuit était silencieuse, à l'exception du mugissement du vent et du claquement régulier des sabots des chevaux. Finalement, incapable de contenir sa curiosité, Sophie demanda :

— Où allons-nous ?

— Je possède un petit cottage près d'ici. Nous y resterons une nuit ou deux, puis je vous emmènerai à Londres, chez ma mère. Je suis sûr qu'elle vous trouvera une place parmi son personnel.

Le cœur de Sophie se mit à battre plus fort.

— Cette maison que vous possédez...

— Vous y serez dûment chaperonnée, assura-t-il avec un petit sourire. Les gardiens seront là et je vous garantis que M. et Mme Crabtree ne laisseraient jamais quoi que ce soit d'inconvenant se produire chez eux.

— Je croyais que c'était chez vous ?

Son sourire s'élargit.

— Voilà des années que j'essaie de les en convaincre, mais je n'y suis jamais arrivé.

Malgré elle, Sophie sourit à son tour.

— J'ai l'impression que je les aime déjà.

— Je pense que vous devriez bien vous entendre.

De nouveau, le silence retomba entre eux. Sophie se força à garder les yeux rivés droit devant elle, soudain absurdemment effrayée à l'idée qu'il la reconnaisse. Ce qui était parfaitement improbable, au demeurant. Il avait déjà croisé son regard à plusieurs reprises, et il n'avait rien vu de plus en elle qu'une simple domestique.

Après quelques instants, pourtant, il lui sembla que sa joue était en feu. En se tournant vers lui, elle s'aperçut qu'il la dévisageait avec attention.

109

— Nous sommes-nous déjà rencontrés ? demanda-t-il tout à coup.

— Non, répondit-elle d'une voix moins ferme qu'elle ne l'aurait voulu. Je ne crois pas.

— Vous devez avoir raison, marmonna-t-il. Pourtant, j'ai l'impression de vous connaître.

— Toutes les domestiques se ressemblent plus ou moins, dit-elle avec un sourire poli.

— En tout cas, c'est ce que je croyais jusqu'à présent, répliqua-t-il.

Sophie détourna le regard, indécise. Pourquoi avait-elle répondu par la négative ? Ne voulait-elle pas éperdument que Benedict la reconnaisse ? Ne venait-elle pas, pendant une demi-heure, de prier pour qu'il se souvienne enfin d'elle ?

Si, et c'était une erreur ! Certes, dans ses rêves, il l'aimait et la demandait en mariage... mais dans la réalité, peut-être serait-il tenté de faire d'elle sa maîtresse – une situation qu'elle s'était juré de ne jamais accepter. Dans la réalité, peut-être se sentirait-il obligé de la ramener chez Araminta, laquelle l'enverrait directement devant le juge pour lui avoir volé ses barrettes de chaussure – dont Sophie ne doutait pas un instant qu'elle avait constaté la disparition.

Le mieux était que Benedict ne la reconnaisse jamais, car cela ne ferait que compliquer la situation. Étant donné qu'elle ne disposait d'aucune source de revenus et ne possédait pratiquement rien d'autre que les vêtements qu'elle portait, elle n'avait nul besoin de difficultés supplémentaires !

Et cependant, elle était profondément déçue qu'il ne l'ait pas reconnue dès le premier regard.

— Est-ce une goutte de pluie ? demanda-t-elle, pressée d'orienter la conversation vers un sujet plus léger.

Benedict leva les yeux. La lune disparaissait à présent derrière les nuages.

— Le temps n'était pas à l'averse lorsque nous sommes partis, murmura-t-il d'un ton surpris.

Il regarda une grosse goutte qui venait d'atterrir sur sa cuisse.

— Ma foi, on dirait que vous avez raison.

110

Sophie observa le ciel.

— Le vent se lève. Pourvu qu'il n'y ait pas d'orage !

— Vous pouvez être certaine que si, grommela-t-il, puisque j'ai pris le phaéton. Si j'avais choisi ma voiture fermée, il n'y aurait pas eu un nuage dans le ciel.

— Sommes-nous encore loin de votre maison ?

— Il nous reste au moins une demi-heure de route.

Il fronça les sourcils.

— A condition que nous ne soyons pas ralentis par l'averse, ajouta-t-il.

— Cela ne me fait pas peur, répondit-elle bravement. Il y a bien pire que quelques gouttes de pluie.

Il savait aussi bien qu'elle à quoi elle faisait allusion.

Au fait, je ne me rappelle pas vous avoir remercié, reprit-elle d'un ton calme.

Benedict tourna vivement la tête. Bon sang, il y avait quelque chose d'inexplicablement familier dans la voix de cette fille ! Et pourtant, il avait beau scruter son visage, il n'y voyait que celui d'une domestique. Une domestique diablement séduisante, certes, mais une domestique tout de même. Pas une femme dont il aurait déjà pu croiser le chemin.

— Ce n'était rien, dit-il finalement.

— Rien ? Pour vous, peut-être, mais pas pour moi ! Un peu gêné par ses louanges, il hocha la tête et émit le grognement caractéristique de l'homme qui ne sait que répondre.

_ Vous avez vraiment été très courageux.

Il

marmonna

de

nouveau

quelque

chose

d'incompréhensible.

Et soudain, le ciel leur tomba sur la tête. Une minute plus tard, Benedict était trempé jusqu'aux os.

— Je vais aussi vite que possible, lança-t-il, criant pour se faire entendre par-dessus le vent.

— Ne vous inquiétez pas pour moi ! répondit la jolie Mlle Beckett.

111

Mais lorsqu'il tourna de nouveau les yeux vers elle, il s'aperçut qu'elle avait croisé les bras devant sa poitrine pour se tenir chaud.

— Je vais vous donner mon manteau, proposa-t-il.

Elle secoua la tête en riant.

— Il est tellement mouillé que ce serait encore pire.

Il tenta d'accélérer, mais la route était de plus en plus boueuse et la pluie, fouettée par le vent, zébrait l'air en tous sens, réduisant encore la faible visibilité.

Par l'enfer ! Il avait bien besoin de cela ! Il avait pris froid la semaine précédente et n'était pas encore complètement remis.

Rouler sous une pluie glaciale ne pouvait que le faire rechuter.

Et cette fois, il en aurait au moins pour un mois de toux et d'éternuements !

Par ailleurs...

Benedict ne put retenir un sourire. Le bon côté des choses, c'était que s'il tombait de nouveau malade, sa mère ne pourrait pas le contraindre à assister à toutes les fêtes londoniennes où elle l'envoyait en espérant qu'il finirait par y rencontrer quelque jeune fille convenable avec qui il contracterait un bon mariage !

Il fallait dire, au crédit de Benedict, qu'il gardait toujours l'œil ouvert en quête d'une éventuelle fiancée. Il n'était nullement opposé au mariage. Son frère Anthony et sa sœur Daphné avaient d'ailleurs trouvé le bonheur dans la vie conjugale... pour la simple raison qu'ils avaient eu l'intelligence d'épouser la bonne personne. Pour sa part, Benedict était certain de ne pas avoir encore rencontré cette perle rare.

Quoique... songea-t-il en revenant par la pensée quelques années en arrière. Ce n'était pas tout à fait exact. Il avait rencontré quelqu'un.

Une belle inconnue en robe argent.

Lorsqu'il l'avait tenue entre ses bras et l'avait entraînée tout autour de la terrasse pour sa première valse, il avait ressenti un frémissement, une palpitation, un flot d'émotions qu'il n'avait jamais éprouvées. Cela aurait dû l'effrayer.

Bien au contraire. Il en était resté le souffle court, le cœur battant, et bien résolu à la conquérir.

112

Puis elle avait disparu. Son exaspérant entretien avec lady Penwood ne lui avait rien appris d'intéressant, et ni ses amis ni les membres de sa famille ne connaissaient la mystérieuse jeune femme en robe argentée.

Elle était venue seule et n'était repartie avec personne. À

croire qu'il avait été victime d'une apparition !

Il l'avait cherchée à chaque bal, à chaque fête, à chaque soirée musicale à laquelle il pouvait assister. En vérité, il était même sorti deux fois plus que d'habitude dans le seul espoir d'apercevoir sa silhouette...

Pour chaque fois rentrer déçu chez lui.

Il avait pensé qu'il finirait par cesser de la chercher. Il était un garçon raisonnable, et il avait supposé qu'un jour ou l'autre, il renoncerait. D'une certaine façon, c'était ce qui s'était pas^.

Quelques mois plus tard, il avait repris l'habitude de décliner plus d'invitations qu'il n'en acceptait. Quelques mois encore, et il s'était rendu compte qu'il était capable de ne pas comparer toutes les jeunes femmes qu'il rencontrait à la mystérieuse dame en robe argent.

Cependant, il ne pouvait s'empêcher de continuer à la chercher. Il n'était plus animé par la même fébrilité, mais chaque fois qu'il se rendait à un bal ou à une soirée musicale, il parcourait l'assemblée du regard et tendait l'oreille, guettant son rire cristallin. Il s'était résigné, conscient qu'il avait peu de chances de la retrouver, et depuis plus d'un an, il avait cessé de la chercher activement, mais...

Un sourire nostalgique étira ses lèvres. C'était plus fort que lui, il restait toujours sur ses gardes. Étrangement, c'était devenu une seconde nature. Cela faisait désormais partie de lui : il ouvrait l'œil en permanence, dans l'espoir de retrouver la seule femme qui avait fait battre son cœur.

Il continuait à espérer... à rêver... et à guetter. Et même s'il essayait de se persuader qu'il était temps pour lui de se marier, il ne parvenait pas à s'y résoudre.

Car que se passerait-il s'il en épousait une autre et qu'il /a retrouvait le lendemain ?

Il aurait le cœur brisé.

Pire que cela, même. Il en perdrait la raison.

113

Benedict poussa un soupir de soulagement en voyant se dessiner au loin le village de Rosemeade. Son cottage n'était plus qu'à cinq minutes, et il n'avait qu'une envie : être enfin chez lui et prendre un bon bain bien chaud.

Il jeta un regard à sa voisine. Elle aussi tremblait de la tête aux pieds, mais, songea-t-il avec une pointe d'admiration, elle n'avait pas laissé échapper l'ombre d'une plainte. Il chercha quelle femme de sa connaissance aurait supporté l'assaut des éléments avec un tel courage, mais n'en trouva pas. Même sa sœur Daphné, pourtant une excellente camarade, aurait commencé à pester contre le froid, à présent.

— Nous y sommes presque, lui dit-il pour la rassurer.

— Ne vous inquiétez p... Oh ! Allez-vous bien ?

Benedict venait d'être secoué par une quinte de toux qui montait de sa poitrine et le pliait en deux. Il lui semblait que ses poumons étaient en feu et

sa gorge à vif.

— Parfaitement, répondit-il en suffoquant.

Il imprima un léger coup aux rênes pour retrouver le contrôle de l'attelage.

— On ne dirait pas...

— J'ai pris un petit coup de froid la semaine dernière, expliqua-t-il.

Benedict fut parcouru d'un frisson. Bon sang, ses poumons le brûlaient !

— Il ne devait pas être si petit que cela, répondit-elle en lui adressant un sourire.

Si Mlle Beckett avait espéré se composer une expression gentiment moqueuse, c'était un échec. Elle semblait en proie à la plus vive inquiétude.

— Il aura pris de l'ampleur, marmonna Benedict.

— Je m'en voudrais que vous tombiez malade à cause de moi.

Benedict tenta de sourire, mais tout son visage lui semblait douloureux, désormais.

— Que je vous aie emmenée ou non avec moi, j'aurais été surpris par la pluie.

— Certes, mais...

114

Il n'entendit pas la fin de sa phrase, car une nouvelle quinte de toux le secoua, couvrant le son de sa voix.

— Désolé, maugréa-t-il.

— Laissez-moi conduire, dit-elle en tendant la main vers les rênes.

Benedict se tourna vers elle, incrédule.

— C'est un phaéton, pas une carriole à un seul cheval, riposta-t-il.

Sophie réprima une soudaine envie d'étrangler Benedict Bridgerton. Il avait le nez pris et les yeux larmoyants, il toussait sans discontinuer, mais cela ne l'empêchait pas de vouloir jouer les héros.

— Je vous assure que je sais conduire un attelage, dit-elle d'un ton posé.

— Tiens donc ! Et où avez-vous acquis ce savoir-faire ?

— Dans la famille où j'ai grandi, mentit-elle. J'ai appris en même temps que les filles de la maison avec qui je partageais des leçons.

— La maîtresse de maison devait beaucoup vous aimer, dit-il.

— Oui, en effet, répondit-elle en luttant contre un fou rire nerveux.

La maîtresse de maison s'appelait Araminta, et elle s'était violemment opposée au père de Sophie chaque fois qu'il avait voulu que celle-ci reçoive la même instruction que Rosamund et Posy. Toutes les trois avaient appris à diriger un attelage l'année précédant la mort du comte.

— Je vais conduire, merci, répliqua sèchement Benedict...

avant d'être pris d'une nouvelle quinte de toux qui vint démentir ses airs résolus.

— Pour l'amour du Ciel ! s'écria Sophie en tendant de nouveau les mains vers les rênes.

— Tenez ! grommela-t-il en les lui donnant, avant de s'essuyer les yeux. Prenez-les, mais je vous ai à l'œil.

— Je n'en attends pas moins de vous, rétorqua-t-elle, agacée.

115

La pluie battante n'offrait pas les conditions idéales pour conduire un attelage, et cela faisait des années que Sophie n'avait pas pratiqué un tel exercice, mais la jeune femme estima qu'elle s'en sortait relativement bien. Sans doute y avait-il certains gestes que l'on n'oubliait jamais, une fois qu'on les avait appris...

En vérité, c'était agréable de retrouver des sensations oubliées depuis une éternité – depuis que s'était achevée cette autre vie dans laquelle elle était, du moins officiellement, la pupille d'un comte. Elle portait alors de beaux vêtements, mangeait une nourriture raffinée, recevait une éducation choisie...

Elle soupira. Cette période-là n'avait pas été parfaite, mais elle avait été mille fois plus lumineuse que l'ère de ténèbres qui s'était ensuite refermée sur elle.

Un problème ? s'enquit Benedict.

— Pas du tout. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Vous avez soupiré.

— Malgré le vent, vous m'avez entendue ? lui demanda-t-elle, incrédule.

— Je suis aux aguets. Je suis déjà assez malade comme cela...

Il toussa plusieurs fois.

— ... sans qu'en plus, vous nous fassiez verser dans le fossé.

S'il espérait qu'elle lui ferait l'honneur de répondre à tant d'ironie méprisante, il se trompait !

— Tournez à droite, là-bas, indiqua-t-il. Cela nous mènera directement à mon cottage.

Elle obtempéra.

— Votre propriété a-t-elle un nom ?

— *Mon Cottage*.

— Très drôle, marmonna-t-elle.

Benedict esquissa un sourire satisfait. Un véritable exploit, songea Sophie, car il semblait souffrir le martyre.

— Je ne plaisante pas, insista-t-il.

En effet, quelques minutes plus tard, ils s'arrêtaient devant une élégante demeure campagnarde dont la porte était 116

surmontée d'une discrète petite enseigne indiquant *Mon Cottage*.

— C'est le précédent propriétaire qui l'a baptisé ainsi, mais le nom me convenait très bien, expliqua Benedict en indiquant à Sophie le chemin de l'écurie.

Sophie jeta un coup d'œil vers la demeure. Elle n'avait certes pas les dimensions d'un château, mais elle n'avait rien de modeste !

— Vous appelez ceci un cottage ?

— Non, c'est son ancien propriétaire qui l'appelait ainsi.

Vous n'avez pas vu son autre maison !

Quelques instants plus tard, ils étaient enfin à l'abri de la pluie. Benedict avait sauté à bas de la voiture et entrepris de dételer les bêtes. Il portait des gants, mais ceux-ci étaient si détrempés qu'ils glissaient sur les brides. Sophie le regarda les retirer pour les jeter au loin. Ses doigts blanchis par l'humidité étaient agités de tremblements.

— Je vais vous aider, proposa-t-elle en s'approchant de lui.

— Je peux le faire.

— Bien entendu, répondit-elle avec patience, mais nous irons plus vite à deux.

Il se tourna vers elle, manifestement pour refuser, mais une violente quinte de toux le plia en deux. Sophie bondit vers lui pour le guider vers un banc.

— S'il vous plaît, insista-t-elle, asseyez-vous. Je vais dételer les chevaux.

Elle crut qu'il allait lui opposer un refus, mais à sa grande surprise, il céda.

— Je suis désolé, coassa-t-il. Je...

— Vous n'avez aucune raison de l'être, répondit-elle en s'activant autour des bêtes.

Elle fit aussi vite qu'elle le pouvait, mais ses doigts étaient engourdis par le froid et sa peau était restée si longtemps exposée à la pluie qu'elle était presque insensible.

— Je ne me conduis pas...

Benedict fut de nouveau interrompu par une toux plus rauque qu'avant.

— ... en vrai gentleman, dit-il.

117

— Pour cette fois, je vous pardonne, puisque vous m'avez sauvée tout à l'heure.

Elle esquissa un sourire enjoué, mais ses lèvres se mirent à trembler, et elle crut qu'elle allait fondre en larmes. Elle se détourna aussitôt pour lui cacher son visage.

Il avait dû distinguer son expression, toutefois, ou peut-être avait-il perçu son trouble au son de sa voix, car il lui demanda :

— Est-ce que tout va bien ?

— Très bien ! répondit-elle d'une voix qu'elle aurait aimée plus assurée.

Un instant plus tard, il l'avait rejointe et la prenait dans ses bras.

— C'est fini, dit-il d'un ton apaisant. Vous êtes en sécurité, à présent.

Alors, Sophie éclata en sanglots. Elle pleura à cause du destin qui avait failli être le sien ce soir-là, et elle pleura à cause du destin qui avait été le sien au cours des neuf années qui venaient de s'écouler. Elle pleura au souvenir des moments où Benedict Bridgerton l'avait serrée contre lui au bal masqué, et elle pleura parce qu'il la tenait dans ses bras en cet instant.

Elle pleura parce qu'il était incroyablement gentil, et que même malade, même alors qu'il ne voyait en elle qu'une simple domestique, il s'inquiétait de son bien-être et de sa sécurité.

Elle pleura parce qu'elle n'avait pas laissé couler ses larmes depuis plus longtemps qu'elle ne pouvait s'en souvenir, et parce qu'elle était plus seule que jamais.

Elle pleura parce qu'elle avait rêvé de cet homme pendant des années... et qu'il ne l'avait même pas reconnue. C'était sans doute préférable, mais elle en était malgré tout profondément affectée.

Finalement, ses larmes se tarirent. Benedict recula d'un pas en lui effleurant le menton d'un geste affectueux.

— Vous sentez-vous mieux, maintenant ?

Elle hocha la tête, surprise de constater que c'était le cas.

— Tant mieux. Vous avez eu une grosse frayeur et...

Il s'écarta vivement et toussa de nouveau à plusieurs reprises.

118

— Il est temps d'aller vous mettre à l'abri, déclarat-elle en essuyant ses larmes. Je veux dire, dans la maison.

Il hocha la tête.

— Le premier arrivé à la porte a gagné ! s'écria-t-il alors avec des accents joyeux, presque enfantins.

Sophie écarquilla les yeux de surprise. Comment pouvait-il se montrer aussi espiègle dans son état ? Puis elle entoura plusieurs fois les cordons de son sac autour de sa paume, prit ses jupes à pleines mains pour les relever et s'élança vers la porte du cottage. Lorsqu'elle parvint aux premières marches, elle était épuisée mais riait aux éclats de leur inutile exploit. À

quoi bon courir sous la pluie quand on est déjà trempé jusqu'aux os ?

Benedict, elle n'en était guère surprise, l'avait devancée sous l'arche de l'entrée. Il était peut-être malade, mais ses jambes étaient tout de même plus grandes et plus musclées que les siennes ! Lorsqu'elle s'arrêta à ses côtés, haletante, il était en train de tambouriner à la porte.

— Vous n'avez pas la clé ? s'étonna-t-elle.

Elle avait parlé en haussant la voix pour couvrir les mugissements du vent.

Il secoua la tête.

— Je n'avais pas prévu de venir ici.

— Pensez-vous que les gardiens vous entendent, au moins ?

— J'espère bien ! marmonna-t-il.

Sophie essuya l'eau qui coulait dans ses yeux et regarda à l'intérieur par la fenêtre la plus proche.

— Il fait très sombre, dit-elle. Êtes-vous certain qu'ils sont là ?

— Je ne vois pas où ils pourraient se trouver.

— N'y a-t-il pas au moins une fille de cuisine ou un valet de pied ?

Benedict secoua la tête.

— Je viens si peu ici qu'il n'était pas nécessaire d'engager trop de personnel. À l'exception des gardiens, les domestiques ne viennent que dans la journée.

Sophie se mordit les lèvres, indécise.

119

— Je suggérerais bien de chercher une fenêtre laissée ouverte, mais par cette pluie, il est peu probable qu'il y en ait une...

— Inutile, dit Benedict d'un air las. Je sais où est cachée la clé de secours.

Sophie le regarda, intriguée.

— On dirait que cela vous contrarie...

Il toussa plusieurs fois.

— Ce qui me contrarie, c'est que je vais devoir retourner sous cette foutue pluie.

En l'entendant jurer, Sophie comprit qu'il était à bout de patience. Il n'était pas homme à se montrer grossier devant une femme, fût-elle une simple fille de chambre.

— Attendez-moi ici, ordonna-t-il.

Avant qu'elle ait pu répondre, il avait quitté l'abri de l'auvent et s'était élancé dans la nuit.

Quelques minutes plus tard, Sophie entendit la clé tourner dans la serrure. La porte d'entrée s'ouvrit, révélant Benedict, qui tenait une bougie à la main. À ses pieds, une flaque d'eau s'était formée.

— Je ne sais pas où sont les Crabtree, dit-il d'une voix rauque, mais ils ne sont certainement pas ici.

Sophie le regarda, mal à l'aise.

— Nous sommes seuls ? Il hocha la tête.

— Totalement.

Elle se dirigea vers l'escalier.

— Je suppose que les chambres du personnel sont par ici...

D'un geste vif, il la retint par le poignet.

— Restez ici, grommela-t-il.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que c'est un ordre, ma chère.

120

8

Impossible de faire trois pas dans les bals, de nos jours, sans tomber sur une dame de la bonne société se lamentant sur ses difficultés à trouver du personnel de maison fiable ! En vérité, votre chroniqueuse a bien cru que Mme Featherington et lady Penwood allaient en venir aux mains à la soirée musicale des Smythe-Smith la semaine dernière. La seconde a en effet raflé la femme de chambre de la première voici un mois en lui promettant de meilleurs gages, ainsi que tous ses anciens vêtements. (On notera avec intérêt que Mme Featherington donnait également à cette domestique les tenues qu'elle ne portait plus, mais quiconque a déjà jeté un œil aux toilettes des demoiselles Featherington comprendra pourquoi sa femme de chambre n'en voyait guère le bénéfice.)

L'affaire s'est compliquée lorsque la malheureuse est revenue au bercail en suppliant qu'on la reprenne. Il semble que l'idée que se fait lady Penwood des tâches d'une femme de chambre comprenne des corvées en général attribuées aux petites bonnes, aux femmes de ménage et à la cuisinière.

Il faudra tout de même que quelqu'un explique à cette dame qu'une seule domestique ne saurait accomplir le travail de quatre.

121

— Nous allons faire du feu, déclara Benedict, et nous réchauffer avant d’aller nous coucher. Je ne vous ai pas arrachée aux griffes de Cavender pour vous laisser mourir de la grippe.

Sophie le regarda tandis qu’il recommençait à tousser. Les spasmes étaient si violents qu’il était plié en deux.

— Avec tout le respect que je vous dois, monsieur Bridgerton, ne put-elle s’empêcher de lui faire remarquer, il me semble que, de nous deux, ce soit plutôt vous qui risquez une mauvaise fièvre.

— Exact, approuva-t-il, et je vous assure que je n’ai aucune envie d’être malade. Voilà pourquoi...

Il se pencha de nouveau vers l’avant, en proie à une nouvelle quinte.

— Monsieur Bridgerton ? appela Sophie, inquiète.

Il s’essuya les yeux et reprit d’une voix brisée :

— Aidez-moi seulement à allumer un feu avant que je suffoque.

Sophie fronça les sourcils, alarmée. Ses crises étaient de plus en plus rapprochées, et sa toux se faisait chaque fois plus rauque, comme si elle provenait du plus profond de sa poitrine.

En un tournemain, elle alluma un bon feu. En tant que femme de chambre, elle avait acquis une certaine expérience dans ce domaine. Bientôt, ils se tenaient tous deux devant les flammes, tendant leurs mains aussi près du feu qu’ils le pouvaient.

— Je suppose que vos affaires de rechange ont pris la pluie ?

demanda-t-il en désignant le sac de Sophie d’un coup de menton.

— C’est probable, répondit-elle d’un ton fataliste, mais peu importe. Si je reste assez longtemps près du feu, je finirai bien par sécher.

— Ne dites pas n’importe quoi, maugréa-t-il en se tournant pour présenter son dos aux flammes. Je dois pouvoir trouver de quoi vous changer.

— Vous avez des vêtements de femme ici ? demanda-t-elle, un peu sceptique.

122

— Vous n’êtes pas assez collet monté pour refuser de porter une chemise et des culottes longues juste pour une soirée, j’espère ?

Jusqu’à cet instant précis, Sophie avait sans doute été exactement assez collet monté pour cela, mais les circonstances avaient tout changé. La perspective de passer des vêtements secs était terriblement tentante.

— Non, bien sûr, répondit-elle.

— Très bien, dit-il d’un ton un peu brusque. Si vous alliez allumer les poêles dans les chambres, pendant que je vais chercher de quoi nous changer ?

— Je peux très bien dormir dans le quartier des domestiques, protesta-t-elle.

— A quoi bon ?

Il quitta la pièce en faisant signe à Sophie de le suivre.

— J’ai des chambres d’amis, et ici, vous n’êtes pas une domestique.

— Ici, peut-être, mais cela ne change rien à mon statut, répondit-elle en lui emboitant le pas.

— Eh bien, à votre guise...

Il gravit les premières marches de l’escalier mais dut s’interrompre car il recommençait à tousser.

— Vous avez le choix entre une chambrette avec paille à l’étage du personnel et l’une des chambres d’amis, qui sont toutes équipées de matelas de plume et d’édredons en duvet d’oie.

Sophie savait qu’elle aurait dû se rappeler quelle était sa place dans le monde et se diriger sans réfléchir vers le second escalier, qui menait aux combles, mais la perspective d’une nuit entre un vrai matelas et une chaude courteline lui apparaissait soudain comme le paradis sur terre. Il y avait des années qu’elle n’avait connu un tel luxe !

Eh bien... j’accepte de prendre une chambre d’amis, concéda-t-elle, mais petite. La plus modeste que vous ayez. j Manque ponctuation

Un léger sourire de triomphe se dessina sur les lèvres de Benedict.

— Choisissez celle que vous voulez, dit-il, sauf celle-là.

123

Il désigna la deuxième porte qui s’ouvrait sur la gauche.

— C’est la mienne.

— J’allume immédiatement le poêle, dit-elle.

Il avait plus besoin de chaleur qu’elle, et elle éprouvait une irrépressible curiosité au sujet de sa chambre à coucher. On en apprenait souvent beaucoup sur la personnalité de quelqu’un en observant la décoration de sa chambre. À condition, bien sûr, songea-t-elle, que l’occupant des lieux dispose d’assez d’argent pour l’aménager à son goût. Sophie doutait que quiconque ait pu tirer la moindre déduction sur elle en examinant la chambrette sous les combles qu’on lui avait attribuée chez les Cavender... hormis le fait qu’elle n’avait pas un sou vaillant.

Elle laissa son sac sur le palier et poussa la porte de la chambre de Benedict. C’était une pièce agréable, assez masculine mais confortable et chaleureuse. Benedict lui avait dit qu’il venait rarement ici, pourtant le bureau et les consoles étaient chargés d’objets personnels : des portraits – probablement de ses frères et sœurs –, des livres reliés de cuir, et même une petite coupe de verre remplie de...

De cailloux ?

— Étrange, murmura Sophie tout en continuant d’avancer, bien qu’elle sût que cela était terriblement indiscret.

— Ils sont tous importants, chacun à leur façon, dit une voix grave derrière elle. Je les collectionne depuis...

Il toussa plusieurs fois.

— ... depuis que je suis enfant.

Prise en flagrant délit d’espionnage, Sophie rougit, mais sa curiosité avait été piquée. Elle s’empara d’une pierre – un galet aux nuances roses, traversé en son centre d’une veine grise irrégulière.

— Je l’ai ramassé lors d’une promenade, dit doucement Benedict. Mon père est mort ce jour-là.

— Oh ! s’écria Sophie en lâchant la pierre comme si elle s’était brûlée. Je suis désolée.

— C’était il y a longtemps.

— Je suis tout de même désolée.

Il esquissa un sourire triste.

— Moi aussi.

124

Puis il toussa de nouveau, si violemment qu’il dut s’appuyer sur le mur.

— Il faut vous réchauffer, dit Sophie avec calme. Je vais allumer le poêle.

Il jeta un paquet de vêtements sur le lit.

— Pour vous, dit-il simplement.

— Je vous remercie, répondit-elle sans détourner le regard du petit poêle.

Il était dangereux de rester dans la même pièce que Benedict Bridgerton, songea-t-elle. Non parce qu’il risquait de lui faire des avances inappropriées – il était trop bien élevé pour s’imposer à une femme qu’il connaissait à peine –, mais à cause d’elle-même. Si elle demeurait trop longtemps en sa compagnie, pensa-t-elle avec effroi, elle tomberait follement amoureuse de lui.

Et qu’est-ce que cela lui apporterait ?

Rien d’autre qu’un cœur brisé.

Elle se blottit quelques minutes devant le petit poêle, dont elle attisa la flamme jusqu’à ce qu’elle soit sûre qu’elle ne s’éteindrait pas.

— Voilà ! annonça-t-elle, une fois satisfaite.

Elle se redressa et se cambra légèrement en s’éti-rant, puis elle se retourna.

— Cela devrait suffire à.. Oh !

Benedict Bridgerton était livide.

— Vous n’avez pas l’air dans votre assiette, dit-elle en s’approchant vivement de lui.

— Pas trop, articula-t-il avec peine, tout en se retenant à l’un des montants du lit.

Il ressemblait à un homme ivre, mais Sophie savait qu’il n’avait pas bu une goutte d’alcool – en tout cas durant les deux dernières heures, depuis qu’il l’avait sauvée de Cavender.

— Il faut vous coucher, ordonna-t-elle.

Elle faillit perdre l’équilibre, car, délaissant le montant du lit, il venait de s’appuyer sur elle de tout son poids.

Il lui adressa un sourire ravi.

— Vous venez aussi ?

A ces mots, Sophie bondit en arrière.

125

— Maintenant, je sais que vous êtes fiévreux.

Il leva une main pour la poser sur son front, mais il ne réussit qu’à se donner un coup sur le nez.

— Aïe ! gémit-il.

Il parvint enfin à toucher son front.

— Hum... Oui, c’est un peu chaud...

Le geste que Sophie s’apprêtait à faire était terriblement gênant, mais la santé d’un homme était en jeu. Elle posa sa paume sur le front de Benedict. Il n’était pas bouillant, mais sa température était tout de même anormalement élevée.

— Vous devez retirer ces vêtements mouillés, décréta-t-elle.

Immédiatement.

Benedict baissa les yeux d’un air surpris, comme s’il ne s’apercevait que maintenant qu’il était trempé de la tête aux pieds.

— Oui, murmura-t-il d’un ton pensif. Oui, en effet...

Il entreprit de déboutonner sa chemise, mais ses doigts étaient si engourdis et maladroits qu’ils ne faisaient que glisser sur les boutons. Après quelques secondes d’efforts inutiles, il eut un haussement d’épaules fataliste.

— Je n’y arrive pas.

— Oh ! Eh bien... je vais...

Sophie tendit une main vers lui, la retira vivement, puis, serrant les dents, s’obligea à refermer les doigts sur le premier bouton. Elle ne mit que quelques instants à déboutonner la chemise, tout en s’évertuant à détourner les yeux chaque fois que les pans du vêtement s’écartaient, révélant le torse nu de Benedict.

— J’ai presque fini, murmura-t-elle nerveusement. Il n’y en a plus pour longtemps.

Comme il ne répondait pas, elle leva les yeux. Ses paupières étaient closes et tout son corps se balançait doucement. S’il ne s’était pas tenu debout, elle aurait juré qu’il dormait.

— Monsieur Bridgerton ? appela-t-elle avec douceur.

Monsieur Bridgerton ?

Il se redressa en sursaut.

— Oui ? Qu’y a-t-il ?

— Vous vous êtes assoupi.

126

Il cligna plusieurs fois des yeux, l’air égaré.

— Et c’est mal ?

— Vous ne pouvez pas dormir dans ces vêtements mouillés.

Il baissa la tête.

— Comment ma chemise s'est-elle ouverte ?

Ignorant sa question, Sophie le poussa vers le matelas.

— Asseyez-vous, ordonna-t-elle.

Elle devait avoir parlé d'un ton assez autoritaire, car il obtempéra.

— Avez-vous des affaires sèches pour vous changer ?

demanda-t-elle.

D'un geste des épaules, il fit glisser sa chemise le long de ses bras et la laissa tomber sur le plancher en un petit tas humide.

— Je ne porte jamais rien pour dormir.

Sophie fut parcourue d'un petit frisson.

— Eh bien, ce soir, il me semble que vous devriez... Mais...

que faites-vous donc ?

Il la regarda comme si elle venait de poser la question la plus stupide au monde.

— J'enlève mon pantalon.

— Vous pourriez au moins attendre que j'aie le dos tourné !

Il la dévisagea sans comprendre.

Elle lui rendit son regard.

Un long moment passa avant qu'il ne demande :

— Eh bien ?

— Eh bien quoi ?

— Je croyais que vous vouliez tourner le dos ?

— Oh ! s'écria-t-elle, affreusement confuse, tout en pivotant sur ses talons à la vitesse de l'éclair.

Benedict secoua la tête, partagé entre l'agacement et l'amusement. La peste soit de ces jeunes prudes ! Elle était femme de chambre, tout de même. Elle avait beau être encore vierge – car, vu son comportement, il aurait été surpris du contraire –, elle avait déjà dû voir un homme nu, nom de nom !

Les domestiques entraient toujours dans votre chambre sans même frapper à la porte pour apporter des serviettes, des draps 127

ou autres affaires. Il était inconcevable qu'elle n'ait jamais vu, fût-ce de façon tout à fait involontaire, un homme dans le plus simple appareil !

Il retira son pantalon avec peine, car il était si mouillé qu'il dut littéralement le décoller de sa peau. Une fois nu comme Adam, il leva les yeux vers Sophie, qui lui tournait toujours le dos. Elle se tenait très droite, les bras le long du corps, les poings serrés.

Il fut surpris de s'apercevoir que cela lui donnait envie de rire.

Il était à présent si engourdi de fatigue qu'il lui fallut plusieurs tentatives avant de réussir à soulever ses jambes assez haut pour s'étendre sur le matelas. Au prix d'un effort considérable, il réussit à se pencher vers l'avant pour attraper le drap et les couvertures et les rabattre sur lui. Enfin, ivre d'épuisement, il s'adossa aux oreillers dans un long soupir.

— Est-ce que ça va ? demanda Sophie sans se retourner.

« Oui », voulut-il répondre, mais tout ce qu'il parvint à articuler fut :

— Hum...

Il l'entendit faire demi-tour. Lorsqu'il trouva l'énergie de soulever une paupière, il vit qu'elle se tenait à son chevet. Elle semblait préoccupée.

Bizarrement, cela le toucha. Il y avait longtemps qu'une femme étrangère à sa famille ne s'était pas inquiétée de son bien-être.

— Oui, marmonna-t-il enfin.

Il tenta de lui adresser un sourire rassurant, mais sa voix lui parvenait étouffée, presque assourdie. Il porta une main à son oreille. Il lui semblait que

ses lèvres articulaient correctement.

Le problème devait donc venir de son audition.

— Monsieur Bridgerton ? Monsieur Bridgerton !

Il rouvrit les yeux.

— Allez... vous coucher... ordonna-t-il avec peine. Séchez-vous.

— Puis-je vous laisser ?

Il hocha la tête. Parler lui était de plus en plus difficile.

128

— Entendu, reprit-elle, mais je laisserai votre porte entrouverte. Si vous avez besoin d'aide cette nuit, vous n'aurez qu'à m'appeler.

Il hocha de nouveau la tête ou, du moins, il essaya. Puis il sombra dans un sommeil lourd.

Il ne fallut qu'une quinzaine de minutes à Sophie pour se préparer à aller au lit. Dans un sursaut d'énergie, elle ôta ses vêtements pour passer les affaires sèches prêtées par Benedict, alluma le poêle de sa chambre et se coucha. À peine eut-elle posé la tête sur l'oreiller qu'elle se sentit submergée par un épuisement si total qu'il semblait venir du plus profond d'elle-même.

La journée avait été longue, songea-t-elle confusément.

Vraiment très longue. D'abord, il y avait eu les tâches du jour à accomplir, puis la fuite dans la nuit pour échapper à Cavender et à ses amis... Elle ferma les yeux. La journée avait été terriblement longue, et...

Elle s'assit en sursaut, le cœur battant. Dans le poêle, les flammes étaient à présent très basses, signe qu'elle s'était endormie. Qu'est-ce qui l'avait tirée du sommeil ? S'agissait-il de M. Bridgerton ? L'avait-il appelée ? Il n'allait pas très bien lorsqu'elle l'avait quitté, mais il ne semblait pas non plus à l'article de la mort.

Sophie sauta à bas de son lit, prit une bougie et quitta sa chambre en hâte, tenant de sa main libre les culottes longues que Benedict Bridgerton lui avait prêtées, bien trop larges pour elle, et qui avaient une fâcheuse tendance à glisser sur ses hanches. En arrivant sur le palier, elle entendit de nouveau le son qui l'avait probablement réveillée : un gémissement suivi d'un souffle rauque, puis d'une longue plainte inarticulée.

Sophie se rua dans la chambre de Benedict, marquant tout juste une pause devant le poêle pour y allumer sa bougie.

Benedict était étendu sur le dos, si immobile que c'en était inquiétant. Elle fit un pas vers lui, le regard fixé sur sa poitrine.

Elle avait beau savoir qu'il ne pouvait être mort, elle ne serait 129

rassurée que lorsqu'elle aurait vu son torse se soulever et s'abaisser.

— Monsieur

Bridgerton ?

appela-t-elle.

Monsieur

Bridgerton ?

Il ne répondit pas.

Elle s'approcha encore un peu et se pencha au-dessus de lui.

— Monsieur Bridgerton ?

Tout à coup, il tendit une main vers elle et l'attrapa par l'épaule avec une telle force qu'il la fit basculer sur le lit.

— Monsieur Bridgerton ! cria-t-elle. Lâchez-moi !

En vain. Il avait recommencé à gémir et à souffler avec peine. Une telle chaleur montait de tout son corps que Sophie comprit aussitôt qu'il était en proie à une forte fièvre.

Elle parvint à se libérer et s'écarta du lit, déséquilibrée, tandis qu'il s'agitait, tournant la tête de droite et de gauche en marmonnant des paroles incohérentes.

Sophie attendit qu'il retrouve un peu de calme, puis elle tendit vivement la main pour toucher son front. Il était bouillant.

Elle se mordit les lèvres, indécise. Que faire ? Elle n'avait jamais soigné un malade atteint de fièvre, mais la logique suggérait de rafraîchir celui-

ci. Pourtant, les chambres étaient toujours soigneusement fermées, si chaudes qu'elles en étaient étouffantes. Alors, ne valait-il mieux pas au contraire...

Ses réflexions furent interrompues par Benedict, dont la respiration se fit soudain sifflante et douloureuse. Puis, sans prévenir, il murmura :

— Embrassez-moi.

De stupeur, Sophie lâcha la ceinture de son vêtement, qui glissa sur le plancher. Elle poussa un petit cri de surprise et se pencha vivement pour le remonter. Retenant vigoureusement la ceinture d'une main, elle tendit l'autre vers Benedict, avant de se raviser et d'interrompre son geste.

— Vous rêvez, monsieur Bridgerton, lui dit-elle.

— Embrassez-moi, répéta-t-il.

Cependant, il ne semblait pas se réveiller.

130

Sophie se pencha un peu plus. Même à la lueur d'une seule bougie, elle le voyait rouler des yeux sous ses paupières closes.

Comme c'était étrange, songea-t-elle, de voir quelqu'un rêver !

Par l'enfer ! tonna-t-il soudain. Embrassez-moi ! Sophie s'écarta d'un bond et déposa sa bougie sur la table de chevet.

— Monsieur Bridgerton, je... commença-t-elle, décidée à lui exposer les raisons pour lesquelles il n'était pas question un seul instant qu'elle obéisse à une telle injonction.

Puis une autre pensée se forma dans son esprit. *Pourquoi pas ?*

Le cœur battant la chamade, elle se pencha vers lui et effleura ses lèvres du plus doux, du plus tendre, du plus léger des baisers.

— Je vous aime, murmura-t-elle. Je vous ai toujours aimé.

À son immense soulagement, il resta d'une immobilité de marbre. Mieux valait qu'il ne se souvienne pas de ce moment-là le lendemain, quand il se réveillerait. Hélas ! Alors qu'elle venait de se rassurer, convaincue qu'il avait replongé dans un profond sommeil, il recommença de tourner la tête d'un côté et de l'autre, imprimant de profondes marques sur son oreiller de plume.

— Où étiez-vous ? gémit-il d'une voix rauque. Où aviez-vous disparu ?

— Je suis là, répondit Sophie.

Il ouvrit les paupières, et l'espace d'un bref instant, il sembla parfaitement lucide.

— Pas *vous* ! rétorqua-t-il.

Puis ses yeux se remirent à rouler dans leurs orbites, et sa tête à se tourner sans repos de gauche à droite.

— Eh bien, il n'y a que moi, marmonna Sophie. Puis, dans un rire nerveux, elle ajouta :

— Ne bougez pas. Je reviens tout de suite.

Et, le cœur battant, les nerfs tendus à se rompre, elle s'élança hors de la chambre.

S'il y avait une chose que ses années de domesticité avaient apprise à Sophie, c'était que la plupart des maisons étaient 131

organisées de manière identique. Aussi n'eut-elle aucun mal à trouver des draps propres pour remplacer ceux de Benedict, humides de transpiration. Elle prit également un pichet d'eau et quelques serviettes destinées à rafraîchir les tempes brûlantes du malade.

De retour dans sa chambre, elle le trouva étendu, le souffle court et rapide. Elle posa de nouveau la main sur son front. Elle n'aurait pu l'affirmer avec certitude, mais il lui sembla qu'il était plus fiévreux qu'avant.

Oh, non ! Ce n'était pas bon signe. Que faire ? Elle n'avait jamais été confrontée à une telle situation. Araminta, Rosamund et Posy avaient une santé de fer, et les Cavender également. La seule malade dont elle avait eu à s'occuper était la mère de Mme Cavender, qui ne pouvait plus marcher. Jamais Sophie n'avait soigné de patient atteint de fièvre.

Elle humecta une serviette en la plongeant dans le pichet et l'essora afin de l'empêcher de goutter.

— Avec ceci, vous devriez vous sentir mieux, murmura-t-elle en l'appliquant délicatement sur son front. Enfin, je l'espère... ajouta-t-elle d'une voix moins assurée.

Benedict ne tressaillit pas lorsque le linge toucha sa peau.

Sophie y vit un excellent présage et prépara une deuxième serviette... qu'elle ne sut où placer. Son torse ne semblait pas l'endroit le plus indiqué, et il n'était pas question de descendre le drap plus bas que sa taille, sauf si le malheureux était aux portes de la mort (auquel cas, soit dit en

passant, elle ne voyait pas ce qu'elle aurait pu faire à cet endroit de son anatomie qui l'eût ressuscité). Aussi décida-t-elle d'utiliser la serviette pour tamponner l'arrière de ses oreilles et les côtés de son cou.

— Est-ce que cela vous fait du bien ? demanda-t-elle.

À vrai dire, elle n'attendait pas de réponse. Néanmoins, elle poursuivit son monologue.

— Je suis novice en matière de soins à donner aux malades, mais j'ai l'impression que vous avez besoin que l'on vous rafraîchisse le front. En tout cas, si j'avais la fièvre, c'est ce dont j'aurais envie.

Il s'agita en marmonnant des paroles parfaitement incompréhensibles.

132

— Ah, oui ? demanda Sophie, essayant sans succès de lui sourire. Tant mieux, si c'est aussi votre avis.

Il se remit à parler dans sa barbe.

— Alors là, répondit-elle en passant le linge frais derrière son oreille, permettez-moi de ne pas être d'accord.

Il cessa soudain tout mouvement.

— J'espère que je ne vous ai pas vexé ? s'empressa-t-elle de reprendre, un peu inquiète. Je suis prête à écouter vos arguments !

Il ne bougeait toujours pas.

Sophie laissa échapper un soupir. Difficile de soutenir longtemps une telle « discussion » à sens unique sans se trouver un peu ridicule ! Soulevant la serviette posée sur la tête de son malade, elle appuya de nouveau la paume sur son front. Il était moite, à présent. Moite et en même temps bouillant, ce qui lui semblait totalement contradictoire.

Elle décida doter le linge, qu'elle étendit sur le pichet. Elle ne voyait pas ce qu'elle pouvait faire de plus pour l'instant.

Voilà pourquoi, après avoir étiré ses jambes, elle effectua quelques pas dans la chambre en examinant sans scrupules tout ce qui était à sa portée... et même ce qui ne l'était pas.

Elle s'arrêta d'abord devant la collection de petits portraits.

Il y en avait neuf en tout sur le bureau. Sophie en déduisit qu'il devait s'agir de ses parents et de ses sept frères et sœurs. Elle commença par tenter de les ranger dans l'ordre selon l'âge des modèles, avant de s'aviser que ces miniatures n'avaient probablement pas été réalisées à la même époque et qu'elle avait peut-être sous les yeux un portrait du frère aîné de Benedict à quinze ans et un autre de son frère cadet à vingt ans.

Leur ressemblance physique avait quelque chose de stupéfiant : même chevelure auburn, mêmes lèvres au large sourire, même visage aux traits puissants et élégants. Elle examina les portraits de plus près, dans l'espoir de distinguer des nuances dans la couleur de leurs iris, mais dut renoncer à cause de la faible lueur de sa bougie. De toute façon, songea-t-elle, sur une miniature, un tel détail était difficile à percevoir.

A côté de la rangée de portraits se trouvait la coupe de verre contenant la collection de pierres de Benedict. Sophie en prit 133

plusieurs les unes après les autres et les fit rouler dans sa paume.

— Pourquoi ont-elles une telle importance pour vous ?

J'aimerais bien le savoir ! murmura-t-elle avant de les remettre soigneusement à leur place.

Ce qui n'était pour elle que de simples cailloux devait revêtir aux yeux de leur propriétaire une signification particulière, lui rappeler des souvenirs toujours vivaces.

Elle trouva ensuite une petite boîte en bois qu'elle fut incapable d'ouvrir – sans doute l'un de ces casse-tête orientaux dont elle avait déjà entendu parler. Puis, plus intéressant, elle vit un grand carnet appuyé contre un côté du bureau. Il était rempli d'esquisses au crayon, pour la plupart des paysages, mais également quelques portraits. Avaient-ils été réalisés par Benedict ? Sophie examina le bas de chaque dessin. Les petits signes qu'elle y décela ressemblaient fort à deux B.

Sophie prit une profonde inspiration tandis qu'un large sourire éclairait son visage. Ainsi, Benedict était un artiste !

Jamais, dans les colonnes du *Whistledown*, elle n'avait lu la moindre allusion à ce sujet, alors que la célèbre chroniqueuse semblait en général fort bien informée de ce genre de choses.

Approchant le carnet de la flamme de sa bougie, Sophie en tourna les pages. Elle aurait voulu s'asseoir et consacrer une dizaine de minutes à l'étude de chaque croquis, mais elle aurait trouvé trop gênant de les examiner ainsi en détail. D'une certaine manière, cela lui semblait moins grave de leur jeter seulement un rapide coup d'œil.

Les paysages étaient assez variés. Certains représentaient

Mon Cottage (ou devait-elle l'appeler *Son Cottage* ?), d'autres une vaste demeure, qui était sans doute la résidence campagnarde du clan Brid-

ger ton. Mais pour la plupart ne figurait aucune construction. On y voyait juste un ruisseau, un arbre battu par la tempête, une prairie sous la pluie. Le plus étonnant était que chacun de ces dessins semblait avoir saisi l'essence de l'instant ; pour un peu, Sophie aurait pu entendre le glouglou de ce ruisseau ou le mugissement du vent dans les feuilles de cet arbre.

134

Les portraits étaient moins nombreux que les paysages, mais Sophie les trouva infiniment plus intéressants. Plusieurs représentaient une fillette qui devait être la plus jeune sœur de Benedict, et quelques-uns une femme qui était sans doute sa mère. L'un de ses préférés mettait en scène ce qui devait être un jeu d'extérieur. Cinq frères et sœurs Bridgerton tenaient de longs maillets ; au premier plan, l'une des jeunes filles fronçait les sourcils en essayant de diriger une boule de bois vers un arceau.

Il y avait dans ce tableau quelque chose qui donnait envie de rire aux éclats. Sophie percevait la joie des joueurs, et cela raviva en elle une sourde envie d'avoir elle aussi une famille.

Elle jeta un regard en direction de Benedict. Il était paisiblement étendu sur son lit. Avait-il seulement conscience de la chance qu'il avait d'être venu au monde dans cette grande famille si aimante ?

Dans un soupir, elle fit défiler les pages qui restaient. Le dernier croquis était assez différent des autres. Non seulement il s'agissait d'une scène nocturne, mais l'on y voyait une élégante inconnue tenant ses jupes et courant vers on ne savait où...

Juste Ciel ! Sophie écarquilla les yeux, frappée de stupeur.

C'était elle ! L'artiste avait rendu à la perfection tous les détails de sa robe, ce rêve de perles et d'argent qui avait été sien l'espace d'une unique soirée. Il s'était même souvenu de ses longs gants qui montaient jusqu'au-dessus des coudes et de la façon exacte dont ses cheveux étaient coiffés. Son visage était un peu moins reconnaissable, ce qu'elle lui pardonnait bien volontiers étant donné qu'il ne l'avait jamais vu en entier. Du moins, jusqu'à ce soir.

Au même instant, un gémissement douloureux monta du lit.

Sophie se retourna et vit que Benedict était de nouveau très agité. Elle referma le carnet d'esquisses, le rangea à sa place et se hâta de retourner au chevet du malade.

— Monsieur Bridgerton ? murmura-t-elle.

Elle avait désespérément envie de l'appeler « Benedict » -

c'était ainsi qu'elle pensait à lui, c'était par ce prénom qu'elle s'était adressée à lui dans ses rêves ces deux dernières années -

135

, mais ç'aurait dénoté une familiarité inexcusable, aux antipodes de l'attitude que l'on attendait d'elle en tant que domestique.

— Monsieur Bridgerton ? répéta-t-elle. Comment allez-vous ?

Il ouvrit les yeux.

— Avez-vous besoin de quelque chose ?

En le voyant battre des paupières, Sophie se demanda s'il l'avait entendue. Il semblait si désorienté qu'elle n'aurait même pas juré qu'il avait remarqué sa présence.

— Monsieur Bridgerton ?

Il plissa les yeux.

— Sophie, dit-il d'une voix rauque.

Sa gorge semblait sèche et douloureuse.

— La femme de chambre.

Elle hocha la tête.

— Je suis là. Que puis-je faire pour vous ?

— De l'eau.

— Tout de suite.

Sophie savait qu'elle avait humecté les serviettes dans le pichet, mais à la guerre comme à la guerre ! Elle prit le verre qu'elle avait apporté de la cuisine et le remplit.

— Tenez, dit-elle en le lui tendant.

Les doigts de Benedict tremblaient tant qu'elle préféra ne pas lâcher le verre pendant qu'il le portait à ses lèvres. Il but deux gorgées et se laissa retomber sur les oreillers.

— Merci, murmura-t-il.

Sophie lui palpa de nouveau le front. Il était toujours assez chaud, mais Benedict semblait avoir retrouvé un peu de sa lucidité. Elle y vit un signe que la fièvre était en train de descendre.

— Je pense que vous irez mieux au matin.

Il rit. Pas très fort, et sans beaucoup d'énergie, mais il rit tout de même.

— C'est peu probable, répondit-il d'une voix brisée.

— Vous ne serez peut-être pas encore tout à fait remis, admit Sophie, mais je suis certaine que votre état se sera amélioré.

— Il pourrait difficilement empirer.

136

Elle sourit.

— Pensez-vous que vous pourriez vous tourner sur le côté, pour que je change vos draps ?

Il acquiesça et obtempéra, fermant les yeux pendant qu'elle refaisait son lit.

— Un vrai tour de magie ! s'exclama-t-il lorsqu'elle eut fini.

— La mère de Mme Cavender venait souvent en visite chez sa fille, expliqua Sophie. Elle est handicapée, alors j'ai appris à changer ses draps sans qu'elle quitte le lit. Ce n'est pas très difficile. Il hocha la tête.

— Je crois que je vais me rendormir, dit-il. Sophie lui tapota l'épaule d'un geste rassurant.

C'était plus fort qu'elle !

— Vous irez mieux à votre réveil, murmura-t-elle. Je vous le promets.

137

9

On entend souvent dire que les médecins font les pires malades, mais de l'avis de votre chroniqueuse, n'importe quel représentant de la gent masculine fait un très mauvais malade.

On pourrait dire qu'il faut de la patience pour être Un patient acceptable, et Dieu sait que les mâles de notre espèce manquent dramatiquement de cette qualité.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, le 2 mai 1817.

Le lendemain matin, Sophie se réveilla... et poussa un hurlement strident.

Elle s'était assoupie dans un fauteuil à haut dossier au chevet de Benedict, les jambes étendues devant elle sans la moindre élégance, la tête inclinée sur le côté dans une position des plus inconfortables. Elle avait tout d'abord somnolé, restant aux aguets pour entendre le moindre signe de détresse de son malade. Mais au terme d'une heure environ de silence absolu, recrudescence de fatigue, elle avait sombré dans un profond sommeil –

le genre de sommeil dont on se réveille en général le cœur en paix et le visage éclairé d'un sourire.

Peut-être fut-ce pour cette raison que, lorsqu'elle ouvrit les yeux et découvrit deux étrangers qui la dévisageaient d'un air curieux, elle fut si effrayée qu'il lui fallut de longues minutes pour apaiser les battements furieux de son cœur.

— Qui êtes-vous ?

138

La question avait jailli de ses lèvres avant qu'elle comprenne qu'il ne pouvait s'agir que des époux Crabtree, les gardiens de

Mon Cottage.

— Qui êtes-vous ? demanda l'homme en retour, d'un ton soupçonneux.

— Je m'appelle Sophie Beckett. Je... Elle désigna Benedict d'un geste affolé.

— Il...

— Allez-vous parler, ma fille ?

Une voix coassante monta alors du lit.

— Cessez de la torturer.

Aussitôt, trois têtes se tournèrent vers Benedict.

— Vous êtes réveillé ! s'exclama Sophie.

— Oui, et je le regrette, marmonna-t-il. J'ai l'impression d'avoir la gorge en feu.

— Voulez-vous un peu d'eau ? proposa-t-elle. Il secoua la tête.

— Du thé. S'il vous plaît. Sophie bondit sur ses pieds.

— Je m'en occupe tout de suite.

— *Je m'en occupe tout de suite, rectifia Mme Crabtree.*

— Puis-je vous aider ? demanda timidement Sophie. Il y avait chez ces gens quelque chose qui lui donnait l'impression d'avoir dix ans. Bien que petits et râblés, tous deux dégageaient une puissante autorité.

Mme Crabtree secoua la tête.

— Je ferais une drôle de gouvernante si je n'étais pas capable de préparer du thé, grommela-t-elle.

Sophie se mordit les lèvres. Elle n'aurait su dire si cette femme plaisantait ou si elle était réellement offensée.

— Je ne voulais pas dire que...

Mme Crabtree balaya ses excuses d'un revers de la main.

— Dois-je vous en apporter aussi ?

— Surtout pas ! s'écria Sophie. Je ne suis qu'une dom...

— Du thé pour deux, lança Benedict depuis son lit.

— Mais...

— N'insistez pas, coupa le malade en tendant vers elle un doigt menaçant.

139

Puis, décochant à Mme Crabtree un sourire à faire fondre la banquise, il demanda :

— Auriez-vous l'amabilité d'ajouter une tasse pour Mlle Beckett sur le plateau ?

— Bien entendu, monsieur Bridgerton, répondit la gouvernante, mais puis-je faire remarquer que...

— Vous ferez remarquer tout ce que vous voudrez quand vous m'aurez apporté du thé, promit-il.

Elle lui lança un regard sévère.

— J'aurai bien des choses à dire.

— Je n'en doute pas un instant.

Benedict, Sophie et M. Crabtree regardèrent sans un mot Mme Crabtree sortir de la chambre. Ce ne fut que quand celle-ci fut hors de portée de voix que son époux éclata joyeusement de rire.

— Vous n'avez pas fini de l'entendre, monsieur Bridgerton !

Benedict lui adressa un sourire vacillant.

Le brave homme se tourna alors vers Sophie.

— Quand Mme Crabtree a beaucoup de choses à dire, elle a

beaucoup de choses à dire.

— Oh, répondit Sophie.

Elle aurait aimé trouver une répartie plus spirituelle que ce simple « oh », mais rien d'autre ne lui vint à l'esprit sur le moment.

— Et quand elle a beaucoup de choses à dire, poursuivit M.

Crabtree, qui avait à présent un sourire jusqu'aux oreilles, elle les exprime avec une certaine vigueur.

— Par chance, commenta Benedict d'une voix sifflante, nous aurons du thé pour nous occuper.

À cet instant, l'estomac de Sophie émit un gargouillement sonore.

— Ainsi qu'un solide petit déjeuner, reprit Benedict en lui jetant un regard amusé, si Mme Crabtree se montre à la hauteur de sa réputation.

M. Crabtree approuva d'un signe de tête.

— Il est déjà prêt, monsieur Bridgerton. Nous avons vu vos chevaux à l'écurie en rentrant ce matin de notre visite à notre 140

filles, et Mme Crabtree s'est tout de suite mise aux fourneaux.

Elle sait comment vous aimez vos œufs.

Benedict se tourna vers Sophie pour lui lancer un regard complice.

— J'ai une passion pour les œufs au plat.

L'estomac de Sophie cria de nouveau famine.

— Cela dit, nous n'avions pas prévu que vous auriez de la compagnie, poursuivit le gardien.

Benedict commença à rire, mais il tressaillit de douleur.

— De toute façon, Mme Crabtree aura préparé de quoi nourrir un régiment.

— Ma foi, elle n'a pas eu le temps de cuisiner un vrai petit déjeuner avec des pâtés à la viande et du poisson grillé, mais je crois savoir qu'il y a du bacon, du jambon, des œufs et des toasts.

L'estomac de Sophie gronda de plus belle. Elle posa une main sur son ventre en luttant contre l'envie de lui chuchoter :

« Vas-tu te taire ? »

— Vous auriez dû nous informer de votre arrivée, poursuivit M. Crabtree. Nous ne serions jamais partis si nous avions su que vous alliez venir.

— C'était une décision de dernière minute, dit Benedict en étirant le cou d'un côté, puis de l'autre. J'étais dans une fête sans intérêt, j'ai préféré m'en aller.

M. Crabtree désigna Sophie du menton.

— D'où vient-elle ?

— Elle était à cette soirée.

— Je n'étais pas à cette soirée, rectifia Sophie. Il se trouve juste que j'étais là.

M. Crabtree plissa les yeux d'un air méfiant.

— Quelle est la différence ?

— Je n'assistais pas à la fête. J'étais domestique dans cette maison.

— Vous êtes domestique ?

Sophie hocha la tête.

— C'est ce que j'essayais de vous dire tout à l'heure.

141

— Vous ne ressemblez pas à une domestique. Trouvez-vous qu'elle ressemble à une domestique ? ajouta le gardien en se tournant vers Benedict.

Ce dernier esquissa un geste évasif.

— Je ne sais pas à quoi elle ressemble.

Sophie lui lança un regard furieux. Si ce n'était pas une insulte, ce n'était certainement pas un compliment !

— Si elle est la domestique de quelqu'un d'autre, demanda M. Crabtree, que fait-elle ici ?

— Si vous le voulez bien, j'attendrai que Mme Crabtree nous ait rejoints pour vous répondre. Je suis à peu près certain qu'elle posera exactement les mêmes questions que vous.

Le gardien le regarda un instant, cligna des yeux et hocha la tête. Puis, reportant son attention sur Sophie, il demanda :

— Pourquoi êtes-vous habillée ainsi ? demanda-t-il.

Baissant les yeux, celle-ci se rendit compte avec horreur qu'elle portait toujours les vêtements de Benedict, si grands pour elle qu'elle avait bien du mal à empêcher les culottes de tomber sur ses chevilles.

— Mes affaires étaient trempées, expliqua-t-elle. A cause de la pluie.

M. Crabtree opina.

— Sacré orage que nous avons eu cette nuit. C'est pour cela que nous sommes restés chez notre fille. Sinon, nous serions rentrés à la maison.

Benedict et Sophie indiquèrent d'un signe de tête qu'ils comprenaient.

— Elle n'habite pas bien loin, poursuivit le gardien. De l'autre côté du village.

Il chercha le regard de Benedict, qui lui fit signe de continuer.

— Elle vient d'avoir un nouveau bébé. Une petite fille.

— Toutes mes félicitations, répondit Benedict avec chaleur.

Il était clair, songea Sophie en voyant son expression, que son enthousiasme n'était pas feint.

Des pas pesants se firent entendre sur le palier, manifestement ceux de la gouvernante qui apportait le petit déjeuner.

142

— Je vais l'aider, déclara Sophie en bondissant sur ses pieds pour se précipiter vers la porte.

— Domestique un jour, domestique toujours, commenta M.

Crabtree d'un ton docte.

Benedict ne l'aurait pas juré, mais il lui sembla voir Sophie tressaillir aux paroles de Crabtree.

Quelques secondes plus tard, Mme Crabtree faisait son entrée, apportant sur un vaste plateau le service à thé en argent.

— Où est Sophie ? demanda Benedict.

— Je l'ai envoyée à la cuisine chercher le reste, répondit la gouvernante. Elle sera bientôt là. Elle est bien mignonne, ajouta-t-elle sur le ton de la conversation, mais elle aurait besoin d'une ceinture pour retenir ce pantalon que vous lui avez prêté.

Benedict ressentit un curieux pincement à la poitrine tandis qu'une image coupable se formait dans son esprit

— Sophie, la jolie soubrette, son pantalon aux chevilles. Il toussota, mal à l'aise, en comprenant que cette sensation ressemblait à s'y méprendre à du désir.

Puis, dans un gémissement, il porta la main à sa gorge.

Tousser ne lui valait rien de bon, après la nuit qu'il venait de passer.

— Ce qu'il vous faut, c'est un cordial de ma fabrication, décréta Mme Crabtree.

Benedict secoua frénétiquement la tête. Il avait déjà tâté des préparations maison de Mme Crabtree, et son estomac le lui avait amèrement reproché.

— Je ne tolérerai pas un refus, ajouta-t-elle.

— Elle n'entend pas quand on lui dit «non », confirma M.

Crabtree.

— Je suis sûr que le thé va me faire un bien fou, s'empressa de répondre Benedict.

La gouvernante ne prêtait déjà plus attention à lui.

— Où est cette jeune fille ? marmonna-t-elle en marchant jusqu'à la porte pour regarder au-dehors. Sophie ! Sophie ?

143

— Si vous pouvez l'empêcher de m'apporter son cordial, murmura aussitôt Benedict à M. Crabtree, il y aura un billet de cinq livres pour vous.

— C'est comme si c'était fait ! répliqua l'autre, rayonnant.

— Ah ! La voilà ! s'exclama Mme Crabtree. Oh, Dieu du ciel !

— Quoi donc, ma chérie ? demanda son époux en la rejoignant.

— La pauvre petite ne peut pas porter un plateau et retenir son pantalon en même temps ! gémit la gouvernante.

— N'allez-vous donc pas l'aider ? grommela Benedict.

— Si, bien sûr ! répondit Mme Crabtree en se lançant au secours de Sophie.

— Je reviens ! s'écria M. Crabtree par-dessus son épaule. Je ne veux pas rater cela.

— Que quelqu'un donne une ceinture à cette fille ! tonna Benedict, furieux et dépité.

Pourquoi tout le monde avait-il le droit d'assister au spectacle pendant qu'il était cloué au lit ?

Car il n'était pas près de se lever, et cette idée suffisait à le rendre fou.

Il devait être plus malade qu'il n'en avait eu l'impression la veille au soir. Ses quintes de toux s'étaient calmées, mais il était dans un état d'épuisement absolu. Son corps tout entier était perclus de courbatures, et sa gorge lui faisait souffrir le martyre.

Il se souvenait confusément que Sophie avait pris soin de lui. Elle avait appliqué des compresses fraîches sur son front, l'avait veillé, lui avait même fredonné une berceuse. Il ne se rappelait pas avoir vu son visage ; la plupart du temps, il n'avait pas assez d'énergie pour soulever les paupières, et les rares fois où il y était parvenu, la pièce était plongée dans l'obscurité, et sa garde-malade était enveloppée d'ombres. Exactement comme...

Son souffle se bloqua dans sa gorge, tandis que son cœur se mettait à marteler sourdement sa poitrine. Dans un éclair de lucidité, il se souvint du fantôme qui était revenu le hanter cette nuit.

Il avait rêvé *d'elle*.

Ce n'était pas la première fois, mais il y avait des mois

qu'elle n'était plus apparue dans ses songes – des songes qui 144

n'avaient rien d'innocent, loin s'en fallait ! Benedict n'était pas un saint, et lorsque sa belle inconnue venait lui rendre visite dans ses rêves, elle ne portait pas sa robe argent.

En vérité, songea-t-il avec un sourire coupable, elle ne portait rien du tout.

Ce qui l'intriguait, c'était qu'elle ait choisi précisément cette nuit-là pour réapparaître après des mois d'absence. Y avait-il en Sophie quelque chose qui avait ravivé son souvenir ? Il avait cru... non, il avait espéré que le fait de ne plus voir son doux fantôme en rêve signifiait qu'il l'avait oubliée.

Manifestement, il s'était trompé.

Sophie ne ressemblait pas vraiment à l'enigmatique beauté qu'il avait fait valser sur la terrasse de Bridgerton House deux ans auparavant. Ses cheveux n'étaient pas du tout les mêmes, et elle était bien trop mince. Benedict n'avait rien oublié des courbes voluptueuses de la femme au visage masqué qu'il avait tenue dans ses bras. En comparaison, Sophie semblait d'une maigreur malade. Peut-être leurs voix avaient-elles des échos identiques, mais il devait bien reconnaître qu'au fil des mois, ses souvenirs de cette nuit magique s'étaient estompés. Il ne se souvenait plus avec une parfaite clarté de la voix de sa belle inconnue. Cela dit, même si l'accent de Sophie était exceptionnellement raffiné pour une domestique, *elle* avait une voix encore plus élégante.

Benedict laissa échapper un gémissement de frustration.

Qu'il détestait devoir se contenter de l'appeler « elle » ! Cela avait été le plus cruel de ses secrets : elle lui avait même caché son prénom. Une part de lui aurait préféré qu'elle lui mente et lui en donne un faux. Au moins aurait-il eu un nom pour la désigner dans ses pensées. Un nom à murmurer dans la nuit, lorsqu'il regardait par la fenêtre en se demandant où elle se trouvait...

Benedict fut tiré de ses pensées par des bruits de pas et les échos d'une discussion sur le palier. M. Crabtree fut le premier à entrer dans la chambre, ployant sous le poids du plateau du petit déjeuner.

— Où sont les autres ? demanda Benedict en scrutant la porte d'entrée d'un œil méfiant.

145

— Mme Crabtree est partie chercher des vêtements convenables pour Sophie, expliqua le gardien en déposant son fardeau sur le bureau de Benedict. Lard ou bacon ?

— Les deux, je suis affamé. Que diable entendez-vous par

« des vêtements convenables » ?

— Une robe, monsieur Bridgerton. C'est ce que portent les femmes, en général.

Benedict envisagea un instant de lui envoyer une bougie à demi consumée à la figure.

— Ce que je me demande, reprit-il en s'exhortant à la patience, c'est où Mme Crabtree espère trouver une robe.

M. Crabtree s'approcha, portant une assiette pleine sur un plateau à pieds qu'il déposa devant Benedict.

— Mme Crabtree en a plusieurs. Elle est toujours heureuse de partager.

Benedict faillit s'étrangler avec la bouchée d'œufs au plat qu'il venait de porter à ses lèvres.

— Votre épouse ne fait pas du tout la même taille que Sophie !

— Monsieur non plus, répliqua le gardien d'un ton placide, mais ses vêtements vont tout de même à Mlle Sophie.

— Je croyais que le pantalon avait glissé de sa taille, tout à l'heure, dans le couloir ?

— Eh bien, nous n'aurons pas ce souci avec la robe, n'est-ce pas ? Je ne pense pas que ses épaules risquent de passer à travers l'encolure.

Décidant qu'il était préférable pour sa santé mentale qu'il se mêle de ses propres affaires, Benedict se concentra sur son petit déjeuner. Il en était à sa troisième assiette lorsque Mme Crabtree entra d'un pas triomphant.

Sophie la suivait de sa démarche gracieuse. Elle disparaissait presque tout entière dans la vaste robe de Mme Crabtree... à l'exception, bien entendu, de ses chevilles. La gouvernante avait une bonne tête de moins que Sophie.

Mme Crabtree arborait un sourire ravi.

— N'est-elle pas élégante ?

— Oh, si, répondit Benedict en roulant des yeux effarés.

Sophie le fusilla du regard.

146

— Au moins, ajouta-t-il d'un ton enjoué, vous aurez de la place pour le petit déjeuner.

— Ce n'est que le temps de laver ses affaires, expliqua la gouvernante, mais au moins, ce n'est pas indécent.

Elle trotta jusqu'à Benedict.

— Comment trouvez-vous votre petit déjeuner, monsieur Bridgerton ?

— Délicieux. Je n'ai pas aussi bien mangé depuis des mois.

Mme Crabtree se pencha alors vers lui pour murmurer à son oreille :

— Cette jeune fille me plaît beaucoup. Pouvons-nous la garder ?

Benedict faillit de nouveau s'étrangler.

— Plait-il ? fit-il, le souffle court.

— M. Crabtree et moi-même ne sommes plus tout jeunes.

Nous aurions l'usage d'une paire de bras supplémentaire, ici.

— Oh ! Je... Oui, bien sûr.

Il toussa pour éclaircir sa voix.

— Je vais y réfléchir, promit-il.

— Parfait.

Mme Crabtree se redressa et traversa la chambre en sens inverse.

— Venez avec moi, dit-elle à Sophie en la prenant par le bras. Votre estomac ne cesse de gargouiller. Depuis quand n'avez-vous rien avalé ?

— Hier, je crois.

— A quelle heure ? insista Mme Crabtree.

Benedict dissimula un sourire derrière sa serviette de table.

Sophie semblait totalement décontenancée. C'était en général l'effet que Mme Crabtree faisait aux gens.

— Eh bien... en fait...

Mme Crabtree planta ses poings sur ses hanches. Benedict sourit. Sophie n'allait pas s'en sortir comme cela !

— Vous n'allez tout de même pas me dire que vous n'avez rien mangé hier ?

Sophie lança un regard désespéré à Benedict, qui lui répondit par un haussement d'épaules impuissant. En vérité, il était ravi de voir Mme Crabtree se soucier ainsi de Sophie. Il 147

était prêt à parier que personne ne lui avait manifesté autant de sollicitude depuis bien longtemps.

— Je... j'ai été très occupée hier, balbutia Sophie.

Occupée à fuir Phillip Cavender et la poignée d'imbéciles qu'il appelait ses amis, probablement ! songea Benedict en fronçant les sourcils, contrarié.

Mme Crabtree poussa Sophie vers le fauteuil du bureau et la fit asseoir de force.

— Mangez, ordonna-t-elle.

Benedict regarda Sophie attaquer son assiette. Elle tenta au début de conserver ses bonnes manières, mais la faim fut la plus forte. Quelques minutes plus tard, elle dévorait à belles dents.

Ce ne fut que quand il se rendit compte que ses mâchoires étaient serrées à se briser que Benedict comprit qu'il était furieux. Contre qui, il n'aurait su le dire, mais il ne supportait pas de voir Sophie aussi affamée.

Cette domestique et lui étaient à présent unis par un curieux lien. Il l'avait sauvée, et elle l'avait sauvé. Certes, sa fièvre de la nuit ne l'aurait pas tué, car si elle avait été vraiment grave, elle ne serait pas déjà retombée, mais Sophie s'était occupée de lui, avait veillé à son bien-être et avait très probablement hâté sa guérison.

— Monsieur peut-il s'assurer que Mlle Sophie mange au moins une seconde assiettée ? demanda Mme Crabtree. Je vais lui préparer une des chambres d'amis.

— Je serai très bien à l'étage du personnel ! s'empressa de déclarer l'intéressée.

— Ne dites pas de sottises. Tant que vous n'êtes pas embauchée ici, vous n'êtes pas une domestique.

— Je...

— Pas un mot de plus, coupa la gouvernante.

— Voulez-vous un peu d'aide, madame Crabtree ? proposa son époux.

Elle hocha la tête. Une minute plus tard, ils avaient tous deux disparu.

148

Sophie interrompit un instant sa tentative d'ingurgiter plus de nourriture que cela était humainement possible et laissa son regard errer vers la porte par laquelle les gardiens venaient de s'en aller. Ils la considéraient comme une des leurs : si elle n'avait pas été une domestique, jamais ils ne l'auraient laissée seule en compagnie d'un gentleman célibataire. Des jeunes filles avaient vu leur réputation ruinée pour moins que cela.

— Vous n'avez rien mangé du tout hier, n'est-ce pas ?

demanda Benedict d'une voix tranquille.

Sophie secoua la tête.

— La prochaine fois que je croise Cavender, j'en fais de la chair à pâté ! gronda-t-il.

Si elle avait été une meilleure personne, songea Sophie, elle se serait offusquée, mais elle ne put réprimer un sourire à la pensée de Benedict défendant son honneur... ou à celle de Phillip, le visage orné d'un superbe œil au beurre noir !

— Resservez-vous, dit Benedict, ne serait-ce que pour moi.

Je peux vous assurer que Mme Crabtree a compté les œufs et les tranches de bacon qui restaient sur le plateau avant de partir.

Elle aura ma tête si elle en trouve autant à son retour.

— Cette femme est très généreuse, dit Sophie en prenant des œufs au plat.

La première assiettée avait à peine calmé sa faim, et elle n'avait guère besoin d'encouragements pour poursuivre son festin.

— C'est la meilleure des femmes, renchérit Benedict.

D'un geste tout professionnel, Sophie saisit une tranche de jambon avec les couverts de service et la déposa sur son assiette.

— Comment vous sentez-vous, ce matin, monsieur Bridgerton ?

— Très bien, merci. En tout cas, nettement mieux que la nuit dernière.

— Je me suis inquiétée pour vous, dit-elle en prenant ses couverts pour couper un petit morceau de jambon.

— C'est très aimable à vous de vous être occupée de moi.

— Oh, ce n'est rien ! répondit-elle après avoir avalé sa bouchée. Tout le monde en aurait fait autant.

149

Peut-être, mais pas avec cette bonne humeur et ce dévouement.

Sophie s'immobilisa un instant, sa fourchette à la main.

— Merci, dit-elle doucement. C'est un joli compliment.

Benedict émit une petite toux gênée.

— Je ne... Eh bien...

Sophie le dévisagea avec curiosité, attendant qu'il achève sa phrase.

— Enfin, peu importe, grommela-t-il.

Désappointée, elle porta sa bouchée à ses lèvres.

— Ai-je fait quoi que ce soit qui nécessite des excuses ?

demanda-t-il soudain.

De stupeur, Sophie plaqua sa serviette devant sa bouche en toussant.

— Je suppose que cela veut dire « oui », marmonna Benedict.

— Pas du tout ! protesta-t-elle aussitôt. Votre question m'a prise au dépourvu, voilà tout.

Il la scruta d'un regard méfiant.

— Vous ne me mentiriez pas, n'est-ce pas ?

Sophie secoua la tête en songeant au baiser – unique, mais si merveilleux ! - qu'elle lui avait donné.

Il n'avait rien fait qui nécessite des excuses, mais on ne pouvait pas en dire autant d'elle.

— Vous avez rougi, dit-il d'un ton accusateur.

— Pas du tout.

— Je l'affirme !

— Si j'ai rougi, répliqua-t-elle avec vivacité, c'est parce que je ne comprends pas pourquoi vous pensez que vous pourriez avoir des raisons de me présenter des excuses.

— Vous n'avez pas la langue dans votre poche, pour une domestique, rétorqua-t-il.

— Veuillez m'excuser, dit-elle aussitôt.

Elle ne devait pas oublier quelle était sa place, mais ce n'était pas facile auprès de cet homme, le seul membre de la bonne société à l'avoir considérée comme une égale, ne fût-ce que l'espace d'une soirée.

150

— C'était un compliment, dit-il. Je n'avais pas l'intention de vous vexer.

Sophie ne répondit pas.

— Je vous trouve plutôt...

Il marqua une pause, cherchant visiblement le bon mot.

— ... rafraîchissante.

— Oh, dit Sophie en reposant sa fourchette. Merci.

— Qu'avez-vous l'intention de faire aujourd'hui ?

Sophie baissa les yeux vers sa robe trop ample et fit la grimace.

— Attendre que mes vêtements soient secs et aller voir dans les maisons du voisinage si l'on a besoin d'une domestique.

Benedict poussa un soupir agacé.

— Je vous ai dit que je vous trouverais une place chez ma mère.

— Et je vous en sais gré, s'empressa-t-elle de répondre, mais je n'aime pas la ville.

Il haussa les épaules avec indifférence, du geste de celui pour qui la vie a toujours été facile.

— Dans ce cas, vous pourrez aller à Aubrey Hall. C'est notre résidence dans le Kent.

Sophie se mordit la lèvre. Comment lui avouer de but en blanc que si elle refusait de travailler chez sa mère, c'était parce qu'elle ne supporterait pas de le voir, lui ?

En vérité, c'était même le pire tourment – et le plus exquis

– qu'elle puisse imaginer !

— Vous n'avez pas de raisons de vous considérer comme responsable de moi, répondit-elle finalement.

Benedict la toisa d'un air supérieur.

— Je vous ai dit que je vous trouverais une nouvelle place.

— Certes, mais...

— Alors, pourquoi discutez-vous ?

— Pour rien, répondit-elle. Pour rien du tout.

Manifestement, cela ne la mènerait à rien de lui opposer un refus pour l'instant.

— Tant mieux.

Il s'adossa à ses oreillers, l'air satisfait.

— Je préfère vous voir raisonnable, ajouta-t-il.

151

Sophie se leva.

— Il faut que j'y aille.

— Où donc ?

— Eh bien... je ne sais pas, répondit Sophie, consciente d'être parfaitement ridicule.

Il lui sourit joyeusement.

— Très bien, allez-y.

Sophie serra ses doigts sur le manche de la cuillère de service.

— À votre place, j'évitais, l'avertit Benedict.

— Quoi ?

— De me lancer ce couvert à la figure.

— Je n'y songe même pas, répliqua-t-elle dignement.

— Oh que si ! dit-il dans un éclat de rire. Vous y pensez même très fortement, même si vous n’allez pas le faire.

La main de Sophie était si serrée qu’elle en tremblait.

Benedict tremblait lui aussi, mais c’était à force de rire.

Sophie se leva, le couvert toujours à la main.

Benedict la regarda, hilare.

— Vous envisagez de l’emporter avec vous ? demanda-t-il.

« Souviens-toi que tu n’es qu’une domestique », se rappela Sophie.

— Quelles peuvent donc être vos pensées, demanda Benedict d’un ton curieux, pour vous donner une expression aussi délicieusement meurtrière ? Non ! Ne me le dites pas. Je suis certain qu’elles ont trait à ma mort aussi prématurée que cruelle.

Avec une prudente lenteur, Sophie lui tourna le dos pour reposer la cuillère sur le plateau, s’interdisant tout geste brusque. Si elle perdait son sang-froid, ne fût-ce qu’une seconde, elle lui lancerait le couvert au visage.

— Voilà qui est sage de votre part, approuva Benedict.

Sophie pivota sur ses talons.

— Êtes-vous aussi charmant avec tout le monde, ou ai-je droit à un traitement de faveur ?

— Oh, vous êtes privilégiée ! s’esclaffa-t-il. Je veux être bien certain que vous avez pris au sérieux ma proposition de vous 152

trouver une place chez ma mère. Vous m’obligez à donner le meilleur de moi-même, mademoiselle Sophie Beckett.

— Le meilleur de vous-même ? répéta-t-elle d’un ton incrédule.

— J’ai peur de ne pas avoir mieux à offrir.

Sophie se dirigea vers la porte en secouant la tête, déconcertée. Une conversation avec Benedict Bridgerton pouvait être une épreuve.

— Au fait, Sophie ?

Elle fit volte-face.

Il la dévisageait, un sourire narquois sur les lèvres.

— Je savais que vous n’auriez pas le cran de lancer cette cuillère.

Ce qui se passa alors ne peut en rien être reproché à Sophie.

Il faut croire qu’un démon s’empara de sa personne, de façon aussi brève que spectaculaire, car elle ne reconnut pas la main qui se tendait vers la console pour y saisir la bougie qui s’y trouvait. Certes, cette main semblait fermement attachée à son bras, mais elle ne lui parut pas du tout familière lorsqu’elle s’éleva dans les airs pour projeter la chandelle de toutes ses forces à travers la pièce, droit sur le visage narquois de Benedict Bridgerton.

Sophie n’attendit même pas de voir si le projectile avait fait mouche, mais en passant la porte, elle entendit Benedict éclater de rire et s’écrier :

— Bien visé, mademoiselle Beckett !

Elle s’aperçut alors que, pour la première fois depuis des années, elle souriait aux anges.

153

10

Bien qu’il ait accepté l’invitation (du moins, au dire de lady Covington), Benedict Bridgerton n’a pas assisté au bal annuel des Covington. On a entendu des jeunes filles – et leurs mères

– s’en plaindre à travers toute la salle de réception.

Selon lady Bridgerton (nous parlons de sa mère et non de sa belle-sœur), M. Bridgerton serait parti à la campagne la semaine dernière et n’aurait plus donné de nouvelles depuis.

Ne vous alarmez pas pour autant chers lecteurs : la comtesse douairière semblait en concevoir plus de contrariété que d’inquiétude. L’an passe, pas moins de quatre couples se sont formés au bal des Covington ; l’année précédente, trois.

Hélas pour lady Bridgerton, si des unions se sont nouées cette année au bal des Covington, il est certain que son fils Benedict ne fait pas

La Chronique mondaine de lady Whistledown, le 5 mai 1817.

Il ne fallut pas longtemps à Benedict pour prendre conscience des avantages que présentait une longue convalescence.

Le plus évident résidait dans la qualité des repas qui lui étaient servis, en provenance directe de la cuisine de Mme Crabtree. Benedict avait toujours très bien mangé à *Mon Cottage*, mais la gouvernante se surpassait lorsqu'elle avait un malade à soigner.

154

Mieux, M. Crabtree avait jusqu'à présent réussi à intercepter tous les verres du redoutable cordial concocté par son épouse, pour les remplacer par l'un des meilleurs cognacs de Benedict. Ce dernier, qui vidait chaque fois son verre jusqu'à la dernière goutte, s'était récemment aperçu, en regardant par la fenêtre, que trois rosiers avaient rendu l'âme. Probablement là où M. Crabtree avait versé la ciguë...

C'était là un triste sacrifice, mais Benedict était plus que résolu à y consentir après sa terrible expérience avec les toniques de Mme Crabtree.

Un autre avantage qu'il y avait à garder le lit était la joie toute simple d'avoir un peu de temps pour soi, ce que Benedict n'avait pas connu depuis des années. Il lisait, dessinait ou se contentait de fermer les yeux pour se laisser aller à la rêverie, et cela sans éprouver la moindre culpabilité parce qu'il négligeait tel devoir ou telle obligation.

Rapidement, il décida que cette vie indolente lui convenait à la perfection.

Toutefois, l'aspect le plus séduisant de sa convalescence portait le doux prénom de Sophie. Celle-ci se présentait dans sa chambre plusieurs fois par jour sous prétexte de regonfler ses oreillers, de lui apporter son repas ou de lui faire la lecture.

L'intuition de Benedict lui soufflait que ce déploiement d'activité s'expliquait surtout par le désir de la jeune femme de se montrer utile et de le remercier de l'avoir sauvée des griffes de Cavender.

En vérité, peu lui importaient ses raisons de lui rendre visite : l'essentiel était qu'elle le fasse.

Au début, elle s'était montrée paisible et réservée, se pliant manifestement à l'exigence de discrétion que l'on attend en général des domestiques, mais Benedict, qui ne l'entendait pas de cette oreille, engageait la conversation à dessein, afin de l'empêcher de s'en aller. Ou alors, il la provoquait pour le seul plaisir de la faire réagir, parce qu'il la préférait tout feu tout flamme plutôt que terne et soumise.

Il appréciait par-dessus tout sa compagnie, et ce, qu'ils discutent ou qu'elle reste simplement assise dans un fauteuil, feuilletant un livre pendant qu'il regardait par la fenêtre. Il y 155

avait dans sa présence un je-ne-sais-quoi indéfinissable qui l'emplissait de paix.

Des coups frappés à sa porte l'arrachèrent à ses pensées. Il leva les yeux et répondit :

— Entrez !

Sophie passa la tête par la porte entrebâillée. Ses cheveux mi-longs bouclés dansèrent contre le battant.

— Mme Crabtree s'est dit que vous apprécieriez du thé.

— Rien que du thé, ou bien du thé, des scones et de la marmelade ?

Sophie sourit tout en poussant la porte d'un coup de hanches, son plateau entre les mains.

— Oh, je parierais plutôt sur la seconde hypothèse.

— Parfait. Bien entendu, vous en prendrez une tasse avec moi ?

Elle hésita, comme toujours. Avant d'accepter, comme toujours. Elle avait à présent compris qu'il était inutile de discuter avec lui lorsqu'il avait une idée en tête.

Ce qui convenait fort bien à Benedict.

— Vous avez meilleure mine, observa-t-elle en déposant le plateau sur une petite table. Et vous paraissez moins fatigué. Je pense que vous allez bientôt pouvoir vous lever et quitter le lit.

— Très bientôt, certainement, approuva-t-il sans grand enthousiasme.

— Vous semblez aller un peu mieux chaque jour.

Il lui adressa un sourire enjoué.

— Vous trouvez ?

Sophie, la théière à la main, s'immobilisa.

— Bien sûr, répondit-elle d'un air amusé. Sinon, je ne l'aurais pas dit.

Benedict l'observa pendant qu'elle lui préparait sa tasse.

Tous ses gestes étaient empreints d'une grâce innée, et elle servait le thé comme si elle n'avait fait que cela toute sa vie.

Manifestement, on lui avait également enseigné l'art du *five o'clock tea* chez les généreux employeurs de sa mère. Ou peut-

être avait-elle longuement observé les dames de la maisonnée lors du rituel de l'après-midi. Benedict avait déjà remarqué que rien n'échappait à son œil de lynx.

156

Ils avaient assez souvent bu le thé ensemble pour qu'elle n'ait plus besoin de lui demander comment il prenait le sien.

Elle lui tendit sa tasse – un nuage de lait, pas de sucre – et déposa un assortiment de scones sur une petite assiette.

Servez-vous, ordonna Benedict en mordant dans un gâteau, et venez vous asseoir près de moi.

Elle parut de nouveau indécise, bien qu'elle eût d'ores et déjà accepté de prendre le thé avec lui. Cependant, il ne la brusqua pas. Sa patience fut récompensée par un doux soupir résigné, puis il vit Sophie tendre la main pour attraper une seconde tasse sur le plateau.

Une fois qu'elle se fut servie – deux cuillères de sucre, à peine un soupçon de lait –, elle s'assit près du lit, sur le fauteuil à haut dossier recouvert de velours, et but une gorgée tout en le regardant par-dessus le rebord de sa tasse.

— Vous ne voulez pas de biscuits ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— J'en ai mangé qui sortaient du four.

— Vous avez bien de la chance. Ils sont toujours meilleurs quand ils sont encore tout chauds.

Il en dévora un deuxième, épousseta les miettes tombées sur sa manche et se resservit.

— À quoi avez-vous occupé votre journée ?

— Vous voulez dire, depuis la dernière fois que je vous ai vu, il y a deux heures ?

Benedict lui décocha un regard éloquent, façon de lui faire comprendre qu'il n'avait pas l'intention de réagir à ses sarcasmes.

— J'ai aidé Mme Crabtree à la cuisine, reprit Sophie. Elle prépare un rôti de bœuf et m'a demandé de peler des pommes de terre. Ensuite, j'ai pris un livre dans votre bibliothèque et je suis allée lire dans le jardin.

— Ah, oui ? Et de quel livre s'agit-il ?

— D'un roman.

— Est-il bon ?

Elle esquissa un geste évasif.

— Oui, à condition d'aimer les histoires d'amour... ce qui est mon cas.

157

— Vous rêvez d'amour, mademoiselle Beckett ?

Elle rougit aussitôt.

— Voilà une question assez personnelle, ne trouvez-vous pas ?

Benedict haussa les épaules. Il s'apprêtait à répondre par quelques mots désinvoltes, tels que « cela valait la peine d'essayer », lorsqu'il vit son visage s'empourprer et ses yeux se baisser avec modestie. C'est alors que l'événement le plus inattendu se produisit.

Benedict comprit qu'il désirait cette femme.

Il la désirait follement, ardemment, passionnément.

Il n'aurait su dire pourquoi cela le surprenait. Évidemment, il la désirait ! Il était un homme comme les autres, après tout, et aucun mâle normalement constitué n'aurait pu passer un certain temps auprès d'une fille aussi jolie et espiègle que Sophie sans avoir envie de la mettre dans son lit ! Bon sang, il trouvait désirables la moitié des femmes qu'il rencontrait, même s'il n'éprouvait aucune urgence à passer à l'acte...

Dans le cas présent, toutefois, et avec cette femme- là, la situation était un peu différente. Il y avait urgence.

Benedict s'agita dans son lit, remonta les couvertures sur lui, chercha une position plus confortable.

— Êtes-vous mal installé ? s'inquiéta Sophie. Voulez-vous que je regonfle vos oreillers ?

Le premier réflexe de Benedict fut de répondre par l'affirmative afin de la prendre par les épaules lorsqu'elle se pencherait au-dessus de lui et d'assouvir sa faim d'elle, en mettant à profit, ce qui était bien pratique, le fait qu'ils seraient

déjà dans un lit.

Seulement, son intuition lui soufflait que son plan risquait de déplaire à la belle. Aussi se contenta-t-il de répondre :

— Tout va très bien.

Il tressaillit au son de sa voix, une octave trop haut.

Elle sourit et posa les yeux sur les biscuits.

— Tout compte fait, dit-elle, je crois que je vais me laisser tenter.

Benedict leva le bras pour lui permettre de se servir dans l'assiette qui, il s'en aperçut une seconde trop tard, était posée 158

sur ses cuisses. La vue de la petite main de Sophie se tendant vers cet endroit de son anatomie – même si ce n'était que dans l'innocente intention d'y attraper un gâteau – exerça aussitôt sur lui un effet des plus stimulants.

Il s'aperçut alors que, sous les couvertures, la situation venait de prendre un tour des plus... tendus. En hâte, il saisit l'assiette pour rétablir son équilibre.

— Cela vous ennuie-t-il si je mange le dernier...

— Faites donc ! coassa-t-il.

Elle referma les doigts sur le dernier gâteau au gingembre, puis elle fronça les sourcils d'un air inquiet.

— Vous avez meilleure mine, dit-elle en jetant un bref regard à son biscuit, mais votre voix ne s'améliore pas. Avez-vous mal à la gorge ?

Benedict sirota une gorgée de thé.

— Pas du tout. J'ai dû avaler une miette de travers.

— Oh ! Alors, il faut boire plus que cela. Cela va passer.

Elle posa sa tasse près d'elle.

— Voulez-vous que je vous fasse la lecture ?

— Oui ! répondit-il en froissant les couvertures autour de sa taille.

Elle risquait de vouloir retirer l'assiette stratégi-quement placée, et à ce moment-là, où en serait sa... situation ?

— Êtes-vous sûr que tout va bien ? insista-t-elle d'un ton désormais plus méfiant qu'alarmé.

Un sourire contraint étira les lèvres de Benedict.

— Certain.

— Bon, dit-elle en se levant. Qu'aimeriez-vous que je vous lise ?

— Ce que vous voulez, répondit-il avec un geste évasif de la main.

— De la poésie ?

— Parfait !

Il aurait accueilli avec un égal enthousiasme un ouvrage de botanique sur la toundra arctique.

Sophie se dirigea vers une bibliothèque encastrée dans le mur et parcourut tranquillement les rayonnages.

— Byron ? proposa-t-elle. Blake ?

159

— Blake, trancha Benedict d'un ton ferme.

Une heure de romantisme échevelé à la Byron, et il ne répondait plus de rien !

Elle retira un petit volume de l'étagère et retourna à son fauteuil, où elle s'assit dans un bruissement de son affreuse jupe.

Benedict fronça les sourcils, contrarié. Comment se faisait-il qu'il n'ait jamais remarqué la laideur de ce vêtement ? Certes, il n'égalait pas dans l'horreur celui que Mme Crabtree avait prêté à Sophie, mais il ne rendait nullement justice à celle qui la portait.

Il fallait acheter une nouvelle robe à Sophie. Bien sûr, elle refuserait. Sauf si, par exemple, ses vêtements étaient

accidentellement brûlés...

— Monsieur Bridgerton ?

Entendu, mais comment s'y prendre pour mettre le feu à ce chiffon ? Il faudrait d'abord que Sophie ne l'ait par sur elle, ce qui représentait tout de même un certain défi...

— Est-ce que vous m'écoutez ? insista Sophie.

— Hum ?

— Vous ne m'écoutez absolument pas.

— Désolé, admit-il. Veuillez me pardonner, je me suis laissé entraîner par mes pensées. Je vous en prie, continuez.

Elle reprit sa lecture. Afin de lui montrer à quel point il buvait ses paroles, Benedict concentra toute son attention sur ses lèvres. Grossière erreur ! comprit-il aussitôt.

Tout à coup, il ne voyait plus que sa bouche, ne pensait plus qu'à l'embrasser, et il sut – il sut de façon absolument certaine

– que si l'un d'entre eux ne quittait pas la pièce dans les trente secondes, il risquait de commettre un acte qu'aucune excuse ne pourrait effacer.

Il ne s'agissait pas de renoncer à séduire la délicieuse Mlle Beckett... mais de s'y prendre avec un peu plus de finesse.

— Ciel ! s'écria-t-il.

Sophie lui jeta un regard interloqué. Comment lui en vouloir ? Il avait l'air d'un parfait crétin ! Il n'avait pas dit

« Ciel ! » depuis des années – si cela lui était jamais arrivé...

Nom de nom, il devait ressembler à une vieille bigote !

160

— Il y a un problème ? s'enquit Sophie.

— Je viens de me rappeler... quelque chose, expliqua-t-il avec une désespérante maladresse.

Sophie l'interrogea du regard.

— Quelque chose que j'avais oublié, précisa-t-il.

— Les choses qu'on se rappelle, fit remarquer Sophie, qui semblait s'amuser follement, sont en général celles que l'on avait oubliées.

Benedict la fusilla du regard.

— J'aimerais rester seul un instant. Aussitôt, elle bondit sur ses pieds.

— Bien sûr, murmura-t-elle.

Benedict ravala un gémissement de dépit. Allons bon ! Voilà qu'il l'avait vexée, alors que la dernière chose qu'il souhaitait, c'était heurter ses sentiments. Tout ce qu'il voulait, c'était la faire partir avant de se jeter sur elle comme un sauvage.

— C'est... hum... personnel, précisa-t-il dans l'espoir d'adoucir la rudesse de ses paroles.

— Oh ! s'exclama-t-elle d'un air entendu. Voulez-vous que je vous apporte le pot de chambre ?

— Je peux très bien me débrouiller tout seul, grommela Benedict, oubliant qu'il n'avait que faire de l'objet en question.

Sophie hocha la tête et déposa le livre de poésie sur une console.

— Je vous laisse tranquille. Vous n'aurez qu'à tirer le cordon lorsque vous aurez besoin de moi.

— Je ne vais pas vous sonner comme une domestique, répliqua-t-il.

— Je *suis* une...

— Non ! riposta-t-il. Pas pour moi !

Il avait parlé d'un ton plus dur que nécessaire, mais il avait toujours méprisé les hommes qui abusaient des employées de maison sans défense. La seule idée de ressembler à l'un de ces grossiers personnages lui donnait des haut-le-cœur.

— D'accord, répondit-elle d'un ton exagérément soumis.

Puis elle le salua comme l'aurait fait une servante – dans la seule intention, il l'aurait juré, de le provoquer – et quitta la pièce.

161

À peine eut-elle refermé la porte derrière elle qu'il bondit de son lit et se rua à la fenêtre. Personne. Bien ! Il se débarrassa de sa robe de chambre, enfila à la hâte une chemise, des hauts-de-chausses et une veste, puis jeta un nouveau coup d'œil par la vitre. Toujours personne en vue. Parfait !

— Mes bottes, mes bottes... marmonna-t-il en balayant la pièce du regard.

Où diable étaient-elles passées ? Il ne cherchait pas ses bottes neuves mais celles qu'il enfilait quand il sortait marcher dans la boue. Ah ! Elles étaient là. Il les prit et les chaussa prestement.

Il revint à la fenêtre et l'ouvrit. Toujours personne.

Excellent ! Benedict passa une jambe par-dessus le rebord, puis la seconde, et referma les mains autour de la longue et solide branche d'orme qui venait frôler les carreaux. À présent, il ne lui restait plus qu'à se laisser glisser d'un souple balancement jusqu'au sol.

Et de là, à foncer vers le lac pour plonger dans ses eaux glacées.

— S'il avait besoin du pot de chambre, marmonna Sophie pour elle-même, il lui suffisait de me le demander. Je suis tout de même capable de le lui apporter !

Elle dévala l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée. Elle n'aurait su dire pourquoi elle était descendue – elle n'avait rien de précis à faire en bas –, mais sur le moment, cela avait été son premier réflexe.

Elle ne s'expliquait pas non plus pourquoi Benedict Bridgerton répugnait tant à la considérer comme ce qu'elle était : une domestique. Il lui répétait qu'elle n'était pas à son service et n'avait pas à travailler pour payer son séjour à *Mon Cottage*... mais en même temps, il s'obstinait à vouloir lui trouver une place parmi le personnel de sa mère !

S'il s'était contenté de la traiter en servante, elle n'aurait eu aucun mal à se souvenir qu'elle n'était qu'une fille de rien, alors que lui appartenait à l'une des plus riches et des plus influentes familles de la bonne société. Chaque fois qu'il s'adressait à elle 162

comme à une véritable personne (et l'expérience avait appris à Sophie que rares étaient les aristocrates capables d'un tel exploit), il faisait remonter à sa mémoire les souvenirs du bal masqué, de cette soirée magique durant laquelle elle avait été une beauté élégante et sophistiquée – une femme qui pouvait se permettre de rêver d'un avenir aux côtés de Benedict Bridgerton.

Il se comportait comme s'il l'avait prise en affection et appréciait réellement sa compagnie. Peut-être était-ce le cas...

mais c'était là l'aspect le plus cruel de la situation, car en agissant de la sorte, il n'en devenait que plus séduisant et l'entretenait dans l'idée qu'elle avait le droit de s'éprendre de lui. Sophie devait alors se rappeler fermement la réalité de sa position dans la société, et cela était profondément douloureux.

— Tiens ? Vous voilà, mademoiselle Sophie !

Levant les yeux des fissures du plancher qu'elle regardait sans les voir –, elle reconnut Mme Crabtree, qui descendait l'escalier.

— Eh bien, demanda Sophie, où en est ce rôti ?

— En bonne voie, répondit la gouvernante d'un air absent. Il manque peut-être un peu de carottes, mais je pense que cela ira.

Vous n'auriez pas vu M. Bridgerton ?

Surprise par cette question, Sophie cligna des yeux.

— Il était dans sa chambre il y a une minute.

— Eh bien, il n'y est plus.

— Je crois qu'il avait besoin d'utiliser le pot de chambre.

Mme Crabtree ne rougit pas un instant. Les domestiques échangeaient régulièrement de telles conversations au sujet de leurs employeurs.

— Ma foi, il en a peut-être eu besoin mais il ne s'en est pas servi, si vous voyez ce que je veux dire, déclara-t-elle. La chambre est aussi fraîche qu'un matin de printemps.

— Sophie haussa les sourcils.

— Et il ne s'y trouve plus ?

— Plus du tout !

— Je ne vois pas où il a pu aller.

— Mme Crabtree planta ses poings sur ses larges hanches.

163

— Je vais fouiller le rez-de-chaussée. Vous, essayez de voir s'il n'est pas quelque part là-haut. L'une de nous deux finira bien par le retrouver.

— Est-ce vraiment une bonne idée, madame Crabtree ? S'il a quitté sa chambre, il avait probablement une bonne raison.

Peut-être souhaite-t-il qu'on le laisse tranquille.

— Il est malade ! protesta la gouvernante.

— Sophie médita un instant ces paroles, songeant que le soi-disant malade avait une mine radieuse et ne paraissait pas le moins du monde fatigué.

— Je n'en jurerais pas, madame Crabtree, dit-elle finalement. Il me semble qu'il feint plutôt de l'être.

— Ne dites pas de sottises ! s'esclaffa la gouvernante. M.

Bridgerton ne ferait jamais une chose pareille !

— Sophie esquissa un geste fataliste.

— Moi non plus, je n'aurais pas cru cela de lui, mais entre nous, il a l'air d'aller nettement mieux depuis quelque temps.

— C'est mon tonique ! claironna Mme Crabtree en redressant fièrement le menton. Je vous avais bien dit qu'il était prodigieux !

— Non seulement Sophie avait vu M. Crabtree verser le cordial dans les rosiers, mais elle avait aussi remarqué le triste spectacle qu'avaient offert les arbustes les jours suivants.

Cependant, elle se força à sourire tout en acquiesçant d'un hochement de tête.

— Eh bien, moi, j'aimerais bien savoir où il est passé, reprit la gouvernante. Il est censé être au lit, et il le sait.

— Je suis sûre qu'il sera bientôt de retour, répondit Sophie d'un ton apaisant. En attendant, voulez-vous un coup de main à la cuisine ?

— Mme Crabtree secoua la tête.

— Non, merci. Le rôti est au four, il n'y a plus rien à faire. Et d'ailleurs, M. Bridgerton m'a grondée pour vous avoir laissée travailler.

— Mais...

— Il n'y a pas de « mais », coupa la gouvernante. Il a raison, bien entendu. Vous êtes une invitée, ici, et vous ne devriez pas avoir à lever le petit doigt.

164

— Je ne suis pas une invitée ! protesta Sophie.

— Ah, non ? Qu'êtes-vous donc, alors ?

— Sophie réfléchit à cela quelques instants.

— Je l'ignore, dit-elle finalement, mais ce qui est certain, c'est que je ne suis pas une invitée. Si c'était le cas, je serais... je serais...

— Elle tenta, sans grand succès, de mettre de l'ordre dans ses pensées et dans ses sentiments.

— Je suppose que je serais quelqu'un du même rang que mon hôte, ou à peu près. Je serais quelqu'un qui n'a jamais servi une autre personne, ni récuré son sol, ni vidé son pot de chambre. Je serais...

— Quelqu'un que le maître de maison a décidé de recevoir chez lui, répliqua Mme Crabtree. Vous pouvez faire ce qui vous plaît. Et cessez donc de vous rabaisser. Si M. Bridgerton a choisi de vous considérer comme son invitée, vous feriez mieux d'accepter sa décision et d'en profiter. Depuis quand n'avez-vous pas été obligée de travailler dur en échange d'un peu de confort ?

— Il est impossible qu'il me considère comme cela, insista Sophie. Si c'était le cas, il aurait fait appel à un chaperon pour préserver ma réputation.

— Comme si j'allais accepter qu'il se passe des choses inconvenantes sous mon toit ! s'offusqua la gouvernante.

— Vous rien ferez rien, bien entendu, assura Sophie, mais lorsque la réputation d'une jeune femme est en jeu, les apparences sont aussi importantes que les faits. Et aux yeux de la société, une gouvernante, si stricte et irréprochable soit-elle sur le plan moral, n'est pas un chaperon.

— Si c'est vrai, il vous faut de toute urgence un chaperon, mademoiselle Sophie !

— Je vous en prie ! Je n'ai nul besoin, pour la bonne et simple raison que je n'évolue pas dans les mêmes sphères que M. Bridgerton. On se moque bien qu'une domestique vive et travaille dans la maison d'un célibataire. La réputation de ce dernier n'en souffrira pas. Quant à la jeune femme, si elle a un prétendant, il ne se détournera pas d'elle pour autant.

Sophie haussa les épaules d'un geste fataliste.

165

— Ainsi va le monde, ajouta-t-elle. Et ainsi pense également M. Bridgerton, qu'il l'admette ou non. Car jamais il n'a laissé entendre que ma présence ici pouvait sembler inconvenante.

— Tout cela ne me plaît pas, décréta Mme Crabtree. Non, tout cela ne me plaît pas du tout !

Sophie se contenta de sourire. La gouvernante était tellement généreuse de se soucier d'elle !

— Je crois que je vais sortir me promener, dit-elle, puisque vous n'avez pas besoin d'aide à la cuisine. Et puisque mon statut dans cette maison reste indéterminé, ajouta-t-elle avec un sourire en coin. Je ne suis peut-être pas une invitée, mais c'est la première fois depuis des années que je ne suis pas une domestique, et j'ai bien l'intention de profiter de ce répit aussi longtemps qu'il durera.

— Mme Crabtree lui tapota affectueusement le bras.

— Excellente décision, mademoiselle Sophie. Rapportez-moi donc un joli bouquet.

Sophie lui sourit et se dirigea vers la porte. C'était une belle journée, inhabituellement chaude et ensoleillée ; le parfum des premières fleurs flottait dans l'air.

Sophie n'aurait su dire depuis combien de temps elle n'était pas sortie se promener pour le seul plaisir de savourer la douceur du jour.

— Benedict lui avait parlé d'un petit lac non loin de là.

Sophie songea qu'elle pourrait s'y rendre et peut-être même, si elle était assez audacieuse, plonger ses pieds dans l'eau.

Elle offrit son visage au soleil. Si l'air était tiède, l'eau devait être encore glacée en ce début du mois de mai. Cependant, cela lui ferait du bien. Tout ce qui était synonyme d'oisiveté et de paisible solitude ne pouvait que lui être bénéfique !

Elle demeura indécise un instant et regarda devant elle en fronçant les sourcils. Si sa mémoire était bonne, Benedict avait précisé que ce lac se trouvait au sud de *Mon Cottage*. Si elle marchait droit dans cette direction, elle devrait traverser un bois épais, mais un peu d'exercice serait le bienvenu.

Sophie se mit en chemin et entra dans la forêt. Elle enjamba des racines, puis écarta d'un geste insouciant de longues branches qui fouettèrent l'air derrière elle en retrouvant leur 166

place. Les rayons du soleil peinaient à trouer le dais de feuillage qui s'étendait au-dessus d'elle. Dans les bois, même au beau milieu de la journée, régnait une lueur de crépuscule.

Devant elle, Sophie aperçut une clairière, probablement l'endroit où se trouvait le lac. En approchant, elle vit les reflets du soleil à la surface de l'eau. Elle laissa échapper un soupir de soulagement. Elle avait pris la bonne direction !

Cependant, alors qu'elle poursuivait sa progression, elle entendit des bruits d'éclaboussures. Avec une déception mêlée d'une pointe de curiosité, elle comprit qu'elle n'était pas seule.

Elle ne se trouvait plus qu'à une dizaine de pas de la rive, aisément visible d'un éventuel nageur. Aussi se hâta-t-elle de se glisser derrière le tronc d'un large chêne. Si elle avait eu deux sous de bon sens, elle aurait fait demi-tour pour retourner en hâte vers la maison, mais elle ne put s'empêcher de se pencher sur le côté pour jeter un coup d'œil. Qui était assez fou pour se baigner dans un lac si tôt dans la saison ?

Et elle vit un homme.

Un homme *nu*.

Un homme nu qui n'était autre que...

Benedict ?

167

11

La guerre de Femmes de chambre fait rage à Londres.

Lady Penwood a traité Mme Featherington de voleuse éhontée et mal élevée devant pas moins de trois ladies de la meilleure société, parmi lesquelles la très populaire lady Violet Bridgerton.

L'intéressée a rétorqué en déclarant que la maison de lady Penwood était un baignoire, avant de citer les mauvais traitements dont a été victime sa femme de chambre (laquelle, comme l'a découvert votre dévouée chroniqueuse, ne se prénomme pas Estelle, contrairement à ce qu'on a peut entendre, et n'est absolument pas française, puisqu'elle s'appelle Beth et vient de Liverpool).

Lady Penwood a quitté la pièce furieuse, suivie de sa fille aînée, Mlle Rosamund Reeling. Sa cadette Posy (vêtue d'une calamiteuse robe verte), est restée assise, l'air navré, jusqu'à ce que sa mère revienne la prendre par le bras pour l'entraîner dehors.

Votre chroniqueuse n'a certes pas voix au chapitre quand au choix des invités aux manifestations mondaines, mais gageons que les Penwood n'assisteront pas à la prochaine soirée donnée par les Featherington.

La chronique mondaine de lady Whistledown, le 7 mai 1817.

C'était mal de rester là.

168

Très mal.

Vraiment très mal.

Cependant, Sophie ne bougea pas d'un pouce.

Elle gagna un gros rocher qu'ombrageait un large buisson et s'y assit sans quitter Benedict du regard.

Il était nu. Elle ne parvenait pas à y croire !

Heureusement, il était dans l'eau jusqu'à la taille.

Si elle avait été honnête envers elle-même, elle aurait plutôt dû dire : « *Malheureusement*, il était dans l'eau jusqu'à la taille. »

Sophie était aussi innocente que la première... eh bien, que la première innocente venue, mais enfin, elle était curieuse, et plus qu'à demi éprise de cet homme. Était-ce si mal d'espérer que le vent se lèverait, soulevant des vagues assez fortes pour repousser l'eau loin de son corps athlétique et la chasser ailleurs, n'importe où ?

D'accord, c'était mal. Elle était une très vilaine fille. Et elle s'en moquait éperdument.

Toute sa vie, Sophie avait choisi la voie de la prudence et de la sécurité. Une seule fois, elle avait oublié toutes ses craintes...

et cette nuit-là avait été la plus merveilleuse, la plus excitante, la plus extraordinaire de son existence.

Alors, elle décida de demeurer là où elle se trouvait, d'aller jusqu'au bout et de regarder ce qu'il y avait à voir. Qu'avait-elle à perdre ? Elle n'avait aucun travail, aucun projet d'avenir, à l'exception de la promesse de Benedict de lui trouver une place parmi la domesticité de sa mère (et son intuition lui disait que c'était là une très mauvaise idée).

Aussi resta-t-elle là, s'interdisant de bouger le moindre muscle, les yeux écarquillés.

Benedict n'avait jamais été superstitieux, et il ne pensait pas être doté d'un sixième sens, mais il lui était déjà arrivé, à une ou deux reprises, d'être la proie d'une inexplicable nervosité, née de l'impression confuse que *quelque chose* se préparait.

La première fois, c'était le jour où son père était mort. Il n'en avait jamais parlé à personne, pas même à son frère aîné, 169

Anthony, anéanti par la disparition du vicomte, mais cet après-midi-là, alors que son frère et lui, se livrant à quelque sotte course à cheval, galopaient à perdre haleine à travers les prairies du Kent, un soudain engourdissement avait envahi ses membres, tandis que son cœur se mettait à battre à tout rompre. La sensation n'était pas douloureuse à proprement parler, mais elle lui avait coupé le souffle, avant d'éveiller en lui la plus violente terreur qu'il eût jamais connue.

Bien entendu, il avait perdu la course. Difficile de tenir les rênes lorsque vos doigts refusent de vous obéir ! Il n'avait compris que de retour chez lui que sa peur était fondée. Son père était déjà mort, emporté par la piqûre d'une abeille.

Benedict avait encore du mal à comprendre qu'un homme dans la force de l'âge, doté d'une constitution aussi solide que le vicomte Bridgerton, ait pu succomber devant un si faible adversaire, mais il lui avait fallu se rendre à l'évidence.

La deuxième fois avait été très différente de la première.

C'était la nuit du bal masqué organisé par sa mère, juste avant qu'il croise le regard de la beauté en robe argent. Certes, la sensation s'était également emparée de tout son corps, mais au lieu d'un engourdissement, c'était un curieux pincement qu'il avait éprouvé, comme s'il revenait à la vie après des années de somnambulisme.

Puis il s'était retourné, il l'avait vue, et il avait su que c'était pour elle qu'il assistait à ce bal. Pour elle qu'il vivait en Angleterre. Pour elle qu'il était venu au monde.

Bien entendu, elle lui avait prouvé qu'il se trompait en disparaissant au douzième coup de minuit, mais sur le moment, il avait sincèrement cru qu'elle lui était destinée, et si elle lui en avait laissé l'occasion, il se serait employé à le lui démontrer.

Et voilà que, alors qu'il se tenait au beau milieu du lac, de l'eau jusqu'à la taille, il ressentait de nouveau cette étrange impression de revenir soudain à la vie. Une bouffée d'exaltation l'envahit, aussi délicieuse qu'excitante.

Comme avant. Comme le soir où il l'avait rencontrée.

Il allait se passer quelque chose. Quelqu'un allait surgir.

Sa vie était sur le point de basculer.

170

Et il était dans le plus simple appareil, se souvint- il alors en faisant la grimace. Cela ne mettait pas un homme à son avantage, à moins de se trouver entre des draps de satin, une tendre compagne à côté de lui.

Voire en dessous.

Il s'avança vers une zone plus profonde du lac, enfonçant ses pieds dans la vase qui tapissait le plan d'eau. L'eau lui montait à présent jusqu'à la poitrine. Il frissonnait de froid, mais au moins, il était décent.

Il parcourut la rive du regard, scrutant les hautes branches des arbres, fouillant les bosquets. Quelqu'un l'observait, c'était certain. Rien d'autre ne pouvait expliquer l'étrange picotement qui le parcourait à présent de la tête aux pieds.

Et s'il pouvait percevoir une telle sensation alors qu'il était immergé dans une eau si glaciale qu'il n'osait songer au spectacle qu'offrait en cet instant sa virilité (qui ne devait guère être dans son état le plus triomphant), c'était que le picotement était vraiment très puissant.

— Qui va là ? appela-t-il.

Pas de réponse. Il rien espérait pas vraiment, mais cela valait la peine d'essayer.

Plissant les yeux, il observa de nouveau la rive avec attention, tout en décrivant un tour sur lui- même, à l'affût du moindre mouvement. Il ne vit que le doux balancement des feuilles dans le vent, mais au terme de son examen, il commença à comprendre.

— Sophie ?

Un hoquet de surprise monta des fourrés, suivi d'une série de craquements et de froissements désordonnés.

— Sophie Beckett ! appela-t-il. Si vous vous sauvez, je vous promets que je vous suivrai, et je ne prendrai pas le temps de me rhabiller.

L'activité sonore en provenance de la rive se calma un peu.

— Non seulement je vous rattraperai, parce que je suis plus fort et plus rapide que vous, poursuivit- il, mais je risque d'être tenté de vous plaquer au sol, pour m'assurer que vous ne vous enfuirez pas.

Un silence total tomba sur le rivage.

171

— C'est bon, grommela-t-il. Montrez-vous.

Elle ne bougea pas.

— Sophie ? répéta-t-il.

Après quelques secondes, il entendit des pas hésitants. Puis il la vit, debout sur le bord du lac, dans cette horrible robe qu'il aurait voulu jeter au fond de la Tamise.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-il.

— Je me promenais. Et je pourrais vous retourner la question. Vous êtes censé être malade. Et ceci...

D'un geste, elle le désigna, ainsi que l'eau dans laquelle il était immergé.

— ... n'est probablement pas la thérapie la plus indiquée pour votre cas !

Il ignora ses remarques.

— Vous m'avez suivi ?

— Certainement pas ! riposta-t-elle, offusquée.

Il était tenté de la croire. Elle ne possédait pas, c'était manifeste, les talents d'actrice qui lui auraient permis de feindre tant de vertueuse indignation.

— Je ne suivrais jamais un homme jusqu'à un lieu de baignade, reprit-elle. Ce serait indécent !

Puis son visage s'empourpra, sans doute parce qu'elle savait aussi bien que lui que son argument n'avait aucune valeur : si elle avait réellement été soucieuse de préserver sa vertu, elle aurait fait demi-tour dès l'instant où elle l'avait vu.

Benedict sortit une main de l'eau et fit tourner son index tendu vers le bas, pour lui signifier de pivoter sur ses talons.

— Veuillez regarder ailleurs pendant que je sors et que je me rhabille, ordonna-t-il. Je n'en ai que pour un instant.

— Je vais plutôt rentrer, proposa-t-elle. Vous serez plus tranquille, et...

— Vous restez ici, coupa-t-il d'un ton ferme.

— Écoutez, je...

Il croisa les bras sur sa poitrine.

— Ai-je l'air d'être d'humeur à discuter ?

Sophie défia Benedict du regard.

— Si vous essayez de vous enfuir, l'avertit-il, je vous rattraperai.

172

Elle évalua la distance qui la séparait de lui, puis essaya de se souvenir du temps qu'il lui avait fallu pour venir de *Mon Cottage*. Si Benedict s'attardait pour passer ses vêtements, elle avait une chance de lui échapper. Mais dans le cas contraire...

— Sophie, reprit-il, je peux pratiquement voir la vapeur vous sortir des oreilles. Cessez d'épuiser vos neurones par des calculs inutiles et faites ce que je vous demande.

Elle tourna un pied – pour s'élancer vers la maison ou pour faire demi-tour, elle n'aurait su le dire.

— Dépêchons ! insista Benedict avec impatience.

Elle poussa un soupir agacé, croisa les bras à son tour et fit volte-face, avant de fixer du regard un trou dans un tronc d'arbre comme si sa vie en dépendait. Benedict Bridgerton s'affaira si bruyamment derrière elle qu'elle ne put s'empêcher de tendre l'oreille afin d'identifier chacun des sons qui retentissaient dans son dos. Là, il sortait de l'eau. Puis il cherchait son pantalon. Maintenant, il...

A quoi bon se torturer ? Elle avait une imagination redoutablement perverse, c'était indéniable.

Si seulement il l'avait laissée rentrer à la maison ! A présent, elle était obligée d'attendre, mortifiée, qu'il se rhabille. Il lui semblait que sa peau était en feu et que ses joues étaient passées par toutes les nuances du rouge. Jamais un gentleman ne l'aurait embarrassée de la sorte. Il l'aurait laissée s'enfuir et se réfugier dans sa chambre pendant trois bonnes journées, le temps d'oublier cet humiliant épisode.

Hélas ! Benedict Bridgerton était manifestement résolu à ne pas jouer les gentlemen cet après-midi. Elle avait à peine eu le temps de lever un pied – uniquement pour soulager un début de crampe, parole d'honneur ! - qu'il la menaçait d'une voix sévère :

— N'y pensez même pas.

— Vous faites erreur ! protesta-t-elle. J'avais simplement des fourmis dans le pied. Et dépêchez-vous un peu ! Personne ne met aussi longtemps à s'habiller.

— Ah, non ? demanda-t-il d'une voix aux inflexions paresseuses.

— Vous vous amusez à me torturer, marmonna-t-elle.

173

— Vous pouvez vous retourner si vous préférez, déclara-t-il d'un ton hilare. Je ne vous ai demandé de regarder ailleurs que pour préserver votre pudeur, pas la mienne.

— Je suis très bien ainsi.

Après quelques minutes qui lui parurent durer une éternité, elle l'entendit annoncer :

— Vous pouvez vous tourner, maintenant.

Sophie hésita, mal à l'aise. Avec son sens de l'humour tout personnel, il était bien capable de lui dire cela avant d'avoir fini de se vêtir.

Elle décida toutefois de lui faire confiance. Au demeurant, elle n'avait guère le choix. Elle pivota donc sur elle-même. À son grand soulagement –

teinté, à vrai dire, d'une pointe de dépit –

, elle constata qu'il était à présent habillé décentement, à l'exception des endroits où sa peau encore mouillée avait détrempé le tissu de ses vêtements.

— Pourquoi ne pas m'avoir laissée rentrer ? demanda-t-elle.

— Je voulais que vous restiez ici, dit-il simplement.

— Oui, mais pourquoi ?

Il esquissa un geste évasif.

— Aucune idée. Peut-être pour vous punir de m'avoir épié.

— Je ne vous ai pas...

Elle avait commencé à nier par réflexe, mais elle s'interrompit aussitôt. Bien sûr qu'elle l'avait épié !

— Vous voilà plus raisonnable, approuva-t-il.

Elle lui lança un regard noir. Elle aurait aimé trouver une cinglante repartie, mais son instinct lui disait que tout ce qui franchirait ses lèvres risquait de manquer dramatiquement d'esprit, aussi se réfugia-t-elle dans un prudent silence. Mieux valait passer pour une sotte muette que pour une sotte bavarde.

— C'est très mal de votre part d'espionner votre hôte, déclara-t-il en plantant ses poings sur ses hanches.

Par un tour de force qu'elle ne s'expliquait pas, il réussissait à sembler à la fois autoritaire et détendu.

— C'était tout à fait involontaire, marmonna-t-elle.

— Sur ce point, je vous crois, mais même si vous n'aviez pas l'intention de m'épier, il n'en reste pas moins que lorsque vous en avez eu l'occasion, vous l'avez saisie.

174

— Me blâmez-vous ?

Il lui adressa un sourire narquois.

— Pas du tout. J'en aurais fait autant.

Elle le regarda, bouche bée.

— Oh, ne feignez pas d'être offensée, ajouta-t-il.

— Je ne fais pas semblant !

Il s'approcha d'elle.

— Pour être franc, votre curiosité me flatte.

— C'était une curiosité purement académique, s'écria-t-elle.

Je vous l'assure !

Une ombre sarcastique passa sur le visage de Benedict.

— Si je comprends bien, vous êtes en train de me dire que vous auriez épié n'importe quel homme que vous auriez surpris à la baignade ?

— En aucun cas !

— Donc, reprit-il d'une voix traînante en s'adossant à un arbre, je suis flatté.

— Eh bien, maintenant que nous avons réglé cette question, répliqua Sophie avec un petit reniflement de mépris, je rentre.

Elle n'avait pas fait deux pas que, tendant brusquement le bras, il referma ses doigts sur un pan de sa robe.

— Je ne crois pas, dit-il.

Sophie pivota sur elle-même avec un soupir de lassitude.

— Vous m'avez déjà embarrassée d'une manière impardonnable. Que voulez-vous de moi, à la fin ?

D'un geste lent, il l'attira à lui.

— Voilà une excellente question, murmura-t-il.

Sophie tenta de résister, en vain. Elle n'était pas de taille à lutter contre lui ! Elle vacilla, se rétablit... et s'aperçut qu'elle n'était plus qu'à quelques pouces de lui. L'air lui parut soudain brûlant, suffocant. Sa peau était parcourue de picotements, son cœur battait la chamade, tandis que l'infamieux Benedict Bridgerton la dévorait du regard, soudain immobile, sans se décider à la plaquer tout à fait contre lui.

— Benedict ? chuchota-t-elle, oubliant qu'elle n'était pas censée faire preuve d'une telle familiarité.

175

Il sourit. C'était un petit sourire de triomphe, qui fit courir un long frisson le long de son dos, et jusqu'à des régions plus mystérieuses de sa personne.

— J'aime quand vous m'appellez par mon prénom.

— Cela m'a échappé.

Il effleura ses lèvres du bout du doigt.

— Chut, la gronda-t-il doucement. Je ne veux pas le savoir.

Ignorez-vous donc qu'un homme n'a aucune envie d'entendre ce genre de chose ?

— Je n'ai aucune expérience des hommes.

— Là ! *Voilà* ce qu'un homme a envie d'entendre.

— Vraiment ? demanda-t-elle, guère convaincue.

Elle savait que les hommes voulaient une épouse inexpérimentée, mais ce n'était pas là le statut que Benedict envisageait pour elle.

Il lui effleura la joue.

— Voilà ce que j'ai envie de *vous* entendre dire.

Sophie laissa échapper un petit soupir de stupeur.

Il allait l'embrasser.

Il allait l'embrasser ! C'était l'événement le plus extraordinaire et le plus épouvantable qui pouvait lui arriver.

Et elle ne désirait rien de plus au monde... même si elle savait qu'elle le regretterait dès le lendemain. Elle émit un petit rire désabusé. Qui croyait-elle tromper ? Elle savait qu'elle le regretterait dans les dix minutes... mais elle avait passé deux années entières à chérir les quelques instants durant lesquels Benedict l'avait tenue dans ses bras, et tout à coup, elle n'était pas certaine d'avoir le courage de vivre le reste de sa vie sans un autre souvenir pour réchauffer son cœur.

La main de Benedict passa de sa joue à sa tempe, avant de souligner la courbe de son sourcil, qu'il ébouriffa en descendant vers l'arête de son nez.

— Vous êtes si jolie, dit-il très doucement. Comme une fée d'un livre d'histoires... Parfois, je me dis que vous ne pouvez pas être réelle.

Pour toute réponse, le souffle de Sophie s'accéléra.

— Je crois que je vais vous embrasser, murmura-t-il.

— Vous *croyez* ?

176

— Je crois que je dois vous embrasser, reprit-il, comme s'il était le premier surpris par ses paroles. C'est un peu comme respirer. On n'a pas vraiment le choix.

Le baiser de Benedict fut d'une infinie tendresse. Ses lèvres effleurèrent les siennes en une caresse plus légère que celle d'une plume, avant de les frotter doucement. C'était tout simplement bouleversant... mais il y avait autre chose. Quelque chose qui lui faisait tourner la tête et annihilait toute sa volonté.

Sophie le prit par les épaules en se demandant pourquoi elle se sentait soudain saisie de vertiges et désorientée... et enfin, elle comprit.

C'était comme la première fois.

Sa façon de frotter ses lèvres contre les siennes, avec une douceur inouïe ; de s'approcher d'elle à pas de loup, sans jamais s'imposer... Exactement comme au bal masqué ! Après deux ans de folles rêveries, Sophie revivait enfin les instants les plus merveilleux de son existence.

— Vous pleurez, dit-il en lui caressant la joue.

Sophie battit des paupières, avant de porter une main à ses yeux pour essuyer les larmes qu'elle n'avait même pas senties couler.

— Voulez-vous que j'arrête ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête. Non, elle ne voulait pas qu'il s'arrête.

Elle voulait qu'il l'embrasse comme il l'avait fait au bal costumé, d'abord avec légèreté, puis avec plus de passion. Elle voulait qu'il l'embrasse de nouveau, parce que cette fois, le gong ne sonnerait pas minuit et qu'elle ne serait pas obligée de s'enfuir.

Elle voulait qu'il sache qu'elle était l'inconnue en robe argent. Et, en même temps, elle priait avec l'énergie du désespoir pour qu'il ne la reconnaisse jamais. Elle ne savait plus où elle en était. Et...

Et il l'embrassa.

Il l'embrassa pour de bon, prenant sa bouche pour un baiser profond, avec toute la passion, toute l'ardeur dont une femme pouvait rêver. Soudain, elle se sentait belle, précieuse.

Respectable. Car il la traitait comme une femme, non comme une souillon à son service, et jusqu'à cet instant précis, elle n'avait pas mesuré à quel point cela lui manquait. Les gens du 177

beau monde ne voyaient pas leurs domestiques, ils ne les entendaient pas, et lorsqu'ils devaient parler avec eux, ils limitaient l'échange au strict minimum.

Sous les baisers de Benedict Bridgerton, elle était de nouveau une personne à part entière, bien réelle.

Car il l'embrassait avec tout son corps, avec toute son âme.

Son baiser, d'abord léger et plein de respect, s'était soudain fait plus exigeant, plus impérieux. Ses mains, si larges et fortes qu'elles semblaient couvrir la moitié de son dos, la plaquaient contre lui avec une telle ardeur qu'elle en avait le souffle coupé.

Et son corps... Au nom du Ciel, cette façon qu'il avait de se presser contre elle, cette fièvre qui semblait le posséder et se communiquait à présent à elle... Cela aurait dû être interdit par la loi !

Il la faisait trembler. Il la faisait fondre.

Il éveillait en elle une irrépressible envie de se donner à lui, alors qu'elle s'était bien juré de ne jamais accepter cela en dehors des liens sacrés du mariage.

— Sophie, murmura-t-il d'une voix aux accents rauques, ses lèvres toujours sur les siennes. Jamais je n'ai ressenti...

Elle tressaillit. Elle aurait juré qu'il avait failli dire que jamais il n'avait ressenti cela auparavant, et elle ne savait qu'en penser.

D'un côté, l'idée d'être la seule femme capable d'exercer sur lui un tel attrait, de le rendre fou de désir, l'enchantait...

D'un autre côté, il l'avait *déjà* embrassée. N'avait-il pas éprouvé les mêmes émotions, alors ? Par le Ciel, elle était jalouse d'elle-même ! Il s'écarta légèrement d'elle.

— Qu'y a-t-il ? Sophie secoua la tête.

— Rien.

Il glissa un doigt sous son menton pour l'obliger à lever le visage vers lui.

— Ne me mentez pas, Sophie. Que se passe-t-il ?

— Je suis... juste un peu nerveuse, balbutia-t-elle. C'est tout.

Il fronça les sourcils d'un air méfiant.

— En êtes-vous bien sûre ?

— Tout à fait.

178

Puis, s'arrachant soudain à son étreinte, elle s'éloigna de quelques pas et croisa les bras.

— Je... je ne suis pas ce genre de fille, vous savez.

Benedict la regarda se détourner et baisser la tête d'un air malheureux.

— Je sais, répondit-il très doucement.

Elle accueillit ses paroles par un rire bref. Même s'il ne pouvait voir son visage, il n'avait aucun mal à imaginer son expression.

— Cela transparait dans chacun de vos gestes, ajouta-t-il.

Elle ne se retourna pas, ne répondit pas. Et soudain, avant d'avoir eu le temps de comprendre ce qu'il disait, Benedict s'entendit formuler la question la plus inattendue qui soit.

— Qui êtes-vous, Sophie ? Qui êtes-vous vraiment ? Elle lui tournait toujours le dos.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle dans un souffle.

— Vous n'êtes pas ce que vous prétendez être, expliqua Benedict. Vous parlez trop bien pour une domestique.

— Est-ce un crime de vouloir s'exprimer correctement ?

rétorqua-t-elle en jouant nerveusement avec un pli de sa jupe.

On ne va pas très loin, dans ce pays, avec un accent vulgaire.

— On pourrait vous objecter, répondit-il avec toute la délicatesse dont il était capable, que vous n'êtes pas allée très loin malgré votre accent raffiné.

Elle tendit les bras le long de ses flancs, les poings fermés.

Puis, alors qu'il attendait toujours sa réponse, elle s'éloigna.

— Attendez !

En trois bonds, il l'avait rattrapée et saisie par le poignet. Il la fit pivoter vers lui d'un geste ferme.

— Ne partez pas, ajouta-t-il.

— Je n'ai pas pour habitude de rester en compagnie des gens qui m'insultent.

Benedict tressaillit. Jamais il ne pourrait oublier l'expression de désespoir qui se lisait au fond de ses yeux en cet instant.

— Je ne voulais pas vous offenser, et vous le savez très bien.

J'énonçais un simple fait. Vous n'êtes pas née pour être 179

domestique, Sophie. C'est une évidence pour moi, et cela devrait l'être aussi pour vous.

Elle laissa échapper un petit rire dur et sans joie qu'il n'aurait jamais imaginé chez elle.

— Que me suggérez-vous, monsieur Bridgerton ? De trouver une place de gouvernante ?

Benedict songea que c'était là une bonne idée. Il s'apprêtait à le lui dire lorsqu'elle reprit :

— Qui, à votre avis, voudra m'engager ?

— Eh bien...

— Personne ! coupa-t-elle. Personne ne voudra de moi. Non seulement je n'ai aucune référence, mais je suis beaucoup trop jeune.

— Et beaucoup trop jolie, ajouta-t-il.

Benedict ne s'était jamais interrogé à ce sujet, mais à présent qu'il y songeait, le recrutement d'une gouvernante était en général du ressort de la maîtresse de maison. C'était une question de bon sens : aucune épouse et mère de famille n'était disposée à faire entrer dans son foyer une aussi jolie fille. Il suffisait de se rappeler ce que Sophie avait enduré chez les Cavender !

— Vous pourriez être camériste, dit-il. Au moins, vous n'auriez pas à vider des pots de chambre.

— Vous seriez surpris, marmonna-t-elle.

— Dame de compagnie pour une personne âgée ? proposa-t-il.

Sophie poussa un soupir si las, si désabusé que Benedict en eut le cœur brisé.

— C'est très généreux de votre part d'essayer de m'aider, dit-elle, mais j'ai déjà envisagé toutes ces possibilités. Et quoi qu'il en soit, vous n'êtes pas responsable de moi.

— Je pourrais l'être.

Elle lui décocha un regard stupéfait.

Et, tout à coup, Benedict comprit qu'il voulait cette femme.

Il y avait entre elle et lui un lien étrange, inexplicable, qu'il n'avait ressenti qu'une fois dans sa vie, avec la belle inconnue du bal masqué. Mais celle-ci avait disparu, s'était volatilisée dans la nuit de Londres, tandis que Sophie, elle, était bien là.

réelle. Il était las des rêves sans espoir. Il voulait quelqu'un qu'il puisse voir, qu'il puisse toucher.

En outre, elle avait besoin de lui. Elle n'avait pas encore conscience, mais c'était bel et bien le cas. Benedict la prit par la main et l'attira à lui, lui faisant perdre l'équilibre. Aussitôt, il referma ses bras autour d'elle et la garda serrée contre lui.

— Monsieur Bridgerton ! protesta-t-elle.

— Benedict, rectifia-t-il, ses lèvres contre son oreille.

— Laissez-moi...

— Dites mon prénom, insista-t-il.

Il pouvait se montrer extrêmement têtu quand il le voulait, et il n'avait pas l'intention de la libérer avant de l'avoir entendue l'appeler par son nom de baptême.

Peut-être pas non plus *après*, en vérité.

— Benedict, dit-elle enfin, je...

— Chut !

Il la fit taire d'un baiser et lui mordit la lèvre avec délicatesse. Lorsqu'elle cessa de se débattre, il s'écarta légèrement d'elle, juste assez pour plonger son regard dans le sien. Dans la lumière dorée de cette fin d'après-midi, ses iris prenaient des reflets d'un vert si intense, si profond qu'il aurait pu s'y noyer.

— Je veux que vous rentriez à Londres avec moi, murmura-t-il, sans même réfléchir à ses paroles. Venez vivre chez moi.

Elle le dévisagea d'un air déconcerté.

— Soyez à moi, reprit-il d'une voix aux inflexions brûlantes.

Soyez à moi tout de suite. Soyez à moi pour toujours. Je vous donnerai tout ce que vous voudrez. Je ne vous demande rien d'autre en retour... que vous.

181

12

Les spéculations vont bon train au sujet de la disparition de Benedict Bridgerton. D'après Éloïse Bridgerton – qui, étant sa sœur, est censée être bien informée –, il aurait dû rentrer depuis plusieurs jours.

Seulement, comme Mlle Éloïse sera sans doute la première à l'admettre, un homme de l'âge et de la stature de M.

Bridgerton n'a pas de comptes à rendre à sa sœur cadette.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, le 9 mai 1817.

— Vous voulez faire de moi votre maîtresse, déclara froidement Sophie.

Benedict parut surpris, mais elle n'aurait su dire si c'était parce que cela était évident, ou parce qu'il désapprouvait sa façon de présenter la situation.

— Je vous veux auprès de moi, rectifia-t-il.

Malgré le chagrin que lui causait cette conversation, Sophie s'aperçut qu'elle n'était pas loin de sourire.

— En quoi est-ce différent du fait de me prendre comme maîtresse ? demanda-t-elle d'une voix tendue.

— Je ne sais pas, répondit-il.

Il semblait perdre patience.

— Est-ce donc si important ?

— Pour moi, oui.

182

— Très bien, reprit-il d'un ton sec. Très bien, alors soyez ma maîtresse, et acceptez *ceci*.

Sophie n'eut même pas le temps de protester. Benedict venait de s'emparer de ses lèvres avec une telle fougue qu'elle fut saisie de vertiges. Ses jambes ne la portaient plus. Jamais il ne l'avait embrassée de la sorte, si ardemment qu'il en devenait presque brutal, comme s'il était en colère.

Ce n'était plus un baiser, c'était un assaut ! Les mains de Benedict couraient sur elle en un ballet sauvage et primitif, caressant ses seins, encerclant sa taille, se glissant même sous ses jupes...

Et pendant tout ce temps, il la serrait si fort contre lui qu'elle avait l'impression qu'ils ne faisaient plus qu'un.

— Je vous veux, gémit-il en nichant ses lèvres au creux de sa gorge. Je vous veux tout de suite. Je vous veux ici.

— Benedict...

— Je vous veux dans mon lit, poursuivit-il de la même voix étranglée par le désir. Je vous veux demain. Et je vous veux le jour d'après.

Sophie n'était pas une sainte. Peu à peu, ses défenses faiblissaient. Elle tendit le cou pour mieux s'offrir à ses baisers.

C'était si enivrant de sentir ses lèvres sur sa peau ! Elle était parcourue de picotements et de frissons, qui la gagnaient peu à peu jusqu'aux fibres les plus profondes de son être, éveillant en elle une folle envie de lui appartenir. Oh, qu'elle regrettait tout ce qu'elle n'aurait jamais, et qu'elle maudissait ce qu'elle avait !

Sophie n'aurait su dire comment cela arriva, mais elle s'aperçut soudain qu'elle avait roulé sur la mousse. Benedict était toujours auprès d'elle... *sur* elle. Il était solide, viril, et en cet instant, il était à elle. La petite part de l'esprit de Sophie qui fonctionnait encore lui criait de mettre un terme à cette folie, mais, hélas, elle n'en avait pas le courage. Pas encore.

Elle avait trop souvent rêvé de lui, l'avait trop souvent imaginé, dans l'espoir de se souvenir de l'odeur de sa peau ou du timbre de sa voix. Elle avait passé trop de nuits en solitaire avec son fantôme pour seul compagnon.

183

Elle s'était nourrie de ses songes d'une vie meilleure, mais jusqu'alors, aucun d'entre eux ne s'était réalisé. Elle ne laisserait pas passer l'instant magique qui s'offrait à elle.

— Benedict, chuchota-t-elle.

Elle passa la main dans ses cheveux soyeux. Comme s'il ne venait pas de lui demander d'être sa maîtresse. Comme si elle était une autre femme, n'importe laquelle...

N'importe qui d'autre que la bâtarde d'un comte décédé, sans autres moyens de subvenir à ses propres besoins que de servir les autres !

Ses murmures semblèrent enhardir Benedict, dont la main, qui s'était longuement attardée sur son genou, remonta plus haut, pressant sa cuisse, là où sa peau devenait plus douce. Des années de labeur l'avaient musclée et amincie, lui faisant perdre ses rondeurs sensuelles, mais Benedict devait tout de même la trouver à son goût, car elle entendit son cœur battre plus fort, tandis que son souffle se faisait plus rauque, plus saccadé.

— Sophie, Sophie, Sophie, gémit-il en embrassant son visage jusqu'à ce que ses lèvres trouvent sa bouche. J'ai besoin de vous.

Il plaqua son bassin contre le sien avec fièvre.

— Comprenez-vous à quel point j'ai besoin de vous ?

— Moi aussi, j'ai besoin de vous, avoua-t-elle d'une voix brisée.

Elle disait vrai. Le feu qui avait couvé tant d'années dans ses veines s'était fait brasier au contact de Benedict, et ses caresses l'attisaient encore, menaçant de la consumer tout entière.

Il referma les doigts sur les grossiers boutons de sa robe, dans son dos.

— Je vais brûler ceci, déclara-t-il, tandis que son autre main allait et venait sur son genou. Je vous couvrirai de soie et de satin.

Il approcha ses lèvres de son oreille, dont il mordilla délicatement le lobe, avant de donner un petit coup de langue là où sa peau était si tendre, à la naissance de sa joue.

— Et ensuite, je vous déshabillerai, ajouta-t-il.

Sophie se raidit entre ses bras. Il avait prononcé les seules paroles qui pouvaient lui rappeler pourquoi elle était là, offerte 184

à ses baisers. Il n'agissait pas par amour, sous l'influence des tendres émotions dont elle avait rêvé, mais par désir. Il n'avait d'autre dessein que de faire d'elle une femme entretenue.

Exactement comme l'avait été la mère de Sophie.

Et par le Ciel, que l'idée était tentante ! Diaboliquement tentante ! Il lui offrait une vie de confort et de plaisir, une vie auprès de lui.

Au prix de sa conscience.

Quoique... Ce n'était pas vraiment là que résidait le problème. Sophie aurait pu s'accommoder d'être la maîtresse d'un homme. Cette situation présentait nettement plus d'avantages – et comment une vie auprès de Benedict aurait-elle pu ne pas en être un ? - que d'inconvénients. En revanche, si elle pouvait prendre cette décision pour elle-même, au risque de ruiner sa réputation, elle refusait d'infliger cela à un enfant. Car il y en aurait, nécessairement. Tôt ou tard, toutes les maîtresses avaient des enfants...

Dans un sanglot désespéré, elle le repoussa et s'arracha à son étreinte. Puis, roulant sur le côté, elle s'appuya sur ses mains et sur ses genoux, fit une pause pour reprendre son souffle et se redressa sur ses pieds.

— Je ne peux pas faire cela, Benedict, déclarat-elle, incapable de soutenir son regard.

— Pourquoi donc ? grommela-t-il.

— Je refuse d'être votre maîtresse.

Il se leva à son tour.

— Et pour quelle raison ?

Quelque chose en lui aiguillonna sa colère. Peut-être son ton arrogant, à moins que ce ne fût son attitude insolente...

— Parce que je n'en ai pas envie.

Il fronça les sourcils d'un air plus contrarié que soupçonneux.

— Ce n'est pas l'impression que vous donniez il y a à peine une minute.

— Ne soyez pas injuste, répondit-elle à voix basse. Je ne réfléchissais pas.

Il redressa le menton en un geste irrité.

— Personne ne vous demande de réfléchir.

185

De fait, Benedict s'y entendait, à l'empêcher de réfléchir !

songea Sophie, rouge de confusion, en rattachant les boutons de sa robe. Dire qu'elle avait failli jeter aux orties tous ses vœux de sagesse et de conduite irréprochable pour un seul instant d'ivresse !

— Quoi qu'il en soit, je ne serai pas votre maîtresse, insistat-elle.

Peut-être, à force de le répéter, finirait-elle par s'en convaincre assez pour trouver la force de lui résister ?

— De quoi allez-vous vivre ? demanda-t-il d'un ton furieux.

De votre travail de domestique ?

— Si je le dois, oui.

— Vous préférez servir les autres – polir leur argenterie, vider leurs fichus pots de chambre – plutôt que de vivre avec moi ?

Sophie ne répondit que par un seul mot, d'une voix grave et sincère.

— Oui.

Un éclair de fureur passa dans les yeux de Benedict.

— Je ne vous crois pas. Personne ne ferait un tel choix.

— Eh bien, moi, si.

— Vous êtes une écervelée. Sophie ne daigna pas répondre.

— Mesurez-vous bien tout ce à quoi vous renoncez ? insistat-il, levant les mains en l'air avec irritation.

Sophie comprit alors qu'elle l'avait vexé. Elle l'avait atteint dans son amour-propre, et il réagissait comme un fauve blessé.

Elle se contenta de hocher la tête.

— Je peux vous offrir tout ce qui vous plaira, poursuivit-il d'un ton sec. Des vêtements, des bijoux... Non, vous vous en moquez. Je peux vous donner un toit, ce qui est bien plus que vous n'avez actuellement.

— C'est exact, répondit-elle avec calme.

— Il se pencha vers elle, le regard brillant de fièvre. I Manque ponctuation

Je peux tout vous donner.

Par miracle, Sophie ne fléchit pas. Par miracle, elle ne pleura pas. Et par miracle, sa voix ne trembla pas lorsqu'elle répondit :

186

— Si vous croyez que cela représente tout, vous ne pouvez effectivement pas comprendre pourquoi je dois refuser votre proposition.

Elle recula d'un pas, impatiente de retourner au j cottage pour y prendre ses quelques affaires, mais f Benedict ne semblait pas l'entendre de cette oreille, I car il la rappela d'une voix impérieuse.

— Où allez-vous comme cela ?

— Faire mon sac.

— Et où irez-vous donc, avec votre sac ? Sophie le regarda, bouche bée. Il ne s'imaginait tout de même pas qu'elle allait rester ?

— Avez-vous un emploi ? poursuivit-il. Un endroit où aller ?

— Non, admit-elle, mais...

Il la regarda, les poings sur les hanches.

— Et vous croyez que je vais vous laisser partir comme cela, sans un sou en poche, sans aucun projet ?

De surprise, Sophie se mit à battre des cils.

— Ma foi, je... balbutia-t-elle. Je n'ai pas réfléchi à...

— En effet, rétorqua-t-il. Vous n'avez pas réfléchi.

Elle le considéra, incrédule, les yeux écarquillés les lèvres entrouvertes.

— Avez-vous seulement idée des dangers qui menacent une jeune femme solitaire, dans ce monde ? gronda-t-il.

— Eh bien... oui, articula-t-elle avec difficulté. Je crois que oui.

S'il l'entendit, il n'en donna aucun signe, car il se lança dans une longue tirade où il était question d'« hommes qui profitent de la situation », de « femmes vulnérables », et de « destins pires que la mort ». Sophie ne l'aurait pas juré, mais il lui sembla également entendre les mots « rôti de bœuf » et

« pudding » - vers le milieu de son sermon, elle perdit toute faculté de concentrer son attention sur ses paroles. Elle ne pouvait que regarder ses lèvres et écouter les intonations de sa voix en se disant que, pour un homme qu'elle venait d'éconduire, il semblait remarquablement soucieux de son bien-

être et de sa sécurité.

187

— Avez-vous compris un mot de ce que je viens de vous dire ? lui demanda-t-il enfin.

Incapable de se décider entre secouer et hocher la tête, Sophie exécuta une improbable combinaison des deux mouvements. Benedict laissa échapper un juron étouffé.

— C'est entendu, alors, déclara-t-il. Vous m'accompagnez à Londres.

Ces paroles la tirèrent de sa torpeur.

— Je viens de vous dire qu'il n'en était pas question !

— Vous n'êtes pas obligée d'être ma maîtresse, mau- gréa-t-il, mais je ne vous laisserai pas vous débrouiller toute seule.

— J'y arrivais très convenablement avant de vous rencontrer, rétorqua Sophie.

— Très convenablement ? répéta-t-il. Chez les Cavender ?

Vous trouviez la situation *convenable* ?

— Vous êtes injuste !

— Et vous, vous êtes stupide !

Benedict trouvait l'argument des plus sensés, bien que d'une franchise peut-être un peu brutale, mais Sophie n'était manifestement pas d'accord. Avant d'avoir eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait, il s'étala de tout son long dans la poussière, renversé par un surprenant coup du droit expédié par Sophie.

— Ne me dites plus jamais que je suis stupide, siffla-t-elle entre ses dents.

Benedict, qui voyait double, battit des paupières afin d'ajuster sa vision.

— Je ne vous ai pas...

— Si ! répliqua-t-elle d'une voix furieuse.

Puis elle pivota sur ses talons. En un éclair, Benedict comprit qu'il n'avait qu'une façon de l'arrêter. Dans l'état de confusion qui était le sien, il n'était pas en mesure de bondir sur ses pieds, aussi la saisit-il par la cheville de ses deux mains, la faisant rouler sur le sol devant lui.

Une manœuvre tout à fait indigne d'un gentleman, songea-t-il, mais elle ne lui laissait pas le choix. Et c'était elle qui avait frappé la première.

— Vous n'irez nulle part ! gronda-t-il.

188

Sophie releva la tête et essuya ses lèvres couvertes de poussière.

— Je n'arrive pas à croire que vous ayez fait cela, dit-elle d'un ton vibrant de mépris.

Lâchant son pied, Benedict se redressa à demi.

— Vous devriez, pourtant.

— Vous avez...

Il leva une main en signe de paix.

— Ne dites rien pour l'instant. Je vous en supplie.

Elle ouvrit des yeux ronds de surprise.

— Vous me suppliez ?

— J'entends votre voix, déclara-t-il, donc j'en déduis que vous continuez à parler.

— Vous...

— Et pour ce qui est de vous supplier, coupa-t-il de nouveau, je vous assure qu'il ne s'agissait que d'une figure de style.

Elle tenta de protester, puis sembla renoncer et pinça les lèvres en lui jetant le regard buté d'une enfant de trois ans. Avec un bref soupir, Benedict lui tendit la main. Elle était tout de même assise dans la poussière et semblait en concevoir une certaine contrariété.

Elle considéra sa main d'un air d'absolu dégoût, puis releva les yeux vers lui et lui décocha un regard si féroce que Benedict se demanda s'il ne s'était pas soudain métamorphosé en monstre. Toujours sans un mot, elle se leva toute seule, ignorant superbement son aide.

— A votre guise, murmura-t-il.

— La formule n'est pas très heureuse, bougonnat-elle en s'éloignant.

Benedict étant cette fois déjà debout, il ne ressentit pas la nécessité de recourir à des moyens radicaux pour la retenir. Il s'élança à sa suite, en prenant soin de rester scrupuleusement deux pas derrière elle. Après une bonne minute de ce manège, il la vit faire volte-face.

— Veuillez avoir l'amabilité de me laisser seule, ordonna-t-elle.

— Je ne peux pas, j'en ai bien peur.

189

— Vous ne pouvez pas, ou vous ne voulez pas ?

Il réfléchit quelques instants.

— Je ne peux pas. J'en suis incapable.

Elle lui jeta un regard noir et se remit en marche.

— J'ai autant de difficulté que vous à le croire, déclara Benedict en lui emboîtant le pas.

De nouveau, elle fit halte et se retourna.

— Arrêtez cela.

— Désolé, c'est plus fort que moi, répondit-il en haussant les épaules, fataliste. Je refuse absolument de vous laisser partir.

— Vous refusez absolument, ou vous en êtes incapable ? Il faudrait savoir !

— Je ne vous ai pas arrachée aux sales pattes de Cavender pour vous laisser gâcher votre vie.

— Ce n'est pas à vous d'en décider.

Un point pour elle ! songea Benedict. Toutefois, il n'était pas d'humeur à le reconnaître à haute voix.

— Possible, admit-il, mais je vais tout de même prendre cette liberté. Vous venez à Londres avec moi. La discussion est close.

— Vous essayez de me punir parce que j'ai repoussé vos avances ?

— Non, répondit-il, pensif. Pas du tout. Oh, j'aimerais le faire, et j'irai même jusqu'à dire que vous avez amplement mérité une bonne correction, mais ce n'est pas pour cette raison que j'agis ainsi.

— Dans ce cas, pourquoi ?

— Pour votre bien.

— C'est bien le plus condescendant, le plus paternaliste des arguments que j'aie jamais...

— Je suis sûr que vous avez raison, coupa-t-il. Néanmoins, en l'occurrence, je sais ce qui est le mieux pour vous, ce qui n'est manifestement pas votre cas, aussi... Hé ! Je vous interdis de me frapper !

Sophie baissa les yeux vers son poing et s'aperçut qu'il était solidement fermé, prêt à s'abattre. Cet homme avait fait d'elle un monstre, il n'y avait pas d'autre explication ! Jamais elle

n'avait eu de geste violent envers qui que ce soit, et cependant, elle s'apprêtait à le frapper pour la deuxième fois de la journée.

Le regard fixé sur sa main, elle déplaça lentement les doigts et les étira, tels les bras d'une étoile de mer, pendant qu'elle comptait mentalement jusqu'à trois.

— De quelle façon entendez-vous m'empêcher d'aller où bon me semble ? demanda-t-elle d'une voix menaçante.

— Est-ce bien important ? répliqua-t-il d'un air nonchalant.

Je trouverai certainement un moyen.

Elle en demeura bouche bée.

— Vous n'oseriez pas m'attacher et...

— *Je n'ai rien dit de tel, coupa-t-il, un sourire rêveur aux lèvres, mais l'idée est diablement séduisante.*

— Vous êtes méprisable !

— Et vous, vous ressemblez à l'héroïne d'un mauvais roman d'amour, riposta-t-il. Que m'avez-vous dit avoir lu, ce matin ?

Sophie serra les dents à se briser les mâchoires. Comment Benedict Bridgerton s'y prenait-il pour être à la fois l'homme le plus délicieux et l'individu le plus abject au monde ? C'était un mystère ! Pour le moment, son pire côté semblait l'emporter, et elle éprouvait l'effrayante impression, toute considération logique mise à part, que si elle restait une seconde de plus en sa compagnie, sa tête allait exploser.

— Je m'en vais, déclara-t-elle avec, à son avis, une certaine théâtralité, et une non moins certaine détermination.

— Je vous suis, répondit-il, un petit sourire aux lèvres.

L'infamieux Benedict Bridgerton ne la quitta pas d'une semelle jusqu'à la maison.

Benedict n'avait pas pour habitude de déployer des efforts excessifs dans l'unique but de contrarier son prochain (exception faite de ses frères et sœurs), mais Mlle Beckett possédait le don d'éveiller ses pires instincts. Il se tenait sur le seuil de la chambre de la jeune femme, nonchalamment appuyé au chambranle de la porte, tandis que Sophie jetait ses quelques affaires dans son petit sac. Il avait croisé les bras sur sa poitrine en une attitude volontairement provocante et plié sa jambe droite, appuyant la pointe de son pied botté sur le plancher.

— N'oubliez pas votre robe, dit-il d'un ton obligeant.

Elle le fusilla du regard.

— Je parle de celle qui est si vilaine, précisa-t-il, comme si cela était nécessaire.

— Elles le sont toutes les deux, rétorqua Sophie.

Tiens ? Une réaction.

— Je sais.

Elle continua de s'affairer. Benedict désigna la pièce d'un geste large.

— Je vous en prie, emportez donc un souvenir.

Elle se redressa et planta ses poings sur ses hanches.

— Le service à thé, par exemple ? Avec ce qu'il me rapporterait, j'aurais de quoi vivre plusieurs années.

— Prenez-le donc, proposa-t-il d'un ton chaleureux, nous en aurons l'usage.

— Je ne serai pas votre maîtresse, siffla-t-elle. Je vous l'ai dit, je ne veux pas. Je ne *peux* pas.

Il y avait quelque chose de curieux dans sa façon d'insister sur ce mot. Il y réfléchit pendant qu'elle finissait de remplir son sac et tirait sur les cordelettes qui le fermaient.

— C'est donc cela ! murmura-t-il.

Sans un commentaire, elle se dirigea vers la porte en lui jetant un regard appuyé.

Benedict savait qu'elle lui demandait de s'écarter pour lui céder le passage, mais il demeura immobile. Seul son index s'agitait, frottant pensivement le côté de sa mâchoire.

— Vous êtes une enfant illégitime, dit-il.

À ces mots, elle devint livide.

— Oui, bien sûr... reprit-il, plus pour lui-même que pour elle.

Curieusement, cette révélation était pour lui un soulagement, car elle expliquait le refus que Sophie lui avait opposé. Si elle l'avait repoussé, cela n'avait rien à voir avec lui, et tout avec elle !

Benedict respirait plus librement, à présent.

— Cela m'est égal que vous soyez une enfant naturelle, poursuivit-il en réprimant un sourire.

Certes, le moment était grave, mais nom de nom, il avait une folle envie de rire ! Il n'y avait plus d'obstacle, à présent.

192

Elle allait accepter de venir à Londres avec lui, d'être sa maîtresse et...

— Vous n'avez rien compris, lâcha-t-elle avec mépris. La question n'est pas de savoir si je suis digne ou non d'être votre cocotte.

— Je vous promets de m'occuper des enfants que nous pourrions avoir, déclara-t-il d'un ton solennel en s'écartant de l'encadrement de la porte.

Le regard de Sophie se fit plus noir encore, si cela était possible.

— Et votre femme ?

— Je n'en ai pas !

— Aujourd'hui, peut-être, mais demain ?

Benedict tressaillit. La silhouette de l'inconnue du bal masqué passa devant ses yeux. Il l'avait imaginée dans bien des situations. Parfois, elle portait sa robe argent, parfois, rien du tout.

Et parfois, une robe de mariée.

Sophie le considéra, furieuse, puis elle passa devant lui en laissant échapper un petit rire sans joie.

Benedict s'élança à sa suite.

— Ce n'est pas une bonne question, Sophie, plaidait-il, sur ses talons.

Elle traversa le palier et ne s'arrêta même pas lorsqu'elle parvint en haut de l'escalier.

— Je pense au contraire que c'est une excellente question.

Benedict dévala l'escalier à sa suite et la contourna pour lui barrer le passage.

— Je serai bien obligé de me marier un jour, déclara-t-il.

Elle fit halte, dans l'impossibilité de poursuivre son chemin.

— Peut-être, répondit-elle, mais moi, rien ne m'oblige à être la maîtresse de qui que ce soit.

— Qui était votre père, Sophie ?

— Aucune idée, mentit-elle.

— Et votre mère ?

— Elle est morte à ma naissance.

— Mais... vous disiez qu'elle était gouvernante !

193

— Il faut croire que je vous ai induit en erreur, répliqua-t-elle, se moquant éperdument d'être prise en flagrant délit de mensonge.

— Où avez-vous grandi ?

— C'est sans intérêt, répondit-elle en tentant de le contourner.

Il referma une main sur son bras pour la retenir avec fermeté.

— Je trouve cela passionnant, au contraire.

— Laissez-moi partir !

Son cri résonna dans la maison silencieuse, au risque d'attirer l'attention des gardiens. Hélas ! Mme Crabtree était partie au village et son époux se trouvait dehors, hors de portée de voix. Personne ne lui viendrait en aide ; elle était à la merci de Benedict.

— Je ne peux pas vous laisser vous en aller, mur- mura-t-il.

Vous n'êtes pas faite pour une vie de servitude. Cela vous tuera.

— Si c'était vrai, j'aurais dû mourir il y a des années.

— Entendu, mais vous n'êtes plus obligée de subir cette existence, insista-t-il.

— N'essayez pas de me faire croire que vous agissez par pure philanthropie, répondit Sophie, qui tremblait d'émotion contenue. Si vous vous entêtez ainsi, c'est parce que vous ne supportez pas qu'on s'oppose à vous.

— Exact, admit-il, mais je ne supporte pas non plus de vous voir à la dérive.

— Je l'ai été toute ma vie, dit-elle dans un souffle.

Aussitôt, des larmes traîtresses lui brûlèrent les paupières.

Au nom du Ciel, elle n'allait pas pleurer devant cet homme ! Pas maintenant, alors qu'elle était si faible, si désorientée !

Il lui effleura le menton.

— Laissez-moi être votre ancre.

Sophie ferma les yeux. Sa main était d'une exquise et insoutenable douceur. Elle n'était pas loin d'accepter son offre, de quitter l'existence qu'elle avait été forcée de mener et d'unir son destin à cet homme aussi merveilleux qu'exaspérant, qui avait hanté ses rêves pendant des mois.

194

Seulement, les souffrances de son enfance étaient encore trop vivaces dans sa mémoire. La honte de n'être qu'une bâtarde avait marqué son âme au fer rouge, et la blessure ne s'était jamais cicatrisée.

Elle n'imposerait pas un tel destin à un autre enfant.

— Je ne peux pas, murmura-t-elle. Je voudrais tellement que...

— Oui ? fit-il, l'encourageant à poursuivre.

Elle secoua la tête. Elle avait failli regretter à haute voix de ne pouvoir accepter sa proposition, mais elle savait qu'un tel aveu était risqué. Benedict en aurait profité pour se montrer plus insistant.

Et elle aurait eu encore plus de mal à lui dire non.

— Très bien, reprit-il d'un air grave. Puisque vous ne me laissez pas le choix...

Alarmée, elle chercha son regard.

— Soit vous m'accompagnez à Londres et...

Il leva la main pour la faire taire lorsqu'elle tenta de protester.

— ... et je vous trouve une place dans la maison de ma mère... continua-t-il d'un ton éloquent.

— Soit ? demanda-t-elle, mal à l'aise.

— Soit je me verrai dans l'obligation d'informer la justice que vous avez commis un vol chez moi.

Une soudaine amertume envahit la bouche de Sophie.

— Vous ne ferez pas cela ! dit-elle dans un souffle.

— Je n'en ai pas la moindre envie.

— Mais vous le ferez tout de même, n'est-ce pas ?

Il hocha la tête.

— Sans hésiter.

— Us me pendront, dit-elle. Ou ils m'enverront en Australie.

— Sauf si je requiers une autre solution.

— À savoir ?

En voyant un voile terne passer devant ses yeux d'ordinaire si pétillants, Sophie comprit qu'il ne prenait pas plus de plaisir qu'elle à cette conversation.

— Je demanderai que l'on vous confie à moi.

— Ce qui servira à merveille vos projets.

195

Sa main, qui avait tenu son menton pendant tout ce temps, glissa doucement vers son épaule.

— J'essaie seulement de vous sauver de vous-même.

Sophie se dirigea vers la fenêtre la plus proche et regarda dehors, surprise qu'il n'essaie pas de la retenir.

— Vous faites tout pour que je vous déteste.

— Je peux le supporter.

Elle lui adressa un bref hochement de tête.

Très bien. Je vous attendrai dans la bibliothèque. Je préférerais partir aujourd'hui.

Benedict

regarda

Sophie

s'éloigner.

Il

demeura

parfaitement immobile jusqu'à ce que la porte de la bibliothèque se referme derrière elle. Il savait qu'elle ne tenterait pas de prendre la fuite. Elle n'était pas femme à revenir sur sa parole.

Celle-là, il ne la laisserait pas s'enfuir. *Elle* était partie –

l'unique, la mystérieuse *elle*, songea-t-il avec un sourire amer, la seule femme qui avait su toucher son cœur.

Celle-là même qui avait refusé de lui dire son nom.

Seulement, maintenant, il y avait Sophie, et elle non plus ne le laissait pas indifférent. Elle était la première, depuis *elle*. Il était las de se languir d'une femme qui n'avait pas plus d'existence qu'un rêve. Sophie, elle, était réelle. Et elle serait à lui.

Voilà pourquoi, songea-t-il avec une féroce détermination, elle ne pouvait pas le quitter.

— Je peux supporter votre haine, dit-il à la porte close, mais certainement pas votre absence.

196

13

Il a été précédemment rapporté dans ces colonnes que votre chroniqueuse prédisait un mariage entre Mlle Rosamund Reiling et M. Phillip Cavender. Il nous semble à présent que cette union est des plus improbables. Lady Penwood (la mère de Mlle Reiling) a déclaré qu'elle ne se contenterait pas d'un roturier pour sa fille, même si le père de cette dernière, quoique certainement bien né, n'était pas un membre de l'aristocratie.

Mentionnons par ailleurs que M. Cavender montre un intérêt appuyé pour Mlle Cressida Cowper...

La Chronique mondaine de lady Whistledown, le 9 mai 1817.

Sophie commença à avoir mal au cœur dès l'instant où l'attelage quitta *Mon Cottage*. Lorsqu'ils firent halte pour la nuit dans une auberge de l'Oxfordshire, elle était secouée de nausées. Et quand ils atteignirent la banlieue de Londres, elle avait littéralement le cœur au bord des lèvres.

Par miracle, cependant, elle parvint à contrôler la situation.

Néanmoins, lorsque la voiture entra dans le dédale des rues de la ville, elle était folle d'inquiétude.

Ou plus exactement, de désespoir.

On était en mai, ce qui signifiait que la saison battait son plein.

Ce qui signifiait qu'Araminta était en ville. Ce qui signifiait que revenir à Londres était très, très mauvais pour elle.

197

— Très, très mauvais, murmura-t-elle. Benedict leva les yeux vers elle.

— Que dites-vous ?

Elle croisa les bras en un geste de défi.

— Que vous êtes un très mauvais sujet.

Il accueillit ses paroles par un petit rire ironique. Elle s'était attendue à une telle réaction, mais elle en fut tout de même fort agacée.

— Nous y sommes presque, dit-il en écartant le rideau de la fenêtre pour regarder dehors.

Il avait expliqué à Sophie qu'ils se rendraient directement chez sa mère. Sophie se rappelait le superbe hôtel particulier de Grosvenor Square comme si elle y était allée la veille. Comment oublier l'immense salle de réception éclairée par des centaines d'appliques, chacune contenant une

luxueuse bougie de cire d'abeille ? Et les autres salons décorés dans le style Adam, avec des plafonds ornés de délicates moulures et des murs déclinant toutes les nuances de pastel ?

C'était la maison de ses rêves, au sens littéral du terme.

Dans toutes les fantasmagories qu'elle avait construites autour de Benedict et de leur avenir commun, elle s'était vue dans cette splendide demeure. Elle savait que c'était absurde puisque Benedict, étant le deuxième fils de la famille, n'hériterait pas de la propriété, mais elle n'avait jamais rien contemplé de si beau que cet hôtel particulier, et, de toute façon, les rêves n'étaient pas la réalité. Si Sophie avait élu Kensington Palace comme décor de ses rêves, cela aurait été son droit le plus strict !

Cela dit, songea-t-elle avec un petit sourire désabusé, elle ne visiterait jamais la résidence royale.

— Qu'est-ce qui vous fait sourire ? s'enquit son compagnon.

Sans même lever les yeux, elle répondit :

— Je complotte votre disparition.

Il sourit à son tour. Elle ne le voyait pas, mais c'était l'un de ces sourires qu'elle devinait à sa façon de respirer.

Elle détestait être aussi sensible aux états d'âme de cet homme... sans compter que, elle en avait l'intime conviction, c'était réciproque !

— Au moins, cela semble amusant.

198

— Quoi donc ? demanda-t-elle en détachant les yeux du rideau qu'elle regardait sans le voir depuis une éternité.

— Ma fin tragique... ou plutôt, comique, répondit-il avec un sourire en coin. Si vous envisagez de me mettre à mort, j'espère au moins que vous savourerez le moment, car, pour ma part, je pense que je n'y prendrai aucun plaisir.

Elle secoua la tête, abasourdie.

— Vous êtes fou, commenta-t-elle.

— Possible.

Il haussa les épaules d'un air nonchalant et posa ses talons sur la banquette en face de lui.

— Après tout, je vous ai pratiquement kidnappée. Je suppose que cela ne peut être considéré que comme un acte insensé.

— Vous pourriez me rendre ma liberté, à présent, suggéra Sophie, sans grand espoir.

— Ici, à Londres ? Pour que vous soyez aussitôt attaquée par des ruffians ? Cela serait assez irresponsable de ma part, ne trouvez-vous pas ?

— Une peccadille, de la part d'un homme qui m'a enlevée.

— Je ne vous ai pas enlevée, je vous ai fait chanter, répliqua-t-il en examinant ses ongles. Nuance.

Sophie n'eut pas à chercher une repartie appropriée ; la voiture venait de s'arrêter dans une secousse.

Benedict souleva une dernière fois le rideau, avant de le laisser retomber.

— Nous y sommes ! annonça-t-il.

Sophie attendit qu'il descende, puis elle s'approcha de la portière. Elle envisagea un instant d'ignorer la main qu'il lui tendait et de sauter à terre sans son aide, mais l'attelage était assez haut sur ses roues, et elle n'avait aucune envie de se donner en spectacle en s'étalant de tout son long sur le pavé.

Lui manifester son mépris, oui, mais pas au prix d'une cheville cassée !

Avec un soupir, elle s'appuya sur sa main.

— Voilà qui est plus intelligent, murmura Benedict.

Elle lui lança un regard noir. Comment avait-il deviné à quoi elle songeait ?

199

— Je lis presque toujours dans vos pensées, reprit-il.

De stupeur, elle rata la marche, poussa un cri... et tomba dans les bras de Benedict, qui la rattrapa, vif comme l'éclair, lui épargnant une humiliante chute dans le caniveau.

la retint un moment de plus que nécessaire contre lui avant de la déposer en sécurité sur le trottoir. Sophie aurait bien répondu quelque chose, mais ses dents étaient si solidement serrées qu'elle ne put prononcer un mot.

— Avouez que c'est à mourir de rire ! lança son tortionnaire.

— Pour moi, ou pour vous ? rétorqua-t-elle en desserrant les mâchoires avec difficulté.

Il éclata de rire, ce qui porta à son comble l'exaspération de Sophie.

— Allons, venez, dit-il. Je vais vous présenter à ma mère. Je suis certain qu'elle vous trouvera un emploi.

— Rien ne permet de l'affirmer, protesta Sophie.

Il haussa les épaules.

— Elle m'adore. Elle en inventera un s'il le faut.

Sophie refusa de le suivre. Elle ne ferait pas un pas de plus tant que les choses ne seraient pas parfaitement claires entre eux.

— Je vous prévienne, je ne serai pas votre maîtresse, déclarat-elle.

— Il me semble que vous me l'avez déjà dit, répondit-il d'un air remarquablement inexpressif.

— Ce que je veux dire, c'est que votre ruse ne fonctionnera pas.

— Ma ruse ? répéta-t-il, tout innocence.

— Oh, je vous en prie. Vous allez me harceler jusqu'à ce que je cède.

— Je n'y songe même pas.

— Je ne veux surtout pas savoir à quoi vous songez, marmonna Sophie.

Benedict dut l'entendre, car il sourit. Elle croisa les bras, furieuse. Peu lui importait d'avoir l'air parfaitement ridicule, plantée sur le trottoir, à la vue de tout le monde. De toute façon, dans cette tenue de domestique en affreux lainage, elle passait inaperçue. Certes, elle était bien consciente qu'elle aurait dû

voir sa nouvelle situation avec plus d'optimisme, mais c'était ainsi : en cet instant, elle avait *envie* d'être désagréable. Et puis, si quelqu'un pouvait se permettre un accès de mauvaise humeur, c'était bien elle !

Envisagez-vous de passer le reste de la journée ici, sur ce trottoir ? s'enquit Benedict d'un ton mielleux.

Elle s'apprêtait à lui répondre par un coup d'œil hargneux lorsqu'elle regarda autour d'elle. Ils n'étaient pas dans Grosvenor Square. En vérité, elle n'aurait su dire où ils se trouvaient. Sans doute dans le quartier de Mayfair, mais l'hôtel particulier qui s'élevait devant eux n'était certainement pas celui où avait eu lieu le bal masqué.

— Hum... S'agit-il de Bridgerton House ? demandat-elle.

Il haussa un sourcil intrigué.

— Qui vous a dit que ma maison s'appelait Bridgerton House ?

— Vous-même.

Par chance, c'était la pure vérité. Au cours de leurs conversations, il avait mentionné à plusieurs reprises Bridgerton House, ainsi que la résidence campagnarde de sa famille, Aubrey Hall.

— Oh, dit-il, rassuré. Eh bien, non. Ma mère a quitté cette maison voilà presque deux ans, après y avoir donné un dernier bal – un bal costumé, pour être précis –, pour la laisser à mon frère aîné et à son épouse. Elle a toujours dit qu'elle s'en irait dès qu'il se serait marié et aurait fondé une famille. Je crois que le premier enfant de mon frère est né à peine un mois après le départ de ma mère.

— Un fils ou une fille ? demanda Sophie, qui connaissait déjà la réponse.

Lady Whistledown annonçait toujours ces heureux événements dans ses colonnes.

— Un garçon, Edmund. Ils ont eu un deuxième fils cette année, Miles.

— J'en suis heureuse pour eux, murmura Sophie, le cœur serré.

Pour sa part, elle ne serait sans doute jamais mère, et cela avait toujours représenté à ses yeux l'une des évidences les plus

difficiles à admettre. Pour avoir des enfants, il fallait un époux, et en ce qui la concernait, le mariage n'était qu'un doux rêve.

Sophie n'avait pas été élevée pour être domestique, et elle n'éprouvait aucune attirance envers ses collègues de travail masculins. Ceux-ci étaient

certainement des gens tout à fait respectables, mais elle n'imaginait pas vivre avec quelqu'un qui soit, par exemple, incapable de lire un livre.

Certes, elle n'avait pas besoin d'épouser un homme de très haute extraction, mais même ceux de la classe moyenne n'étaient pas pour elle. Aucun d'entre eux n'aurait voulu d'une domestique.

D'un geste, Benedict lui indiqua de le suivre, ce qu'elle fit jusqu'à ce qu'ils atteignent le perron.

Là, elle s'immobilisa et secoua la tête.

— Je vais passer par l'entrée du personnel, déclarat-elle.

Benedict pinça les lèvres d'un air agacé.

— Vous passerez par l'entrée principale.

— Je pense que ce n'est pas une bonne idée. Quelle maîtresse de maison respectable voudrait d'une domestique qui se permet une telle audace ?

— Vous m'accompagnez, dit-il entre ses dents serrées. Vous entrerez donc par la même porte que moi.

Elle réprima un éclat de rire sarcastique.

— Benedict ! Hier encore, vous vouliez faire de moi une femme entretenue. Vous n'auriez tout de même pas l'outrecuidance de laisser entrer votre maîtresse dans la maison de votre mère par la porte principale ?

Elle avait marqué un point. Elle ne put s'empêcher de sourire en le voyant faire une grimace de frustration.

Voilà des jours qu'elle n'avait pas été d'aussi bonne humeur !

— D'ailleurs, ajouta-t-elle par pure malice, auriez- vous seulement l'idée de présenter une telle créature à votre mère ?

— Vous n'êtes pas ma maîtresse, dit-il entre ses dents.

— En effet.

Il redressa le menton et la fusilla du regard.

— Vous êtes une simple domestique, reprit-il à voix basse, parce que vous voulez à tout prix le rester. En tant que telle, 202

vous vous situez peut-être en bas de l'échelle sociale, mais vous n'en êtes pas moins respectable, et vous l'êtes certainement assez pour ma mère.

Le sourire de Sophie se figea sur ses lèvres. N'avait- elle pas poussé un peu trop loin la provocation ?

— Très bien, grommela-t-il, ayant sans doute compris qu'elle ne discuterait pas plus longtemps. Allons-y.

Sophie gravit les marches à sa suite. Après tout, cela tournerait peut-être à son avantage : lady Bridgerton refuserait certainement d'engager une servante assez effrontée pour entrer par la porte principale ! Et à présent que Sophie avait clairement refusé d'être la maîtresse de Benedict, celui-ci n'aurait d'autre choix que d'accepter sa défaite et de la laisser retourner à la campagne.

Benedict poussa la porte et invita Sophie à entrer. Quelques instants plus tard, le majordome apparut.

— Wickham, dit Benedict, veuillez informer lady Bridgerton de mon arrivée, je vous prie.

— Tout de suite, monsieur Bridgerton. Puis- je prendre la liberté de dire à monsieur que votre absence cette semaine a inquiété madame ?

— Le contraire eût été étonnant, répondit Benedict.

Wickham désigna Sophie avec une expression qui hésitait entre la curiosité et le dédain.

— Dois-je également apprendre à madame la présence de votre... invitée ?

— Faites donc.

— Quel nom dois-je annoncer ?

Sophie regarda Benedict, intriguée. Qu'allait-il répondre ?

— Mlle Sophie Beckett. Elle est ici pour solliciter une place.

Wickham haussa les sourcils. Sophie en fut assez surprise.

D'ordinaire, les majordomes mettaient un point d'honneur à ne rien montrer de leurs sentiments.

— Un emploi de bonne ? s'enquit-il.

— Un emploi, quel qu'il soit, répliqua Benedict d'un ton où perçait un commencement d'irritation.

— Très bien, monsieur Bridgerton.

Le majordome se dirigea vers l'escalier.

203

— On dirait que je ne lui ai pas fait bonne impression, chuchota Sophie à Benedict, tout en dissimulant un sourire de triomphe.

— Wickham n'a pas voix au chapitre.

Sophie laissa échapper un petit rire sarcastique.

— Il ne semble pas de cet avis, répondit-elle.

Benedict lui jeta un regard offusqué.

— Il est majordome, lui rappela-t-il.

— Et moi, je suis domestique. Je sais comment doit se comporter un majordome, peut-être mieux que vous.

Benedict fronça les sourcils.

— Vous ne parlez pas comme une servante mais comme la plupart des femmes de ma connaissance.

Sophie esquissa un haussement d'épaules désinvolte et feignit de s'absorber dans la contemplation d'une nature morte accrochée au mur.

— C'est que vous faites ressortir le pire de moi-même, monsieur Bridgerton.

— Benedict, rectifia-t-il. Vous m'avez déjà appelé par mon prénom, vous pouvez continuer.

— Madame votre mère sera sans doute ici d'un instant à l'autre, lui rappela-t-elle, et vous persistez à vouloir qu'elle m'engage. Les membres de son personnel se permettent-ils une telle familiarité ?

Au regard qu'il lui jeta, elle comprit qu'elle avait visé juste.

— Vous ne pouvez pas vouloir une chose et son contraire, monsieur Bridgerton.

— Je n'en désire qu'une seule, gronda-t-il.

— Benedict !

Levant les yeux, Sophie vit une femme élégante, assez menue, descendre le grand escalier. Son teint et ses cheveux étaient plus clairs que ceux de Benedict, mais ses traits indiquaient clairement qu'il s'agissait de sa mère.

— Mère, dit-il en se dirigeant à grands pas vers la première marche pour la rejoindre. Quel plaisir de vous retrouver !

— Je pourrais en dire autant, répliqua-t-elle, si je ne vous en voulais pas d'avoir disparu toute cette semaine. La dernière fois que j'ai entendu parler de vous, vous étiez parti pour une soirée

chez les Caven-der, mais tout le monde est rentré à Londres, sauf vous.

— Je ne suis pas resté longtemps à cette soirée, expliqua Benedict. J'ai préféré aller à *Mon Cottage*.

Lady Bridgerton laissa échapper un soupir fataliste.

— J'imagine qu'à trente ans, vous avez passé l'âge de m'informer de toutes vos allées et venues.

Benedict lui adressa un sourire enjôleur tandis qu'elle se tournait vers Sophie.

— Mademoiselle Beckett, je présume ?

— Exactement. Elle m'a sauvé la vie pendant mon séjour à

Mon Cottage.

Sophie voulut protester.

— Je ne...

— Si, coupa Benedict avec douceur. J'ai pris froid en roulant sous la pluie, et c'est elle qui a veillé sur moi pendant ma maladie.

— Vous auriez guéri de toute façon, protesta Sophie.

— Certes, mais ni aussi vite, ni aussi bien, répondit Benedict en cherchant le regard de sa mère.

— Les Crabtree n'étaient pas là ? s'enquit celle-ci.

— Pas à notre arrivée.

Voyant sa mère étudier Sophie avec curiosité, Benedict fut contraint d'expliquer :

— Mlle Beckett travaillait chez les Cavender, mais certaines circonstances l'ont empêchée d'y rester plus longtemps.

— Je vois... murmura Violet d'un ton peu convaincu.

— M. Bridgerton m'a sauvée d'une situation des plus embarrassantes, expliqua Sophie avec calme. Je lui dois une infinie reconnaissance.

Benedict l'observa, surpris. Étant donné l'hostilité qu'elle lui avait manifestée, il ne s'était guère attendu à l'entendre chanter ses louanges ! Il aurait dû s'en douter, cependant. Sophie était une femme de principes. Jamais elle n'aurait laissé le ressentiment prendre le pas sur l'honnêteté. C'était d'ailleurs l'une des qualités qu'il préférait chez elle.

— Je vois, répéta Violet, cette fois avec plus d'enthousiasme.

205

— J'espérais que vous pourriez lui trouver une place dans votre domesticité, dit-il.

— Uniquement si cela ne pose pas de problèmes, s'empressa d'ajouter Sophie.

— Non, répondit lentement Violet en scrutant Sophie avec intérêt. Non, cela ne me dérange pas, mais...

D'un même mouvement, Sophie et Benedict se penchèrent vers elle, attendant la fin de sa phrase.

— Vous aurais-je déjà rencontrée ? s'enquit Violet.

Sophie tressaillit.

— Je ne crois pas, madame.

Comment lady Bridgerton pouvait-elle penser cela ? Elles ne s'étaient pas croisées au bal costumé, Sophie en était certaine.

— Je ne vois pas comment ce serait possible, ajouta-t-elle.

— Vous avez raison, répondit la mère de Benedict avec un geste négligent de la main. Il y a en vous quelque chose qui me semble familier, mais il ne doit s'agir que d'une simple ressemblance avec quelqu'un de ma connaissance. Cela arrive tout le temps.

— Surtout à moi, commenta Benedict avec un petit sourire en coin.

Lady Bridgerton considéra son fils d'un regard brillant d'affection.

— Ce n'est pas ma faute si mes enfants ont les mêmes traits.

— Dans ce cas, qui faut-il blâmer ? demanda Benedict.

— Votre père, et lui seul ! rétorqua Lady Bridger- ton d'un ton enjoué.

Puis, se tournant vers Sophie, elle ajouta :

— Ils sont tous des copies conformes de leur père.

Sophie savait qu'elle aurait dû se taire, mais l'instant était si léger, si délicieux qu'elle ne put s'empêcher de déclarer :

— M. Benedict ressemble beaucoup à madame, à mon avis.

— Vraiment ? s'écria lady Bridgerton en serrant les mains sur son cœur. Comme c'est gentil ! Et moi qui croyais n'avoir servi qu'à reproduire à l'identique le modèle Bridgerton en huit exemplaires !

— Maman ! dit Benedict en sursautant.

206

Violet laissa échapper un soupir.

— Me serais-je exprimée trop crûment ? Ce doit être l'âge...

— Vous êtes encore jeune, maman.

Elle lui sourit.

— Benedict, si vous alliez saluer vos sœurs pendant que je conduis Mlle Bennett...

— Beckett, corrigea-t-il.

— Oui, bien sûr. Mlle Beckett. Je vais l'accompagner à l'étage pour qu'elle s'installe.

— Il suffit que je voie la gouvernante, protesta Sophie.

Jamais elle n'avait vu une maîtresse de maison s'occuper elle-même du recrutement d'une simple bonne ! Vraiment, cette situation était des plus inhabituelles. Non seulement Benedict demandait qu'on l'engage, mais sa mère lui manifestait un intérêt personnel !

— Mme Watkins est probablement occupée, répondit lady Bridgerton. Cela dit, je pense que nous aurions besoin d'une femme de chambre. Avez-vous de l'expérience dans ce domaine ?

Sophie hocha la tête.

— Parfait. Je m'en doutais. Vous vous exprimez fort bien.

— Ma mère était gouvernante, répondit Sophie sans réfléchir. Elle travaillait pour une famille très généreuse, qui...

Elle se tut, horrifiée. Elle venait de se rappeler, avec un temps de retard, avoir avoué à Benedict que sa mère était morte à sa naissance. Elle lui lança un regard inquiet, auquel il répondit par un petit signe de tête ironique, façon de lui faire comprendre qu'il ne trahirait pas son secret.

— Une famille très généreuse, reprit-elle en laissant échapper un petit soupir de soulagement, qui m'a toujours autorisée à partager un certain nombre de leçons avec les jeunes filles de la maison.

— Je vois, répondit lady Bridgerton. Cela explique bien des choses. J'ai du mal à croire que vous soyez restée simple domestique ; vous êtes manifestement assez éduquée pour occuper des postes plus élevés.

— Elle lit très bien, intervint Benedict.

Sophie lui lança un regard surpris, qu'il ignora.

207

— Elle m'a souvent fait la lecture pendant ma convalescence, poursuivit-il, les yeux toujours tournés vers sa mère.

— Savez-vous également tenir une plume ? s'enquit celle-ci.

Sophie hocha la tête.

— Oui, il paraît que mon écriture est plutôt correcte.

— De mieux en mieux ! J'ai toujours besoin d'une paire de mains supplémentaire lorsque j'envoie des invitations, et je dois donner un bal cet été. J'ai deux filles en âge de se marier, expliqua-t-elle. J'espère que l'une d'entre elles trouvera un mari avant la fin de la saison.

— Je ne suis pas sûr qu'Éloïse soit impatiente de convoler en justes noces, fit remarquer Benedict.

— Benedict Bridgerton, mêlez-vous de ce qui vous regarde.

— Ici, de telles affirmations sont sacrilèges, dit Benedict à Sophie.

— Ne l'écoutez pas, mademoiselle Beckett, déclara lady Bridgerton en retournant vers l'escalier. Suivez- moi donc. Quel est votre prénom, au fait ?

— Sofia, mais tout le monde m'appelle Sophie.

— Venez avec moi, Sophie. Je vais vous présenter à mes filles. Ensuite, ajouta Violet en fronçant les sourcils, nous vous trouverons une nouvelle tenue. Je ne peux pas laisser l'une de mes femmes de chambre aussi pauvrement vêtue ; on penserait que je mégote sur vos gages.

— Sophie, qui n'avait jamais rencontré un membre de l'aristocratie soucieux de payer correctement son personnel, fut émue par la générosité de cette femme.

— Quant à vous, reprit cette dernière à l'adresse de Benedict, attendez-moi en bas. Il faut que nous ayons une petite conversation, vous et moi.

— Je tremble de peur, fit Benedict, feignant l'effroi.

— De lui ou de son frère, je ne sais lequel me tuera le premier, gémit lady Bridgerton.

— Quel frère ?

— Chacun. Tous. Les quatre. Ce ne sont que des voyous.

208

— Des voyous qu'elle semblait adorer

— Sophie le devinait à ses inflexions chaleureuses, à la lueur qui faisait briller ses yeux lorsqu'elle parlait d'eux.

— Elle n'en ressentait que plus durement sa propre solitude, et elle éprouva un pincement d'envie. Comme sa vie aurait été différente si sa mère avait survécu à sa naissance ! Elles n'auraient certes guère été respectables – la maîtresse d'un aristocrate et sa petite bâtarde –, mais Sophie se plaisait à imaginer que sa mère l'aurait aimée, contrairement à son père...

— — Venez avec moi, Sophie, dit lady Bridgerton avec enthousiasme.

— Sophie la suivit dans l'escalier tout en se demandant d'où lui venait l'impression, alors qu'elle ne faisait que commencer un nouveau travail, d'avoir enfin trouvé une famille.

— C'était... agréable.

— Et il y avait bien longtemps que son existence n'avait pas été agréable.

209

14

Rosamund Reiling jure avoir vu Benedict Bridgerton – il serait donc de retour à Londres. Votre chroniqueuse est encline à croire cette déclaration : Mlle Reiling est capable de localiser un célibataire fortuné à cinquante pas.

Hélas pour elle, il semble qu'elle ait plus de mal à en retenir un.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, le 12 mai 1817.

Benedict n'avait pas fait deux pas vers le salon que sa sœur Éloïse entra dans le hall en courant. Comme tous les Bridgerton, elle était dotée d'une épaisse chevelure auburn et d'un large sourire. Contrairement à Benedict, toutefois, elle possédait des yeux gris pâle, assez différents de ceux de tous ses frères et sœurs.

— Benedict ! s'écria-t-elle en se jetant à son cou avec exubérance. Où étais-tu passé ? Maman a rouspété toute la semaine parce qu'on ne savait pas où tu étais !

— Tiens ? Je lui ai parlé il n'y a pas deux minutes, et c'était à propos de toi qu'elle rouspétait, en se demandant quand tu te déciderais enfin à te marier.

Éloïse fit la grimace.

— Quand je trouverai un homme qui en vaille la peine, voilà tout. J'aimerais bien que quelqu'un de nouveau s'installe en 210 ville. J'ai l'impression de fréquenter la même centaine de personnes depuis des lustres.

— Mais tu fréquentes la même centaine de personnes depuis des lustres, confirma Benedict.

— C'est bien là le problème, dit-elle. Plus personne n'a de secrets, à Londres. Je sais tout sur tout le monde.

— Vraiment ? demanda Benedict, ouvertement sarcastique.

— Tu peux bien te moquer de moi, le gronda-t-elle en tendant l'index vers lui d'une façon, Benedict l'aurait juré, que leur mère aurait trouvée tout à fait inconvenante pour une jeune fille. Moi, je sais que je n'exagère pas.

— Même pas un tout petit peu ? la taquina-t-il.

Elle le fusilla du regard.

— Tu ne m'as toujours pas dit où tu étais passé, cette semaine...

Benedict entra dans le salon et s'assit sur un canapé. Il aurait sans doute dû attendre qu'Éloïse prenne place, mais après tout, c'était sa sœur, et lorsqu'ils étaient entre eux, il avait tendance à oublier le protocole.

— Suis allé à la fête chez Cavender, marmonna-t-il en posant ses pieds sur la table basse. Soirée infecte.

— Maman te tuera si elle te surprend les pieds sur la table, répondit Éloïse en choisissant un siège du côté diamétralement opposé. Qu'y avait-il donc de si effroyable, à cette sauterie ?

— Les invités.

Benedict considéra ses pieds, pensif, et décida de les laisser là où ils se trouvaient.

— Une bande de fainéants mal élevés que je ne connaissais pas.

Éloïse eut un petit sourire ironique.

— Qui est-ce qui exagère, maintenant ?

Benedict haussa les sourcils.

— Je n'exagère pas, et je t'interdis formellement d'épouser toute personne présente ce soir-là.

— Cela ne devrait pas être trop difficile.

Éloïse se mit à pianoter sur le bras de la bergère. Benedict sourit. Elle avait toujours été d'un tempérament nerveux.

211

— Cela dit, reprit-elle en se composant une expression sévère, je ne sais toujours pas pour quelle raison tu es resté absent une semaine entière.

— On ne t'a jamais dit que tu étais excessivement indiscrete ?

— Si, tout le temps. Où étais-tu ?

— Et terriblement obstinée.

— Tout le monde devrait l'être. Où étais-tu ?

— T'ai-je dit que j'envisageais d'investir dans une manufacture de muselières pour jeunes filles trop curieuses ?

Éloïse lui lança un coussin à la figure.

— *Où étais-tu ?*

— Il se trouve, répondit Benedict en lui retournant le projectile avec douceur, que la réponse est absolument sans intérêt. J'étais à *Mon Cottage*, où je me remettais d'un mauvais coup de froid.

— Je croyais que tu étais déjà guéri quand tu es parti.

Benedict la dévisagea avec un mélange d'amusement et d'exaspération.

— Comment le sais-tu ?

— Je sais tout. Tu devrais déjà l'avoir compris.

Elle lui décocha un sourire insolent.

— Les rhumes peuvent être très, très méchants. Aurais-tu eu une rechute ?

Benedict hocha la tête.

— Oui, après avoir roulé sous la pluie.

— Ce n'était pas très malin de ta part.

— Quelqu'un peut-il m'expliquer, demanda-t-il en balayant la pièce du regard comme s'il s'adressait à une tierce personne, pourquoi je laisse ma peste de petite sœur me parler sur ce ton ?

— Parce que tu adores cela, rétorqua-t-elle.

Elle tenta de pousser les pieds de Benedict de la table.

— Maman devrait être là d'une seconde à l'autre.

— Cela m'étonnerait. Elle est occupée.

— À quoi donc ?

Il désigna les étages supérieurs d'un vague mouvement de la main.

— À accueillir le nouveau membre du personnel.

212

Éloïse se redressa.

— Il y a du neuf parmi le personnel ? Personne ne m'en a informée !

— Diable ! s'exclama-t-il. Il se passe quelque chose dans cette maison et Éloïse n'est pas au courant ?

Sa sœur se recula contre son dossier pour étendre la jambe et lui donner un coup de pied.

— Est-ce une bonne ? Une femme de chambre ? Une fille de cuisine ?

— Qu'importe ?

— Il est toujours préférable de savoir à quoi s'en tenir.

— Une camériste, je crois.

Il fallut une bonne demi-seconde à Éloïse pour réagir.

— Comment le sais-tu ?

Le mieux était de lui dire la vérité, songea Benedict. De toute façon, elle connaîtrait le fin mot de l'histoire avant la fin de la journée, même s'il se taisait.

— Parce que c'est moi qui l'ai amenée ici.

— La domestique ?

— Non, maman.

Puis, après un soupir agacé, il ajouta :

— Bien entendu, la domestique, répondit-il.

— Depuis quand t'occupes-tu du recrutement du personnel ?

— Depuis que cette jeune femme m'a sauvé la vie en veillant sur moi pendant que j'étais souffrant.

Éloïse ouvrit des yeux ronds de surprise.

— Tu as donc été malade à ce point ?

Autant lui laisser croire qu'il avait été aux portes de la mort, songea-t-il. Instiller un peu de pitié et d'inquiétude chez sa sœur pourrait se révéler utile la prochaine fois qu'il aurait besoin de faire appel à son bon cœur.

— J'ai connu de meilleurs moments, répondit-il d'un ton modeste.

Puis, voyant qu'elle avait bondi sur ses pieds, il s'écria :

— Où vas-tu ?

213

— Trouver maman et faire la connaissance de cette nouvelle camériste. Elle s'occupera sans doute de Francesca et de moi, puisque Marie n'est plus là.

— Votre femme de chambre est partie ?

Éloïse parut furieuse.

— Elle a été engagée par cette insupportable lady Penwood.

À ces paroles, Benedict ne put réprimer un sourire. Il se souvenait fort bien de son unique rencontre avec lady Penwood.

Lui aussi l'avait trouvée odieuse.

— C'est de notoriété publique, lady Penwood maltraite son personnel. Elle a déjà découragé trois caméristes rien que cette année. Elle a pratiquement kidnappé celle de Mme Featherington, mais la malheureuse n'a tenu qu'une quinzaine de jours à son service.

Benedict écouta patiemment le discours de sa sœur, surpris d'y trouver un certain intérêt.

— Marie sera de retour avant une semaine et nous suppliera de la reprendre, affirma Éloïse. Tu peux me croire.

— Oh, je te crois toujours, protesta-t-il. Même si, en général, je me contrefiche de ce que tu racontes.

— Toi, gronda-t-elle en tendant vers lui un index accusateur, tu vas regretter tes paroles.

Il secoua la tête, un léger sourire aux lèvres.

— Alors là, permets-moi d'en douter.

Elle émit un petit gémissement de contrariété.

— Je monte, déclara-t-elle.

— Amuse-toi bien.

Elle lui tira la langue – ce qui manquait totalement d'élégance pour une jeune femme de vingt et un ans – et quitta la pièce. Le répit de Benedict fut de courte durée. Trois minutes plus tard, des pas retentirent dans le hall – des pas qui se dirigèrent rapidement vers le salon. Lorsqu'il leva les yeux, Benedict vit sa mère sur le seuil de la pièce.

Il bondit sur ses pieds. On pouvait oublier le protocole pour une sœur, mais en aucun cas pour une mère.

J'ai vu vos pieds sur ma table basse, lui annonçait-elle avant qu'il ait eu le temps de dire un mot.

Je faisais juste briller la surface avec mes bottes.

214

Elle haussa un sourcil dubitatif, puis se dirigea vers le siège qu'Éloïse venait de quitter, où elle s'assit.

— Et maintenant, dit-elle d'une voix extrêmement sérieuse, je vous écoute. Qui est-elle ?

Je suppose que vous voulez parler de Mlle Beckett ?

Sa mère répondit d'un hochement de tête aussi bref que sévère.

— Je n'en ai aucune idée. Tout ce que je sais, c'est qu'elle travaillait pour les époux Cavender, dont le fils la harcelait.

Violet pâlit.

— A-t-elle été... Ô mon Dieu ! L'a-t-il...

— Je ne pense pas, répondit Benedict d'un ton sombre. En fait, je suis même persuadé qu'il n'est pas parvenu à ses fins, mais ce n'est pas faute d'avoir essayé.

— La pauvre ! Elle a eu de la chance que vous passiez par là.

Benedict n'éprouvait aucune envie de se remémorer l'épisode qui s'était déroulé devant la demeure des Cavender.

Même si l'aventure s'était bien terminée, il ne pouvait empêcher son esprit de jouer au petit jeu du «et si... ». Et s'il n'était pas arrivé à temps ? Et si Cavender et ses amis avaient été un peu moins ivres et un peu plus résolu ? Sophie aurait pu être violente. Elle l'aurait *sûrement* été.

Et à présent qu'il la connaissait, à présent qu'il l'avait prise en affection, cette idée lui glaçait le sang.

— Quoi qu'il en soit, reprit sa mère, elle n'est pas ce qu'elle prétend être, j'en suis sûre.

Benedict se redressa.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— Elle est bien trop cultivée, pour une domestique. Les employeurs de sa mère l'ont peut-être autorisée à assister à certaines leçons de leurs filles, mais à toutes ? J'en doute.

Benedict, cette jeune fille parle français !

— Vraiment ?

— Eh bien, je ne peux pas l'affirmer de façon certaine, admit Violet, mais je l'ai surprise en train de regarder un livre posé sur le bureau de Francesca. Un ouvrage écrit en français.

215

— Cela ne signifie pas qu'elle soit capable de le comprendre, mère.

Elle lui décocha un regard agacé.

— Croyez-moi. J'ai vu la façon dont ses yeux bougeaient.

Elle lisait.

— Si vous le dites, c'est que vous avez raison.

Violet fronça les sourcils.

— Serait-ce un sarcasme ?

— En temps normal, dit-il avec un sourire, je répondrais par l'affirmative, mais en l'occurrence, je suis extrêmement sérieux Manque ponctuation

Elle est peut-être la fille reniée d'une famille noble, fit Violet, réfléchissant à voix haute.

— Reniée ?

— Pour être tombée enceinte en dehors des liens du mariage, expliqua sa mère.

Benedict n'était pas habitué à entendre sa mère s'exprimer aussi franchement.

— Hum... À mon avis, c'est peu probable, dit-il en songeant au refus obstiné que Sophie avait opposé à ses propositions.

Puis il se ravisa. Après tout, pourquoi pas ? Peut-être refusait-elle de prendre le risque de mettre au monde un enfant illégitime parce qu'elle l'avait *déjà* fait et qu'elle ne voulait pas commettre de nouveau la même erreur.

Une soudaine amertume l'envahit. Si Sophie avait eu un enfant, elle avait déjà connu un homme.

— Ou alors, poursuivit sa mère, qui se prenait au jeu, elle est la fille illégitime d'un aristocrate.

Cette hypothèse était nettement plus plausible... et bien plus supportable.

— Dans ce cas, celui-ci aurait dû lui laisser un revenu suffisant pour lui épargner une vie de servitude, objecta Benedict.

— De nombreux pères ne se préoccupent pas le moins du monde du sort de leurs enfants illégitimes, répondit sa mère avec une grimace de mépris. C'est presque scandaleux.

— Vous voulez dire, moins scandaleux que de les avoir fait venir au monde ?

216

Une expression exaspérée se peignit sur les traits de sa mère.

— Cela dit, poursuivit Benedict en s'adossant de nouveau au canapé et en posant négligemment la cheville droite sur son genou gauche, si elle est la bâtarde d'un homme titré et que celui-ci a éprouvé assez d'affection pour elle pour lui donner une éducation, pourquoi est-elle totalement démunie aujourd'hui ?

— Hum... Voilà un bon argument, répondit sa mère.

Violet se tapota la joue du bout de l'index, plissa les lèvres, puis se tapota de nouveau la joue.

— D'ici à un mois, dit-elle finalement, j'aurai découvert son identité. Faites-moi confiance.

— Vous devriez demander l'aide d'Éloïse, suggéra Benedict avec le plus grand sérieux.

Sa mère opina, pensive.

— Excellente idée. Elle serait capable d'arracher ses secrets à Napoléon.

Benedict se leva.

— Je dois y aller. Le trajet m'a exténué, je vais rentrer chez moi.

— Vous pouvez rester ici, proposa Violet.

Il lui adressa un petit sourire. Sa mère n'aimait rien tant qu'avoir sa progéniture à portée de main.

— Je dois vraiment rentrer chez moi, répéta-t-il en se penchant pour déposer un baiser sur la joue maternelle. Merci d'avoir offert un poste à Sophie.

— Vous voulez dire, à Mlle Beckett ? demanda Violet avec un sourire espiègle.

— Sophie, Mlle Beckett... répliqua Benedict en se composant une expression indifférente. Comme il vous plaira de l'appeler.

Et il s'en alla... sans remarquer le large sourire qui éclairait le visage de sa mère.

Sophie était bien décidée à ne pas s'habituer au confort qui régnait chez la vicomtesse douairière – après tout, elle s'en irait 217

dès qu'elle en aurait la possibilité –, mais en parcourant du regard la chambre qui lui avait été attribuée, sans doute la plus pimpante qu'un domestique eût jamais occupée, elle ne put s'empêcher de songer aux manières chaleureuses et à l'attitude bienveillante de lady Bridgerton.

Si seulement elle avait pu rester ici pour toujours...

Hélas ! C'était impossible. Elle le savait aussi sûrement qu'elle savait qu'elle s'appelait Sofia Maria Beckett, et non Sofia Maria Gunningworth.

Pour commencer, elle n'était toujours pas à l'abri du risque de croiser Araminta, surtout maintenant que lady Bridgerton avait fait d'elle une femme de chambre. Contrairement aux autres domestiques, une camériste pouvait, par exemple, jouer les chaperons pour escorter une jeune fille lors d'une sortie en ville. Une sortie dans le type d'endroit qu'Araminta et ses filles étaient susceptibles de fréquenter.

Or, Sophie n'avait aucun doute sur ce point, Araminta trouverait le moyen de transformer sa vie en enfer. Sa belle-mère la haïssait à un point qui défiait la raison, et avec une intensité sans égale. Si Araminta voyait Sophie à Londres, elle ne se contenterait pas de l'ignorer. Sophie en était certaine, Araminta ne reculerait pas devant le mensonge, la tricherie ou même le vol pour le simple plaisir de la torturer un peu plus.

Par haine, elle était capable de tout.

Néanmoins, pour être tout à fait honnête avec elle-même, Sophie devait bien s'avouer que la raison majeure qui l'empêchait de rester à Londres n'était pas Araminta... mais Benedict.

Comment pourrait-elle l'éviter si elle vivait dans la maison de sa mère ? Elle était furieuse contre lui, en ce moment, mais elle savait, tout au fond de son cœur, que sa colère ne serait que de courte durée. Où trouverait-elle la force de lui résister, jour après jour, alors que le simple fait de le voir anéantissait toute sa volonté et éveillait en elle d'inavouables désirs ? Tôt ou tard, il lui décocherait l'un de ces sourires en coin dont il avait le secret, et elle se retrouverait en train de se retenir au meuble le plus proche pour s'empêcher de se précipiter à ses pieds !

218

Elle s'était éprise d'un homme qui n'était pas pour elle. Elle ne pourrait jamais se donner à lui selon les termes que lui dictait sa conscience, et elle refusait de lui appartenir aux conditions qu'il souhaitait.

C'était sans espoir.

Sophie fut arrachée à ses sombres réflexions par des coups frappés à la porte.

— Oui ? répondit-elle.

Aussitôt, le battant s'ouvrit, et lady Bridgerton entra dans sa chambre.

Sophie bondit sur ses pieds et s'inclina.

— Qu'y a-t-il pour le service de madame ? demanda-t-elle.

— Oh, rien du tout, répondit celle-ci. Je venais seulement m'assurer que vous étiez bien installée. Avez-vous tout ce qu'il vous faut ?

Sophie battit des paupières, interdite. Lady Bridgerton lui demandait, à elle, si elle avait besoin de quelque chose ? C'était le monde à l'envers !

— Eh bien... Oui, merci infiniment, répondit-elle. En revanche, je serais heureuse de me rendre utile à madame.

Lady Bridgerton déclina son offre d'un geste de la main.

— Inutile. Vous n'avez pas besoin de prendre vos fonctions dès aujourd'hui. Je préfère que vous vous installiez d'abord, afin d'avoir l'esprit libre ensuite pour votre travail.

Sophie désigna d'un regard son petit sac.

— Je n'ai pas grand-chose à déballer. En toute franchise, je me ferai un plaisir de me mettre au travail sans tarder.

— Je vous en prie. La journée est déjà presque finie, et nous ne sortons pas ce soir. Mes filles et moi nous sommes contentées d'une seule femme de chambre cette semaine ; nous devrions pouvoir survivre une soirée de plus à cette situation.

— Tout de même, je...

Lady Bridgerton lui sourit.

— Ne discutez pas, s'il vous plaît. Un jour de repos, c'est le moins que je puisse vous accorder. Après tout, vous avez soigné mon fils.

— Je n'ai pas fait grand-chose, protesta Sophie. Il aurait fini par guérir sans moi.

219

— Certes, mais vous l'avez aidé lorsqu'il en avait besoin, et je vous en suis reconnaissante.

— C'était un plaisir de lui rendre service. Et je lui devais bien cela, après ce qu'il avait fait pour moi.

Intriguée, Sophie vit lady Bridgerton avancer de quelques pas et s'asseoir sur la chaise du petit secrétaire. (Un secrétaire !

Sophie n'en revenait toujours pas. Quel domestique avait jamais bénéficié d'un tel luxe ?)

— Et maintenant, dites-moi, Sophie, demanda lady Bridgerton avec un sourire enjôleur qui rappela aussitôt à Sophie celui de Benedict, d'où êtes-vous ?

— De l'East Anglia, à l'origine, répondit Sophie, qui ne voyait pas de raisons de mentir.

Les Bridgerton venaient du Kent : il était donc peu probable que lady Bridgerton connaisse le Norfolk, où Sophie avait grandi.

— Pas très loin de Sandringham, si madame sait où cela se situe.

— C'est le cas. Je n'y suis jamais allée, mais on m'a dit que c'était une très belle demeure.

Sophie hocha la tête.

— En effet. Bien entendu, je n'y suis jamais entrée, mais l'extérieur est magnifique.

— Où travaillait votre mère ?

— À Blackheath Hall.

Ce nom, forgé de toutes pièces, lui vint aisément aux lèvres.

Ce n'était pas la première fois qu'on lui posait la question, et il y avait longtemps qu'elle désignait ainsi le prétendu foyer de son enfance.

— Madame en a-t-elle entendu parler ? demandat-elle.

Une expression d'intense concentration se peignit sur les traits de lady Bridgerton.

— Non, je ne crois pas.

— C'est au nord de Swaffham.

Lady Bridgerton secoua la tête.

— Vraiment, je ne vois pas.

Sophie lui adressa un sourire indulgent.

— À vrai dire, c'est un coin un peu perdu.

220

— Avez-vous des frères et sœurs ?

— Non, répondit Sophie, un peu déconcertée par l'insistance de son interlocutrice – il était rare qu'un employeur s'intéresse autant à la vie privée de ses domestiques. Je suis fille unique.

— Oh, alors vous aviez au moins la compagnie des jeunes filles dont vous avez partagé les leçons. Je suppose que ce devait être agréable pour vous.

— Très ! mentit Sophie.

La vérité, c'était que ses heures d'études avec Rosamund et Posy avaient été un calvaire. Elle avait de loin préféré les cours en solitaire que lui dispensait sa gouvernante avant l'arrivée des sœurs Reiling à Penwood Park.

— Je dois dire que c'était très généreux de la part des employeurs de votre mère... Excusez-moi, s'interrompit lady Bridgerton en fronçant les sourcils, comment m'avez-vous dit qu'ils s'appelaient ?

— Grenville.

Le front de lady Bridgerton se plissa de nouveau.

— Cela ne me dit rien.

— Ils viennent rarement à Londres.

— Ma foi, ceci explique cela. Donc, comme je disais, c'était très généreux de leur part de vous autoriser à suivre les leçons de leurs filles. Qu'avez-vous étudié ?

Sophie tressaillit. S'agissait-il d'un interrogatoire en règle, ou lady Bridgerton s'intéressait-elle vraiment à elle au point de lui poser toutes ces questions ? Personne ne s'était jamais donné la peine de sonder ainsi en profondeur le faux passé qu'elle s'était inventé.

— Eh bien, les matières habituelles, dit-elle, évasive.

L'arithmétique et la littérature, l'histoire, un peu de mythologie, le français...

— Le français ? demanda lady Bridgerton d'un air assez surpris. Voilà qui est curieux. Les honoraires des professeurs de français sont souvent très élevés.

— La gouvernante le parlait, expliqua Sophie. Cela ne coûtait rien.

— Et comment est votre français ?

221

Sophie n'avait pas l'intention d'avouer qu'il était parfait...

ou presque, car, ne l'ayant pas parlé depuis des années, elle manquait de pratique.

— Acceptable, répondit-elle. Suffisant pour me faire passer pour une femme de chambre française, si c'est ce que souhaite madame.

— Oh, non ! s'écria lady Bridgerton en éclatant joyeusement de rire. Au nom du Ciel, certainement pas ! Je sais qu'il n'y a rien de plus chic que d'avoir des domestiques français, mais jamais je n'exigerai de vous que vous accomplissiez votre travail en prenant un accent français.

— J'en remercie madame, dit Sophie en essayant de ne pas montrer ses soupçons.

Elle n'en doutait pas, lady Bridgerton était une femme généreuse et attentionnée – elle devait forcément l'être, pour avoir élevé une famille qui semblait aussi sympathique –, mais elle l'était presque *trop*.

— Eh bien, c'est... Oh ! Vous voici, Éloïse ? Quel bon vent vous amène ?

Sophie se tourna vers la porte, dans l'encadrement de laquelle se tenait une jeune femme qui ne pouvait être qu'une Bridgerton. Ses épais cheveux auburn étaient élégamment noués en un chignon bas, et ses lèvres, grandes et expressives, ressemblaient à celles de Benedict.

— Je viens de voir Benedict, annonça Éloïse. Il paraît que nous avons une nouvelle recrue ?

Lady Bridgerton désigna Sophie d'un regard.

— Voici Sophie Beckett. Nous discutons un peu. Je suis sûre que nous allons nous entendre à merveille.

Éloïse décocha un coup d'œil étrange à sa mère – ce fut en tout cas l'impression de Sophie. Peut-être la jeune femme regardait-elle toujours sa mère de cet air à la fois perplexe et méfiant, mais Sophie en aurait été étonnée.

— Mon frère m'a dit que vous lui aviez sauvé la vie, reprit Éloïse en se tournant vers elle.

— Il a exagéré, répondit Sophie, un léger sourire aux lèvres.

Éloïse la dévisagea d'un œil circonspect. Un silence plana, puis les lèvres de la jeune fille s'étirèrent en un sourire espiègle.

222

— Je crois que ma mère a raison, dit-elle. Nous allons nous entendre à merveille.

Sophie l'aurait juré, elle venait de passer – avec succès –

un test d'une importance capitale.

— Avez-vous rencontré Francesca et Hyacinthe ? ajouta Éloïse.

Sophie secoua la tête.

— Elles ne sont pas à la maison, expliqua lady Bridgerton.

Francesca est allée rendre visite à Daphné, et Hyacinthe se trouve chez les Featherington. Felicity et elle se sont réconciliées ; elles sont de nouveau inséparables.

Éloïse ricana.

— Pauvre Pénélope ! Je crois qu'elle était ravie de savourer un peu de paix et de tranquillité, sans Hyacinthe. En tout cas, moi, j'ai apprécié le répit que m'a offert l'absence de Felicity.

Lady Bridgerton se tourna vers Sophie.

— Ma fille Hyacinthe passe le plus clair de son temps chez sa meilleure amie, Felicity Featherington.

Si elle n'est pas là-bas, c'est que Felicity est à la maison.

Sophie hocha la tête en souriant, tout en se demandant une fois de plus pourquoi ces dames partageaient avec elle ces détails personnels. Elles lui parlaient comme si elle était des leurs.

C'était vraiment étrange.

Étrange et merveilleux.

Étrange, merveilleux et terrifiant.

Car bien sûr, cela ne durerait pas.

Cela dit, peut-être pouvait-elle rester un peu. Pas longtemps. Quelques semaines, voire un mois. Suffisamment pour retrouver un peu de sérénité. Suffisamment pour se reposer et rêver qu'elle était un peu plus qu'une modeste domestique...

Bien sûr, elle n'entrerait jamais dans le clan des Bridgerton, mais peut-être pourrait-elle être leur amie.

Il y avait si longtemps que personne n'avait voulu de son amitié !

— Quelque chose ne va pas, Sophie ? s'enquit lady Bridgerton. On dirait que vous pleurez.

223

Sophie secoua la tête.

— Je dois avoir une poussière dans l'œil, marmonnat-elle en se concentrant sur le déballage de ses maigres possessions.

Elle savait que personne ne la croyait, et elle s'en moquait bien.

Et même si elle n'avait aucune idée de ce qu'elle allait faire désormais, elle éprouvait l'explicable sensation que sa vie venait de commencer.

224

15

Votre chroniqueuse étant à peu près certaine que la moitié mâle de ses lecteurs n'aura que faire de ce qui suit dans ces colonnes, elle autorise ces messieurs à passer directement à l'article suivant. Quant à ces dames, en revanche, elle est ravie de leur apprendre en exclusivité que le clan Bridgerton s'est récemment lancé à son tour dans la guerre des Femmes de chambre, un conflit qui a fait rage toute la saison entre lady Penwood et Mme Featherington. Il semble que la carriériste attachée aux demoiselles Bridgerton ait déserté son poste pour rejoindre Penwood House et y remplacer sa collègue, elle-même revenue chez les Featherington après que lady Penwood l'a obligée à astiquer trois cents paires de souliers.

Toujours au registre Bridgerton, Benedict Bridgerton est de retour à Londres. Il est apparemment tombé malade à l'occasion d'une escapade à la campagne et a dû prolonger son séjour. On aimerait qu'il y ait une explication plus romantique à son absence (surtout lorsque, comme votre dévouée chroniqueuse,

on

dépend

directement

de

nouvelles

croustillantes pour gagner sa vie), mais hélas ! cet épisode n'a rien eu que de très banal !

La Chronique mondaine de lady Whistledown, le 14 mai 1817.

Le lendemain matin, Sophie avait fait la connaissance de cinq des sept frères et sœurs de Benedict. Éloïse, Francesca et 225

Hyacinthe vivaient encore toutes les trois avec leur mère.

Anthony, accompagné du jeune Edmund, était passé prendre le petit déjeuner, et Daphné, qui était désormais duchesse de Hastings, avait été appelée en renfort pour aider lady Bridgerton à organiser le bal de fin de saison. Les seuls Bridgerton qu'elle n'avait pas encore rencontrés étaient Gregory, étudiant à Eton, et Colin, parti, pour reprendre l'expression d'Anthony, Dieu savait où.

Certes, pour être honnête, Sophie avait déjà croisé Colin, deux ans auparavant, au bal masqué. Elle avait été plutôt soulagée d'apprendre qu'il n'était pas en ville. Elle doutait qu'il l'eût reconnue – après tout, même Benedict n'y était pas arrivé

—, mais la seule idée de le revoir suffisait à la mettre terriblement mal à l'aise.

Ce qui n'était pas d'une grande originalité, songeat-elle, maussade. Tout la mettait terriblement mal à l'aise, en ce moment.

Comme il fallait s'y attendre, Benedict avait fait irruption ce matin-là chez sa mère à l'heure du petit déjeuner. Sophie aurait réussi à l'éviter s'il n'avait pas arpenté le hall au moment où elle se rendait aux cuisines afin d'y prendre son repas du matin en compagnie des autres membres du

personnel.

— Comment s’est passée votre première nuit au 5, Bruton Street ? s’enquit-il, un sourire paresseux aux lèvres.

— Très bien, répondit Sophie en faisant un détour pour le contourner.

Au moment où elle effectuait un pas vers la gauche, il en fit autant vers sa droite, lui barrant le passage.

— Je suis ravi d’apprendre que tout va bien pour vous, déclara-t-il d’une voix onctueuse.

— *Allait*, rectifia-t-elle d’un ton éloquent.

Benedict parvint à pivoter sur lui-même pour s’appuyer sur une console, tout en bloquant de nouveau le chemin à Sophie.

— Vous a-t-on fait visiter la maison ? demanda-t-il.

— La gouvernante s’en est chargée.

— Et le jardin ?

— Il n’y en a pas.

226

Il lui décocha un sourire et darda sur elle ses yeux bruns pétillants de malice.

— Oh, mais si.

— Oui, grand comme un mouchoir de poche.

— Néanmoins...

— Néanmoins, coupa-t-elle, je dois aller prendre mon petit déjeuner.

Il s’écarta galamment devant elle.

— A une prochaine fois ! murmura-t-il.

Sophie l’aurait juré, cette prochaine fois n’allait pas tarder à arriver.

Trente minutes plus tard, Sophie quitta les cuisines avec précaution, s’attendant à moitié à voir Benedict bondir sur elle de derrière un pilier. Enfin, peut-être pas à moitié. Si elle en jugeait par son souffle saccadé, elle s’y attendait sans doute totalement. A tort, comprit-elle en s’apercevant qu’il n’était pas Manque ponctuation

Elle avança d’un pas, certaine qu’il allait dévaler l’escalier d’un instant à l’autre pour le seul plaisir de la surprendre.

Une fois de plus, elle se trompait. Enfin, où était-il donc caché ?

Elle ouvrit la bouche... et se mordit les lèvres en s’apercevant qu’elle avait failli l’appeler.

— Triple idiote ! se morigéna-t-elle.

— Qui est idiote ? demanda une voix qu’elle ne connaissait que trop bien. Certainement pas vous ‘

Sophie fit un bond.

— Où étiez-vous ? demanda-t-elle une fois qu’elle eut retrouvé son souffle.

Il désigna une porte ouverte.

— Là, déclara-t-il, tout innocence.

— Alors maintenant, vous vous jetez sur moi depuis les placards ?

— Pas du tout, riposta-t-il d’un ton faussement vexé. Ceci est un escalier.

Sophie regarda la direction qu’il lui avait indiquée. C’était l’escalier de service. Celui des domestiques. Certainement pas 227

un endroit où un membre de la famille Bridgerton se retrouvait par hasard.

— Vous rôdez souvent par là ? demanda-t-elle en croisant les bras sur sa poitrine.

Benedict se pencha vers elle, assez près pour éveiller en elle une certaine nervosité... et – chose qu’elle n’aurait avouée pour rien au monde – une pointe d’excitation.

Elle tenta de le contourner.

— Je dois aller travailler.

— Maintenant ?

Elle serra les dents.

— Précisément.

— Hyacinthe prend son petit déjeuner. Vous n'allez tout de même pas la coiffer pendant qu'elle mange !

— Je dois aussi m'occuper de Francesca et d'Éloïse.

Benedict haussa les épaules et lui décocha un sourire naïf.

— Elles sont également à table. Je vous assure que vous n'avez rien à faire.

— Ce qui montre que vous ignorez ce que c'est que de devoir gagner sa vie, rétorqua-t-elle. Je dois aussi repasser, recoudre, astiquer...

— On vous fait faire l'argenterie ?

— Les chaussures ! s'exclama-t-elle avec irritation. Il faut que je les cire.

— Oh.

Il croisa les bras et s'appuya d'une épaule contre le mur.

— Tout cela a l'air bien ennuyeux.

— C'est ennuyeux, rectifia Sophie en essayant de chasser les larmes qui lui brûlaient les paupières.

Elle était consciente que sa vie n'était pas une partie de plaisir, mais elle n'aimait pas entendre quelqu'un d'autre le lui rappeler.

Benedict étira ses lèvres en un sourire enjôleur.

— Votre vie ne sera pas obligatoirement ennuyeuse, vous savez...

Elle essaya une fois encore de le contourner.

— Je la préfère ainsi.

228

Benedict écarta les bras en un geste théâtral pour indiquer qu'il lui cédait le passage.

— Si c'est ce que vous voulez...

— C'est ce que je veux, dit-elle sans grande conviction.

Puis, d'un ton plus ferme, elle répéta :

— C'est ce que je veux.

Oh, et après tout... à quoi bon se mentir à elle-même ? Non, ce n'était pas ce qu'elle voulait. Pas tout à fait. Cependant, elle n'avait guère le choix.

— Qui essayez-vous de convaincre, vous ou moi ? demanda Benedict d'un ton suave.

— Je ne vous ferai même pas le plaisir de répondre, répliqua-t-elle, incapable de soutenir son regard.

— Dans ce cas, dépêchez-vous de monter à l'étage.

Comme elle ne bougeait pas, il haussa un sourcil amusé, avant d'ajouter :

— Je suis sûr que vous avez tout un tas de chaussures à astiquer.

Sophie s'élança dans l'escalier de service sans un regard en arrière.

Elle revit Benedict un peu plus tard dans le jardin – ce carré de gazon qu'elle avait décrit, avec une certaine ironie mais non sans exactitude, comme un mouchoir de poche. Les demoiselles Bridgerton étaient en visite chez les sœurs Featherington, et leur mère s'était retirée pour se reposer.

Sophie avait préparé et repassé leurs robes pour leur sortie du soir, choisi des rubans assortis pour leurs coiffures et ciré assez de souliers pour toute la semaine.

Son travail effectué, elle avait décidé de s'accorder quelques instants de repos et de descendre lire dans le jardin. Lady Bridgerton l'ayant autorisée à emprunter ce qui lui plairait dans sa petite bibliothèque, Sophie avait choisi un roman récemment publié et s'était installée sur une chaise de fer forgé dans le petit patio. Elle n'avait pas lu plus d'un chapitre lorsqu'elle entendit des pas en provenance de la maison. Par miracle, elle parvint à 229

ne pas lever les yeux avant qu'une ombre se pose sur elle.

Comme il fallait s'en douter, c'était Benedict.

— Vous habitez donc ici ? demanda-t-elle d'un ton sec.

— Non, répondit-il en s'asseyant sur la chaise la plus proche, mais ma mère ne manque pas une occasion de me dire de faire comme chez moi.

Ne trouvant aucune répartie pleine d'esprit, Sophie laissa échapper un petit soupir agacé et feignit de s'absorber dans sa lecture.

Benedict posa les pieds sur la petite table devant eux.

— Et que lisons-nous, aujourd'hui ?

— Cette question, répondit-elle en refermant le livre et en se servant de son doigt comme d'un marque-page, suppose que je suis effectivement en train de lire, ce dont je serai bien incapable, je vous l'assure, tant que vous resterez ici.

— Vous me trouvez donc si attirant ?

Je vous trouve surtout très énervant.

— C'est déjà mieux qu'ennuyeux, fit-il remarquer.

— Ma vie me convient très bien telle qu'elle est.

— Dans ce cas, vous ne savez pas ce que c'est que s'amuser.

Il avait parlé d'un ton si condescendant que c'en était insupportable. Sophie serra son livre à s'en faire blanchir les jointures des doigts.

— J'ai eu largement de quoi m'amuser dans ma vie, croyez-moi, dit-elle entre ses dents.

— Je serais ravi d'en discuter avec vous, répondit-il, onctueux, si vous aviez la bonté de me révéler ne serait-ce qu'un seul détail sur votre existence.

— Croyez-vous donc que si je ne l'ai pas fait jusqu'à présent, c'est par négligence ?

Il émit un claquement de langue désapprobateur.

— Quelle hostilité !

Sophie ouvrit des yeux ronds.

— Vous m'avez outrageusement contrainte à...

— Fortement incitée, rectifia-t-il.

— Chercheriez-vous les coups, par hasard ?

230

— Ma foi, c'est possible, répondit-il avec flegme. Mais à présent que vous êtes ici, ne me dites pas que vous regrettez d'être venue. Vous appréciez ma famille, non ?

— Si, mais...

— Et n'êtes-vous pas correctement traitée, ici ?

— Si, mais...

— Dans ce cas, poursuivit-il d'un ton supérieur, quel est le problème ?

Sophie fut à deux doigts de perdre patience. Elle allait bondir sur ses pieds et prendre Benedict par les épaules pour le secouer sans ménagement lorsqu'elle comprit que c'était exactement ce qu'il espérait. Aussi se contenta-t-elle de répondre, dans un petit reniflement de mépris :

— Si vous êtes incapable de le comprendre, je ne vois pas comment je pourrais vous l'expliquer.

Le rustre éclata de rire.

— Bien répondu ! s'écria-t-il.

Sophie rouvrit son roman.

— Je lis, déclara-t-elle.

— En tout cas, vous essayez, murmura-t-il.

Elle tourna une page dont elle n'avait pas parcouru les deux derniers paragraphes – de toute façon, elle pourrait toujours revenir en arrière pour les reprendre, une fois qu'il serait parti.

Pour l'instant, son seul but était de lui manifester la plus totale indifférence.

— Vous tenez votre livre à l'envers, lui fit-il remarquer.

Avec un petit cri de surprise, Sophie éloigna l'ouvrage.

— Pas du tout !

Il lui décocha un sourire victorieux.

— En effet, mais vous avez tout de même dû vous en assurer !

Sophie se leva.

— Je rentre, déclara-t-elle.

Il bondit sur ses pieds.

— Que faites-vous de ce bon air printanier ?

— Je vous le laisse ! répliqua-t-elle.

Toutefois, elle avait remarqué son geste de respect. Jamais un aristocrate ne se levait pour une simple domestique.

231

— Quel dommage ! murmura-t-il d'un ton dépité. Moi qui m'amusais tant...

Sophie se demanda s'il souffrirait si elle lui lançait son livre à la figure. Probablement pas assez, au regard de la dignité qu'elle y perdrait.

Elle était surprise de la facilité avec laquelle il la faisait sortir de ses gonds. Elle était désespérément éprise de lui – sur ce point, elle avait renoncé à se mentir à elle-même –, et cependant, il avait le don de la faire trembler de colère d'une simple repartie bien trouvée.

— Au revoir, monsieur Bridgerton.

Il la salua d'un petit geste de la main.

— Oh, je ne vais pas tarder à vous revoir, en effet.

Sophie se figea. Il était bien désinvolte, tout à coup.

— Je croyais que vous partiez ? demanda-t-il d'un air amusé.

— En effet.

Il pencha la tête sur l'épaule, mais ne dit rien. Il n'en avait guère besoin ; la lueur sardónique qui dansait dans son regard était assez éloquente !

Pivotant sur ses talons, Sophie se dirigea vers la maison.

Elle avait parcouru la moitié du chemin lorsqu'elle l'entendit déclarer derrière elle :

— Cette nouvelle robe vous va à ravir.

Avec un soupir de lassitude, elle fit halte. Même si elle était passée du statut de prétendue pupille d'un comte à celui de simple domestique, les bonnes manières restaient les bonnes manières, et elle ne pouvait sous aucun prétexte ignorer un compliment.

— Merci, répondit-elle en se retournant. C'est un cadeau de votre mère. Je crois qu'elle appartenait à Francesca.

Il s'appuya à la balustrade du patio dans une attitude faussement nonchalante.

— Bizarre, cette habitude de partager ses robes avec sa femme de chambre...

Sophie secoua la tête.

— Uniquement lorsqu'on a fini de les porter. Aucune dame ne se séparerait d'une robe neuve !

232

— Je vois.

Sophie le considéra d'un œil méfiant. Pourquoi diable s'intéressait-il autant à sa nouvelle tenue ?

— N'aviez-vous pas l'intention de rentrer ? s'enquit-il.

— Dites-moi d'abord ce que vous complotez.

— Voyons, qu'est-ce qui vous fait croire que je comploté quelque chose ?

— Vous ne seriez pas vous, si vous n'aviez pas une idée derrière la tête.

Il sourit.

— Je prends cela comme un compliment.

— Rien ne vous permet d'affirmer que c'était mon intention.

— Néanmoins, répliqua-t-il, c'est ainsi que je choisis d'interpréter vos paroles.

Incapable de trouver une réponse appropriée, Sophie préféra garder le silence. Elle ne parvint pourtant pas à poursuivre son chemin vers la porte. Elle n'aurait su dire pourquoi, car elle avait clame haut et fort son désir de solitude, mais entre ses déclarations et ses sentiments, il y avait une marge. Un gouffre ! Elle était éperdument amoureuse de cet homme dans le secret de son cœur, elle rêvait d'un destin que la vie lui refusait.

Elle n'avait aucune raison d'être en colère contre lui. Certes il n'aurait pas dû l'amener à Londres contre sa volonté mais pouvait-elle lui reprocher d'espérer faire d'elle sa maîtresse ? Il se comportait comme n'importe quel homme dans sa position.

Quant à sa propre place dans la société londonienne, Sophie ne se berçait pas d'illusions. Elle était une domestique. Une servante Une seule chose la différençait de ses collègues : le fait d'avoir connu un certain luxe dans son enfance. Elle avait été élevée du meilleur monde, bien que sans amour, et ses premières années avaient façonné ses valeurs et ses idéaux. À

présent, elle était perdue entre deux mondes et ne trouvait sa place dans aucun d'eux.

_ Vous voilà bien sérieuse, déclara-t-il d'un ton paisible.

Elle l'entendit mais, plongée dans ses pensées, ne prêta pas attention à ce qu'il disait.

233

Benedict fit un pas vers elle. Il tendit une main pour lui effleurer la joue, avant de se raviser. Elle lui semblait, en cet instant, inaccessible Manque ponctuation

_ Je ne supporte pas de vous voir si triste, s'entendit-il murmurer.

Il fut surpris par ses propres paroles. Il n'avait pas eu l'intention de dire quoi que ce soit. Les mots avaient jaillis d'eux-mêmes.

_ Je ne suis pas triste, répondit-elle, paraissant se souvenir enfin de sa présence.

Benedict secoua imperceptiblement la tête.

— Dans vos yeux, il y a un immense chagrin. Il y est presque tout le temps.

Elle porta une main à son visage, comme si ce chagrin était palpable et qu'elle pouvait le chasser d'un simple geste.

Benedict saisit alors sa main pour l'approcher de ses lèvres.

— Je voudrais tant que vous partagiez vos secrets avec moi !

— Je n'ai pas de...

— Ne mentez pas, coupa-t-il d'une voix plus dure qu'il ne l'aurait voulu. Vous êtes plus mystérieuse que toutes les femmes que j'ai...

Il s'interrompit, tandis que l'image de la belle inconnue du bal masqué s'imposait à son esprit.

— Que presque toutes les femmes que j'ai connues, reprit-il.

Elle soutint son regard quelques secondes avant de détourner les yeux.

— Il n'y a rien de mal à avoir un jardin secret. Si je choisis de...

— Ne voyez-vous pas que votre silence vous tue à petit feu ?

s'écria-t-il.

Il n'avait pas envie de l'entendre s'excuser, et l'impatience ne faisait qu'exacerber sa frustration.

— Le bonheur est à portée de votre main ; il vous suffit de le saisir ! Vous pouvez changer de vie mais vous ne le voulez pas !

— Je ne le peux pas, rectifia-t-elle d'une voix si désespérée qu'il en fut anéanti.

234

— C'est absurde ! grommela-t-il. Vous pouvez faire ce que vous désirez. Vous refusez d'être heureuse, voilà tout.

— Ne rendez pas les choses plus difficiles qu'elles ne le sont déjà, murmura-t-elle.

À ces mots, quelque chose se brisa en lui. Il lui semblait qu'une barrière venait de céder sous la pression et qu'un flot de sang montait en lui, alimentant la rage et la frustration qui le tourmentaient depuis des jours.

— Et moi, vous croyez que je ne souffre pas ? demanda-t-il.

Vous croyez vraiment que je ne souffre pas ?

— Je n'ai pas dit cela.

Il la prit par la main pour la plaquer contre son corps durci par le désir.

— Je suis fou de vous, murmura-t-il à son oreille. Chaque soir, dans mon lit, je pense à vous en me demandant pourquoi vous n'êtes pas avec moi.

— Je n'ai pas voulu...

— Vous ne savez pas ce que vous voulez, coupa-t-il. Ces paroles étaient cruelles, condescendantes à l'extrême, mais Benedict s'en moquait éperdument. Sophie l'avait blessé plus qu'il ne l'aurait cru possible, en le repoussant avec une détermination qu'il n'aurait pas soupçonnée chez elle. Elle préférerait une vie de dur labeur sans lui à une confortable existence à ses côtés, et il était condamné à la voir presque chaque jour, à ressentir sa présence, son parfum, juste assez pour tenir son désir en éveil...

Tout était sa faute, il le savait. Il aurait pu la laisser à la campagne et s'épargner une telle torture. En vérité, il avait été le premier surpris par son insistance à la faire venir à Londres.

Son comportement avait été des plus étranges, et Benedict avait presque peur de l'analyser, mais le fait est que ç'avait été plus fort que lui : le besoin de savoir Sophie en sécurité primait encore la faim qu'il avait d'elle.

Puis il l'entendit prononcer son nom d'une voix vibrante de désir, et il sut qu'il ne lui était pas indifférent. Peut-être ne comprenait-elle pas ce qui lui arrivait, mais elle éprouvait une vive attirance pour lui.

235

Il prit ses lèvres en se jurant que si elle se rebellait, si elle manifestait le moindre signe de refus, il n'insisterait pas. Ce serait probablement pour lui un défi surhumain, mais il s'obligerait à la laisser partir.

Elle n'eut aucun mouvement de recul. Elle ne le repoussa pas, ne se débattit pas, ne tenta pas de se libérer. Au contraire, elle s'offrit à lui sans la moindre résistance et glissa ses doigts dans ses cheveux tout en lui abandonnant ses lèvres... Benedict était incapable de comprendre pourquoi elle acceptait soudain qu'il l'embrasse — ou, plus exactement, pourquoi elle acceptait soudain de l'embrasser —, mais il n'avait pas l'intention d'interrompre leur baiser pour le lui demander !

Il savoura la magie de l'instant, s'enivrant d'elle, des arômes de sa bouche, du doux parfum de ses cheveux, du léger goût de sel de sa peau... Il n'avait plus aucune certitude de pouvoir faire d'elle sa maîtresse, aussi n'avait-il d'autre urgence que de donner à ce baiser une intensité absolue, afin que son écho résonne en lui durant des jours.

Il prit sa bouche avec une ardeur renouvelée, chassant la petite voix qui lui disait qu'il avait déjà vécu cela. Deux ans auparavant, il avait dansé avec une autre femme, une femme qu'il avait embrassée avec la même fièvre, la même passion.

Comme si toute sa vie était contenue dans ce baiser.

Il avait péché par excès de confiance en lui, ce soir-là. Il n'avait pas cru qu'elle pouvait lui échapper. Et il l'avait perdue.

Il avait tout perdu. Jamais, depuis, il n'avait rencontré de femme avec qui il puisse envisager l'avenir.

Jusqu'à Sophie.

Contrairement à la belle en robe argent, elle n'était pas une femme de sa condition, aussi ne pouvait-il pas l'épouser... mais elle était là, bien réelle.

Et il n'avait pas l'intention de la laisser s'enfuir.

Quand il la tenait contre lui, il était au paradis. Elle était née pour venir s’abriter entre ses bras. Et il était né pour la serrer contre lui et la protéger.

— Venez chez moi, murmura-t-il à son oreille.

Elle ne répondit pas mais il la sentit se raidir.

— Venez chez moi, répéta-t-il.

236

— Je ne peux pas, répondit-elle.

À chacun de ses mots, son souffle venait caresser la peau de Benedict.

— Si, vous le pouvez.

Elle secoua la tête mais ne tenta pas de le repousser.

Profitant de l’instant, il l’embrassa de nouveau. Il glissa sa langue entre ses lèvres pour explorer les tendres replis de sa bouche et goûter pleinement toutes ses saveurs. Ses mains se posèrent sur les rondeurs de sa poitrine, qu’il pressa avec délicatesse. Le souffle coupé, il sentit ses seins se durcir sous ses doigts. Et, tout à coup, cela ne lui suffit plus. C’était sa peau qu’il voulait toucher, non l’étoffe de sa robe.

Hélas ! Ce n’était pas le lieu le plus indiqué pour cela. Ils se trouvaient dans le jardin de sa mère, tout de même ! N’importe qui pouvait entrer et, pour être honnête, s’il n’avait pas entraîné Sophie dans l’alcôve à droite de la porte, n’importe qui aurait pu les voir. Cela aurait suffi à faire renvoyer Sophie.

Et s’il la poussait vers le centre du patio, là où tout le monde pourrait les apercevoir ? Elle se retrouverait sans travail, et elle n’aurait plus d’autre choix que d’accepter d’être à lui !

Après tout, n’était-ce pas exactement ce qu’il désirait ?

Puis il lui vint à l’esprit – et c’était un véritable miracle qu’il ait conservé assez d’empire sur lui-même pour former une pensée cohérente – que s’il s’était tant attaché à elle, c’était en partie à cause de sa remarquable solidité intérieure et du respect qu’elle avait pour elle-même. Cette femme-là savait qui elle était et, malheureusement pour lui, elle ne s’écartait pas du droit chemin.

S’il ruinait sa réputation devant des gens qu’elle admirait et respectait, il la briserait. Jamais il ne se le pardonnerait.

Avec lenteur, il s’écarta d’elle. Son désir était toujours aussi vif, et il ne renonçait pas à faire d’elle sa maîtresse, mais il ne l’y contraindrait pas en la compromettant dans la maison de sa mère. Lorsqu’elle viendrait à lui – et elle le ferait, il se le jurait

–, ce serait de son propre chef.

En attendant, il la cajolerait, la harcèlerait, la...

— Pourquoi me repoussez-vous ? chuchota-t-elle d’un air surpris.

237

— Ce n’est ni le lieu ni le moment.

Elle ne manifesta tout d’abord aucune réaction. Puis, comme si une ombre était tombée sur son visage, l’effarement se peignit sur ses traits. Elle écarquilla les yeux et ses iris prirent un éclat plus lumineux que jamais, tandis que ses lèvres s’entrouvraient sur un hoquet horrifié.

— Je n’ai pas réfléchi, murmura-t-elle, plus pour elle que pour lui.

— Je m’en suis rendu compte.

Il sourit.

— Je m’en suis rendu compte, et j’ai trouvé que c’était une bonne chose. Lorsque vous réfléchissez, cela finit toujours mal pour moi.

— Nous ne devons pas recommencer.

— En tout cas, nous ne devons pas recommencer *ici*.

— Non ! Ce que je veux dire, c’est...

— Ne gêchez pas cet instant.

— Je...

— S’il vous plaît, insista-t-il. Laissez-moi croire que, cette fois, vous ne m’avez pas opposé une fin de non-recevoir.

— Écoutez, je...

D'un doigt posé sur ses lèvres, il la fit taire.

— Je vous en prie.

— Tout de même, je...

— Me refuserez-vous cette innocente fantaisie ?

Enfin, il réussit à lui arracher un sourire.

— Ah, dit-il. Je préfère cela.

Il vit ses lèvres trembler puis, à sa grande surprise, son sourire s'élargir.

— De mieux en mieux ! Maintenant, je vais vous laisser. Je ne vous demande qu'une chose : restez ici et continuez à sourire. Cela me briserait le cœur de voir une autre expression sur votre visage.

— Vous ne pourrez plus me voir, fit-elle remarquer. Il lui effleura le menton.

— Je le saurai.

238

Alors, avant que s'efface de son regard cette lueur où se mêlaient si délicieusement la surprise et l'adoration, il fit demi-tour et s'en alla.

239

16

Les Featherington ont donné un petit dîner hier soir. Bien que votre dévouée chroniqueuse n'ait pas eu le privilège d'y assister, elle s'est laissée dire que l'événement avait été un succès. La famille Bridgerton était représentée mais, au grand dam des demoiselles Featherington, aucun mâle du clan n'était de la délégation ! Le toujours enjoué Nigel Berbrooke était également de la partie, entourant Mlle Philippa Featherington de toutes ses attentions.

Nous croyons savoir que Benedict et Colin Bridgerton, qui étaient invités, se sont tous les deux fait excuser.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, le 19 mai 1817.

Un jour passa, puis une semaine. Sophie s'aperçut rapidement que travailler pour les Bridgerton n'était pas une sinécure. Elle était la camériste des trois filles de la famille qui habitaient encore là et passait le plus clair de son temps à coiffer des cheveux, recoudre et repasser des robes, astiquer des chaussures... Pas une fois elle n'avait quitté la maison, excepté un certain épisode dans le jardin.

Toutefois, alors qu'un tel quotidien sous les ordres d'Araminta aurait été un enfer, la vie chez les Bridgerton était emplie de rires et de bonne humeur. Les trois jeunes filles ne manquaient pas une occasion de se taquiner et de se chamailler, mais jamais avec la méchanceté que Rosamund avait toujours

montrée envers Posy. Et quand il n'y avait pas de visiteurs à l'heure du thé, que lady Bridgerton et ses filles prenaient alors à l'étage, Sophie était toujours invitée à les rejoindre. Elle apportait sa boîte à ouvrage et reprisait ou recousait des boutons pendant que ces dames papotaient joyeusement, et c'était un vrai bonheur que de pouvoir s'asseoir pour boire une bonne tasse de thé, accompagnée de lait frais et de scones encore tièdes.

Après quelques journées, Sophie avait pris assez d'assurance pour se mêler de temps à autre à la conversation.

L'heure du thé était devenue son moment préféré de la journée.

Un après-midi, une semaine après le jour que Sophie appelait «le jour du baiser », Éloïse s'exclama :

— J'aimerais bien savoir où est passé Benedict !

— Aïe !

Quatre visages se tournèrent vers Sophie.

— Allez-vous bien ? s'enquit lady Bridgerton, qui s'apprêtait à porter sa tasse à ses lèvres.

Sophie fit la grimace.

— Je me suis piqué le doigt.

Un fin sourire éclaira le visage de lady Bridgerton.

— Maman vous a dit au moins un millier de fois...

commença Hyacinthe, qui avait quatorze ans.

— Un millier ? répéta Francesca d'un air surpris.

— Maman vous a dit une *centaine* de fois, reprit Hyacinthe en décochant un coup d'œil agacé à sa sœur, que vous n'avez pas besoin d'apporter votre couture quand vous venez prendre le thé.

Sophie réprima un sourire.

— J'aurais l'impression d'être paresseuse, si je ne le faisais pas.

— Eh bien, moi, je n'ai pas l'intention de faire ma broderie, déclara la jeune fille, à qui personne ne l'avait demandé.

— Serais-tu paresseuse ? demanda Francesca.

— Absolument pas, répliqua Hyacinthe.

Francesca se tourna vers Sophie.

— Vous donnez à Hyacinthe l'impression d'être paresseuse.

— Mais pas du tout ! protesta l'intéressée.

241

Lady Bridgerton sirota une gorgée de thé.

— Vous travaillez sur le même ouvrage depuis un certain temps, Hyacinthe. Février, si ma mémoire est bonne.

— Sa mémoire est excellente, précisa Francesca à l'adresse de Sophie.

Hyacinthe lança un regard furieux à Francesca, qui plongea le nez dans sa tasse pour dissimuler un sourire tandis que Sophie feignait d'être saisie d'une quinte de toux. À vingt ans, Francesca, qui n'était la cadette d'Éloïse que d'une année, possédait un humour dévastateur. Hyacinthe pourrait un jour lui donner la réplique, mais il était encore trop tôt.

— Personne n'a répondu à ma question, reprit Éloïse en posant sa tasse sur sa soucoupe dans un claquement. Où est passé Benedict ? Voilà une éternité que je ne l'ai pas vu.

— Une semaine, corrigea sa mère.

— Aïe !

— Avez-vous besoin d'un dé à coudre ? proposa Hyacinthe à Sophie.

— D'habitude, je ne suis pas aussi maladroite, marmonna celle-ci.

Lady Bridgerton porta sa tasse à ses lèvres et demeura dans cette position un long moment.

Serrant les dents, Sophie se remit au travail avec énergie. A sa grande surprise, Benedict n'avait pas fait une seule apparition depuis le jour du baiser, une semaine avant. Elle s'était surprise à guetter aux fenêtres et à surveiller les couloirs dans l'espoir d'apercevoir sa silhouette.

En vain.

Sophie aurait été bien incapable de dire si elle était soulagée, déçue... ou les deux à la fois.

Elle laissa échapper un petit soupir. Elle était soulagée *et* déçue.

— Avez-vous dit quelque chose ? s'enquit Éloïse.

— Non, murmura Sophie en secouant la tête, le regard fixé sur son index rouge et douloureux.

Elle se mordit les lèvres en se pinçant le doigt, d'où coulèrent quelques gouttes de sang.

— Où est-il donc passé ? gémit Éloïse.

242

— Benedict a trente ans, lui rappela gentiment sa mère. Il n'a nul besoin de nous tenir au courant de son emploi du temps.

Éloïse émit un petit reniflement hautain.

— Ce n'est pas ce que vous disiez la semaine dernière, maman.

— Que voulez-vous dire ?

— Où est Benedict ? s'écria Éloïse en une assez bonne imitation de sa mère. Comment ose-t-il disparaître ainsi, sans un mot ? C'est à croire qu'il a disparu de la surface du monde !

— La situation était différente, protesta lady Bridgerton.

— En quoi donc ? demanda Francesca, un sourire espiègle aux lèvres.

— Je savais qu'il allait à une soirée de célibataires chez cet épouvantable Cavender, et je ne le voyais pas revenir, tandis que cette fois-ci...

Lady Bridgerton s'interrompit en se mordant les lèvres.

— *Pourquoi* suis-je en train de me justifier devant vous ?

— Vraiment, je me le demande, murmura Sophie.

Éloïse, qui était sa plus proche voisine de table, s'étrangla avec sa gorgée de thé.

Francesca lui donna une claque dans le dos, puis se pencha vers Sophie.

— Vous avez dit quelque chose, Sophie ?

Sophie secoua la tête, planta son aiguille dans la robe qu'elle était occupée à repriser et rata son but une fois de plus.

Éloïse lui jeta un regard perplexe.

Lady Bridgerton toussota pour s'éclaircir la voix.

— Ma foi, il me semble...

Elle s'interrompit et tendit l'oreille.

— Tiens ? On dirait qu'il y a quelqu'un dans le couloir.

Sophie sursauta et jeta un regard derrière elle en direction de la porte, s'attendant à voir entrer le majordome. Wickham lui décochait toujours un coup d'œil contrarié avant de délivrer le message qu'il était venu apporter. Il désapprouvait manifestement le fait qu'une camériste prenne le thé avec les dames de la maison, et même s'il ne formulait jamais ses opinions à haute voix devant ses employeurs, il ne se donnait pas la peine de conserver un visage impassible.

243

Ce jour-là, cependant, ce ne fut pas lui que Sophie vit apparaître dans l'encadrement de la porte.

— Benedict ! s'écria Éloïse en sautant sur ses pieds. Nous parlions justement de toi !

Il tourna les yeux vers Sophie.

— Ah, oui ?

— Pas moi, marmonna Sophie.

— Vous avez dit quelque chose, Sophie ? s'enquit Hyacinthe.

— Aïe !

— Je vais devoir vous interdire de repriser, la gronda gentiment lady Bridgerton, sinon vous aurez perdu une pinte de sang avant la fin du jour.

Sophie bondit sur ses pieds.

— Je vais chercher un dé à coudre.

— Vous n'en avez pas dans votre boîte à ouvrage ? s'étonna Hyacinthe. Il ne me viendrait pas à l'idée de repriser sans dé à coudre !

— En admettant qu'il te vienne à l'idée de repriser, ironisa Francesca.

Hyacinthe lui décocha un coup de pied, au risque de renverser le service à thé.

— Hyacinthe ! s'écria sa mère, contrariée.

Sophie se tourna vers la porte en s'efforçant de poser les yeux n'importe où, sauf sur Benedict. Elle avait espéré toute la semaine l'apercevoir, et à présent qu'il était là, elle n'avait qu'une envie : prendre la fuite. Si elle croisait son regard, elle chercherait automatiquement ses lèvres. Et si elle voyait ses lèvres, elle ne pourrait s'empêcher de se souvenir de leur baiser.

Et si elle songeait à leur baiser...

— Il faut que j’aïlle chercher ce dé à coudre, dit-elle en se dirigeant vers la porte.

Il y avait certaines choses auxquelles on ne devait pas penser en public.

— Je crois que vous l’avez déjà dit, fit remarquer Benedict en haussant les sourcils avec un soupçon d’arrogance.

— Oui. C’est dans ma chambre, en bas.

— Vous voulez dire, en haut ? rectifia Hyacinthe.

Sophie fut prise d’une folle envie de l’étrangler.

244

— C’est ce que j’ai dit, répondit-elle entre ses dents.

— Pas du tout, répliqua Hyacinthe sans s’émouvoir. Ce n’est pas ce que vous avez dit.

— Mais si ! intervint lady Bridgerton. Je l’ai entendue.

Sophie tourna vivement la tête vers cette dernière et comprit aussitôt qu’elle avait menti.

— Je vais chercher un dé à coudre, répéta-t-elle, au comble de la confusion.

Elle poursuivit son chemin, de plus en plus mal à l’aise à mesure qu’elle se rapprochait de Benedict, toujours sur le seuil.

— Personne ici ne voudrait vous voir vous blesser, déclara celui-ci en s’écartant pour lui céder le passage.

Puis, lorsqu’elle fut proche de lui à le toucher, elle l’entendit murmurer :

— Lâche.

Les joues brûlantes, le cœur battant, elle s’élança dans l’escalier... avant de s’apercevoir à mi-chemin qu’elle descendait vers le rez-de-chaussée au lieu de monter vers sa chambre.

Merveilleux ! À présent, elle allait devoir gravir de nouveau les marches et recroiser Benedict, ce qu’elle ne voulait à aucun prix.

Il devait toujours se tenir sur le seuil de la porte, et lorsqu’elle passerait, elle le verrait étirer les lèvres pour lui décocher l’un de ses sourires à la fois ironiques et enjôleurs qui avaient le don de lui faire perdre tous ses moyens !

C’était un désastre. Elle ne devait pas rester dans cette demeure. Comment pourrait-elle vivre chez lady Bridgerton si elle manquait de défaillir chaque fois qu’elle voyait Benedict ?

Elle n’était pas assez forte. Il allait la harceler, lui faire oublier tous ses principes, toutes ses résolutions. Elle devait partir. Il n’y avait pas d’autre solution.

Elle le regrettait amèrement, car elle aimait travailler pour les Bridgerton. Ici, on la traitait comme un être humain, non comme une esclave ; on lui versait des gages plus que généreux.

En outre, non seulement on lui posait des questions, mais on semblait s’intéresser à ses réponses.

Bien sûr, Sophie savait qu’elle n’appartenait pas à cette famille, que ce ne serait jamais le cas, mais ici, il était si facile de

le croire ! D’autant plus qu’elle trouvait là ce qu’elle avait toujours espéré : une famille.

Auprès des Bridgerton, elle pouvait presque s’imaginer que son rêve s’était réalisé...

— Auriez-vous perdu votre chemin ?

En levant les yeux, elle vit Benedict Bridgerton en haut des marches, nonchalamment accoudé à la balustrade. Elle s’aperçut alors qu’elle se trouvait toujours au beau milieu de l’escalier.

— Je sors, déclara-t-elle.

— Acheter un dé à coudre ?

— Parfaitement ! répliqua-t-elle d’un air de défi.

— N’avez-vous pas besoin d’argent ?

Elle pouvait prétendre qu’elle en avait dans sa poche, ce qui serait un fieffé mensonge. Ou bien avouer la vérité, au risque qu’il comprenne quelle pathétique écervelée elle était en vérité.

Ou, troisième solution, elle pouvait dévaler les marches et s’enfuir à jamais de cette maison. ,C’était sans doute l’option la plus lâche... mais aussi

la plus sûre.

— Je dois y aller, marmonna-t-elle.

Elle s'élança à toute vitesse... sans s'apercevoir qu'elle se dirigeait vers la porte principale, et non vers celle des domestiques. Elle traversa le vestibule au pas de course, poussa le lourd battant et dévala les marches du perron. Lorsque ses pieds se posèrent sur le pavé, elle prit la direction du nord, sans raison particulière, simplement parce qu'il fallait bien aller quelque part.

C'est alors qu'elle entendit une voix.

Une voix terrible, affreuse, effrayante.

La voix d'Araminta.

Sophie crut que son cœur allait s'arrêter de battre. Elle se plaqua vivement contre le mur. Par chance, Araminta était tournée vers la rue, aussi ne la remarquerait-elle pas, sauf si elle se retournait.

Au moins, songea Sophie, il était facile de garder le silence lorsqu'on ne pouvait plus respirer...

Que faisait Araminta au 5, Bruton Street ? Penwood House était au moins à huit rues de là !

246

Puis, brusquement, la mémoire lui revint. Elle avait appris la nouvelle l'année précédente, grâce à l'un des rares numéros du *Whistledown* qu'elle avait pu se procurer quand elle travaillait chez les Cavender : le nouveau comte de Penwood avait finalement décidé de s'établir à Londres, obligeant Araminta, Rosamund et Posy à trouver un nouveau logement...

Juste à côté de la demeure de lady Bridgerton.

Sophie n'aurait pu imaginer pire cauchemar !

— Où est passée cette fainéante ? grommela Araminta.

Le cœur de Sophie se serra aussitôt pour la malheureuse dont parlait Araminta. En tant qu'ancien souffre-douleur de celle-ci, elle savait toute l'horreur que recelait ce statut !

— Posy ! glapit Araminta, avant de se diriger vers un attelage garé près de là.

Sophie se mordit les lèvres en comprenant soudain ce qui avait dû se passer après son départ. Araminta avait sans doute engagé une domestique, qu'elle avait traitée aussi cruellement qu'elle, quoiqu'elle ne l'ait sans doute pas blessée aussi profondément. Pour humilier quelqu'un comme Araminta l'avait fait avec elle, il fallait connaître cette personne et lui vouer une haine féroce. La première domestique venue ne faisait pas l'affaire.

Mais comme Araminta avait viscéralement besoin de rabaisser quelqu'un et qu'elle ne pouvait vivre sans maltraiter un autre être humain, elle avait choisi une nouvelle victime : Posy.

Celle-ci sortit de la maison voisine, le visage pincé, les traits tirés. Elle semblait malheureuse, et peut-être un peu plus enrobée que deux ans auparavant. Voilà qui ne devait pas plaire à Araminta, songea Sophie avec amertume. Sa belle-mère n'avait jamais accepté que sa cadette ne soit pas aussi jolie, blonde et menue qu'elle-même et sa fille aînée. Si Sophie avait toujours été le plus grand sujet de contrariété d'Araminta, Posy avait été sa plus grande déception.

Sophie regarda Posy faire halte sur le perron et se baisser pour lacer ses bottines. Rosamund passa la tête par la fenêtre de l'attelage pour la houspiller d'une voix aigre.

— Allons, Posy !

247

Sophie recula et détourna la tête. Elle se trouvait juste dans la ligne de mire de Rosamund.

— J'arrive ! répondit Posy.

— Dépêche-toi ! insista sa sœur.

Posy finit de nouer son lacet, dévala l'escalier... et rata la dernière marche. En la voyant s'étaler de tout son long sur le trottoir, Sophie s'élança instinctivement vers elle, avant de suspendre son geste et de se plaquer de nouveau contre le mur.

Posy n'était pas blessée, et pour rien au monde Sophie ne voulait qu'Araminta apprenne qu'elle vivait à Londres – si près de chez elle, qui plus est.

Posy se releva et tourna la tête pour étirer son cou, d'abord à droite, puis à gauche, puis...

... vers elle. Elle l'avait vue ! Posy écarquilla les yeux, bouche bée. Puis elle referma les lèvres avant de les rouvrir, sans doute dans l'intention de

s'exclamer : « Sophie ? », mais celle-ci secoua vigoureusement la tête.

— Posy ! rugit Araminta.

Sophie répéta son geste tout en suppliant Posy du regard de ne pas la trahir.

— Je viens, mère ! répondit Posy.

Elle esquissa un imperceptible signe de tête pour indiquer qu'elle avait compris, puis s'éloigna et monta à bord de la voiture qui, par chance, partit dans la direction opposée à l'endroit où se trouvait Sophie.

Sophie s'adossa contre le mur, sans forces. Elle y resta une longue minute.

Et encore cinq minutes supplémentaires.

À peine Sophie eut-elle quitté le salon de l'étage que Benedict perdit tout intérêt pour le thé et les scones.

— Je me demandais où tu étais passé, dit Éloïse.

— Hum ?

Il tourna la tête vers la droite, s'efforçant d'apercevoir la rue par la fenêtre.

— Je disais, répéta Éloïse d'une voix forte, que je me demandais...

248

— Éloïse, parlez moins fort, supplia sa mère.

— Il ne m'écoute pas.

— Dans ce cas, à quoi bon vous égosiller ? Ce n'est pas ainsi que vous attirerez son attention.

— En revanche, en lui jetant un scone à la figure... suggéra Hyacinthe.

— Hyacinthe ! Je vous interdis de...

Trop tard. Celle-ci avait déjà joint le geste à la parole.

Benedict plongeait pour éviter le projectile une fraction de seconde avant l'impact. Il tourna d'abord les yeux vers le mur, à présent maculé d'une trace de farine là où le scone l'avait heurté, puis regarda le plancher, où le biscuit avait atterri sans voler en éclats, ce qui était remarquable.

— Dois-je comprendre que ma présence n'est plus indispensable ? demanda-t-il d'un ton suave, avant d'adresser un sourire jovial à sa plus jeune sœur.

Le scone volant lui offrait un prétexte idéal pour s'éclipser et s'élancer dehors dans l'espoir de retrouver la piste de Sophie.

— Vous venez tout juste d'arriver, lui fit remarquer sa mère.

Benedict la scruta avec méfiance. Son ton détaché démentait totalement ses paroles. Qu'avait-elle donc en tête ?

— Je ne suis pas obligé de m'en aller, dit-il d'un ton faussement innocent.

— Je vous en prie ! protesta-t-elle en portant à ses lèvres une tasse qui, il l'aurait juré, était vide. Je m'en voudrais de vous retenir si vous êtes occupé.

Benedict s'efforça de se composer un masque impassible ou, du moins, de dissimuler sa surprise.

La dernière fois qu'il avait dit à Violet Bridgerton qu'il était occupé, elle avait rétorqué : « Trop occupé pour consacrer un instant à votre mère ? »

Son premier réflexe fut de déclarer qu'il allait rester et de s'installer confortablement dans un fauteuil, puis il se rendit compte qu'il n'y aurait rien de plus ridicule que de s'attarder dans ce salon pour le seul plaisir de contrarier sa mère alors qu'il était impatient de s'élancer à la poursuite de Sophie.

— Dans ce cas, répondit-il en retournant vers la porte, je vais vous laisser.

249

— Sauvez-vous ! dit-elle en le chassant d'un geste. Et amusez-vous bien.

Benedict se baissa pour ramasser le scone et le lancer en douceur à Hyacinthe, qui le saisit au vol. Puis, après avoir salué sa mère et ses sœurs, il franchit la porte et traversa le palier. Il arrivait aux premières marches lorsqu'il entendit sa mère déclarer :

— J'ai cru qu'il ne s'en irait jamais !

De plus en plus étrange, songea-t-il.

Il dévala l'escalier et traversa le vestibule à grandes enjambées. Sophie devait déjà être loin de la maison, mais si elle était partie faire une course, elle ne pouvait avoir pris qu'une seule direction. Il tourna sur sa droite dans l'intention de marcher tranquillement jusqu'aux boutiques situées un peu plus loin, mais à peine eut-il fait trois pas qu'il aperçut Sophie, l'air hagard, plaquée contre le mur de brique du 5, Bruton Street.

— Sophie ? appela-t-il en se ruant vers elle. Que s'est-il passé ? Est-ce que tout va bien ?

Elle sursauta en le reconnaissant, puis hocha la tête.

Benedict ne la crut pas, mais cela n'aurait servi à rien de le lui faire remarquer.

— Vous tremblez, observa-t-il en regardant ses mains.

Dites-moi ce qui vous est arrivé. Est-ce que quelqu'un s'en est pris à vous ?

— Non, répondit-elle d'une voix chevrotante. J'ai seulement... Je... Eh bien...

Elle posa les yeux sur l'escalier de l'hôtel particulier.

— J'ai perdu l'équilibre et manqué une marche en descendant.

Elle lui adressa un faible sourire.

— Vous savez, quand, tout à coup, on ne distingue plus le haut du bas.

Benedict opina : il connaissait cette sensation. Mais cela ne signifiait pas qu'il la croyait.

— Venez avec moi, dit-il.

250

Lorsqu'elle leva les yeux vers lui, il vit dans les vertes profondeurs de ses iris une lueur de détresse qui lui brisa le cœur.

— Où ? demanda-t-elle dans un souffle.

— N'importe où sauf ici.

— Je...

— J'habite tout près, expliqua-t-il. La cinquième maison, là-

bas.

— Oh ? fit-elle en ouvrant de grands yeux surpris. Personne ne me l'a dit.

— Je vous promets que votre vertu sera sauvée, déclara-t-il.

Puis, incapable de s'en empêcher, il ajouta :

— A moins que vous ne souhaitiez qu'il en soit autrement.

Son intuition lui disait qu'elle aurait protesté si elle n'avait pas été en état de choc.

— Nous resterons dans le salon jusqu'à ce que vous vous sentiez mieux, proposa-t-il.

D'un signe de tête, elle accepta de le suivre et se laissa entraîner jusque chez lui, une simple maison de ville située un peu plus bas dans la rue.

Une fois qu'ils furent confortablement installés et que Benedict eut fermé la porte afin qu'ils ne soient pas dérangés par les domestiques, il se tourna vers elle pour lui demander :

« Et maintenant, si vous me disiez ce qui vous est arrivé ? », mais au dernier moment, il comprit que cela ne servirait à rien.

Il pouvait toujours lui poser la question, elle ne répondrait pas.

Elle se mettrait sur la défensive, et cela ne ferait pas avancer ses affaires.

Alors, se composant un masque indifférent, il demanda :

— Eh bien, cela vous plaît-il de travailler pour ma mère et mes sœurs ?

— Elles sont très gentilles avec moi.

— Gentilles ? répéta Benedict, incapable de dissimuler son incrédulité. Exaspérantes, sans doute. Et probablement épuisantes. Mais gentilles ?

— Absolument, insista Sophie.

Benedict commença à sourire ; il adorait sa mère et ses sœurs, et il était heureux que Sophie ait de l'affection pour elles.

251

Mais son sourire se figea lorsqu'il comprit que cela ne servait pas du tout ses desseins. Plus Sophie s'attacherait à elles, moins elle prendrait le risque de se déconsidérer à leurs yeux en acceptant de devenir sa maîtresse.

Il avait commis une sérieuse erreur stratégique, la semaine précédente. Il avait tablé sur l'espoir que, si elle était engagée dans la maisonnée de sa mère, il finirait par la convaincre de céder à ses avances. Il ne faudrait qu'un peu d'insistance de sa part, s'était-il alors imaginé.

Eh bien, c'était raté ! Pourquoi n'avait-il pas trouvé une solution plus expéditive pour la faire tomber dans ses bras ?

Vous devriez remercier votre bonne étoile de les avoir, dit Sophie d'une voix plus ferme. En ce qui me concerne, je donnerais n'importe quoi pour...

Elle ne finit pas sa phrase.

— Vous donneriez n'importe quoi pour ? répéta Benedict, surpris de la curiosité qui le dévorait. Elle jeta un regard nostalgique par la fenêtre.

Pour avoir une famille comme la vôtre.

— Vous n'avez personne, dit-il.

Ce n'était pas une question, mais une constatation.

— Je n'ai jamais eu personne.

— Pas même votre...

Il s'interrompit, se souvenant soudain que sa mère était morte en lui donnant le jour.

— Parfois, dit-il d'un ton aussi léger que possible, ce n'est pas facile d'être un Bridgerton.

Elle tourna lentement la tête vers lui.

— Je n'imaginais pas ce qu'il pourrait y avoir de plus merveilleux.

— Il n'y a rien de plus merveilleux, approuva-t-il, mais cela ne signifie pas que ce soit toujours facile.

— Que voulez-vous dire ?

Benedict s'entendit alors exprimer des sentiments qu'il n'avait jamais confiés à personne, pas même... Non, *surtout pas* aux membres de sa propre famille.

252

— Aux yeux de tout le monde, dit-il, je suis juste un Bridgerton. Pas Benedict, ni Ben, ni même un homme relativement fortuné et doté d'un minimum d'intelligence...

Il esquissa un sourire désabusé.

— Juste *un* Bridgerton. Ou, plus précisément, le Bridgerton numéro deux.

Il vit les lèvres de Sophie trembler, puis s'étirer en un sourire chaleureux.

— Vous êtes bien plus que cela ! s'écria-t-elle.

— J'aimerais le croire, mais la plupart des gens ne me voient pas ainsi.

— La plupart des gens sont des idiots !

Il éclata de rire. Il ne connaissait rien de plus attirant que Sophie lorsqu'elle s'emportait.

— Ce n'est pas moi qui vous donnerai tort sur ce point ! dit-il.

Puis, alors qu'il ne savait comment relancer la conversation, Sophie le surprit en déclarant :

Vous ne ressemblez pas du tout au reste de votre famille.

— Comment cela ? demanda-t-il en s'interdisant de croiser son regard, de peur qu'elle y lise l'importance que sa réponse revêtait à ses yeux.

— Eh bien, votre frère Anthony... Elle fronça les sourcils, pensive.

— Il a construit sa vie sur son statut d'aîné. Il est manifestement chargé d'une responsabilité envers votre famille que vous n'avez pas à porter.

— Attendez une min...

— Ne m'interrompez pas, dit-elle en lui posant une main sur la poitrine. Je ne prétends pas que vous n'aimez pas les vôtres, et je sais que vous donneriez votre vie pour n'importe lequel d'entre eux, mais la situation de votre frère aîné est différente. Il se sent responsable de vous tous, et je crois sincèrement que ce serait pour lui un échec personnel de voir l'un de ses frères et sœurs malheureux.

— Combien de fois avez-vous vu Anthony ? marmonna-t-il.

— Une seule, mais cela m'a suffi.

Elle se mordit les lèvres, comme pour réprimer un sourire.

253

— Quant à votre frère Colin... Lui, je ne l'ai pas rencontré, mais j'ai entendu bien des gens dire que...

— Qui ?

— Tout le monde. Sans parler du *Whistledown*, que j'avoue lire depuis des années, et où l'on ne parle que de lui !

Alors, vous saviez qui j'étais avant de me rencontrer, murmura-t-il. Elle hocha la tête.

— Oui, mais je ne vous *connaissais* pas. Vous êtes bien plus complexe que lady Whistledown ne le laisse croire.

— Alors, dites-moi, demanda-t-il en posant ses mains sur la sienne. Que savez-vous de moi ?

Croisant son regard, Sophie plongea dans le velours de ses yeux bruns. Et elle y découvrit quelque chose qu'elle n'avait jamais soupçonné. Une lueur de vulnérabilité. De fragilité.

Il avait besoin de savoir ce qu'elle pensait de lui, et de savoir qu'il était important pour elle. Cet homme si sûr de lui, si arrogant espérait son approbation !

Peut-être même avait-il besoin d'elle...

Elle referma sa main sur la sienne, puis, de l'index, elle traça des spirales à la surface de son gant de cuir fin.

— Vous êtes... commença-t-elle.

Elle s'interrompit, se laissant le temps de choisir soigneusement ses mots car elle savait que, dans des moments d'une telle intensité, chaque terme comptait.

— Vous n'êtes pas exactement l'homme que vous prétendez être. Vous tenez à paraître séduisant, plein d'humour et de repartie, et vous êtes tout cela, mais à l'intérieur, vous êtes bien plus que cela.

Elle marqua une pause.

— Vous êtes attentif aux autres, reprit-elle, consciente que sa voix vibrait d'émotion. Vous avez une grande considération pour votre famille, et même pour moi, bien que je ne l'aie pas toujours méritée.

— Si, dit-il en portant sa main à ses lèvres pour déposer au creux de sa paume un baiser brûlant. Vous l'avez toujours méritée.

— Et... et...

254

Comment poursuivre alors que Benedict la dévorait du regard avec une telle dévotion ?

— Et ? murmura-t-il.

— En grande partie, ce que vous êtes vient de votre éducation, reprit-elle.

À présent, les mots se bousculaient sur ses lèvres.

— Cela, j'en suis certaine – on ne peut pas grandir entouré de tant d'amour et de loyauté sans devenir quelqu'un de bon –, mais tout au fond de vous, dans votre cœur, dans votre âme, vous êtes l'homme que le destin a choisi que vous soyez. *Vous*, pas le fils de quelqu'un d'autre, pas le frère de quelqu'un d'autre. Juste vous.

Benedict la couva d'un regard brillant.

Il voulut parler, mais il s'aperçut qu'il ne trouvait pas ses mots. Il n'y en avait tout simplement pas pour un instant tel que celui-ci.

— Tout au fond de vous, poursuivit-elle, il y a l'âme d'un artiste.

— Non, protesta-t-il en secouant la tête.

— Si. J'ai vu vos dessins. Vous êtes très doué. Je crois que je ne l'avais pas compris jusqu'à ce que je rencontre les membres de votre famille. Vous les avez tous croqués à la perfection. Le sourire secret de Francesca, la façon délurée qu'a Hyacinthe de se tenir...

— Je n'ai jamais montré mon travail à quiconque.

Elle sursauta.

— Vous plaisantez ?

Il secoua la tête.

— Non, je vous le promets.

— Enfin, vous êtes doué ! Vous possédez un vrai talent ! Je suis sûre que votre mère serait ravie de découvrir vos dessins.

— Pour une raison que j'ignore, répondit-il, un peu penaud, je n'ai jamais eu envie qu'on les voie.

— Vous m'avez laissée les voir, dit-elle avec douceur.

Il lui effleura la joue.

— Cela m'a semblé... évident.

Et soudain, il crut que son cœur allait s'arrêter de battre.

Soudain, *tout* lui semblait évident.

255

Il l'aimait. Il ignorait comment cela était arrivé, mais c'était le cas.

Cela n'avait rien à voir avec le fait qu'elle était attirante.

Bien des femmes étaient attirantes. Sophie, elle, était différente.

Elle le faisait rire. Elle lui donnait envie de la faire rire. Et quand il était en sa compagnie... Eh bien, quand il était avec elle, il la désirait avec ardeur. Pourtant, même s'il devait se contenir, il était comblé.

— Si étrange que cela paraisse, la simple présence de Sophie suffisait à son bonheur. Il n'avait même pas besoin de la voir, d'entendre sa voix ni de sentir son parfum. Il lui suffisait de savoir qu'elle était là.

— Si ce n'était pas de l'amour, il ne savait pas ce que c'était.

— Il la regarda longuement, en essayant de faire durer cet instant, de retenir ces secondes de perfection absolue. Quelque chose s'adoucissait dans ses iris, puis leurs couleurs se fondirent, et leur vif éclat émergea de tendres nuances de mousse printanière. Elle entrouvrit ses lèvres, et il sut qu'il devait l'embrasser. C'était plus qu'une envie. Un devoir sacré.

— Il avait besoin d'elle, près de lui, sous lui, sur lui.

— Il avait besoin de s'imprégner d'elle, de l'absorber.

— Il avait besoin d'elle autant qu'il avait besoin d'air pour vivre.

— Et, songea-t-il dans un ultime instant de lucidité avant de prendre ses lèvres, il avait besoin d'elle tout de suite.

256

17

Votre dévouée chroniqueuse sait de source sûre qu'il y a deux jours, alors qu'elle prenait le thé Chez Gunter, lady Penwood a été frappée au visage par un biscuit volant.

Nous sommes dans l'incapacité de déterminer qui a lancé ce projectile, mais on soupçonne les deux plus jeunes clientes de l'établissement, Mlle Felicity Featherington et Mlle Hyacinthe Bridgerton.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, le 21 mai 1817.

Sophie avait déjà été embrassée auparavant – elle avait déjà été embrassée *par Benedict* auparavant – mais jamais rien ne l'avait préparée à cette expérience.

Ce n'était pas un baiser, c'était... le paradis.

Il s'était emparé de ses lèvres avec une fièvre qui dépassait tout ce qu'elle pouvait imaginer. La caresse de sa bouche sur la sienne s'était faite frisson, effleurement, morsure, allumant en elle un incendie de passion, un puissant désir d'être aimée et d'aimer en retour. Lorsqu'il l'embrassait ainsi, tout ce qu'elle désirait, c'était répondre à son baiser.

Il lui sembla qu'il murmurait son prénom, mais son cœur battait si fort qu'elle l'entendit à peine. Qu'elle avait été naïve de s'imaginer qu'elle pourrait ignorer l'appel de l'amour ! Qu'elle avait été folle de se croire plus forte que le désir !

257

— Sophie, Sophie, Sophie, gémit-il en faisant courir ses lèvres sur sa joue, sur son cou, sur son oreille.

À force de l'entendre l'appeler ainsi, il lui semblait que son prénom entraît sous sa peau.

Elle comprit confusément qu'il posait ses mains sur les boutons de sa robe lorsqu'elle sentit l'étoffe se détendre à mesure que chacun d'eux s'échappait de sa boutonnière. Cela était en tout point ce qu'elle s'était toujours interdit, et cependant, lorsque le vêtement retomba sur sa taille, dénudant impudiquement son buste, elle chuchota le nom de Benedict en creusant les reins pour s'offrir à lui.

Benedict en eut le souffle coupé. Il avait rêvé de cet instant mille fois, l'avait imaginé dans chacun de ses songes, mais la réalité était encore plus douce, et de loin plus érotique, que tout ce que son imagination enfiévrée avait pu lui représenter.

Sa main s'écarta lentement de la tiédeur du dos de Sophie pour se diriger vers sa poitrine.

— Que tu es belle ! murmura-t-il, sachant qu'aucun mot n'aurait pu exprimer la profondeur de ses sentiments.

Car, en vérité, ce qu'il éprouvait était indescriptible. Ses doigts achevèrent leur tendre périple jusqu'à ses seins pour se refermer en coupe autour d'eux, et un gémissement saccadé lui échappa. Les mots n'avaient plus aucun sens, à présent. Son désir pour elle était si brûlant, si intense qu'il en perdait la parole. Bon sang, il en perdait même l'esprit !

Il n'aurait su dire par quel biais cette femme en était venue à prendre une telle importance à ses yeux. Il n'y avait pas si longtemps, elle était une parfaite étrangère, et aujourd'hui, elle lui était plus précieuse que l'air qu'il respirait ! Il ne pouvait pourtant pas parler de coup de foudre. Cela s'était passé en douceur, dans le secret de son cœur. Peu à peu, ses émotions avaient pris des nuances plus intenses, jusqu'à ce qu'il comprenne que sans elle, sa vie n'avait pas de sens.

Il effleura son menton pour lever son visage et plonger son regard dans le sien. Ses yeux semblaient luire d'un éclat intérieur et briller de larmes contenues. Ses lèvres tremblaient.

258

Elle était, comprit-il, aussi troublée que lui par l'intensité de l'instant.

Il se pencha vers elle avec une infinie lenteur, afin de lui laisser le temps de refuser si elle le voulait. Si elle le faisait, il n'était pas certain d'y survivre, mais il ne supporterait pas de la voir emplies de regrets par la suite.

Elle ne le repoussa pas. Lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques pouces d'elle, elle ferma les paupières et lui tendit ses lèvres en une silencieuse offrande.

Il avait constaté avec étonnement que chaque fois qu'il l'embrassait, la bouche de Sophie semblait plus tendre, son parfum plus enivrant... et chaque fois, son propre désir se faisait plus impérieux. Son cœur cognait puissamment dans sa poitrine, et il éprouvait les plus vives difficultés à s'interdire de l'étendre sur le sofa et de lui arracher ses vêtements.

Plus tard, se promit-il. Plus tard ! Aujourd'hui, pour ce qui serait sans nul doute la première fois de Sophie, il voulait se montrer tendre, patient – en un mot, digne de ses rêves de jeune fille.

Quoique... peut-être pas tout à fait. Un sourire se forma sur ses lèvres. Elle n'avait peut-être jamais imaginé la moitié des caresses qu'il s'appêtait à lui prodiguer !

— Pourquoi ce sourire ? demanda-t-elle.

Il s'écarta imperceptiblement pour prendre son visage entre ses paumes.

— Comment as-tu deviné que je souriais ?

— Je l'ai senti sur mes lèvres.

Il posa l'index sur sa bouche pour en souligner le contour, puis il fit courir le bord de son ongle sur le renflement délicat de ses lèvres.

— C'est toi qui me fais sourire, chuchota-t-il. Quand tu ne me rends pas fou de rage, tu me rends fou de joie.

Les lèvres de Sophie tremblèrent sous son doigt, tandis qu'un soupir humide et brûlant en jaillissait. Il prit sa main pour la porter à sa bouche et frotter l'un de ses doigts contre ses propres lèvres, tout comme il l'avait fait pour elle... puis, sous le regard soudain voilé de Sophie, il les referma autour de son

index pour l'aspirer doucement, avant d'en titiller l'extrémité de sa langue et de ses dents.

Elle laissa échapper un petit hoquet de surprise, délicieusement tendre et excitant à la fois.

Un millier de questions se bousculaient dans l'esprit de Benedict. Comment se sentait-elle ? Qu'éprouvait-elle ? Mais, craignant qu'elle ne se ravise s'il lui donnait l'occasion d'exprimer ses pensées, il préféra garder pour lui ses interrogations et lui offrir, à la place, un nouveau baiser. Il prit de nouveau ses lèvres pour l'entraîner dans l'étourdissant tourbillon de volupté qui s'était emparé de lui.

Murmurant son prénom comme une bénédiction, il l'étendit avec douceur sur le sofa, plaquant son dos dénudé contre le satin.

— Je te veux, dit-il dans un soupir. Si tu savais comme je te veux !

Pour toute réponse, elle émit un profond gémissement qui ne fit qu'aviver le brasier qui le consumait. Il referma ses mains sur elle avec plus de force, tout en faisant courir ses lèvres le long de son cou de cygne.

Il l'embrassa avec une lenteur délibérée, allumant un sillon de feu sur sa peau, et marqua une brève pause avant de parvenir aux douces rondeurs de sa poitrine. Elle était à présent étendue sous lui, les yeux assombris par le désir, plus excitante encore que dans ses rêves les plus audacieux.

Et Dieu sait qu'il avait rêvé d'elle...

Dans un grondement presque primitif, il referma ses lèvres sur l'un de ses seins, arrachant à sa compagne un petit cri de plaisir. Il ne put retenir un soupir de satisfaction.

— Chut... dit-il. Laisse-moi faire.

— Mais...

Il posa un doigt sur ses lèvres d'un geste plus brusque qu'il ne l'aurait voulu, mais il avait de plus en plus de mal à contrôler la passion qui le consumait.

— Ne réfléchis pas, chuchota-t-il. Ne bouge pas, et laisse-moi te donner du plaisir.

Elle lui jeta un regard perplexe, mais lorsqu'il se fut baissé vers son autre sein pour lui prodiguer le même baiser, il vit son regard se voiler et ses lèvres s'entrouvrir sur un cri de félicité, muet, tandis qu'elle renversait la tête en arrière sur les coussins.

— Aimes-tu ceci ? demanda-t-il avant de caresser la pointe de son sein du bout de sa langue.

Elle garda les yeux pudiquement baissés mais hocha la tête.

— Et ceci ?

Il la mordit délicatement sous le sein, là où sa peau était si tendre et sensible.

Le souffle de Sophie s'accéléra, et elle acquiesça de nouveau.

— Et que dis-tu de ceci ?

Il baissa sa robe vers ses hanches en la mordillant doucement jusqu'au nombril.

Cette fois, Sophie ne parvint même pas à hocher la tête. Au nom du Ciel, elle était pratiquement nue devant cet homme, et tout ce dont elle était capable, c'était de gémir, de soupirer... et d'en redemander !

— Je te veux, s'entendit-elle murmurer.

— Je sais, répondit-il, ses lèvres toujours enfouies au creux de son ventre.

Sophie s'agita, saisie d'une inexplicable envie de se cambrer.

Une sensation des plus étranges montait en elle, brûlante, infiniment troublante. Il lui semblait que quelque chose en elle prenait de l'ampleur et s'appêtait à la submerger. Comme si, à vingt-deux ans, elle naissait enfin à la vie.

Impatiente de connaître la sensation de sa peau contre la sienne, elle saisit un pan de sa chemise et le tira jusqu'à ce qu'il sorte de son pantalon, avant de poser sa main sur ses reins en une timide caresse. Avec ravissement, elle perçut le frisson qui parcourait le dos de son amant.

— Sophie ! gémit celui-ci en frémissant de plus belle sous ses doigts.

Enhardi par cette réaction, elle glissa sa main sous sa chemise et poursuivit son exploration vers ses épaules, qu'il avait larges et musclées.

Il gémit de nouveau puis, dans un grondement sauvage, se souleva légèrement.

— Je n'ai pas le courage... gémit-il en arrachant sa chemise pour la lancer à travers la pièce.

plus délicieuse !

Sous sa chair tiède et douce, ses muscles roulaient, puissants et durs. Un parfum chaud et masculin, où se mêlaient des notes de santal et de savon fin, montait de lui.

Lorsqu'il posa ses lèvres au creux de son cou, Sophie enfouit ses doigts dans ses cheveux.

— Oh, Benedict... dit-elle dans un soupir. C'est extraordinaire ! Je ne peux rien imaginer de plus merveilleux.

Il leva les yeux vers elle, et une lueur canaille brilla dans ses yeux bruns.

— Moi, si, répondit-il avec un sourire gourmand.

Elle le regarda, bouche bée, consciente de l'expression naïve qu'elle devait arborer.

— Attends, dit-il. Attends de voir...

— Mais je... Oh !

Elle poussa un petit cri de surprise lorsqu'il lui ôta ses chaussures. Il referma sa main sur l'une de ses chevilles et remonta lentement vers sa cuisse.

— Peux-tu imaginer ceci ? demanda-t-il en s'avançant jusqu'au creux derrière son genou.

Elle secoua frénétiquement la tête en réprimant un frisson.

— Oh ? demanda-t-il. Dans ce cas, tu n'as sûrement pas imaginé cela non plus...

Il poursuivit son exploration et dégrafa sa jarretière.

— Benedict ! s'écria-t-elle. Il ne faut pas...

— Oh, si. Il le faut. Il le faut absolument, répondit-il en faisant glisser l'un après l'autre ses bas le long de ses jambes.

Sophie le regarda, muette de désir, jeter les bas par-dessus sa tête. Ils n'étaient pas faits, hélas, de la soie la plus fine, mais ils étaient tout de même très légers, et ils flottèrent lentement dans l'air avant d'atterrir, l'un sur une lampe, l'autre sur le plancher.

Puis, alors qu'elle riait aux éclats en regardant le premier, comiquement suspendu à l'abat-jour, Benedict s'étendit sur elle, posa ses mains sur ses genoux et entreprit de remonter lentement jusqu'à ses cuisses.

262

— Je suis certain que personne ne t'a jamais touchée ici, dit-il.

Sophie secoua la tête.

— Et je suis tout aussi certain que tu n'y as jamais pensé.

Elle secoua de nouveau la tête.

— Alors, si tu n'as jamais pensé à ceci...

Il pressa sa main sur sa cuisse, lui arrachant un petit gémissement tandis qu'elle se cambrait involontairement.

— ... je suis sûr que tu n'auras pas imaginé cela.

Tout en parlant, il avait continué à bouger sa main vers le haut et effleurait maintenant de ses ongles le doux renflement de sa toison intime.

— Oh, non ! protesta-t-elle immédiatement. Tu ne peux pas...

— Si, je peux. Je t'assure que je peux.

— Mais je... Oh !

Il sembla soudain à Sophie que toute pensée, toute volonté l'avait désertée. Comment réfléchir lorsqu'il la caressait ainsi ?

Ou, plus exactement, comment réfléchir à autre chose qu'au fait que tout ceci était très mal... et qu'elle n'avait aucune envie que Benedict s'arrête ?

— Que me fais-tu ? demanda-t-elle dans un souffle, tandis que toutes les fibres de son être s'éveillaient sous les voluptueuses caresses qu'il lui prodiguait.

— Tout, répondit-il en s'emparant de sa bouche. Tout ce que tu voudras.

— Je veux... Oh !

— Ceci ? proposa-t-il, ses lèvres contre sa joue.

— Je ne sais pas ce que je veux, gémit-elle.

— Moi, si.

Il referma ses dents sur le lobe de son oreille et le mordilla tendrement.

— Moi, je sais exactement ce que tu veux, reprit-il. Fais-moi confiance.

Ce fut aussi simple que cela. Elle s'abandonna totalement à lui. Certes, elle avait depuis longtemps renoncé à toute idée de résistance, mais lorsqu'il murmura : « Fais-moi confiance », un subtil changement s'opéra en elle. Elle était prête à vivre cet

instant. C'était toujours aussi mal, mais elle était prête, elle le désirait, et pour une fois dans sa vie, elle allait faire quelque chose de fou, quelque chose qui n'était pas du tout dans son tempérament.

Pour la simple raison qu'elle en avait envie.

Benedict dut lire dans ses pensées, car il s'écarta légèrement d'elle, posa sa large paume sur sa joue et déclara d'une voix rauque :

— Si tu veux que j'arrête, c'est tout de suite qu'il faut le dire.

Pas dans dix minutes, ni même dans une seule. C'est maintenant, ou il sera trop tard.

Touchée de voir qu'il prenait le temps de lui poser la question, elle se redressa pour lui caresser le visage à son tour, mais lorsqu'elle voulut parler, les seuls mots qui franchirent ses lèvres furent : « S'il te plaît. »

Un éclat de passion embrasa les yeux bruns de Benedict.

Puis, comme si une barrière venait de céder en lui, il changea du tout au tout. L'amant tendre et patient disparut, pour être remplacé par un homme fou de désir. Ses mains se mirent à courir sur elle en un ballet impatient, donnant à Sophie l'impression qu'elles étaient à la fois sur ses jambes, autour de sa taille, sur son visage. Avant qu'elle ait compris ce qu'il faisait, sa robe s'était envolée pour rejoindre son bas sur le plancher.

Elle était nue comme Ève. C'était une sensation des plus étranges, mais, curieusement, cela n'était pas gênant, tant que Benedict demeurait étendu sur elle.

Le sofa était étroit, mais cela ne posa aucun problème à Benedict, qui ôta prestement bottes et pantalon et les fit voler à travers la pièce. Même en se déshabillant, il ne pouvait s'empêcher de toucher Sophie. Cela ralentit un peu le processus, mais il lui semblait qu'il mourrait sur le-champ s'il s'éloignait d'elle !

Il avait cru, dans le passé, désirer une femme. Il l'avait sincèrement cru... mais ce qu'il vivait en cet instant dépassait tout ce qu'il avait connu auparavant. Cela se passait au niveau de son âme. Cette minute était sacrée.

264

Enfin nu, il s'étendit sur Sophie. Il demeura immobile un long moment pour savourer la douceur de sa peau sous la sienne. Il était dur comme le roc, plus qu'il ne l'avait jamais été, mais il devait lutter contre ses pulsions et s'efforcer de prendre son temps. Pour Sophie, c'était la première fois. Tout devait être parfait.

Ou, du moins, aussi réussi que possible.

Il passa une main entre eux pour la caresser. Elle était prête à le recevoir. Plus que prête ! Il fit glisser son doigt plus avant entre les tendres replis de sa féminité... et réprima un sourire de triomphe lorsqu'elle fut parcourue d'un long frisson, avant de se contracter autour de lui.

— C'est vraiment... commença-t-elle.

Son timbre était voilé par le désir, son souffle haletant.

— Nouveau ? suggéra-t-il.

Sophie hocha la tête. Un sourire gourmand étira les lèvres de son compagnon.

— Tu t'y habitueras, chuchota-t-il. Nous aurons tout le temps de recommencer...

Elle renversa la tête en arrière. C'était de la folie ! Une fièvre inconnue s'était emparée d'elle, un véritable brasier qui montait du plus profond de son être, tout en volutes et en pulsations, la laissant pantelante de désir. Elle avait l'impression que quelque chose en elle attendait d'être libéré, quelque chose qui dépassait tout entendement, et malgré l'oppression qu'elle éprouvait, jamais elle n'avait ressenti une telle félicité. En vérité, il lui semblait n'avoir vécu jusque-là que pour cet instant.

— Oh, Benedict ! s'entendit-elle gémir. Oh, mon amour !

Il se figea – à peine une fraction de seconde, mais assez longtemps pour qu'elle sache qu'il l'avait entendue. Pour toute réponse, il déposa un

baiser au creux de son cou. Puis il s'étendit sur elle et, lui écartant les cuisses d'un geste tendre, se plaça à l'orée de sa féminité.

Elle poussa un faible cri de protestation.

— Ne t'inquiète pas, murmura-t-il. Tout ira bien.

— Mais je...

265

— Fais-moi confiance, coupa-t-il, ses lèvres contre les siennes.

Avec précaution, il entra en elle. Il sembla à Sophie que tout en elle s'étirait sous sa lente mais inexorable poussée. Elle n'aurait pu affirmer que c'était douloureux. C'était... c'était...

— Tu as l'air bien sérieuse, dit-il en lui caressant la joue.

— J'essaie de savoir ce que je ressens, avoua-t-elle.

— S'il te reste encore assez de lucidité pour réfléchir, c'est que je m'y prends très mal.

Surprise, elle chercha son regard. Il lui souriait, de ce sourire en coin qui avait le don de lui couper le souffle.

— Cesse un instant de penser, ordonna-t-il tendrement.

— C'est difficile de ne pas... Oh !

Roulant les yeux, elle se cambra sous lui.

Benedict enfouit son visage dans le cou de Sophie afin de lui cacher son expression amusée et commença à aller et venir en elle. Cela lui semblait la meilleure façon de l'empêcher de réfléchir dans un moment où elle aurait dû se laisser aller à ses sensations et à ses émotions.

À chaque poussée, il entra un peu plus en elle, jusqu'à ce qu'il rencontre la fragile barrière de sa virginité.

Il tressaillit. Jamais il n'avait été confronté à une telle situation. Il savait que la première fois était douloureuse pour une femme et que son amant n'avait aucun moyen de lui épargner cette épreuve. Peut-être, s'il se montrait très doux, cela serait-il plus facile pour elle...

Il baissa les yeux vers elle. Son visage était rouge, son souffle rapide, son regard égaré.

Cela ne fit qu'attiser l'incendie qui consumait ses reins. Bon sang, il la voulait tant que c'en était douloureux !

— Il est possible que tu aies mal, mentit-il.

Il était *certain* qu'elle allait avoir mal, mais même s'il fallait qu'elle sache la vérité afin de se préparer, Benedict avait préféré lui donner une version allégée de cette vérité. À quoi bon la rendre inutilement nerveuse ?

— Je m'en moque ! protesta-t-elle avec impatience. S'il te plaît... Je te veux !

266

Benedict se pencha vers elle pour lui donner un baiser tandis qu'il plongeait lentement en elle. Elle se raidit autour de lui lorsqu'il déchira son hymen, et il dut se mordre la main, littéralement, pour s'empêcher de jouir aussitôt, comme s'il n'était qu'un gamin de seize ans, et non un homme aguerri de trente ans.

Serrant les dents pour lutter contre ses pulsions les plus primaires, Benedict recommença à aller et venir en elle avec une exaspérante lenteur, alors qu'il avait envie de laisser libre cours à la passion qui le dévorait.

— Sophie, Sophie ! gémit-il d'une voix rauque, en essayant d'oublier ses propres désirs pour ne songer qu'à elle.

Il ne pourrait penser à lui que lorsqu'il l'aurait satisfaite.

Pas avant.

Ce moment serait parfait. Il *devait* être parfait. Il voulait qu'elle aime cela. Il voulait qu'elle l'aime, lui !

Elle sembla s'animer sous ses assauts, et chacun de ses soupirs, chacun de ses mouvements accrut encore la fièvre de Benedict. Il déployait des efforts surhumains pour être un modèle de patience et de douceur, mais elle ne l'y aidait guère !

Ses petites mains couraient sur lui, sur ses épaules, sur ses reins, sur ses hanches, lui prodiguant des caresses des plus excitantes...

— Sophie ! supplia-t-il.

Il ne tiendrait plus longtemps. Il n'avait plus la force. Il n'était pas assez noble, ni assez...

— Ooh !

Elle se contracta autour de lui en un long spasme et s'arc-bouta sous lui dans un cri de plaisir. Ses ongles s'enfoncèrent dans son dos, mais c'est à peine s'il les sentit. Tout ce qui comptait, c'était qu'elle ait eu du plaisir, et c'était une bonne nouvelle, parce que cela signifiait qu'il allait enfin pouvoir...

— Aaah !

La jouissance le submergea, plus forte que jamais. Il ne pouvait plus s'empêcher de bouger en elle avec frénésie, et soudain, dans une ultime explosion de plaisir, il s'effondra sur elle. Il songea confusément qu'il devait l'empêcher de respirer, mais il était incapable du moindre mouvement.

267

Il fallait lui parler, lui dire à quel point cela avait été merveilleux, mais il n'avait plus la force d'articuler un seul mot, ni même de soulever les paupières. Les déclarations enflammées devraient attendre. Il n'était qu'un homme, et il avait d'abord besoin de retrouver ses esprits.

— Benedict ? appela-t-elle.

Il posa mollement sa main sur elle afin de lui faire comprendre qu'il l'avait entendue.

— Est-ce toujours ainsi ?

Il secoua la tête contre elle en espérant qu'elle comprendrait sa réponse.

Elle laissa échapper un soupir pensif et sembla s'enfoncer plus profondément dans les coussins.

— Je n'aurais pas cru.

Benedict déposa un baiser sur son oreille, encore incapable de se soulever. Non, ce n'était pas toujours ainsi. Il avait rêvé de ce moment bien des fois, mais *cela*... Oh, cela avait dépassé tout qu'il avait imaginé.

Si incroyable que cela paraisse, Sophie s'était endormie, malgré le poids de Benedict sur elle, qui l'enfonçait dans les coussins et lui coupait le souffle. Lui aussi avait dû s'assoupir, car elle ne rouvrit les yeux que lorsqu'il se souleva, réveillée par l'air frais qui courait sur sa peau.

Il déposa une couverture sur elle avant qu'elle ait le temps d'être gênée par sa nudité. Elle sourit et se sentit rougir, car rien ne pouvait chasser son embarras. Non qu'elle regrettât ce qui s'était passé, mais il lui était difficile de ne pas ressentir une certaine gêne à l'idée qu'elle venait de perdre sa virginité sur un canapé. Cela ne se faisait tout simplement pas.

Cela dit, le geste de Benedict était attentionné. Elle n'en était pas surprise : Benedict était un homme plein de tact et de délicatesse.

En revanche, la pudeur semblait être le cadet de ses soucis, car il ne fit pas la moindre tentative pour cacher sa nudité tandis qu'il se levait pour rassembler ses vêtements épars dans le salon. Sophie le regarda sans vergogne tandis qu'il se rhabillait. Il se tenait bien droit, et le sourire qu'il lui adressa lorsqu'il croisa son regard était direct et chaleureux.

268

Qu'elle aimait cet homme !

— Comment te sens-tu ? demanda-t-il.

— Bien, dit-elle. Très bien. Merveilleusement bien.

Benedict ramassa sa chemise et enfila la première manche.

— Je vais envoyer un domestique chercher tes affaires.

Sophie cligna des yeux.

— Pardon ?

— Ne t'inquiète pas, je ferai en sorte qu'il soit discret. Je sais que tu pourrais être embarrassée, à présent que tu connais ma famille.

Sophie serra la couverture sur elle, regrettant soudain que sa robe soit si loin. La honte la submergeait, tout à coup. Elle avait commis un acte qu'elle s'était toujours interdit, et maintenant, Benedict était persuadé qu'elle allait accepter d'être sa maîtresse. Quoi d'étonnant ? C'était une supposition toute naturelle, après tout !

— S'il te plaît, n'envoie personne, dit-elle d'une petite voix.

Il lui lança un regard surpris.

— Tu préfères y aller toi-même ?

— Je préfère que mes affaires restent là où elles sont, répondit-elle doucement.

C'était plus facile de dire cela que de lui annoncer tout net qu'elle refusait de devenir sa maîtresse.

Elle pouvait se pardonner un faux pas. Elle pourrait même chérir ce souvenir. Mais vivre avec un homme qui ne l'épouserait jamais, non ! Cela, elle en était incapable.

Sophie baissa les yeux vers son ventre, en priant pour qu'aucun enfant n'ait été conçu.

— Que veux-tu dire ? demanda Benedict, qui la dévisageait avec insistance.

Manifestement, il n'avait pas l'intention de lui rendre la tâche facile.

— Je veux dire, répondit-elle d'une voix nouée par l'émotion, que je ne peux pas être ta maîtresse.

— Et comment appelles-tu ceci ? demanda-t-il d'une voix tendue, tout en désignant le sofa.

— Une erreur de jugement, répondit-elle, évitant son regard.

269

— Oh, alors je suis une erreur ? répéta-t-il d'une voix à la douceur trompeuse. Charmant. C'est bien la première fois que je suis une erreur.

— Tu sais que ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

— Vraiment ?

Il ramassa une de ses bottes et s'assit sur le bras d'un fauteuil pour l'enfiler.

— Entre nous, ma chère, je ne comprends plus rien à ce que tu veux dire.

— Je veux dire que je n'aurais pas dû...

Il tourna vivement la tête vers elle. Ses yeux brillants de fureur démentaient formellement le sourire qui étirait ses lèvres.

— Tu n'aurais pas dû ? De mieux en mieux !

— Inutile d'être aussi agressif.

Benedict pencha la tête sur le côté, comme s'il réfléchissait à ses paroles.

— Parce que je suis agressif ? Moi qui me targuais d'agir de façon bienveillante et compréhensive ! Pas de cris, pas de mélodrame...

— Je préférerais des cris et du mélodrame à cela.

Il ramassa sa robe et la lui lança sans douceur.

— Eh bien, on n'a pas toujours ce que l'on souhaite, n'est-ce pas, mademoiselle Beckett ? Je peux en témoigner.

Elle prit sa robe et la glissa sous la couverture, dans l'espoir de trouver un moyen de l'enfiler sans avoir à se montrer nue devant lui.

— Si tu y arrives, chapeau ! dit-il en lui décochant un coup d'œil condescendant.

Sophie le fusilla du regard.

— Je ne te demande pas d'excuses, tu sais, reprit-elle.

— Quel soulagement ! J'aurais eu du mal à trouver les mots.

— S'il te plaît, épargne-moi tes sarcasmes.

Il lui adressa un sourire vibrant de mépris.

— Tu n'es pas en position de me demander quoi que ce soit.

— Benedict...

Il se pencha au-dessus d'elle pour la couvrir d'un regard brûlant.

270

— Sauf si, bien entendu, c'est pour m'implorer de te rejoindre, ce que je ferais avec plaisir.

Elle ne répondit pas.

— Sophie, murmura-t-il d'un ton soudain radouci, presque suppliant, as-tu seulement une idée de ce que c'est que d'être éconduit ? Combien de fois comptes-tu me rejeter avant que je me lasse ?

— Mon but n'est pas de...

— Oh, épargne-moi ce prétexte. Je l'ai assez entendu. Si tu avais envie d'être avec moi, tu le pourrais. Si tu dis non, c'est parce que tu ne le veux pas.

— Tu ne comprends pas, dit-elle dans un souffle. Tu as toujours été en position d'agir à ta convenance. Certains d'entre nous n'ont pas ce luxe.

— Suis-je bête ! Moi qui voulais justement te le donner, ce luxe...

— Le luxe d'être une femme entretenue ? demandat-elle avec amertume.

Il croisa les bras sur sa poitrine et esquissa une moue ironique.

Tu n'auras rien de plus à faire que tu n'aies déjà fait. J

Manque ponctuation

^

— Je me suis laissé emporter, répliqua-t-elle, tâchant d'ignorer ses insultes.

Après tout, elle aurait dû s'y attendre. Elle s'était donnée à lui. Pourquoi n'en aurait-il pas déduit qu'elle acceptait sa proposition ?

— J'ai commis une erreur, reprit-elle, mais cela ne signifie pas que je doive recommencer.

— Je peux t'offrir une vie meilleure, insista-t-il à voix basse.

Sophie secoua la tête.

— Je ne serai pas ta maîtresse, ni celle de qui que ce soit.

Benedict regarda Sophie, bouche bée, comprenant enfin le sens de ses paroles.

— Sophie, s'exclama-t-il, incrédule. Tu sais bien que je ne peux pas t'épouser !

271

— Bien entendu, rétorqua-t-elle. Je ne suis peut-être qu'une domestique, mais cela ne fait pas de moi une idiote !

Benedict essaya sincèrement de se mettre à la place de Sophie. Il savait qu'elle était assoiffée de respectabilité, mais elle devait comprendre qu'il ne pouvait rien pour elle sur ce plan.

— Même en admettant que je puisse t'épouser, dit-il doucement, ce serait dur pour toi. On ne t'accepterait pas.

L'aristocratie peut être cruelle.

Elle laissa échapper un rire sec.

— Je le sais, dit-elle avec un sourire sans joie. Crois-moi, je le sais.

— Dans ce cas, pourquoi...

— Accorde-moi une faveur, coupa-t-elle en détournant les yeux. Trouve-toi une épouse, une femme convenable qui te rendra heureux. Et oublie-moi.

Ses paroles le remuèrent profondément. Soudain, Benedict songea à la belle inconnue du bal masqué. Elle appartenait au même monde que lui. Elle aurait fait une épouse convenable. Et elle était la seule avec qui il avait jamais envisagé de partager sa vie, comprit-il tout en regardant Sophie, blottie sur le canapé, le regard brillant de larmes. La seule avec qui il avait songé au mariage et aux enfants.

Il avait passé les deux dernières années à guetter les portes des salles de bal, dans l'espoir de les voir s'ouvrir pour laisser entrer la dame en robe argent. Parfois, il s'était senti un peu naïf, voire ridicule, mais jamais il ne l'avait chassée de ses pensées.

Jamais il n'avait oublié son rêve – celui dans lequel il lui faisait le serment de l'aimer jusqu'à la fin de ses jours.

C'était là une rêverie absurde pour un homme tel que lui, et un fantasme presque écoeurant de mièvrerie, mais c'était plus fort que lui. Voilà ce qui arrivait lorsqu'on grandissait dans une famille nombreuse et unie : on voulait recréer la même chose !

Seulement, la femme du bal masqué n'était plus qu'un doux mirage. Bon sang, il ignorait jusqu'à son nom ! Sophie, elle, était là, bien réelle.

Certes, il ne pouvait l'épouser, mais cela ne leur interdisait pas de vivre ensemble. Cela impliquerait un certain nombre de 272

compromis, surtout pour elle, il devait l'admettre, mais ils pourraient surmonter cela. Et ils seraient sans aucun doute plus heureux ainsi que séparés.

— Sophie, commença-t-il, je sais que la situation n'est pas idéale...

— Non, coupa-t-elle, d'une voix si faible qu'elle était à peine audible.

— Écoute-moi, au moins...

— *S'il te plaît. Non.*

— Enfin, tu ne m'écoutes même...

— Non ! s'exclama-t-elle, au risque d'attirer l'attention.

Mais Benedict refusait de renoncer. Il l'aimait. Il avait besoin d'elle. Il devait lui faire entendre raison.

— Sophie, je sais que tu seras d'accord avec moi pour...

— Je ne mettrai pas au monde un enfant illégitime ! cria-t-elle en bondissant sur ses pieds, toujours drapée dans la couverture. Il n'en est pas question ! Je t'aime, mais pas à ce point. Je n'aime personne à ce point.

Il posa les yeux sur son ventre.

— Il est peut-être déjà trop tard, Sophie.

— Je le sais, répondit-elle, soudain très calme. Et cela me ronge.

— Oui, les regrets ont cet effet, en général.

Elle détourna les yeux.

— Je ne regrette pas ce que nous avons fait. J'aimerais le regretter, et je sais que je le devrais, mais j'en suis incapable.

Benedict la regarda, muet. Il aurait voulu la comprendre, mais il n'y parvenait pas. Comment pouvait-elle refuser avec une telle véhémence d'être sa maîtresse et d'avoir un enfant de lui, et en même temps, n'éprouver aucun regret de s'être donnée à lui ?

Et comment pouvait-elle dire qu'elle l'aimait ? Cela rendait son rejet encore plus douloureux.

— S'il n'y a pas d'enfant, poursuivit-elle, je m'estimerai heureuse et je ne tenterai pas de nouveau le sort.

— Tu te contenteras de me tenter, *moi*, répliqua-t-il, conscient du mépris qui faisait trembler sa voix, et pas très fier de lui.

273

Elle ne répondit rien à cela et rajusta les pans de la couverture autour d'elle, tout en regardant d'un air absent un tableau accroché au mur.

— Il me restera un souvenir que je chérirai toute ma vie. Je suppose que c'est pour cette raison que je ne regrette pas ce que nous avons fait.

— Tes souvenirs ne te tiendront pas chaud, la nuit.

— Non, admit-elle tristement, mais ils nourriront mes rêves.

— Tu as peur de vouloir les vivre, ces rêves, répliqua-t-il d'un ton accusateur. Tu es une lâche !

Elle se tourna vers lui.

— Une lâche, peut-être...

Elle avait parlé d'une voix étonnamment calme étant donné la façon dont il la regardait.

— ... mais avant tout une bâtarde. Et avant de me répondre que cela t'est égal, laisse-moi te dire qu'à moi, non. Et aux autres non plus. Pas un jour n'a passé sans qu'on me rappelle d'une façon ou d'une autre la tache de ma naissance.

— Sophie...

— Si j'ai un enfant, poursuivit-elle d'une voix qui se fêlait, sais-tu combien je l'aimerai ? Plus que ma vie, plus que mon souffle, plus que tout au monde. Comment pourrais-je lui faire subir ce qu'on m'a infligé ? Comment pourrais-je lui faire endurer les mêmes épreuves ?

— Rejetterais-tu ton enfant ?

— Certainement pas !

— Dans ce cas, il ne pourra jamais ressentir les mêmes souffrances, plaida Benedict. Car moi non plus, je ne le rejetterai pas.

— Tu ne comprends pas, dit-elle dans un soupir de lassitude.

Il feignit de ne pas l'avoir entendue.

— Ai-je raison de supposer que tu as été rejetée par ton père ?

Elle lui adressa un sourire sarcastique.

— Pas exactement. « Ignorée » décrirait mieux la réalité.

— Sophie ! s'écria-t-il en la prenant dans ses bras. Tu n'es pas obligée de répéter les erreurs que tes parents ont commises.

274

Elle ne tenta pas de le repousser, mais ne lui rendit pas son étreinte.

— Exact. C'est pourquoi je ne peux pas être ta maîtresse. Je refuse de vivre la même vie que ma mère.

— Rien ne t'oblige à...

— On dit qu'une personne intelligente apprend de ses erreurs, coupa-t-elle en haussant la voix pour couvrir la sienne.

Moi, je dis qu'une personne vraiment intelligente apprend aussi des erreurs des autres.

Elle s'écarta et lui fit face.

— J'aimerais pouvoir me dire que je suis une personne vraiment intelligente. S'il te plaît, accorde-moi au moins cela.

La détresse qu'il lut alors dans ses yeux était poignante.

Pour Benedict, ce fut comme un coup à la poitrine. Il recula d'un pas chancelant.

— À présent, j'aimerais pouvoir m'habiller, reprit-elle en se détournant. Je voudrais être seule.

Il regarda son dos quelques instants.

— Je pourrais te faire changer d'avis. Je pourrais t'embrasser, et...

— Tu ne le feras pas, répliqua-t-elle, impassible. Cela ne te ressemble pas.

— Qu'en sais-tu ?

— Si tu tentais de me séduire pour me faire plier, tu te haïrais. Je te connais.

Benedict s'en alla un mot de plus. Seul le déclic de la porte marqua son départ.

Dans le salon, Sophie lâcha la couverture, les mains tremblantes, et s'effondra sur le sofa, mouillant le satin de ses larmes.

275

18

Le butin a été bien maigre ces quinze derniers jours pour les demoiselles en quête de mari et leurs mères. Il faut dire que les réserves de célibataires sont au plus bas cette saison, après que deux des meilleurs partis du pays, le duc d'Ashbourne et le comte de Macclesfield, ont été raflés l'an dernier.

Pour ne rien arranger, les deux frères Bridgerton actuellement sur le marché du mariage (nous excluons le jeune Gregory, qui, à l'âge de seize ans, n'offre aucun intérêt pour les demoiselles à marier) se font de plus en plus rares. Colin, nous sommes-nous laissé dire, a quitté la ville et pourrait se trouver au pays de Galles ou en Écosse (nous serions curieuse de savoir ce qu'il peut bien y avoir à faire au pays de Galles ou en Écosse alors que la saison londonienne bat son plein). Quant à Benedict, son cas est plus complexe. Il semble bel et bien être à Londres, mais il fuit toutes les réunions mondaines pour s'intéresser à des cercles sociaux moins raffinés.

Au demeurant, nous ne voudrions pas donner l'impression que le susmentionné M. Bridgerton se vautre dans la débauche et la luxure. Si nos informations sont exactes, il passe le plus clair de son temps en ermite dans sa demeure de Bruton Street.

Aucune rumeur ne le disant malade, nous ne pouvons que supposer qu'il est finalement parvenu à la conclusion que la saison londonienne était d'un ennui mortel et ne méritait pas qu'il y consacre du temps. Décidément, cet homme est un sage !

La Chronique mondaine de lady Whistledown, le 9 juin 1817.

276

Sophie ne vit pas Benedict pendant quinze jours. Elle ne savait si elle devait en être soulagée, surprise ou déçue. En vérité, elle n'aurait su dire si elle *était* soulagée, surprise ou déçue.

En revanche, elle avait une certitude : elle était totalement désorientée. La plupart du temps, elle avait l'impression de ne plus savoir qui elle était.

Elle était persuadée d'avoir pris la bonne décision en refusant de nouveau l'offre de Benedict. Sa raison le lui disait, même si elle souffrait mille morts d'avoir dit non à l'homme qu'elle aimait. Mais elle avait payé trop cher son statut de fille illégitime pour prendre le risque d'imposer un tel destin à un autre enfant, a fortiori au sien.

Non, ce n'était pas tout à fait exact. Ce risque, elle l'avait pris voilà quinze jours... et elle ne parvenait pas à le regretter.

Elle conservait de trop doux souvenirs de ce moment. Toutefois, cela ne signifiait pas qu'elle dût recommencer.

Alors, puisqu'elle était certaine d'avoir pris la bonne décision, pourquoi souffrait-elle autant ? Il lui semblait que son cœur continuait à se briser un peu plus au fil du temps. Plus les jours passaient, plus la douleur se faisait vive. Chaque matin, Sophie se disait que cela ne pouvait être pire, qu'elle ne pouvait endurer une peine plus profonde, que son cœur était définitivement brisé, et chaque soir, elle s'endormait en larmes en songeant à Benedict.

Mais le lendemain était pire que la journée précédente.

Son extrême tension nerveuse était encore accentuée par sa terreur de devoir quitter la maison. Posy la cherchait sans doute, et qu'arriverait-il si elle la retrouvait ? Non que Sophie la soupçonnât de vouloir révéler à Araminta sa présence à Londres ; elle connaissait assez Posy pour savoir qu'elle ne briserait jamais délibérément une promesse, et le hochement de tête de celle-ci, lorsque Sophie l'avait silencieusement suppliée de ne pas la trahir, pouvait sans aucun doute être considéré comme une promesse.

277

Cependant, si l'on ne pouvait mettre en doute la sincérité de Posy dans son désir de tenir parole, on ne pouvait hélas guère compter sur sa fiabilité. Sophie n'imaginait que trop bien un scénario – de nombreux scénarios, en fait – où Posy, dans un moment de distraction, avouait l'avoir croisée. En vérité, le seul atout de Sophie résidait dans le fait que Posy ignorait son adresse. Les apparences indiquaient simplement que Sophie était en train de se promener ce jour-là – peut-être même d'espionner les faits et gestes d'Araminta !

Au demeurant, cette hypothèse était infiniment plus plausible que la réalité, à savoir qu'on avait fait chanter Sophie pour qu'elle accepte un poste de femme de chambre dans cette même rue.

Voilà pourquoi Sophie passait à la vitesse de l'éclair de la mélancolie à la nervosité, de l'affliction à la terreur.

Elle avait réussi jusque-là à cacher ses sentiments, mais elle savait qu'elle était de plus en plus distraite et taciturne et que lady Bridgerton et ses filles s'en étaient aperçues. Celles-ci la couvaient de regards inquiets et redoublaient de gentillesse avec elle. Et elles ne comprenaient pas pourquoi elle refusait désormais de prendre le thé avec elles.

— Sophie ! Enfin, je vous trouve !

Sophie se dirigeait vers sa chambre, où l'attendait une pile de linge à repriser, mais lady Bridgerton venait de l'intercepter dans le couloir.

Elle s'immobilisa et se composa un sourire aimable tout en exécutant une courbette.

— Bonjour, madame.

— Bonjour à vous. Je vous ai cherchée partout.

Sophie la regarda sans réagir. Cela lui arrivait souvent, ces derniers temps. Il lui était devenu de plus en plus difficile de se concentrer.

— Oh, vraiment ? demanda-t-elle avec un temps de retard.

— Oui. Je me demandais pour quelle raison vous n'étiez pas venue prendre le thé avec nous de toute la semaine. Vous savez que vous êtes toujours la bienvenue, lorsque nous sommes entre nous.

278

Les joues de Sophie la brûlèrent. Si elle avait fui le rituel du thé, c'était parce qu'il lui était impossible de se trouver entourée de tant de Bridgerton sans penser à Benedict. Us se ressemblaient tant ! Et ils formaient une famille si merveilleuse quand ils étaient réunis !

Cela rappelait à Sophie tout ce qu'elle n'avait pas et qu'elle n'aurait jamais : une famille à elle. Quelqu'un à aimer, quelqu'un qui l'aimerait... dans la plus grande respectabilité et dans les liens sacrés du mariage.

Sans doute certaines femmes pouvaient-elles, pour l'amour d'un homme, oublier le qu'en-dira-t-on. Une part d'elle-même aurait voulu être comme elles, mais ce n'était pas le cas. La passion ne justifiait pas tout... du moins, pas à ses yeux.

— J'ai été très occupée, dit-elle à lady Bridgerton.

Celle-ci lui répondit par un petit sourire légèrement intrigué, mais, comme elle gardait le silence, Sophie se crut obligée d'ajouter :

— J'avais du linge à repriser.

— J'en suis désolée. Je ne m'étais pas rendu compte que nous faisions tant de trous dans nos bas.

— Oh, non ! s'écria Sophie, regrettant aussitôt ses paroles.

Voilà où la menaient ses piètres excuses !

— Je parlais de mon linge, improvisa-t-elle, avant de réaliser qu'elle continuait à s'enfermer.

Lady Bridgerton savait très bien que Sophie ne possédait pas d'autres vêtements que ceux qu'elle lui avait offerts, lesquels se trouvaient, fallait-il le préciser, dans un état impeccable. En outre, Sophie n'était pas censée s'occuper de ses effets personnels pendant ses heures de service, mais se tenir à la disposition des demoiselles Bridgerton. Lady Bridgerton étant une employeuse compréhensive, elle ne s'en offusquerait sans doute pas, mais Sophie avait des principes ! On lui avait offert un poste – une excellente place, malgré les affres sentimentales dans lesquelles cette situation la plongeait – et elle mettait un point d'honneur à accomplir au mieux son travail.

— Je vois, dit lady Bridgerton sans se départir de son petit sourire énigmatique. Bien entendu, vous pouvez apporter votre ouvrage pour le thé.

279

— Je ne me le permettrais pas, madame.

— C'est moi qui vous le permets.

Sophie comprit, à son intonation, que c'était plus qu'une permission : c'était un ordre.

— Bien, madame, murmura Sophie en la suivant vers le petit salon situé à l'étage.

Les filles de la famille étaient déjà là, assises à leur place habituelle, se taquinant, riant, se lançant des plaisanteries (mais non des scones, Dieu merci !). L'aînée de celles-ci, Daphné, désormais duchesse de Hastings, était là en visite avec sa cadette, Caroline, dans les bras.

— Sophie ! s'écria Hyacinthe, radieuse. Je vous croyais malade !

— Vous m'avez vue ce matin, lui rappela-t-elle, quand je vous ai coiffée.

— Oui, mais vous n'aviez pas l'air dans votre assiette.

Sophie ne sut que répondre. De fait, elle n'était pas dans son assiette : à quoi bon tenter de le nier ? Elle se contenta de prendre un siège et d'accepter la tasse de thé que lui proposait Francesca.

— Pénélope a dit qu'elle passerait aujourd'hui, annonça Éloïse à sa mère au moment où Sophie buvait sa première gorgée.

Sophie n'avait jamais rencontré Mlle Feathering- ton, mais il était fréquemment question d'elle dans le *Whistledown*, et elle savait qu'Eloïse et elle étaient de grandes amies.

— Avez-vous remarqué que Benedict ne nous a pas rendu visite depuis une éternité ? demanda Hyacinthe à la cantonade.

Sophie se piqua le doigt mais ravala de justesse un cri de douleur.

— Il n'est pas non plus venu nous voir, Simon et moi, renchérit Daphné.

— Il m'avait promis de m'aider à travailler mon arithmétique, marmonna Hyacinthe, et il n'a pas tenu parole.

— Il aura oublié, suggéra diplomatiquement sa mère.

Pourquoi ne lui faites-vous pas envoyer un petit mot ?

280

— Tu pourrais simplement aller frapper à sa porte, ajouta Francesca en roulant des yeux amusés. Il n'habite pas à l'autre bout de la ville, que je sache !

— Je suis une jeune fille innocente ! s'exclama Hyacinthe d'un ton vertueux. Je ne peux pas me rendre chez un célibataire.

Sophie émit une petite toux gênée.

— Tu n'as que quatorze ans, répliqua Francesca d'un air supérieur.

— Et alors ?

— De toute façon, intervint Daphné, tu ferais mieux de demander de l'aide à Simon. Il est bien plus doué que Benedict pour les chiffres.

— Elle a raison, dit Hyacinthe à sa mère, après avoir dardé un regard furieux en direction de Francesca. Ce pauvre Benedict ne peut rien pour moi.

Toutes s'esclaffèrent, car elles savaient qu'elle plaisantait.

Toutes, sauf Sophie, qui n'avait décidément pas le cœur à rire.

— Sérieusement, reprit Hyacinthe, je me demande pour quoi il est doué ! Simon a la bosse des mathématiques, Anthony est incollable en histoire,

Colin est un vrai boute-en-train, mais Benedict...

— ... est un artiste, acheva Sophie à sa place.

Elle avait parlé d'un ton plus sec qu'elle ne l'aurait voulu, irritée de constater que la propre famille de Benedict ne semblait avoir aucune conscience de ses dons.

Hyacinthe écarquilla les yeux.

— Pardon ?

— Votre frère est un artiste, répéta Sophie. Et il est sans doute plus doué pour cela que la plupart d'entre vous.

Un silence étonné accueillit ces paroles. Sophie, qui s'exprimait toujours avec une grande douceur et ne prononçait jamais un mot plus haut que l'autre, venait de dévoiler un aspect plus direct de son tempérament.

— Je ne savais pas qu'il dessinait, déclara Daphné d'un ton tranquille. À moins qu'il ne peigne ?

Sophie chercha son regard. De toutes les femmes Bridgerton, Daphné était celle qu'elle connaissait le moins, mais si Sophie en jugeait par la lueur de vive intelligence qui pétillait

dans ses yeux, elle était curieuse de découvrir les talents cachés de son frère, elle s'étonnait de ne les avoir jamais remarqués et, surtout, elle se demandait pourquoi Sophie, *elle*, en était informée.

Il ne fallut pas une seconde à Sophie pour voir tout cela dans le regard de la jeune duchesse... et pour comprendre qu'elle venait de commettre une erreur.

Si Benedict n'avait pas parlé aux siens de ses talents d'artiste, ce n'était pas à elle de le faire.

— Il dessine, répondit-elle d'une voix qu'elle espérait assez sèche pour décourager la curiosité générale.

Ce fut le cas. Personne ne posa d'autres questions, malgré les cinq paires d'yeux braqués sur elle.

— Il fait des esquisses, précisa-t-elle de mauvaise grâce.

Elle parcourut les visages tournés vers elle. Eloïse clignait rapidement des yeux. Lady Bridgerton était impassible.

— Il est très doué, s'entendit-elle ajouter en maudissant son émotivité.

Le silence qui s'était abattu sur les dames Bridgerton était tel qu'elle ne pouvait s'empêcher de vouloir le combler.

Enfin, après une seconde qui lui parut durer une éternité, lady Bridgerton s'éclaircit la voix et déclara :

— J'aimerais voir ce qu'il fait.

Elle tamponna délicatement ses lèvres avec sa serviette, bien qu'elle n'eût pas pris une gorgée de thé, avant d'ajouter :

— À condition, bien entendu, qu'il souhaite me montrer son travail.

Sophie se leva.

— Je vais vous laisser.

Lady Bridgerton la transperça du regard et répondit, d'une voix douce comme le velours mais d'un ton qui ne souffrait pas de réplique :

— Je vous en prie, restez donc.

Sophie se rassit.

Au même instant, Éloïse bondit sur ses pieds.

— Je crois que j'entends Pénélope.

— C'est faux, dit Hyacinthe.

— Pourquoi mentirais-je ?

282

— Je n'ai aucune idée, mais...

Le majordome apparut sur le seuil.

— Mlle Pénélope Featherington, annonça-t-il.

— Tu vois ! claironna Éloïse à l'adresse de Hyacinthe.

— J'arrive au mauvais moment ? demanda Pénélope.

— Non, répondit Daphné avec un petit sourire amusé.

Plutôt à un drôle de moment.

— Oh ! Je peux revenir plus tard...

— Certainement pas, déclara lady Bridgerton. Je vous en prie, asseyez-vous et prenez une tasse de thé.

Sous le regard observateur de Sophie, la jeune femme s'assit sur le canapé à côté de Francesca. Pénélope Featherington n'était pas une beauté sophistiquée mais elle était assez attirante à sa façon, avec ses cheveux aux reflets roux et ses pommettes parsemées de taches de rousseur. Son teint était un peu maladif, mais Sophie soupçonnait l'affreuse teinte jaune de sa robe d'y être pour beaucoup.

À présent qu'elle y songeait, elle se souvenait d'avoir lu sous la plume de lady Whistledown un certain nombre d'allusions à la calamiteuse garde-robe de Pénélope. Quel dommage que la mère de celle-ci ne la laisse pas porter du bleu !

Cependant, tandis que Sophie étudiait Pénélope à la dérobée, Pénélope examinait Sophie sans la moindre discrétion.

— Nous sommes-nous rencontrées ? demanda soudain Pénélope.

Sophie sentit son sang se glacer.

— Je ne crois pas, s'empressa-t-elle de répondre.

Pénélope ne détacha pas son regard de son visage.

— En êtes-vous certaine ?

— Je... je ne vois pas comment cela serait possible.

Pénélope laissa échapper un petit soupir et secoua la tête, comme pour chasser une idée stupide.

— Vous devez avoir raison, mais il y a en vous quelque chose qui m'est familier.

— Sophie est notre nouvelle camériste, dit Hyacinthe, comme si cela pouvait tout expliquer. Elle vient souvent prendre le thé, quand nous sommes entre nous.

283

Sophie vit la jeune femme murmurer un assentiment poli...

et soudain, elle comprit. Elle avait effectivement déjà croisé Pénélope Featherington. Au bal masqué, quelques instants avant de rencontrer Benedict.

Elle venait d'entrer dans la salle de réception, et elle se trouvait au milieu d'une nuée de jeunes gens qui s'étaient rassemblés autour d'elle pour l'escorter. Pénélope se tenait devant elle, vêtue d'un curieux costume vert et coiffée d'un chapeau assez comique. Pour une raison que Sophie ignorait, elle ne portait pas de masque. Sophie l'avait regardée quelques secondes en se demandant en quoi elle était déguisée, puis un danseur avait heurté Pénélope, manquant de la renverser.

Sophie s'était approchée d'elle pour l'aider à retrouver son équilibre, mais aussitôt, d'autres gentlemen étaient arrivés, séparant les deux jeunes femmes. Puis Sophie avait posé les yeux sur Benedict, et elle avait oublié le reste du monde...

Jusqu'à cet instant, Sophie n'avait gardé aucun souvenir de Pénélope ni de la façon très cavalière dont les jeunes danseurs l'avaient bousculée.

Manifestement, Pénélope avait elle aussi conservé l'épisode dans un coin de sa mémoire.

— Je dois me tromper, dit celle-ci en prenant la tasse que lui tendait Francesca. En fait, ce n'est pas tant votre visage qui me dit quelque chose, mais la façon dont vous vous tenez.

Sophie, comprenant qu'une mise au point en douceur s'imposait, lui offrit un sourire poli.

— Je prends cela comme un compliment, répondit-elle, car je présume que les dames que vous fréquentez sont aussi élégantes que généreuses.

À peine eut-elle fini de parler qu'elle comprit son erreur.

Francesca la dévisageait avec des yeux ronds, tandis qu'un sourire incrédule étirait les lèvres de lady Bridgerton.

— Eh bien, Sophie ! C'est la plus longue phrase que vous ayez prononcée depuis deux semaines !

Sophie leva sa tasse jusqu'à sa bouche.

— J'étais un peu souffrante, marmonna-t-elle.

— Oh ! s'écria Hyacinthe. J'espère que vous allez mieux, parce que je voulais vous demander votre aide pour ce soir.

284

— Bien entendu, s'empressa de répondre Sophie, saisissant ce prétexte pour se détourner de Pénélope, qui la scrutait toujours d'un air intrigué. Que puis-je pour votre service ?

— J'ai promis de garder mes cousins pour la soirée.

— Oh, c'est vrai ! s'exclama lady Bridgerton en posant sa soucoupe sur la table. J'avais oublié.

— Alors, je peux compter sur vous ? insista Hyacinthe. Ils sont quatre, et toute seule, je serai vite débordée.

— Vous avez ma parole, répondit Sophie. Quel âge ont-ils ?

Hyacinthe haussa les épaules d'un air évasif.

— Entre six et dix ans, répondit lady Bridgerton d'un air désapprobateur. Vous devriez le savoir, Hyacinthe.

Puis, se tournant vers Sophie, elle précisa :

— Ce sont les enfants de ma plus jeune sœur.

— Faites-moi appeler dès qu'ils seront là, proposa Sophie à Hyacinthe. J'adore les enfants ; je me ferai un plaisir de vous aider.

— Parfait ! déclara Hyacinthe en joignant les mains. Ils sont si jeunes et si turbulents qu'ils m'auraient vite épuisée !

— Hyacinthe ! soupira Francesca. Tu n'es pas si vieille que ça !

— Rappelle-moi quand tu as passé deux heures avec quatre gamins de moins de dix ans pour la dernière fois ?

— Je vous en prie ! dit Sophie, qui retrouvait soudain l'envie de rire. Je vous aiderai, Hyacinthe, et personne ne sera épuisé.

Quant à vous, Francesca, vous devriez vous joindre à nous. Je suis sûre que nous allons passer une excellente soirée.

— Seriez-vous. ... commença Pénélope, avant de se mordre les lèvres. Non, peu importe.

Lorsque Sophie se tourna de nouveau vers elle, la jeune femme la scrutait toujours d'un air perplexe. Pénélope parut sur le point de dire quelque chose, puis elle se ravisa, avant de déclarer finalement :

— Je *sais* que je vous connais.

— Elle doit avoir raison, renchérit Éloïse avec un sourire malicieux. Pénélope n'oublie jamais un visage.

Sophie ne comprit qu'elle avait pâli que quand lady Bridgerton se pencha vers elle en demandant : 285

— Est-ce que ça va ? Vous êtes livide.

— Je crois que quelque chose ne passe pas, mentit Sophie en posant une main éloquente sur son estomac. Peut-être le lait était-il tourné ?

— Oh, non ! s'écria Daphné en regardant sa fille. J'en ai donné à Caroline !

— Moi, je l'ai trouvé très bon, déclara Hyacinthe.

— Alors, ce doit être quelque chose que j'ai mangé ce matin, répondit Sophie, qui ne voulait pas inquiéter Daphné. Quoi qu'il en soit, je ferais mieux d'aller m'étendre un moment.

Elle se leva et fit quelques pas en direction de la porte.

— Avec l'autorisation de madame, ajouta-t-elle à l'adresse de lady Bridgerton.

— Bien entendu, dit celle-ci. J'espère que vous serez vite rétablie.

— Oh, je n'en doute pas.

Sophie était sincère. Elle irait mieux très bientôt Dès qu'elle aurait quitté le champ de vision de Pénélope Featherington.

— Je vous fais appeler dès que mes cousins sont là ! lui rappela Hyacinthe.

Si vous allez mieux, précisa lady Bridgerton Manque ponctuation

Sophie hocha la tête et se rua hors du salon Au moment où elle quittait la pièce, elle croisa une dernière fois le regard de Pénélope Featherington, qui l'observait avec une intense concentration.

Sophie

frémit,

saisie

d'un

horrible

pressentiment.

Voilà deux semaines que Benedict était d'une humeur exécrationnelle. Et cela ne risquait pas de s'arranger, songea-t-il, morose, en remontant le trottoir en direction de l'hôtel particulier de sa mère. S'il s'était fait rare au 5, Bruton Street, c'était parce qu'il ne voulait pas voir Sophie. Il ne voulait pas non plus voir sa mère, qui remarquerait immédiatement sa mine sombre et ne manquerait pas de l'interroger à ce sujet. Il ne voulait pas voir Éloïse, qui percevrait sans tarder les 286

inquiétudes maternelles et tenterait de le questionner. Il ne voulait pas voir...

Tonnerre ! Il ne voulait voir personne. Et s'il en jugeait par la façon dont il houspillait ses domestiques, le reste du monde aurait été bien inspiré de ne pas le voir non plus...

Hélas ! Alors qu'il posait le pied sur la première marche de la maison de sa mère, quelqu'un l'appela. En se retournant, il reconnut Anthony et Colin, qui marchaient dans sa direction.

Benedict réprima un gémissement excédé. Personne ne le connaissait mieux qu'Anthony et Colin, lesquels ne pouvaient manquer de remarquer – et dé commenter – une peine de cœur.

— Je ne t'ai pas vu depuis une éternité, déclara Anthony. Où étais-tu ?

— Ici et là, répondit Benedict, évasif, avant de se tourner vers Colin. Et *toi*, où étais-tu ?

— Au pays de Galles.

— Au pays de Galles ? Pourquoi ?

Colin haussa les épaules.

— J'avais envie d'y aller. Je ne connaissais pas la région.

— La plupart des gens ont besoin d'une raison plus impérieuse pour quitter Londres au beau milieu de la saison, fit remarquer Benedict.

— Pas moi.

Benedict fronça les sourcils, aussitôt imité par Anthony.

— Bon, bon ! maugréa Colin. J'avais besoin de prendre le large. Mère me harcelait avec cette saleté d'histoire de mariage.

— Saleté ? répéta Anthony avec un sourire amusé. Je t'assure que faire découvrir l'amour à sa jeune épouse n'a rien de désagréable.

Benedict se composa un masque scrupuleusement impassible. Après avoir fait l'amour à Sophie, il avait découvert une tache de sang sur le sofa. Il l'avait recouverte d'un coussin en espérant que, le temps que les domestiques s'en aperçoivent, ils auraient oublié qu'il avait reçu une femme chez lui. Il espérait, sans trop y croire, qu'aucun membre de son personnel n'avait écouté aux portes ni colporté de rumeurs, mais Sophie elle-même lui avait un jour dit que les serveurs savaient en 287

général tout ce qui se passait dans une maison, et il avait tendance à penser qu'elle avait raison.

Toutefois, s'il avait rougi – et de fait, ses joues lui semblaient un peu trop chaudes –, aucun de ses frères ne le remarqua, car ils ne dirent rien et, aussi sûr que le soleil se lève à l'Est, un Bridgerton ne manquait jamais une occasion de taquiner (voire de torturer) un autre Bridgerton.

— Mère me parle sans arrêt de Pénélope Featherington, gémit Colin. Croyez-moi, je connais cette fille depuis que nous sommes en culottes courtes... Je veux dire, depuis que je suis en culottes courtes, et elle en...

Il fit la moue en entendant ses frères rire aux éclats.

— ... en ce que portent les petites filles, acheva-t-il.

— Robe ? suggéra Anthony.

— Jupon ? proposa Benedict.

— Quoi qu'il en soit, reprit Colin en haussant le ton, je la connais depuis toujours, et je vous donne ma parole que je ne risque pas de tomber amoureux d'elle.

Anthony se tourna vers Benedict.

— Ils seront mariés dans l'année, c'est moi qui te le dis.

Colin croisa les bras sur sa poitrine.

— Anthony !

— Dans les deux ans, je dirais, intervint Benedict. Il est encore jeune.

— Contrairement à toi, répliqua Colin. J'aimerais bien savoir pourquoi c'est à moi que mère s'en prend ! Quand je pense que tu as déjà trente et un ans...

— Trente, corrigea Benedict.

— Quoi qu'il en soit, on pourrait s'attendre qu'elle concentre son énergie sur toi.

Benedict fronça les sourcils. A vrai dire, Violet s'était montrée particulièrement discrète ces dernières semaines au sujet de Benedict, du mariage, et de la nécessaire rencontre entre le premier et le second. Certes, il avait fui la demeure maternelle comme la peste depuis quelque temps, mais même avant cela, Violet semblait avoir oublié la question.

Bizarre, bizarre...

288

— En tout cas, continuait à marmonner Colin, je n'ai aucune envie de me marier, et encore moins avec Pénélope Featherington !

— Oh !

La voix qui venait de s'élever était incontestablement féminine. Benedict n'eut pas besoin de lever les yeux pour comprendre qu'il était sur le point de vivre l'une des situations les plus embarrassantes de son existence. Il redressa la tête et se tourna vers la porte d'entrée. Là, sa silhouette se détachant nettement sur le seuil, se tenait Pénélope Featherington, les lèvres entrouvertes sur une expression de stupeur, le regard douloureux.

Dans un éclair de lucidité, il vit ce qu'il avait été trop aveugle (ou trop stupidement masculin) pour remarquer jusqu'alors : Pénélope Featherington était éprise de Colin.

Ce dernier toussa pour s'éclaircir la voix.

— Pénélope ! dit-il, une octave trop haut, comme s'il avait brusquement rajeuni de dix ans et était redevenu adolescent.

Hum... Ravi de vous voir.

Il lança à ses frères un regard désespéré, mais ni Benedict ni Anthony ne vinrent à son secours.

— J'ignorais que vous étiez ici, reprit-il dans un silence de mort.

— C'est ce que j'ai cru remarquer, confirma-t-elle d'une voix mal assurée.

Colin déglutit péniblement.

— Je suppose que vous êtes venue rendre visite à Éloïse ?

Elle opina.

— J'étais invitée pour le thé.

— Invitée, bien entendu ! s'empressa-t-il de répondre. Je n'en doute pas un instant. Vous êtes une amie de la famille.

Dans le silence qui suivit, l'embarras général fut à son comble.

— Comme si vous alliez venir sans être invitée, poursuivit Colin, qui semblait suer à grosses gouttes.

Pénélope ne répondit pas. Elle tenta de sourire, avant de renoncer. Puis, alors que Benedict pensait qu'elle allait s'enfuir en courant, elle se redressa et regarda Colin droit dans les yeux.

289

— Je ne vous ai jamais demandé de m'épouser, déclara-t-elle.

Les joues de Colin prirent une nuance écarlate que Benedict n'aurait jamais cru voir sur un être humain, tandis que ses lèvres s'ouvraient sur une réponse qu'il ne formula jamais.

C'était bien la première fois – et très probablement la dernière – que Benedict voyait son jeune frère réduit au silence.

— Et, ajouta-t-elle en articulant avec peine, je ne me rappelle pas avoir jamais dit à qui que ce soit que j'espérais une demande de votre part.

— Pénélope, dit enfin Colin, je suis désolé.

— Vous n'avez aucune raison de vous excuser.

— Si, insista Colin. Je vous ai blessée, et...

— Vous ignoriez que j'étais là.

— Néanmoins, je...

— Vous n'avez pas l'intention de m'épouser, coupa-t-elle d'une voix éteinte. Où est le crime ? Moi, je n'ai pas l'intention d'épouser votre frère Benedict.

Benedict, qui essayait de se faire le plus discret possible, sursauta en entendant ces mots.

— Vous voyez ? Je ne le blesse pas en déclarant que je n'ai pas l'intention de l'épouser.

Elle se tourna vers Benedict et plongea son regard brun et franc dans le sien.

— N'est-ce pas, monsieur Bridgerton ?

— Absolument, s'empressa d'acquiescer Benedict.

— Dans ce cas, n'en parlons plus, reprit-elle d'une voix étranglée. Personne n'a été blessé. Et maintenant, messieurs, si vous voulez bien m'excuser, j'aimerais rentrer chez moi.

Tels les flots de la mer Rouge, Benedict, Anthony et Colin s'écartèrent devant elle tandis qu'elle descendait les marches du perron.

— N'avez-vous pas un chaperon ? s'étonna Colin.

Elle secoua la tête.

— J'habite au coin de la rue, lui rappela-t-elle.

— Certes, mais...

— Je vais vous raccompagner, proposa Anthony avec tact.

— Je vous remercie, mais ce n'est *vraiment pas* nécessaire.

290

— S'il vous plaît, insista Anthony.

Vaincue, elle hocha la tête et tous deux remontèrent ensemble le trottoir.

Sans un mot, Benedict et Colin regardèrent leurs silhouettes s'éloigner. Un long moment s'écoula avant que Benedict ne brise le silence.

— Bien joué, frerot.

— Je ne savais pas qu'elle était là !

— Ah, bon ? ironisa Benedict.

— Ne te moque pas de moi. Je me sens assez ridicule comme cela.

— Il y a de quoi !

— Parce que tu n'as jamais blessé une femme, toi ?

demanda Colin, irrité – aussi irrité, songea Benedict, que pouvait l'être un homme bourrelé de remords.

Il cherchait en vain une réponse lorsque sa mère apparut dans l'encadrement de la porte, exactement là où Pénélope s'était tenue quelques instants auparavant.

— Votre frère aîné n'est pas encore là ? s'enquit-elle.

Benedict désigna le coin de la rue du menton.

— Il raccompagne Mlle Featherington chez elle.

— Oh ! Eh bien, voilà une délicate attention. Je... Où allez-vous de ce pas, Colin ?

Celui-ci fit une brève halte mais ne tourna même pas la tête pour grommeler :

— J'ai besoin de boire quelque chose.

— N'est-il pas un peu tôt pour...

Violet se tut lorsque Benedict posa une main sur son bras.

— Laissez-le, dit-il.

Elle parut sur le point de protester, mais renonça.

— J'avais espéré rassembler tout le monde pour faire une annonce, dit-elle dans un soupir, mais je suppose que cela peut attendre. En attendant, si vous *veniez prendre le thé* ?

Benedict, qui l'avait rejointe à l'intérieur de la maison, leva les yeux vers l'horloge du vestibule.

— N'est-il pas un peu tard ?

291

— Eh bien, oubliez le thé, répondit-elle avec un geste de lassitude. Je cherchais simplement un prétexte pour parler avec vous.

Benedict esquissa un faible sourire. Il n'était pas d'humeur à discuter avec sa mère. Pour être franc, il n'était pas d'humeur à discuter avec qui que ce soit, et aucun de ceux qui avaient récemment croisé son chemin n'aurait pu prétendre le contraire.

— Il n'y a rien de grave, ajouta Violet. Seigneur, on dirait que vous allez à la potence !

Il aurait sans doute été impoli de faire remarquer que c'était précisément son impression, aussi Benedict se contenta-t-il de se pencher vers sa mère pour déposer un baiser sur sa joue.

— Voilà qui est inattendu ! s'écria-t-elle, radieuse. Puis, désignant le salon du rez-de-chaussée, elle ajouta :

— Allons, suivez-moi. J'aimerais vous parler de quelqu'un.

— Mère !

— Je vous demande seulement de m'écouter. Il s'agit d'une jeune femme tout à fait charmante...

A la réflexion, Benedict se demanda si la potence n'était pas un sort préférable au supplice qui l'attendait.

292

19

Mlle Posy Reiling (la seconde belle-fille de l'ancien comte de Penwood) ne fait pas souvent l'objet de ces colonnes (ni de l'attention générale lors de ses événements mondains, nous sommes au regret de le dire), mais nous n'avons pas pu nous empêcher de remarquer son étrange comportement, lors de la soirée musicale donnée par sa mère mardi dernier. Elle a insisté pour s'asseoir près de la fenêtre et a passé le plus clair de son temps à regarder dans la rue, comme si elle guettait quelque chose... ou peut-être quelqu'un.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, le 11 juin 1817.

Quarante-cinq minutes plus tard, Benedict était toujours dans son fauteuil, dodelinant de la tête, le regard vitreux. De temps à autre, il était obligé de s'assurer qu'il ne laissait pas pendre sa mâchoire.

Jamais la conversation de sa mère n'avait été d'un ennui aussi mortel.

La jeune femme dont elle avait souhaité lui vanter les charmes s'était révélée être sept jeunes femmes dont chacune, s'il l'en croyait, était un meilleur parti que la précédente.

Benedict était sur le point de devenir fou. Là, dans le salon de sa mère, il allait perdre la raison. Il allait bondir de son siège et rouler sur le plancher en tremblant de la tête aux pieds, la bave aux lèvres...

293

— Benedict, m'écoutez-vous seulement ?

Il leva les yeux en battant des paupières. Enfer ! Sa mère n'en avait pas encore terminé avec sa liste de fiancées potentielles. Il commençait à se demander s'il ne serait pas plus simple de sombrer définitivement dans la folie.

— À présent, j'aimerais vous parler de Mary Edgeware, dit Violet.

Bizarrement, son ton était plus amusé qu'irrité. Cela éveilla aussitôt la méfiance de Benedict. Lorsqu'il s'agissait de guider sa progéniture vers l'autel nuptial, Violet Bridgerton ne plaisantait jamais.

— Mary qui ?

— Edge... Oh, peu importe. Je ne suis visiblement pas de taille à lutter contre ce qui occupe vos pensées.

— Mère ? demanda soudain Benedict.

Elle pencha la tête de côté d'un air intrigué.

— Oui ?

— Quand vous avez rencontré Père...

— Je l'ai aimé dès le premier regard, répondit-elle doucement, car elle avait deviné l'objet de sa question.

— Alors, vous saviez que c'était lui ?

Elle eût un sourire nostalgique, et ses yeux s'embuèrent.

— Oh, je ne l'aurais jamais avoué. Du moins, pas facilement.

J'étais persuadée d'être une jeune fille sérieuse, et la seule notion de coup de foudre m'avait toujours semblé parfaitement risible.

Elle observa un silence, et Benedict comprit qu'elle n'était plus avec lui, dans ce salon, mais dans une salle de bal bien des années plus tôt, croisant pour la première fois le regard de l'homme qu'elle allait épouser. Puis, alors qu'il pensait qu'elle l'avait tout à fait oublié, elle revint à l'instant présent et poursuivit :

— Pourtant, j'ai tout de suite su que c'était lui.

— Dès l'instant où vous l'avez vu ?

— Eh bien, dès l'instant où il m'a parlé, en tout cas.

Elle prit le mouchoir qu'il lui tendait et en tamponna ses yeux, un sourire penaud aux lèvres, comme si elle avait honte de ses larmes.

294

Benedict, plus ému qu'il ne voulait le montrer, détourna le visage afin de lui cacher sa propre émotion. Quelqu'un le pleurerait-il ainsi, plus de dix ans après son décès ? En songeant à la passion qui avait uni ses parents, Benedict ne put s'empêcher d'éprouver un petit pincement de jalousie.

Ils avaient trouvé l'amour et avaient eu assez de bon sens pour le reconnaître et le chérir. Ce n'était pas donné à tout le monde.

— Il y avait dans sa voix quelque chose de si apaisant, de si chaleureux, poursuivit Violet, que lorsqu'il parlait, il vous donnait l'impression d'être la personne la plus importante au monde.

— Je m'en souviens, dit Benedict avec un sourire bouleversé. C'était un sacré exploit, avec huit enfants.

Le regard de sa mère se voila de nouveau.

— Oui, répondit-elle d'une voix étranglée, mais comme il n'a jamais connu Hyacinthe, le chiffre exact est sept.

— Malgré tout...

Elle hocha la tête.

— Oui.

Benedict se pencha vers elle pour lui tapoter la main.

Pourquoi ? Il n'en savait rien. Il avait agi sans réfléchir, parce qu'il lui semblait que c'était la seule chose à faire.

— Bon, eh bien... dit-elle en serrant doucement sa main avant de poser de nouveau la sienne sur ses genoux. Aviez-vous une raison particulière pour me parler de votre père ?

— — Non, mentit Benedict. Du moins, pas... C'est-à-dire...

Elle attendit avec cette expression de patiente bienveillance capable de faire fondre les résistances les plus obstinées.

— Que se passe-t-il lorsque quelqu'un tombe amoureux d'une personne qui ne convient pas ? s'entendit alors demander Benedict, aussi surpris par ses propres paroles que sa mère devait l'être.

— Une personne qui ne convient Pas ? répéta-t-elle.

Benedict hocha tristement la tête. Déjà, il répétait sa question. Jamais il n'aurait du dire cela à sa mère. Et pourtant...

Il poussa un soupir lourd. Sa mère avait toujours su écouter.

En outre, malgré son exaspérante manie de vouloir à tout prix

marier ses enfants, elle était la Personne la plus qualifiée de son entourage pour rendre un avis éclairé sur les questions sentimentales.

Lorsqu'elle reprit la parole, il sembla à Benedict Qu'elle choisissait ses mots avec soin.

_ Qu'entendez-vous par «qui ne convient pas » ?

— _ Quelqu'un... commença Benedict, pensif. Quelqu'un qu'un homme comme moi ne devrait pas épouser.

— Par exemple, quelqu'un qui n'appartiendrait pas à notre milieu.

Il fixa un regard sur un tableau accroché au mur.

— Oui, par exemple.

— Je vois. Eh bien...

Elle parut réfléchir, puis reprit :

— Je suppose que cela dépendrait de la différence de classe sociale.

— Une différence importante.

— Un peu importante ou très importante ?

— Benedict était certain que jamais un homme de son âge et de sa réputation n'avait eu une telle conversation avec sa mère, mais il répondit :

— Très importante.

— Je vois, répéta-t-elle. Ma foi, je dirais que... Elle se mordit les lèvres un instant d'un air pensif.

— Je dirais que...

— Cette fois, elle avait parlé avec plus de conviction –

quoique, dans l'absolu, sans conviction exagérée non plus.

— Je dirais, dit-elle pour la troisième fois, que je vous aime de tout mon cœur et que je vous soutiendrai quelle que soit votre décision.

Elle toussota avant d'ajouter :

— En admettant que ce soit bien de vous qu'il s'agit.

À quoi bon nier ? Benedict hocha la tête.

— Toutefois, ajouta sa mère, je vous inviterais à réfléchir sur les implications d'un tel choix. Certes, l'amour est l'élément déterminant dans un mariage, mais certaines influences extérieures peuvent peser lourd sur une union. Et si vous épousiez quelqu'un, disons...

296

— Elle toussa de nouveau.

— ... qui serait une domestique, vous vous exposeriez à de nombreuses remarques désobligeantes, voire à un certain ostracisme. Et pour quelqu'un comme vous, cela pourrait être difficile à supporter.

— Quelqu'un comme moi ? répéta Benedict en tressaillant.

— Mon intention n'était pas de vous heurter, mais regardez les choses en face : vos frères et vous menez une vie de rêve.

Vous êtes beaux, intelligents, cultivés. Tout le monde vous apprécie. Je ne saurais dire à quel point cela me comble.

Un sourire fleurit sur ses lèvres, teinté néanmoins d'une pointe de tristesse.

— Il n'est pas donné à tout le monde d'être aussi populaire.

Dans un éclair de lucidité, Benedict comprit. Il savait à présent pourquoi sa mère l'obligeait toujours à inviter les jeunes filles comme Pénélope Fea-therington, celles qui restaient sur le bord de la salle de bal, celles qui faisaient tapisserie et feignaient de détester la valse. Elle avait été l'une d'elles.

Une telle chose était difficile à imaginer. Tout le monde recherchait la compagnie de Violet Bridger- ton, et celle-ci dispensait sans compter ses sourires à ses innombrables amis.

Quant à son père, d'après ce que Benedict savait, il avait été un célibataire hautement convoité.

— Vous êtes le seul à pouvoir prendre une telle décision, reprit-elle, l'arrachant à ses réflexions pour le ramener à la réalité, et j'ai bien peur que la tâche ne soit pas aisée.

Benedict laissa son regard errer vers la fenêtre dans un silence approbateur.

— Cela dit, ajouta-t-elle, si vous faisiez le choix d'unir votre vie à celle d'une personne qui n'est pas de notre monde, vous auriez bien entendu mon plein et entier soutien.

Benedict tourna vivement les yeux vers elle. Combien de femmes de l'aristocratie auraient tenu le même discours à leur fils ?

— Vous êtes mon enfant, dit-elle avec simplicité. Je donnerais ma vie pour vous.

Il voulut répondre, mais il s'aperçut qu'il était incapable d'articuler un son.

— Et je ne vous rejetterais certainement pas si vous épousiez... *quelqu'un qui ne convient pas*.

— Merci, répondit Benedict.

C'était tout ce qu'il était en mesure de dire. Violet poussa un soupir, assez fort pour attirer de nouveau l'attention de Benedict.

— J'aimerais que votre père soit là.

— Je ne vous ai pas souvent entendue dire cela.

— J'aimerais toujours que votre père soit là.

Elle ferma les yeux un bref instant.

— Toujours.

Et soudain, tout devint limpide. Alors qu'il regardait le visage bouleversé de sa mère et qu'il prenait toute la mesure de l'amour qui avait uni ses parents, il comprit.

Il aimait, lui aussi. Il aimait Sophie, et rien d'autre ne devait compter.

Il avait cru aimer la belle inconnue du bal masqué, il avait cru qu'elle était la femme de sa vie, mais il s'apercevait à présent que tout cela n'avait été qu'un rêve. Un château bâti sur du sable, autour d'une femme dont il ne savait rien.

Sophie, elle, était...

Elle était Sophie. Et cela suffisait.

Après une heure en compagnie de Nicholas, Elizabeth, John et Alice Wentworth, les jeunes cousins de la fratrie Bridgerton, Sophie commençait à se dire que c'était sans doute une bonne chose qu'elle n'ait jamais obtenu de poste de gouvernante.

Elle était exténuée.

Non, rectifia-t-elle avec une pointe de désespoir.

« Exténuée » ne décrivait pas avec assez de justesse son état d'esprit en cet instant précis. Ce terme n'exprimait pas l'intense nervosité, pour ne pas dire la folie complète, dans laquelle l'avaient plongée les quatre petits diables.

— C'est ma poupée ! dit Elizabeth à Alice.

— C'est la mienne, répliqua Alice.

— Non.

— Si !

— Je vais régler la question ! s'écria Nicholas, dix ans, en s'approchant, les poings sur les hanches.

Sophie gémit. Quelque chose lui disait que ce n'était pas une bonne idée de laisser un enfant persuadé d'être le capitaine des pirates arbitrer un conflit entre ses deux sœurs.

— Vous allez arrêter de vous disputer cette poupée, déclarat-il, une lueur alarmante dans les yeux, quand je lui aurai tranché la t...

Sophie se hâta d'intervenir.

— Vous n'allez pas décapiter cette poupée, Nicholas Wentworth.

— C'est la seule solution pour qu'elles cessent de...

— Non, répondit fermement Sophie.

Il la scruta, comme pour évaluer sa détermination, puis il se détourna en grommelant.

— Je crois qu'il faudrait trouver un nouveau jeu, murmura Hyacinthe à l'oreille de Sophie.

— Et moi, j'en suis sûre ! répliqua Sophie.

— Lâche mon soldat ! hurla alors le petit John. Lâche-le, lâche-le, lâche-le !

— Je n'aurai jamais d'enfants, gémit Hyacinthe. D'ailleurs, je crois que je ne me marierai jamais.

Sophie s'abstint de lui faire de remarquer que lorsqu'elle deviendrait mère de famille, Hyacinthe serait probablement entourée d'un escadron de nurses pour s'occuper de sa progéniture.

Du coin de l'œil, elle vit la jeune fille sursauter quand John tira les cheveux d'Alice, puis tressaillir lorsque la seconde décocha un coup de poing dans l'estomac du premier.

— C'est une catastrophe, gémit Hyacinthe à l'adresse de Sophie.

— Colin-maillard ! s'écria celle-ci. Qu'en pensez-vous, tous ? Si nous jouions à colin-maillard ?

Alice et John acquiescèrent avec enthousiasme, puis Elizabeth accepta d'un « d'accord » un peu plus tiède après quelques secondes d'hésitation.

— Eh bien, qu'en dites-vous, Nicholas ? demanda Sophie en se tournant vers le dernier bastion de résistance.

299

— Pourquoi pas ? demanda lentement celui-ci.

Sophie frémit en voyant l'éclat diabolique qui venait de s'allumer dans ses yeux.

— Parfait ! déclara-t-elle en s'efforçant de raffermir sa voix.

— A condition que ce soit à vous qu'on bande les yeux, poursuivit le gamin.

Sophie voulut refuser, mais les trois autres enfants se mirent alors à sauter sur place en poussant de petits cris d'excitation. Son destin fut scellé lorsque Hyacinthe se tourna vers elle, un sourire espiègle aux lèvres, et déclara :

— Vous n'avez pas le choix.

Comprenant que toute protestation serait vaine, Sophie laissa échapper un soupir de martyre – un peu exagéré, pour faire plaisir à ses bourreaux – et pivota sur elle-même afin que Hyacinthe puisse placer un bandeau sur ses yeux.

— Y voyez-vous quelque chose ? demanda Nicholas.

— Rien du tout, mentit Sophie.

Il leva les yeux vers Hyacinthe en esquissant une grimace.

— Elle ment.

Comment ce petit démon l'avait-il deviné ?

— Ajoute un second foulard, ordonna-t-il à sa cousine.

Celui-ci est trop transparent.

— Vos soupçons sont humiliants ! protesta Sophie, faisant mine de s'indigner.

Cependant, elle se pencha légèrement pour que Hyacinthe puisse ajouter un second bandeau.

— C'est bon ! gloussa Nicholas. Maintenant, elle est complètement aveugle !

Sophie eut un sourire douloureux.

— Bon, reprit le gamin, qui avait manifestement décidé de diriger les opérations, vous allez compter jusqu'à dix, le temps que nous prenions nos positions.

Sophie hocha la tête, avant de réprimer un frisson en entendant une folle cavalcade autour d'elle.

— Essayez de ne pas tout casser ! cria-t-elle Comme si des gamins surexcités allaient lui obéir...

— Y êtes-vous ? reprit-elle.

300

— Pas de réponse. Cela signifiait « oui ». Sophie fronça les sourcils et se concentra. L'une des filles était derrière le canapé, c'était une certitude. Elle esquissa quelques pas prudents vers sa droite.

— Elizabeth ?

— Non ! lui répondit-on avec force gloussements et ricanements.

— Eli...Oups !

Autour d'elle, les rires étouffés reprirent de plus belle tandis qu'elle gémissait en frottant son tibia douloureux, avant de repartir avec beaucoup moins d'entrain. .

_ Je vous ai, Alice ! marmonna-t-elle en se dirigeant vers la plus petite, et probablement la plus faible de ses proies. Je vous ai !

Benedict était sur le point de s'éclipser discrètement. Après le départ de sa mère du salon du rez- de-chaussée, il avait avalé cul sec un cognac bien mérité et s'était dirigé vers la porte... où il avait été intercepté par Éloïse. Celle-ci l'avait informé qu'il ne pouvait *sous aucun prétexte* s'en aller et que leur mère avait

toutes les peines du monde à rassembler la famille alors que Daphné avait une annonce *de la plus haute importance* à faire.

— Encore un heureux événement ? demanda Benedict.

— Essaie d'avoir l'air surpris ; tu n es pas censé être au courant.

— Je ne vais pas essayer d'avoir l'air de quoi que ce soit. Je m'en vais.

Éloïse bondit à sa suite et parvint à le rattraper par la manche.

— Tu ne peux pas faire cela !

— Avec un soupir épuisé, Benedict tenta d ôter la main de sa sœur de son bras, mais elle avait referme fermement ses doigts sur l'étoffe de sa veste.

— Je vais lever un pied, dit-il d'un ton las, l'avancer et le poser devant moi. Puis je vais lever l'autre pied...

301

— Tu as promis à Hyacinthe de l'aider pour son arithmétique, coupa Éloïse. Elle ne t'a pas vu depuis deux semaines !

— Et alors ? On ne l'exclura pas d'Eton pour autant, que je sache !

— Benedict ! s'exclama Éloïse, indignée. Cette remarque est tout simplement odieuse !

— Je sais, maugréa-t-il en se demandant comment il allait échapper à un sermon.

— Le fait que nous, les femmes, ne soyons pas autorisées à étudier à Eton ou à Cambridge ne signifie pas que notre éducation soit moins importante, grommela Éloïse, feignant de ne pas avoir entendu son tiède « Je sais ». En outre...

— Benedict s'appuya d'une main contre le mur. _ mon avis est que si l'on nous refuse 1 accès a ces grandes écoles, c'est parce que si nous y étions admises, nous vous battrions à plate couture dans toutes les disciplines, vous, les hommes !

— Je n'en doute pas un seul instant, répondit-il avec diplomatie.

— Oh ne prends pas ce ton supérieur avec moi !

— Crois-moi, Éloïse, cela ne me viendrait même pas à l'esprit.

— Elle le scruta d'un regard méfiant et croisa les bras sur sa poitrine.

— Bon, eh bien, essaie au moins de ne pas decevoir Hyacinthe.

— Promis, répondit-il, vaincu.

— Je crois qu'elle est à la nursery.

Il hocha distraitement la tête et se dirigea vers l'escalier...

sans voir Éloïse se tourner pour décocher un clin d'œil et un sourire complice à leur mère, qui venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte du salon de musique.

La nursery se trouvait au deuxième étage. En général, Benedict ne s'aventurait pas aussi haut. La plupart des chambres de ses frères et sœurs étaient situées au premier ; seuls Gregory et Hyacinthe dormaient encore près de la nursery, 302

mais comme le premier logeait à Eton une grande partie de l'année et que Hyacinthe était le plus souvent occupée à semer la ten-eur dans les autres parties de la maison Benedict n avait aucune raison de s'y rendre.

Il ne lui avait cependant pas échappé qu'à part la nursery, le deuxième étage accueillait les chambres des membres du personnel les plus haut placés dans la hiérarchie des employés de maison. C'était le cas des carriéristes – et donc de Sophie, entre autres.

Elle devait se trouver quelque part avec ses robes à repriser, mais certainement pas dans la nursery, domaine réservé des préceptrices et autres gouvernantes. Une camériste n'avait rien à faire dans...

— Hi hi hi ! Ah ah ah ! Oh oh oh !

Benedict haussa les sourcils, intrigué. À quatorze ans, Hyacinthe avait certainement passé l'âge de pousser des éclats de rire aussi enfantins
Manque ponctuation

Mais bien sûr ! Les petits Wentworth étaient là ! Il se souvenait à présent que sa mère lui avait annoncé leur visite. Eh bien, tant mieux. Il ne les avait pas vus depuis plusieurs mois, et il appréciait leur compagnie, même s'ils étaient assez turbulents
Manque ponctuation

Alors qu'il se rapprochait de la porte de la nursery les rires redoublèrent, entrecoupés de cris de joie Benedict ne put réprimer un sourire en entendant ce tapage. Il franchit le seuil de la pièce et...

Et il la vit.

Elle.

Pas Sophie.

Elle.

Et pourtant, c'était bien Sophie. Elle avait les yeux bandés, si bien qu'il ne pouvait voir que le bas de son visage. Le sourire aux lèvres elle avançait à tâtons entre les enfants qui riaient aux éclats.

Il n'existait qu'une femme au monde dont il n'avait vu que le bas du visage.

Le sourire *était* le même. La fossette au creux de son menton était la même. Tout était identique.

303

Elle était la femme en robe argent. Sa belle inconnue du bai masqué.

Tout s'expliquait, à présent. Deux fois dans sa vie il avait ressenti cette attirance inexplicable, presque mystique, envers une femme. Il s'était étonné de cette répétition car, tout au fond de son cœur, il avait toujours eu le sentiment qu'une seule femme sur cette terre était faite pour lui.

Son cœur avait eu raison. Il n'y avait jamais eu qu'une seule femme.

Il l'avait cherchée pendant des mois. Il l'avait regrettée plus longtemps encore. Et elle était là sous son nez.

Et elle ne lui avait rien dit. N'avait-elle donc jamais songé à l'enfer qu'elle lui faisait endurer ? Aux heures d'insomnie qu'il vivait persuadé de trahir la dame en robe argent parce qu'il s'était épris de la jolie Sophie ?

C'était à devenir fou ! Il avait enfin renoncé à la dame en robe argent, il était prêt à demander Sophie en mariage, quelles qu'en soient les conséquences pour sa vie sociale, et il découvrait que les deux femmes ne faisaient qu'une !

Un grondement assourdissant monta à ses oreilles comme si deux gigantesques coquillages venaient de se plaquer sur ses tempes, sifflant, rugissant, vrombissant. Une odeur métallique envahit l'air, tandis qu'un voile rouge s'abattait devant ses yeux et que...

Que se passe-t-il ? demanda Sophie. Benedict ne parvenait pas à détacher son regard d'elle. Les enfants s'étaient tus et le regardaient, bouche bée, les yeux écarquillés de stupeur.

— Hyacinthe, s'entendit-il articuler, peux-tu évacuer la salle ?

— Mais...

— Tout de suite ! tonna-t-il.

— Nicholas, Elizabeth, John, Alice, venez avec moi, lança précipitamment Hyacinthe d'une voix étranglée. Il y a des biscuits à la cuisine, et je crois que...

Benedict n'entendit pas la fin de sa phrase. En un temps record, Hyacinthe venait d'entraîner les enfants hors de la nursery, et l'écho de ses paroles s'évanouissait déjà.

304

— Benedict ? demanda Sophie en essayant maladroitement de dénouer le bandeau qui l'aveuglait. Benedict ?

Il ferma la porte, si violemment qu'elle sursauta.

— Qu'y a-t-il ? murmura-t-elle.

Sans répondre, il la regarda tirer sur l'écharpe. Il se réjouissait de la voir ainsi inquiète et mal à l'aise. À vrai dire, il n'éprouvait pas la moindre compassion envers elle, en cet instant.

As-tu quelque chose à me dire ? demanda-t-il.

Son intonation était ferme, mais ses mains étaient agitées de tremblements.

Elle se figea. Puis elle s'éclaircit la voix d'une petite toux affreusement gênée et s'évertua de nouveau à détacher le bandeau. Dans son geste, sa robe se plaqua sur ses seins, mais Benedict demeura impassible.

C'était bien la première fois, songea-t-il avec amertume, qu'il ne ressentait aucun désir pour cette femme, dans l'une ou l'autre de ses incarnations.

— Je n'arrive pas à enlever cette écharpe, dit-elle.

Benedict ne fit pas un geste.

— Benedict ?

— C'est tout à fait intéressant de te voir avec un bandeau sur les yeux... *Sophie*, dit-il d'un ton suave.

Elle laissa retomber ses mains le long de ses flancs.

— Pour un peu, on dirait un masque, tu ne trouves pas ?

Elle entrouvrit les lèvres, et le petit soupir qui les franchit fut le seul son à troubler le silence.

Benedict se dirigea vers elle d'un pas ferme et résolu, dont l'écho sur le plancher était assez fort pour qu'elle comprenne qu'il s'approchait.

— Voilà une éternité que je n'ai pas assisté à un bal masqué, reprit-il.

Elle comprit. Il le vit à son expression, au pli nerveux qui venait d'apparaître à la commissure de ses lèvres, entrouvertes sur une muette expression de surprise.

Elle savait qu'il savait.

Il espérait qu'elle en était terrifiée.

305

Il continua son inexorable progression avant de dévier au dernier instant vers sa droite en lui effleurant le bras.

— Comptais-tu me dire un jour que nous nous étions déjà rencontrés ?

Elle remua les lèvres, mais aucun son n'en sortit.

— Allais-tu le faire ? insista Benedict, une inflexion menaçante dans la voix.

— Non, répondit-elle dans un souffle.

— Jamais ?

Elle garda le silence.

— Et pour quelle raison, je te prie ?

— Cela... ne me semblait pas souhaitable.

Il pivota brusquement sur ses talons.

— Cela ne te semblait pas *souhaitable* ? répéta-t-il. Voilà deux ans que je suis fou de toi, et cela ne te semblait pas souhaitable ?

— Puis-je ôter ce bandeau ? demanda-t-elle.

— Je te préfère aveugle...

— Benedict, je...

— ... comme je l'ai été tout ce temps, poursuivit-il d'un ton hargneux. C'est désagréable, n'est-ce pas ?

— Tu n'es pas amoureux de moi depuis deux ans, dit-elle en tirant sur le bandeau.

— Qu'en sais-tu ? Tu as disparu.

— Je devais m'en aller, riposta-t-elle. Je n'avais pas le choix.

— Nous avons toujours le choix, répliqua-t-il d'un ton condescendant. On appelle cela le libre arbitre.

— Pour toi, c'est facile ! cria-t-elle, essayant désespérément d'ôter le bandeau. Toi, tu as tout ce que tu veux ! Moi, je... Ah !

À force de tirer, elle venait de descendre l'écharpe vers son cou.

Elle cligna des yeux dans la lumière. Puis, voyant l'expression de Benedict, elle recula d'un pas.

Ses yeux lançaient des éclairs de rage et... Avait-elle bien vu ? Il lui semblait qu'une profonde souffrance voilait ses iris.

— Ravi de te retrouver, Sophie, dit-il avec un calme effrayant. Si toutefois c'est ton vrai prénom.

Elle hocha la tête.

306

— Au fait ! reprit-il d'un ton un peu trop désinvolte pour être honnête. Si tu étais à ce bal masqué, c'est que tu n'appartiens pas vraiment à la classe des domestiques, n'est-ce pas ?

— Je n'avais pas d'invitation, s'empressa-t-elle de répondre.

Rien ne m'autorisait à assister à ce bal. J'étais là en... passagère clandestine.

— Tu m'as menti. Tout ce temps, à propos de tout, tu m'as menti.

— Il le fallait, murmura-t-elle.

— Oh, je t'en prie ! Rien ne pouvait être assez terrible pour t'obliger à me dissimuler ton identité !

Sophie hésita. En cet instant précis, elle éprouvait les plus vives difficultés à se souvenir de ce qui l'avait poussée à lui cacher qu'elle était l'inconnue du bal masqué.

Peut-être avait-elle craint qu'il ne veuille faire d'elle sa maîtresse.

Ce qui était exactement ce qui s'était passé.

Ou peut-être avait-elle gardé le silence parce que, lorsqu'elle avait compris que leur rencontre fortuite aurait une suite, qu'il n'avait pas l'intention de laisser Sophie la domestique sortir de sa vie, il était trop tard. Elle avait attendu trop longtemps pour lui avouer la vérité, et elle avait eu peur qu'il ne soit très en colère contre elle.

Ce qui était exactement ce qui se passait aujourd'hui.

Les événements lui donnaient raison... ce qui n'était qu'une maigre consolation ! songea-t-elle en regardant ses yeux, où elle lisait à la fois la rage et le mépris.

Peut-être la vérité, pour peu flatteuse qu'elle fût, était-elle qu'elle avait été atteinte dans sa fierté. Elle avait été déçue qu'il ne la reconnaisse pas. Si ce bal masqué avait été aussi magique pour lui que pour elle, n'aurait-il pas dû comprendre tout de suite qui elle était ?

Pendant deux ans, elle avait rêvé de lui. Pendant deux ans, elle n'avait cessé de revoir son visage en esprit. En revanche, lorsqu'il avait croisé le sien, il n'avait vu en elle qu'une étrangère.

307

Ou peut-être n'était-ce rien de tout cela. Peut-être était-ce plus simple. Peut-être avait-elle seulement voulu protéger son cœur. Elle ignorait pourquoi, mais elle avait eu le sentiment d'être plus en sécurité, moins vulnérable, dans son personnage de domestique anonyme. Si Benedict avait su qui elle était – ou du moins, s'il avait compris qu'elle était la femme du bal masqué –, il l'aurait poursuivie. Sans relâche.

Certes, il l'avait poursuivie alors qu'il croyait avoir affaire à une servante, mais s'il avait su la vérité, ç'aurait été différent.

Sophie en était certaine. Il aurait accordé moins d'importance au fossé qui les séparait ; la barrière qui la protégeait de lui aurait cédé. Le statut social de Sophie – ou, plus exactement, son absence de statut social – avait été un mur solide autour de son cœur, et si elle n'avait pu le faire tomber, c'était parce que cela lui était tout simplement impossible. Un homme tel que Benedict, fils et frère de vicomte, n'épousait pas une domestique.

En revanche, quand on était la fille illégitime d'un comte...

Eh bien, la situation se compliquait. Contrairement à une servante, une fille d'aristocrate pouvait rêver.

Hélas ! De même que ceux d'une petite bonne, ses rêves avaient peu de chances de se réaliser. Et Sophie savait que dire la vérité ne pouvait que précipiter la catastrophe.

Elle ravala un rire plein d'amertume. En vérité, la situation aurait difficilement pu être plus catastrophique.

— Je t'ai cherchée, dit-il à voix basse, l'arrachant à ses pensées.

Elle ouvrit des yeux ronds de surprise.

— Vraiment ?

— Pendant six mois, je t’ai cherchée partout ! tonna-t-il.

C’était comme si tu avais disparu de la surface de la terre !

— Je n’avais nulle part où aller, s’entendit-elle répondre, sans savoir pourquoi elle disait cela.

— Tu m’avais, moi.

Ses paroles résonnèrent dans le silence, lourdes, presque menaçantes. Finalement, mue par quelque pervers sens de l’honnêteté, Sophie répondit :

— J’ignorais que tu me cherchais mais... mais...

308

Elle ferma les paupières, tandis que ses mots s’étranglaient dans sa gorge.

— Mais quoi ?

Elle déglutit péniblement et rouvrit les yeux, sans toutefois trouver le courage d’affronter le regard de Benedict.

— Mais même si je l’avais su, poursuivit-elle en serrant les bras autour d’elle, je ne t’aurais pas laissé me trouver.

— Suis-je donc si repoussant ?

— Non ! s’écria-t-elle en cherchant son visage.

Elle y vit une profonde souffrance. Il la cachait bien, mais Sophie le connaissait assez pour comprendre qu’elle l’avait blessé.

— Non, répéta-t-elle en s’efforçant de raffermir sa voix. Bien sûr que non. Ce n’est pas cela.

— Alors quoi ?

— Nous n’appartenons pas au même monde, Benedict. Je savais qu’il n’y avait pas d’avenir pour nous. À quoi bon rêver d’un amour impossible ? Cela n’aurait apporté que des souffrances ! Je n’ai pas eu le courage.

— Qui es-tu ? murmura-t-il soudain.

Elle le regarda sans répondre, indécise.

— Dis-le-moi, ordonna-t-il. Dis-moi qui tu es. Parce que s’il y a une chose dont je suis sûr, c’est que tu n’es pas une domestique.

— Je suis celle que je t’ai dit que j’étais.

Puis, remarquant son regard meurtrier, elle ajouta :

— Presque.

Il s’avança d’un pas vers elle.

— Qui es-tu ? reprit-il d’un ton impatient.

Elle recula d’un pas.

— Je suis Sofia Beckett.

— Qui es-tu ? tonna-t-il.

— J’ai été domestique depuis mes quatorze ans.

— Et avant cela, qui étais-tu ?

— Une bâtarde, avoua-t-elle dans un murmure.

— De qui ?

— Qu’importe ?

L’attitude de Benedict se fit plus menaçante.

309

— Pour moi, c’est important. Qui étaient tes parents ?

insista-t-il.

— Personne de ta connaissance.

— Qui étaient tes parents ? rugit-il.

Mon père était le comte de Penwood.

Il demeura parfaitement impassible. Aucun muscle de son visage ne tressaillit, ses yeux ne cillèrent pas.

— Je suis la fille d'un aristocrate, dit-elle avec dureté, laissant jaillir des années de colère et de ressentiment. Mon père était lord Penwood, et ma mère une domestique.

Voyant qu'il avait pâli, elle reprit :

Oui, ma mère était femme de chambre. Comme moi.

Un silence lourd tomba entre eux.

— Je ne serai pas comme elle, ajouta Sophie d'une voix grave.

— Cependant, si elle s'était comportée autrement, tu ne serais pas ici pour me raconter tout cela, fit remarquer Benedict.

— Là n'est pas la question.

Benedict serra fortement les poings.

— Tu m'as menti, gronda-t-il.

— Cela n'aurait servi à rien de te dire la vérité.

Et qui es-tu pour en décider ? tonna-t-il. Pauvre petit Benedict, incapable de supporter la vérité, incapable de prendre une décision, incapable de...

Il se tut, écœuré par l'aspect geignard de ses paroles. Il ne reconnaissait pas l'homme qu'elle était en train de faire de lui.

Et il le détestait.

Il fallait qu'il parte, et tout de suite !

— Benedict ? appela-t-elle.

Elle lui décocha un drôle de regard. Elle paraissait inquiète.

— Je m'en vais, marmonna-t-il. Je ne peux pas rester un instant de plus.

— Pourquoi ?

Il comprit à son regard qu'elle regrettait déjà d'avoir posé cette question.

310

— Parce que je suis fou de rage, répondit-il d'un ton saccadé, chaque mot résonnant lourdement dans le silence de la pièce. Je ne suis plus moi-même.

Il baissa les yeux vers ses mains. Elles tremblaient. Il avait envie de faire du mal à Sophie, comprit-il soudain. Non, il ne le voulait pas. Jamais il ne pourrait lui faire du mal ! Et pourtant...

Pourtant...

C'était la première fois de sa vie qu'il perdait tout empire sur lui-même. Et cela le terrifiait.

— Je m'en vais, répéta-t-il.

Et, passant brusquement à côté d'elle, il quitta la pièce d'un pas rapide.

311

20

A ce sujet, la mère de Mlle Reiling, lady Penwood, a également eu un comportement des plus étranges ces derniers temps. Si l'on croit la rumeur qui court parmi les domestiques (lesquels, nous le savons tous, sont en général les mieux informés), la comtesse aurait été saisie d'une crise de rage et aurait jeté pas moins de soixante-dix chaussures à la figure de certains membres de son personnel.

Toutefois, à l'exception d'un valet de pied qui arbore un superbe œil au beurre noir, aucune victime n'est à déplorer.

le 11 juin 1817.

Il ne fallu pas une heure à Sophie pour rassembler ses affaires. Qu'aurait-elle pu faire d'autre ? elle était en proie à une nervosité si extrême, si douloureuse, qu'elle ne pouvait rester en place. Ses pieds allaient et venaient malgré elle, ses mains tremblaient, et à intervalles réguliers, elle se surprenait à prendre de profondes inspirations, comme si son organisme survolté manquait d'oxygène.

Après son effrayante altercation avec Benedict, il était inconcevable qu'on l'autorise à demeurer parmi la domesticité de lady Bridgerton. Certes, celle-ci l'avait prise en affection, mais Benedict était son fils ! Les liens du sang étaient plus forts que tout, en particulier dans un clan aussi uni que la famille Bridgerton.

312

Tout cela était désespérant, songea-t-elle, assise sur son lit, triturant un mouchoir mouillé de larmes. Malgré la torture que cela avait représentée pour elle de côtoyer Benedict, elle avait été heureuse chez les Bridgerton. Jamais auparavant il ne lui avait été donné de partager l'intimité de gens qui comprenaient vraiment le sens du mot « famille ».

Elle les regretterait.

Elle regretterait Benedict.

Et elle pleurerait longtemps la vie qui lui était refusée.

— Incapable de rester en place, elle bondit de nouveau sur ses pieds et se dirigea vers la fenêtre Manque ponctuation Soyez maudit, papa ! murmura-t-elle en levant les yeux au ciel. Tenez, voilà que je vous appelle papa. Vous ne m'avez jamais permis cela. Vous n'avez jamais voulu *être* cela !

Elle fut secouée d'un hoquet et, du dos de la main, essuya sa joue.

— Oui, je vous appelle papa. Quel effet cela vous fait-il ?

Aucun roulement de tonnerre ne se fit entendre, aucun nuage noir ne jaillit du néant pour couvrir le soleil. Son père ne saurait jamais à quel point elle lui en voulait de l'avoir abandonnée, sans un penny, à la merci d'Araminta. Il était fort probable, d'ailleurs, que cela lui aurait été indifférent.

Accablée, Sophie s'appuya contre l'encadrement de la fenêtre en frottant ses paupières gonflées de larmes.

— Vous m'avez donné le goût d'une vie différente, poursuivit-elle, puis vous m'avez laissée seule. Tout aurait été tellement plus facile si j'avais été élevée pour devenir servante !

Je n'aurais pas désiré ce que je ne peux avoir. Je n'aurais pas tant souffert.

Elle pivota sur ses talons et posa les yeux sur son petit sac.

Elle aurait préféré n'emporter aucune des robes offertes par lady Bridgerton et ses filles, mais, ses anciennes tenues ayant été transformées en chiffons, elle n'avait guère le choix.

Toutefois, puisqu'elle était arrivée ici avec deux robes, elle n'en avait pris que deux – celle qu'elle avait sur elle, et une de rechange, qu'elle avait mise dans le sac. Les autres étaient suspendues dans l'armoire, bien repassées.

313

Sophie laissa échapper un soupir et ferma les yeux quelques instants. Il était temps de partir. Elle ne savait pas où aller, mais elle ne pouvait rester là.

Elle se pencha pour prendre son balluchon. Celui-ci contenait également ses maigres économies – juste de quoi se payer, en travaillant encore un an, un aller simple pour l'Amérique. On lui avait dit que là-bas, la vie était plus facile pour les gens de basse extraction et que les frontières des classes sociales n'y étaient pas aussi infranchissables qu'en Angleterre.

Elle passa la tête dans l'entrebâillement de la porte. Par chance, le couloir était vide. Elle était consciente de sa couardise, mais elle n'avait pas le courage de faire ses adieux aux demoiselles Bridgerton. Elle aurait été capable de commettre une grosse bêtise, par exemple fondre en larmes, ce qui n'aurait pu qu'aggraver sa situation. Jamais de sa vie elle n'avait été traitée avec respect et affection par des femmes de son âge. Autrefois, elle avait espéré que Rosamund et Posy deviendraient des sœurs pour elle – un espoir vite déçu. La seconde avait bien essayé de se rapprocher d'elle, mais Araminta ne l'avait pas permis, et Posy, malgré toute sa gentillesse, n'avait jamais trouvé la force de tenir tête à sa mère.

Pendant, Sophie devait dire au revoir à lady Bridgerton.

Elle ne pouvait s'en dispenser. Lady Bridgerton lui avait manifesté infiniment plus de bonté qu'elle n'aurait pu l'imaginer, et Sophie ne pouvait l'en remercier en disparaissant comme une voleuse. Avec un peu de chance, lady Bridgerton n'aurait pas encore eu vent de sa querelle avec Benedict. Sophie lui annoncerait simplement son départ, lui dirait adieu et s'en irait.

Il était déjà tard – l'heure du thé était largement passée, à présent –, aussi Sophie décida-t-elle d'aller voir si lady Bridgerton était dans son bureau, juste à côté de sa chambre à coucher. C'était une petite pièce chaleureuse et confortable, avec un grand secrétaire et plusieurs étagères,

où la maîtresse de maison s'installait pour rédiger sa correspondance et vérifier les livres de comptes de la maison.

314

La porte était entrouverte. Sophie frappa doucement, et le battant s'ouvrit un peu sous ses doigts.

— Entrez ! répondit lady Bridgerton.

Sophie poussa la porte et passa la tête à l'intérieur de la pièce.

— Je ne voudrais pas interrompre madame...

— Faites donc ! répondit lady Bridgerton en posant sa plume. Je ne connais rien de plus assommant que la comptabilité.

— Je serais... commença Sophie, avant de s'interrompre.

Elle avait failli dire qu'elle aurait été ravie de la délivrer de ce fardeau. Pour sa part, elle avait toujours aimé les chiffres.

— Oui ? demanda lady Bridgerton avec un regard chaleureux.

Sophie secoua la tête.

— Non, rien.

Il y eut un instant de silence, puis un sourire amusé éclaira le visage de lady Bridgerton.

— Aviez-vous une raison précise de venir frapper à ma porte ?

Sophie poussa un profond soupir destiné à chasser sa nervosité, mais qui resta sans effet.

— En effet.

D'un regard, Lady Bridgerton l'invita à poursuivre.

— J'ai peur de devoir renoncer à mon poste ici, dit Sophie.

Lady Bridgerton sursauta sur son siège.

— Pourquoi ? Vous déplaîsez-vous chez nous ? Mes filles vous auraient-elles manqué de respect ?

— Pas du tout ! s'empressa de répondre Sophie. En aucun cas ! Vos filles sont aussi belles que bonnes. Jamais je n'ai... Je veux dire, jamais personne ne m'a...

— Qu'y a-t-il, Sophie ?

Sophie serra les doigts sur l'encadrement de la porte en luttant contre un vertige. Ses jambes ne la portaient plus, son cœur battait à tout rompre. Elle était sur le point de fondre en larmes, mais elle ne savait pas exactement pourquoi. Peut-être parce que l'homme qu'elle aimait ne pouvait pas l'épouser. Ou parce qu'il la détestait de lui avoir menti. Ou encore parce qu'il

lui avait deux fois brisé le cœur, la première en lui demandant d'être sa maîtresse, et la seconde maintenant, en l'obligeant à quitter sa famille...

Car, même s'il n'avait pas exigé son départ, elle ne pouvait rester. C'était plus qu'évident.

— Est-ce à cause de Benedict ?

Sophie redressa brusquement la tête. Lady Bridgerton la regardait d'un air désolé.

— Vous éprouvez manifestement des sentiments l'un pour l'autre, reprit la mère de Benedict avec tact, répondant à la question muette qu'elle avait dû lire dans ses yeux.

— Pourquoi ne pas m'avoir mise à la porte ? demanda Sophie d'une voix blanche.

Lady Bridgerton ignorait probablement que Sophie s'était donnée à Benedict, mais aucune femme de son rang n'aurait accepté que son fils s'entiche d'une domestique.

— Je ne sais pas, répondit-elle.

De fait, elle semblait en proie à la plus grande inde_ J'aurais sans doute dû le faire, reprit-elle d'un air désorienté, mais je vous ai prise en affection.

Les larmes que Sophie tentait désespérément d'endiguer roulèrent sur ses joues, mais elle parvint à rester droite. Elle conserva une fixité de marbre et un silence absolu, raide comme une statue, sans pouvoir cesser de pleurer.

Lorsque lady Bridgerton reprit la parole, ce fut d'une voix lente, comme si elle pesait chaque mot avec la plus grande attention afin de livrer la

réponse la plus précise possible.

— C'est une femme comme vous que je souhaiterais pour mon fils, dit-elle sans détacher son regard de celui de Sophie.

Vous n'êtes pas ici depuis longtemps, mais je connais vos qualités et votre cœur. Et je regrette...

Un petit hoquet étranglé jaillit des lèvres de Sophie, qui l'étouffa de son mieux.

— Je regrette que vous ne soyez pas d'un autre milieu, poursuivit lady Bridgerton, qui accueillit les larmes de Sophie en penchant la tête de côté d'un air navré. Cela n'enlève rien à votre valeur personnelle, et je n'en pense pas moins de vous pour autant, mais cela rend la situation assez... délicate.

316

— Impossible ! murmura Sophie.

Comme Lady Bridgerton ne répondait pas, Sophie comprit qu'elle partageait son avis, du moins en grande partie sur ce point.

Serait-il possible, demanda lady Bridgerton, qui semblait choisir ses mots avec plus de soin encore, que vos origines familiales ne soient pas ce qu'elles semblent être ?

Sophie ne répondit pas.

— Il y a en vous un certain nombre de détails qui lui demande à quoi elle faisait allusion mais elle avait une petite idée de ce dont elle parlait.

Vous parlez un anglais impeccable, reprit lady Bridgerton. Certes, vous m'avez dit avoir bénéficié des leçons données aux enfants de la famille chez qui travaillait votre mère, mais cette explication ne me suffit pas. Ces leçons ne peuvent avant votre sixième année, au plus tôt, or, à cet âge, votre niveau de langage était déjà acquis.

Sophie écarquilla les yeux de surprise. Elle n'avait jamais pensé à cette incohérence dans son récit, et elle s'étonnait soudain que personne n'y ait songé avant lady Bridgerton. Cela dit, cette dernière était une observatrice bien plus perspicace que la plupart des gens à qui elle avait raconté son histoire.

— Par ailleurs, vous avez appris le latin, continua lady Bridgerton : Ne niez pas, je vous ai entendue marmonner l'autre jour en latin contre Hyacinthe. Sophie garda les yeux fixés sur la fenêtre derrière lady Bridgerton, incapable de soutenir son regard.

— Merci de ne pas contester mes paroles, déclara lady Bridgerton.

Puis elle attendit que Sophie réponde. Elle attendit si longtemps que Sophie fut obligée de rompre cet interminable silence.

— Je ne ferai jamais une épouse convenable pour Benedict, dit-elle.

— Je vois.

— Il faut vraiment que je m'en aille, ajouta aussitôt Sophie, avant que sa détermination ne faiblisse.

Lady Bridgerton hocha la tête.

317

Si vous le souhaitez vraiment il n'y a rien que je puisse faire pour vous en empêcher. Ou comptez-vous aller ?

— J'ai de la famille dans le Nord, mentit Sophie.

Manifestement, lady Bridgerton n'en crut pas un mot, mais elle se contenta de répondre :

— Bien entendu, je mettrai l'un de nos attelages à votre disposition.

— Je ne peux pas accepter, protesta Sophie.

— N'allez pas vous imaginer que je puisse tolérer qu'il en soit autrement. Je me considère comme responsable de vous, du moins pour les prochains jours, et il serait bien trop risqué pour vous de voyager sans être escortée. Avez-vous seulement idée des dangers qui menacent une jeune femme solitaire, dans ce monde ?

Sophie ne put réprimer un sourire nostalgique. Si le ton de lady Bridgerton était différent, ses paroles étaient exactement celles qu'avait prononcées Benedict quelques semaines auparavant.

— Très bien, dit-elle. Je vous remercie.

Jamais elle ne pourrait se vanter d'être une amie proche de lady Bridgerton, mais elle la connaissait assez pour savoir qu'elle ne la ferait pas changer d'avis sur cette question. Elle pourrait toujours demander au cocher de la déposer non loin d'un port, où elle réserverait une place sur un navire pour l'Amérique. Elle déciderait où aller ensuite.

Lady Bridgerton lui adressa un petit sourire navré.

— Je présume que vos bagages sont déjà prêts ? Sophie acquiesça. À quoi bon préciser que lesdits bagages consistaient en un unique petit sac ?

— Avez-vous fait vos adieux ?

— Je préfère éviter, répondit Sophie en secouant la tête.

Lady Bridgerton se leva.

— Parfois, c'est en effet le plus sage. Si vous alliez m'attendre dans le hall, pendant que je fais préparer un attelage ?

Sophie se retourna pour s'éloigner, mais, se ravisant, elle pivota de nouveau sur ses talons.

— Lady Bridgerton, je...

318

Les yeux de celle-ci s'éclairèrent, comme si elle attendait une bonne nouvelle... ou, à tout le moins, des paroles différentes de celles que Sophie s'apprêtait à prononcer.

— Oui ?

Sophie déglutit douloureusement.

— Je voulais vous remercier.

La lumière se ternit quelque peu dans les iris de lady Bridgerton.

— De quoi ?

— De m'avoir donné du travail. De m'avoir acceptée. Et aussi de m'avoir permis de faire comme si j'étais un peu de la famille.

— Je vous en prie, ne...

— Vous n'étiez pas obligée de m'autoriser à prendre le thé avec vos filles et vous-même, poursuivit Sophie avant que le courage lui manque. La plupart des maîtresses de maison ne l'auraient pas fait. C'était tout à fait nouveau pour moi... et charmant... et...

Elle réprima un sanglot.

— Et vous allez toutes me manquer.

— Rien ne vous force à partir, dit doucement lady Bridgerton.

Sophie esquissa un sourire, mais ses lèvres se mirent à trembler, et ses paupières à la brûler.

— Si, répondit-elle d'une voix étranglée. Il le faut.

Lady Bridgerton la considéra un long moment. Ses yeux bleus s'emplirent de compassion, puis Sophie y décela une lueur de compréhension.

— Je vois, dit lady Bridgerton avec calme.

Sophie craignit qu'elle n'ait effectivement deviné.

— Je vous retrouve au rez-de-chaussée, reprit la vicomtesse douairière.

Hochant la tête, Sophie s'écarta pour la laisser passer. Lady Bridgerton fit halte dans le couloir et se retourna en baissant les yeux vers le sac élimé de Sophie.

— Est-ce là tout votre bagage ? demanda-t-elle.

— Oui, madame.

319

Lady Bridgerton parut embarrassée, et une imperceptible rougeur couvrit ses joues, comme si elle était gênée par le décalage entre l'étendue de sa fortune et le dénuement de Sophie.

— Mais ceci...

Sophie désigna son balluchon.

— Ce n'est pas le plus important. L'important, c'est ce qu'on est...

Elle se tut et avala sa salive dans l'espoir de chasser la boule qui s'était formée dans sa gorge.

— Pas ce qu'on possède.

— Je sais ce que vous voulez dire, Sophie.

Lady Bridgerton tamponna ses yeux du bout de ses doigts, avant d'ajouter :

— Merci.

Sophie esquissa un geste fataliste.

— Je le pense vraiment.

— Avant de vous laisser partir, je vais vous donner un peu d'argent, dit soudain la vicomtesse.

Sophie secoua la tête.

— Je ne peux pas accepter. J'ai déjà emporté deux robes.

J'aurais préféré ne pas les prendre, mais...

— Il n'y a aucun problème, affirma lady Bridgerton. Que pouviez-vous faire d'autre ? Celles avec lesquelles vous êtes arrivée ont été détruites.

Elle toussa pour s'éclaircir la voix.

— Je vous en conjure, laissez-moi vous donner un peu d'argent.

Comme Sophie s'apprêtait à protester, la vicomtesse ajouta :

— S'il vous plaît. Cela allégera ma conscience.

Lady Bridgerton possédait le don de vous convaincre d'un seul regard. En outre, Sophie était loin d'être riche. La vicomtesse était une femme généreuse ; peut-être lui donnerait-elle assez pour qu'elle puisse s'acheter dès aujourd'hui un billet de troisième classe pour l'Amérique.

— Merci, s'entendit répondre Sophie, avant que sa conscience l'oblige à refuser cette offre.

320

Lady Bridgerton approuva d'un petit signe de tête et s'éloigna le long du couloir.

Quant à Sophie, après avoir pris une longue inspiration saccadée, elle ramassa son balluchon et descendit l'escalier. Elle demeura quelques instants dans le vestibule, puis elle décida d'aller attendre à l'extérieur. C'était une belle journée de printemps, et un peu de soleil sur sa peau serait le bienvenu.

Cela l'aiderait à atténuer – un peu – sa peine. De plus, elle courrait moins de risques de croiser l'une des filles Bridgerton, et malgré son chagrin de quitter celles-ci, elle ne supporterait pas d'avoir à leur dire adieu.

Serrant son sac dans une main, elle poussa la porte et descendit les marches du perron.

La voiture n'allait pas tarder à arriver, songea-t-elle. C'était l'affaire de cinq ou dix minutes, voire...

— Sophie Beckett !

Sophie crut que son cœur allait s'arrêter de battre.

Araminta ! Comment avait-elle pu l'oublier ?

Pétrifiée de stupeur, elle leva les yeux vers le perron. Par où s'échapper ? Si elle rentrait dans la maison Bridgerton, Araminta saurait où la trouver, mais si elle tentait de fuir à pied...

— La police ! hurla Araminta. Qu'on appelle la police !

Sophie laissa tomber son balluchon et s'élança, prenant la fuite alors même qu'elle savait que cela lui donnait l'air coupable.

— Arrêtez-la ! glapit Araminta. Au voleur ! Au voleur !

Sophie courut à perdre haleine, avec l'énergie du désespoir, jusqu'à ce que ses poumons la brûlent...

Jusqu'à ce que quelqu'un la rattrape, lui donne une vigoureuse poussée dans le dos et la fasse rouler sur le pavé.

— Je l'ai ! cria l'homme. Je la tiens, madame ! Sophie ferma les paupières en gémissant de douleur. Son crâne avait heurté violemment le bord du trottoir, et le passant qui l'avait rattrapée était pratiquement assis sur elle, lui coupant le souffle.

— Te voilà ! s'exclama Araminta, qui venait de les rejoindre au pas de course. Tu ne manques pas d'audace, Sophie Beckett !

Sophie la fusilla du regard. Il n'existait pas de mots pour décrire le mépris qu'elle éprouvait pour cette femme... et de toute façon, elle avait trop mal pour parler.

— Je te cherchais, justement, reprit Araminta, un sourire mauvais aux lèvres. Posy m'a avoué qu'elle t'avait vue.

Sophie ferma les yeux quelques secondes. *Oh, Posy !* Sans doute ne l'avait-elle pas volontairement trahie, mais sa langue allait toujours plus vite que son esprit.

Araminta posa sa bottine tout près de la main de Sophie, là où l'homme serrait toujours fermement ses doigts autour de son poignet. Puis, avec un plaisir manifeste, elle appuya son pied sur la main de la jeune femme.

— Tu n'aurais pas dû me voler, poursuivit Araminta, ses yeux bleus étincelant de haine.

Sophie marmonna, incapable d'articuler une phrase audible.

— Vois-tu, continua Araminta, maintenant, je vais pouvoir te faire jeter en prison.

À cet instant, un autre homme arriva en courant et pila net à la hauteur d'Araminta.

— Les policiers arrivent, milady. Ils vont s'occuper de cette voleuse incessamment.

Sophie se mordit les lèvres, déchirée entre l'espoir que les agents n'arriveraient pas avant lady Bridgerton et celui qu'ils les rejoindraient au plus vite, afin qu'aucun membre de la maisonnée Bridgerton ne soit témoin de l'humiliation qui lui était infligée.

Son vœu fut exaucé. Le second. Deux minutes plus tard, la police était là. On la poussa dans une voiture, et celle-ci se mit en route.

Durant le trajet qui la menait vers la prison, Sophie n'eut qu'une pensée en tête : jamais les Bridgerton ne sauraient ce qu'il était advenu d'elle, et c'était peut-être mieux ainsi.

Quelle agitation, hier, devant l'hôtel particulier de lady Bridgerton !

Pour commencer, on a vu Pénélope Featherington en compagnie non pas d'un, non pas de-deux, mais de TROIS

frères Bridgerton – un exploit jamais réalisé jusqu'à présent par l'infortunée jeune fille, qui a la triste réputation de faire tapisserie dans les bals. Hélas (mais c'était sans doute à prévoir) pour elle, lorsqu'elle est partie, c'était au bras du vicomte, le seul homme marié des trois.

Si Mlle Featherington parvient un jour à traîner un Bridgerton devant l'autel, cet événement marquera la fin du monde tel que nous le connaissons, et votre dévouée chroniqueuse, qui reconnaît volontiers qu'elle serait complètement désorientée dans un univers pareil, se verrait contrainte de renoncer sur-le-champ à sa mission d'information.

Et comme si l'attroupement autour de Pénélope Featherington ne suffisait pas à alimenter les discussions en ville, moins de trois heures plus tard, une femme a été accostée juste devant cette même demeure par la comtesse de Penwood, dont la résidence est située un peu plus loin dans Bruton Street.

Il semble que l'inconnue, dont nous soupçonnons qu'elle était employée chez lady Bridgerton, ait travaillé autrefois pour lady Penwood. Cette dernière affirme que la jeune femme, dont l'identité n'a pas été dévoilée, lui a dérobé des effets personnels voilà deux ans, et elle l'a immédiatement fait envoyer derrière les barreaux.

Nous ne sommes pas certaine de la peine actuellement encourue pour vol, mais on peut craindre que quiconque est soupçonné d'avoir porté préjudice à une aristocrate ne soit puni avec la plus grande sévérité. La malheureuse sera probablement pendue, ou à tous le moins exilée en colonie pénitentiaire.

Avec le recul, la guerre des Femmes de chambre, que nous évoquions le mois dernier dans ces colonnes, n'était qu'une aimable plaisanterie.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, le 13 juin 1817.

Le lendemain matin, au réveil, la première idée de Benedict fut de se servir une copieuse rasade de cognac. Ou peut-être trois. Il était peut-être outrageusement tôt dans la journée pour boire, mais l'oubli que lui procureraient les vapeurs de l'alcool lui semblait la seule façon d'apaiser les tourments qu'il endurait depuis son explication avec Sophie la veille au soir.

Puis il se souvint qu'il devait retrouver Colin pour une séance d'escrime, et la perspective de croiser le fer avec son frère lui rendit un peu d'énergie.

— Je n'ai qu'une heure devant moi, lui annonça Colin quelques instants plus tard, tout en fixant une mouche sur la pointe de son fleuret. J'ai un

rendezvous un peu plus tard.

— Peu importe, répondit Benedict en effectuant une série de bonds afin d'assouplir les muscles de ses jambes.

Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas pratiqué l'escrime, et c'était un plaisir de soupeser la poignée du fleuret au creux de sa paume. Il recula et appuya l'extrémité de l'arme sur le plancher, courbant légèrement la fine lame.

— Il ne me faudra pas une heure pour te battre. Colin leva les yeux au plafond d'un air blasé et abaissa son masque devant son visage.

— Prêt ? reprit Benedict en se plaçant au centre de la pièce.

— Presque, répondit Colin, qui l'avait suivi. Benedict plongea en avant.

324

— J'ai dit que je n'étais pas prêt ! protesta Colin en bondissant de côté.

— Tu es trop lent, répliqua Benedict. Colin marmonna un chapelet de jurons.

— Tu as le diable au corps !

— Pas du tout, gronda Benedict. Pourquoi dis-tu cela ?

Colin recula d'un pas afin de se placer à la bonne distance de son adversaire.

— Vraiment, je ne sais pas, répliqua-t-il, pince-sans-rire.

Peut-être parce que tu as failli me décapiter ?

— Il y a une mouche sur mon fleuret.

— Que tu sembles confondre avec un sabre, rétorqua Colin.

Benedict lui décocha un sourire carnassier.

— C'est plus amusant comme ça.

— Mon cou n'est pas de ton avis.

Colin fit passer son arme d'une main à l'autre tout en pliant et dépliant les doigts. Puis il s'immobilisa soudain en fronçant les sourcils.

— Au fait, tu es bien certain d'avoir mis une mouche à ton fleuret ?

Benedict le fusilla du regard.

— Pour l'amour de Dieu, Colin, jamais je ne l'utiliserais sans cela !

— Je préférerais m'en assurer, répondit celui-ci en passant la main sur son cou. Prêt ?

Benedict acquiesça d'un signe de tête et fléchit les genoux.

— Tu es prié d'appliquer les règles du fleuret, reprit Colin, tout en adoptant la position de combat. Pas celles du sabre.

Benedict acquiesça d'un coup de menton impatient.

— En garde ! cria-t-il.

D'un même élan, ils levèrent le bras droit en tournant le poignet, doigts serrés autour de leur fleuret.

— Il est neuf ? demanda soudain Colin en posant un regard curieux sur le pommeau de l'arme de son frère.

Benedict, soudain déconcentré, laissa échapper un juron.

— Oui, il est neuf, répondit-il sèchement. C'est un modèle italien.

325

Colin recula d'un pas pour examiner avec nonchalance son propre fleuret, doté d'une poignée à la française, moins sophistiquée.

— Pourrai-je te l'emprunter, un de ces jours ? J'aimerais voir si...

— Oui ! coupa Benedict.

Puis, luttant contre une furieuse envie de plonger, lame en avant, il répéta :

— Allons, en garde !

Au sourire en coin que lui décochait Colin, il comprit que ce dernier ne lui avait parlé de son arme que pour le plaisir de le contrarier.

— Comme tu voudras, murmura Colin en se mettant de nouveau en position de combat.

Ils demeurèrent immobiles quelques secondes, puis Colin s'écria :

— C'est parti !

Benedict s'avança aussitôt, lame en avant, mais Colin, qui avait toujours été vif comme l'éclair, recula et évita le coup par une parade experte.

— Tu es d'une humeur exécrable, aujourd'hui, déclara ce dernier en plongeant à son tour, manquant de peu l'épaule de son frère.

Benedict s'écarta de sa trajectoire et leva son fleuret pour bloquer l'assaut.

— Oui, j'ai passé... une très mauvaise...

Il s'avança de nouveau, son arme tendue droit devant lui.

— ... nuit.

Colin évita l'attaque d'un bond gracieux.

— Belle riposte, commenta-t-il en portant sa lame à son front en un salut ironique.

— Tais-toi et bats-toi, grommela Benedict.

Dans un petit rire amusé, Colin repartit à l'assaut, repoussant Benedict d'une série de rapides coups de droite et de gauche.

— À cause d'une dame ? demanda-t-il, faussement détaché.

Benedict, interrompant enfin la progression de son frère, reprit l'initiative.

326

— Mêle-toi de tes affaires.

— Je vois. C'est à cause d'une dame, commenta Colin d'un air supérieur.

Benedict plongea tout à coup, et la pointe de son fleuret se posa sur le cou de Colin.

— Touché, marmonna-t-il.

Colin acquiesça d'un coup de menton.

— Un point pour toi.

Tous deux revinrent se placer au centre de la pièce.

— Prêt ? demanda Colin. Benedict hocha la tête.

— En garde !

Cette fois, Colin fut le premier à passer à l'offensive.

— Si tu as besoin de conseils, à propos des femmes...

commença-t-il, forçant Benedict à céder peu à peu du terrain.

Benedict leva sa lame et para l'assaut de Colin avec tant de force que ce dernier trébucha en reculant.

— Si j'avais besoin de conseils en la matière, riposta-t-il, tu serais bien la dernière personne à qui je m'adresserais.

— Je m'y prends nettement mieux avec les femmes que toi, insista Colin.

— Ah, oui ?

Puis, levant le nez en l'air pour imiter son frère, Benedict déclara :

— Je n'ai aucune envie de me marier, et encore moins avec Pénélope Featherington !

Colin tressaillit.

— Bref, reprit Benedict, tu es très mal placé pour donner des conseils à qui que ce soit.

— Je ne pouvais pas deviner qu'elle était là. Benedict plongea, manquant d'un cheveu l'épaule de son frère.

— Ce n'est pas une excuse. Tu étais en public, au milieu de la rue. N'importe qui aurait pu t'entendre, et ce malheureux épisode se serait aussitôt retrouvé dans le *Whistledown*.

Colin para son attaque et riposta avec une vitesse fulgurante. Sa lame se posa sur l'abdomen de Benedict.

— Touché, grommela-t-il.

Benedict, d'un hochement de tête, accepta le point.

327

— J'ai été maladroit, admit Colin pendant qu'ils revenaient tous deux au centre de la pièce, mais toi, tu es stupide.

— Que veux-tu dire ?

Dans un soupir de lassitude, Colin releva son masque.

— Accorde-nous une faveur, épouse cette fille ! Benedict le considéra, interdit, tandis que ses doigts se desserraient sur la poignée de son arme. Était-il possible que Colin ignore l'identité de celle dont il parlait ?

Il ôta son masque à son tour et scruta le regard vert sombre de son frère. Un gémissement lui échappa. Colin était au courant. Benedict n'aurait su dire par quel miracle, mais c'était une évidence. Sans doute n'aurait-il pas dû être surpris : Colin était toujours très bien informé. En fait, la seule personne qui paraissait toujours plus au fait que lui des rumeurs était Éloïse, et il ne lui fallait jamais plus de quelques heures pour communiquer à Colin ses croustillants secrets.

— Comment l'as-tu compris ? demanda finalement Benedict.

Un demi-sourire étira les lèvres de Colin.

— Que tu étais amoureux de Sophie ? Cela crève les yeux !

— Colin, ce n'est qu'une...

— Une domestique, et alors ? Que risques-tu en l'épousant ?

demanda Colin avec un haussement d'épaules désinvolte. D'être snobé par des gens qui ne te sont rien ? Franchement, cela m'arrangerait plutôt que certaines personnes que je suis obligé de fréquenter évitent ma compagnie.

Benedict esquissa un geste fataliste.

— J'ai compris depuis longtemps que cela m'importait peu, dit-il.

— Dans ce cas, où est le problème ?

— C'est compliqué.

— Rien n'est jamais aussi compliqué qu'on se l'imagine, rétorqua Colin.

Benedict réfléchit à ces paroles et appuya la pointe de son fleuret contre le plancher, faisant plier la lame flexible d'un côté et de l'autre.

— Te souviens-tu du bal masqué de mère ?

328

Colin haussa les sourcils, visiblement déconcerté par sa question.

— Celui qu'elle a donné il y a quelques années, juste avant de quitter Bridgerton House ?

Benedict hocha la tête.

— Exactement. Te rappelles-tu avoir vu une femme en robe argentée ? Tu nous as croisés dans le hall.

— Bien sûr. Tu avais l'air fou d'elle.

Colin écarquilla soudain les yeux.

— Ce n'était pas... Sophie ?

— Surprenant, n'est-ce pas ? murmura Benedict avec un flegme dont il ne se serait pas cru capable.

— Mais... comment...

— Je ne sais pas comment elle s’y est prise pour assister au bal, mais elle n’est pas une domestique.

— Ah ?

— C’est une domestique, admit Benedict, mais c’est aussi la fille illégitime du comte de Penwood.

— Pas l’actuel...

— Non. Celui qui est décédé voici quelques années.

— Et tu savais tout cela depuis le début ?

— Non, répliqua Benedict d’un ton sec. J’ignorais absolument tout.

— Oh.

Colin se mordit les lèvres d’un air songeur.

— Je vois...

Puis, cherchant le regard de son frère, il demanda :

— Que comptes-tu faire ?

Au même instant, la lame de Benedict, qui avait continué à vibrer sous la pression, échappa à sa prise et roula sur le plancher. Benedict la considéra d’un œil morne tandis qu’elle traversait la pièce.

— Excellente question, répondit-il sans relever la tête.

Il en voulait toujours à Sophie de lui avoir caché la vérité, mais lui-même n’avait pas été irréprochable. Il n’aurait pas dû exiger qu’elle soit sa maîtresse. Il avait certes le droit de le lui proposer, mais elle avait également celui de refuser. Et lorsqu’elle avait décliné son offre, il aurait dû en rester là.

329

Benedict n’avait aucune idée de ce qu’elle avait enduré.

Mais l’enfance de Sophie avait été assez malheureuse pour que la jeune femme recule devant la perspective d’imposer la même existence à un petit être innocent... Eh bien, il devait accepter sa décision. S’il la respectait, il devait respecter ses choix. Il n’aurait pas dû se montrer aussi désinvolte devant elle, ni prétendre que tout était possible et qu’elle était libre de suivre les inclinations de son cœur. Sa mère avait raison : il menait une vie de rêve. Il avait de l’argent, une famille aimante, il était heureux, et rien ne lui était interdit. Le seul drame qu’il avait connu était le décès prématuré de son père, et même alors, il avait été entouré par sa famille pour surmonter l’épreuve. Il lui était difficile d’imaginer des souffrances qu’il n’avait jamais endurées.

Et, contrairement à Sophie, il n’avait pas connu la solitude.

Alors, que faire ? Il était prêt à braver l’ostracisme et à épouser Sophie. La fille illégitime d’un comte était un parti plus acceptable qu’une simple domestique, même si la nuance était faible. L’aristocratie londonienne accepterait Sophie s’il l’imposait, mais jamais personne ne ferait l’effort de lui manifester de la sympathie. Sophie et lui devraient probablement passer la majeure partie de l’année à la campagne pour fuir le mépris de la bonne société de Londres.

Au demeurant, il n’avait pas besoin de réfléchir longtemps pour savoir qu’une vie paisible aux côtés de Sophie était de loin préférable à une frénésie d’activité mondaine sans elle.

Quant au fait qu’elle soit la belle inconnue du bal masqué, était-ce si important que cela ? Certes, elle lui avait caché son identité, mais il connaissait son cœur. Lorsqu’ils s’embrassaient, lorsqu’ils riaient, lorsqu’ils restaient simplement assis l’un près de l’autre à discuter, elle ne jouait jamais la comédie.

Celle qui pouvait faire chanter son cœur d’un simple sourire, celle qui pouvait l’emplir de joie rien qu’en s’asseyant auprès de lui pendant qu’il dessinait, c’était elle, la vraie Sophie.

La femme qu’il aimait.

— On dirait que tu viens de prendre une grande décision, commenta Colin d’un ton tranquille.

330

Benedict le regarda, intrigué. Depuis quand Colin était-il aussi perspicace ? Il semblait avoir acquis une certaine maturité, maintenant qu’il y songeait. Benedict avait toujours vu en son frère un jeune vaurien au charme ravageur, incapable d’assumer la moindre responsabilité. Pourtant, à présent qu’il l’observait, Benedict découvrait un autre homme. Ses épaules étaient plus larges qu’avant, son attitude plus posée, comme apaisée. Et une lueur de sagesse brillait dans son regard. C’était sans doute le changement le plus remarquable. Si les yeux étaient bien le miroir de l’âme, celle de Colin avait considérablement évolué sans que Benedict s’en rende compte.

— Je lui dois quelques excuses, dit-il.

— Oh, elle te pardonnera.

— Oui, d'autant qu'elle m'en doit également, et pas qu'une.

Benedict savait que son frère mourait d'envie de l'interroger sur ce qui nécessitait des excuses, mais Colin eut l'élégance de s'abstenir.

— Et toi ? Es-tu prêt à lui pardonner ? s'enquit-il seulement.

Benedict opina. S'approchant de lui, Colin lui prit son fleuret des mains.

— Je vais le ranger, proposa-t-il.

Benedict regarda sans les voir les doigts de son frère pendant une éternité, puis il revint à la réalité.

— Il faut que j'y aille ! dit-il soudain. Colin sembla réprimer un sourire amusé.

— Je m'en doutais un peu.

Benedict chercha les yeux de son frère. Puis sans autre raison qu'une soudaine impulsion, il lui donna une brève accolade.

— Je ne le dis pas souvent, marmonna-t-il d'une voix enrouée, mais je t'aime bien.

— Moi aussi, mon grand frère, répondit Colin, qui souriait à présent jusqu'aux oreilles. Et maintenant, fiche le camp d'ici !

Benedict lui lança son masque et quitta la pièce à grands pas.

— Comment cela, elle est partie ? Que voulez-vous dire ?

331

— Exactement cela, répondit Violet Bridgerton avec un sourire navré. Elle est partie.

Benedict porta ses mains à ses tempes dans l'espoir d'atténuer la migraine qui le gagnait rapidement. La pression était telle qu'il lui semblait que son crâne allait exploser.

— Et vous l'avez laissée s'en aller ?

— Rien ne m'autorisait à la retenir de force.

Benedict ravala un grondement de fauve blessé.

Rien ne l'autorisait à forcer Sophie à l'accompagner à Londres, mais il l'avait fait !

— Où est-elle allée ? demanda-t-il d'un ton impatient.

Sa mère parut se tasser sur son siège.

— Je l'ignore. J'ai insisté pour qu'elle emprunte l'un de nos attelages, en partie parce que je m'inquiétais pour sa sécurité, et en partie pour savoir où elle se rendrait...

Benedict plaqua ses paumes sur le petit secrétaire dans un claquement sec.

— Et ensuite ?

— Comme j'essayais de vous le dire, j'ai tenté de la convaincre de partir à bord de l'une de nos voitures, mais elle semblait très réticente. Lorsque le cocher est arrivé, elle avait disparu.

Benedict marmonna un juron. Sophie était probablement encore à Londres, mais la ville était immense et surpeuplée.

Autant chercher une aiguille dans une botte de foin !

— J'ai cru comprendre que vous vous étiez querellés, ajouta Violet d'un ton hésitant.

Benedict passa sa main dans ses cheveux, puis remarqua la manche de sa chemise blanche.

— Nom de Dieu ! grommela-t-il en s'apercevant qu'il avait couru jusqu'au 5, Bruton Street en tenue d'escrime.

Puis il croisa le regard de sa mère et fronça les sourcils.

— Épargnez-moi vos sermons sur mes affreux jurons, mère.

S'il vous plaît.

Elle lui adressa un sourire pincé.

— Je n'y songeais même pas.

— Comment vais-je la retrouver ?

Un voile de tristesse tomba sur le regard de sa mère.

332

— Je ne sais pas, Benedict, et je le regrette. J'aimais beaucoup Sophie.

— Elle est la fille de Penwood, dit-il.

Une expression soucieuse barra le front de Violet.

— Je soupçonnais quelque chose comme cela. Sa fille illégitime, je suppose ?

Benedict approuva d'un signe de tête.

Sa mère ouvrit la bouche pour ajouter quelque chose mais il ne sut jamais ce qu'elle s'apprêtait à dire car, au même instant, la porte fut poussée à la volée et plaquée contre le mur dans un fracas assourdissant. Francesca se rua dans la pièce et se heurta au petit secrétaire. Hyacinthe, qui la talonnait, se cogna contre elle.

— Que se passe-t-il ? demanda Violet en se levant de son siège.

— C'est Sophie ! s'écria Francesca, haletante.

— Je sais, répondit Violet. Elle est partie. Nous...

— Non ! coupa Hyacinthe en plaquant une feuille de papier sur le bureau. Regardez !

Benedict tendit une main vers le feuillet, dans lequel il venait de reconnaître un exemplaire du *Whistledown*, mais sa mère fut plus prompte que lui.

— Eh bien ? demanda-t-il, fou d'inquiétude en la voyant pâlir.

En guise de réponse, elle lui donna le journal. Benedict le parcourut en diagonale, survolant les brèves concernant le duc d'Ashbourne, le comte de Macclesfield et Pénélope Featherington, jusqu'à ce qu'il parvienne à l'entrefilet qui devait concerner Sophie.

— En prison ? dit-il dans un souffle.

— Nous devons la faire libérer, déclara Violet en rejetant les épaules en arrière, tel un général lançant ses troupes dans la bataille.

Benedict était déjà sur le seuil.

— Attendez-moi ! cria-t-elle en courant après lui. Je vous accompagne !

Benedict fit halte en haut des marches.

333

— Restez ici, ordonna-t-il. Je refuse que vous vous exposiez à...

— Oh, je vous en prie, répliqua-t-elle. Je ne suis pas si fragile. Et je pourrai témoigner en faveur de l'honnêteté de Sophie.

— Je viens aussi, dit Hyacinthe en pilant net aux côtés de Francesca, qui les avait rejoints sur le palier.

— Non ! répondirent Benedict et sa mère d'une même voix.

— Mais...

— J'ai dit non, répéta Violet d'un ton sans réplique.

Francesca laissa échapper un soupir déçu.

— Je suppose qu'il est inutile que j'insiste pour...

— En effet, coupa Benedict.

— Je m'en doutais, grommela Francesca.

Benedict l'ignora et se tourna vers sa mère.

— Si vous voulez m'accompagner, allons-y sans tarder.

Elle hocha la tête.

— Faites amener la voiture devant la maison ; je vous attends devant.

Dix minutes plus tard, ils étaient partis.

334

22

Quelle agitation dans Bruton Street ! La vicomtesse douairière et son fils Benedict ont été vus sortant au pas de course de chez celle-ci vendredi matin. M. Bridgerton a pratiquement jeté sa mère dans leur voiture, laquelle s'est élancée à une allure folle. Francesca et Hyacinthe Bridgerton sont ensuite apparues sur le perron et votre chroniqueuse sait de source sûre que la première a laissé échapper des propos indignes d'une dame.

La maison Bridgerton n'a pas été la seule à être le théâtre d'une folle excitation. Chez les Penwood aussi, on a observé un grand déploiement d'activité, lequel s'est couronné par une querelle publique entre la comtesse et sa fille cadette, Mlle Posy Reiling.

Ne voyant pas l'intérêt de s'isoler notre antipathie envers la première, nous nous contenterons de lancer un vibrant « Hourra ! » pour Mlle Posy.

La Chronique mondaine de lady Whistledown, le 16 juin 1817.

Il faisait froid. Vraiment froid. Et on pouvait entendre de douteux grattements qui provenaient sans conteste d'une petite bête à quatre pattes. Ou pire, d'une grosse bête à quatre pattes.

Ou, plus exactement, d'un représentant particulièrement massif d'une espèce de petite bête à quatre pattes. Un rat. Voire plusieurs...

335

— Ô mon Dieu ! gémit Sophie.

Elle ne s'adressait pas souvent à Celui-ci, mais l'instant semblait bien choisi pour commencer. Peut-être Dieu l'entendrait-il et ferait-il disparaître les rats, ce qui conviendrait fort bien à Sophie. Un éclair tomberait du ciel. Un gigantesque éclair, digne de la Bible Il frapperait le sol, faisant courir des lignes de foudre tout autour de la Terre, et il n'y aurait plus de rats.

C'était un rêve réconfortant. Presque autant que ceux où elle devenait Mme Benedict Bridgerton et vivait heureuse jusqu'à la fin de ses jours
Manque ponctuation

Sophie laissa échapper un hoquet tandis que son cœur se serrait douloureusement. Des deux rêves, le second avait encore moins de chances de se réaliser que le premier.

Elle était seule au monde, à présent. Désespérément seule.

Elle n'aurait su dire pourquoi elle en était si affectée. Est-ce que cela n'avait pas été le cas toute sa vie ? À compter du jour où sa grand-mère 1 avait déposée devant la porte de Penwood Park, jamais personne ne l'avait protégée, jamais personne n'avait fait passer son intérêt avant le sien.

Son estomac se mit à crier famine, lui rappelant qu'à la liste déjà longue de ses malheurs s'ajoutait la faim.

Et la soif. On ne lui avait même pas donné une goutte d'eau.

Jamais l'idée d'une simple tasse de thé n'avait éveillé en elle une telle nostalgie.

Sophie laissa échapper un long soupir en songeant qu'il lui faudrait bien inspirer par la bouche lorsqu'elle inhalerait de nouveau. Une odeur pestilentielle régnait en ces lieux. On lui avait donné un répugnant pot de chambre, mais jusqu'à présent, elle avait réussi à se retenir et à l'utiliser le moins possible. Le pot avait été vidé avant d'être jeté dans sa cellule, mais il n'avait pas été lavé. Lorsque Sophie était allée le ramasser, il était encore humide. Elle l'avait aussitôt lâché, parcourue d'un frisson de dégoût.

Certes, elle avait vidé d'innombrables pots de chambre dans sa vie, mais les personnes pour qui elle travaillait s'arrangeaient en général pour viser juste, pour ainsi dire. Et Sophie avait toujours pu se laver les mains ensuite.

336

Maintenant, outre le froid et la faim, elle avait l'impression d'être d'une saleté répugnante. La sensation était des plus pénibles.

— Vous avez une visite.

Sophie bondit sur ses pieds en entendant la voix désagréable du gardien. Était-il possible que Benedict l'ait retrouvée ? Voudrait-il au moins lui venir en aide ? Avait-il...

— Tiens, tiens, tiens !

Araminta. Tous les espoirs de Sophie s'écroulèrent aussitôt.

— Sophie Beckett, roucoula Araminta en s’approchant des barreaux de la cellule, un mouchoir sur le nez, comme si Sophie était la cause de la peste qui régnait ici. Je n’aurais jamais cru que tu aurais l’audace de revenir te pavaner à Londres.

Sophie se mordit les lèvres, bien décidée à ne pas répondre.

Elle savait qu’Araminta voulait la faire réagir et elle n’avait pas l’intention de lui accorder ce plaisir.

— On dirait que les affaires ne vont pas fort pour toi, poursuivit Araminta en secouant la tête d’un air faussement compatissant.

Puis elle se pencha en avant pour murmurer :

— La justice n’est pas tendre pour les voleuses de ton espèce.

Croisant les bras, Sophie se mit à fixer le mur. Si elle continuait à regarder Araminta, elle n’était pas certaine de trouver la force de se retenir de bondir sur elle, et elle n’avait aucune envie de se blesser contre les barreaux de métal.

— Le juge n’était déjà pas content en apprenant que tu m’avais dérobé mes barrettes de chaussure, déclara Araminta en tapotant son menton du bout des doigts, mais quand je l’ai informé de la disparition de mon alliance, il s’est mis très, très en colère.

— Je n’ai pas...

Sophie ravala ses protestations, de peur de ne pouvoir s’empêcher de hurler de rage et de frustration. N’était-ce pas exactement ce que cherchait Araminta ?

— Ah, non ? répliqua celle-ci en plissant les yeux d’un air rusé.

Elle agita les doigts de sa main gauche en l’air.

337

— Il se trouve que je ne l’ai pas, et c’est ma parole contre la tienne.

Sophie voulut répondre, mais sa gorge était nouée.

Araminta avait raison. Aucun juge ne lui donnerait raison contre la comtesse de Penwood.

Un sourire carnassier se dessina sur les lèvres d’Araminta.

— D’après ce brave homme, là-bas – je crois qu’il s’agit du geôlier –, il y a peu de chances que tu sois pendue. Tu n’as donc pas d’inquiétude à avoir à ce sujet. L’issue la plus probable, ce sont les colonies.

Sophie faillit éclater de rire. Dire que la veille encore, elle envisageait d’émigrer en Amérique ! À présent, son départ était une certitude. Seule la destination avait changé : ce serait l’Australie. Quant à elle, elle serait couverte de chaînes.

— Je demanderai que la justice se montre clément envers toi, poursuivit Araminta. Je ne souhaite pas ta mort, juste ton départ.

— Vous êtes un modèle de charité chrétienne ! ironisa Sophie. Gageons que le juge sera ému par votre magnanimité.

Araminta écarta paresseusement une mèche de sa tempe.

— Oh, je n’en doute pas.

Elle chercha le regard de Sophie, un sourire mauvais aux lèvres. Son expression était si dure, si froide que, sans réfléchir, Sophie demanda :

— Pourquoi me haïssez-vous ?

Araminta la considéra longuement en silence. Puis, dans un souffle, elle répondit :

— Parce qu’il t’aimait.

Sophie fut tellement stupéfaite qu’elle ne sut que répondre.

— Je ne le lui pardonnerai jamais, ajouta Araminta, les yeux étincelants de haine.

Sophie secoua la tête, incrédule.

— Mon père ne m’a jamais aimée.

— Il t’a nourrie et vêtue, répliqua Araminta, les lèvres serrées. Il m’a obligée à supporter ta présence.

— Ce n’était pas de l’amour, protesta Sophie, mais de la culpabilité. S’il m’avait aimée, il ne m’aurait pas confiée à vous.

Il n’était pas stupide, il savait que vous me détestiez. S’il m’avait 338

aimée, il ne m'aurait pas oubliée dans son testament. S'il m'avait aimée...

Submergée par l'émotion, Sophie ne put achever sa phrase.

Araminta croisa les bras d'un air de défi.

— S'il m'avait aimée, reprit Sophie en raffermissant sa voix, il aurait pris le temps de parler avec moi. Il m'aurait demandé comment s'était passée ma journée, ce que j'étudiais, ou si j'appréciais mon petit déjeuner...

Elle déglutit avec peine et se détourna. Regarder Araminta en cet instant était trop dur pour elle.

— Il ne m'a jamais aimée, conclut-elle calmement. Il était incapable d'aimer.

Un interminable silence plana entre les deux femmes, puis Araminta reprit la parole.

— Il a fait cela pour me punir.

Sophie pivota lentement sur ses talons.

— Pour me punir de ne pas lui avoir donné d'héritier expliqua Araminta, dont les mains s'étaient mises à trembler. Il m'en voulait terriblement.

Sophie ne sut que répondre. En vérité, elle ignorait s'il y avait quelque chose à répondre à cela.

Après un long moment, Araminta reprit :

— Au début, je t'ai haïe parce que ta seule présence était une insulte pour moi. Aucune femme ne devrait avoir à s'occuper des bâtards de son mari. Sophie garda le silence.

— Et ensuite... ensuite...

Stupéfaite, Sophie vit Araminta s'appuyer contre le mur comme privée de force par la violence de ses souvenirs.

— Ensuite, cela a changé. Comment était-il possible qu'une fille de rien lui ait donné un enfant et que ce droit me soit refusé, à moi ?

Sophie ne réagit pas. A quoi bon tenter de défendre l'honneur de sa mère ?

— Ce n'est pas seulement *toi* que j'ai commencé à détester.

C'est le fait même de te voir.

Cela, Sophie n'en était pas étonnée ! _ Je détestais le son de ta voix. Je détestais retrouver son regard dans tes yeux. Je détestais la seule idée que tu vives sous mon toit !

339

C'était aussi le mien, répliqua tranquillement Manque ponctuation

— Oui je sais. Et cela aussi m'était insupportable. Sophie se força à soutenir le regard d'Araminta.

— Pourquoi êtes-vous venue ? lui demanda-t-elle. À cause de vous, je vais être exilée en Australie. Cela ne vous suffit donc pas ?

Araminta esquaissa un geste évasif.

_ Je n'ai pas pu m'en empêcher. C'est un tel plaisir de te voir derrière les barreaux ! Je vais devoir rester trois heures dans mon bain pour me débarrasser de cette ignoble puanteur, mais cela en vaut la peine.

— Eh bien, vous m'excuserez si je vais m'asseoir là-bas pour faire semblant de lire un bon roman, dit Sophie entre ses dents.

Pour ma part, je n'ai aucun plaisir à *vous* voir.

Elle se dirigea vers le tabouret branlant à trois pieds qui constituait à lui seul tout le mobilier de sa cellule et s'y assit en essayant de cacher au mieux sa souffrance. Certes, elle avait été vaincue par Araminta, mais sa fierté restait intacte, et elle tenait à le faire savoir à celle-ci.

Elle s'assit donc, les bras croisés, le dos tourné aux barreaux, et guetta le départ d'Araminta.

En vain.

Après une dizaine de minutes de ce manège absurde, Sophie sauta sur ses pieds en s'écriant :

— Allez-vous partir ?

Araminta pencha la tête de côté.

— Je réfléchissais. J'aimerais bien savoir comment est l'Australie, poursuivit-elle d'un ton songeur. Je n'y suis jamais allée, bien entendu — aucune

personne civilisée n'aurait une idée pareille —, mais j'ai entendu dire qu'il y régnait une chaleur accablante. Dommage que tu aies la peau si claire... Ton joli teint de rose ne résistera pas longtemps au soleil de plomb qu'il fait là-bas. En vérité...

Sophie ne sut jamais ce qu'Araminta s'apprêtait à dire, car des éclats de voix résonnèrent alors dans le couloir.

— Que diable... s'écria Araminta en reculant de quelques pas, le cou tendu pour mieux voir.

340

Soudain, Sophie reconnut un timbre familier.

— Benedict ? ne put-elle s'empêcher de murmurer.

— Que dis-tu ? demanda Araminta d'un ton impatient.

Sophie s'était déjà précipitée vers la porte de sa cellule et pressait son visage contre les barreaux.

— J'ai dit, tonna Benedict, laissez-nous passer !

— Benedict ! cria-t-elle.

Tout à coup, elle avait oublié qu'elle ne voulait pas être vue des Bridgerton dans une situation si humiliante. Elle avait oublié qu'elle n'avait aucun avenir avec Benedict. Tout ce qui comptait, c'était qu'il était venu la voir, qu'il était là.

Si elle avait pu passer sa tête entre les barreaux de métal, elle l'aurait fait.

Un son mat, qui ressemblait à s'y méprendre à celui d'un coup de poing assené sans ménagement, retentit un peu plus loin, suivi d'un choc sourd, sans doute celui d'un corps s'effondrant, inanimé, sur le sol. Puis elle entendit des pas qui couraient, et...

— Benedict !

— Sophie ? Enfin, je te trouve !

Il tendit ses mains entre les barreaux pour prendre son visage entre ses paumes, et ses lèvres se posèrent sur les siennes pour un baiser où se mêlaient la terreur et le soulagement.

— Monsieur Bridgerton ? glapit Araminta.

Avec difficulté, Sophie réussit à s'arracher à la contemplation de son sauveur pour regarder Araminta. Celle-ci ouvrait des yeux ronds de stupeur. Dans l'excitation de l'instant, Sophie avait oublié qu'Araminta ne savait rien des liens qui l'unissaient à la famille Bridgerton.

Ce fut l'un des instants les plus délicieux de sa vie. Peut-être cela signifiait-il qu'elle était une personne superficielle, ou encore qu'elle n'avait pas le sens des priorités, mais Sophie était ravie d'avoir été embrassée par l'un des meilleurs partis de la ville sous le regard d'Araminta, qui n'avait d'yeux que pour les puissants de ce monde.

Bien entendu, elle était également ravie de voir Benedict.

341

Celui-ci s'écarta d'elle en effleurant son visage d'un geste rassurant et recula de quelques pas. Puis, croisant les bras sur sa poitrine, il darda sur Araminta un regard meurtrier.

— Quelles accusations portez-vous contre elle ? demanda-t-il.

Si les sentiments de Sophie envers Araminta entraient dans la catégorie « dédain absolu », la jeune femme n'avait jamais trouvé celle-ci stupide. Mais elle allait sans doute devoir réviser ce jugement, car Araminta, au lieu de trembler de peur, comme l'aurait fait toute personne sensée dans une telle situation, planta ses poings sur ses hanches et répliqua à pleine voix :

— Cette fille m'a volé !

Au même instant, Sophie vit apparaître lady Bridgerton dans le couloir.

— Sophie est incapable d'un tel crime, déclarat-elle en se plaçant aux côtés de son fils.

Ses yeux se plissèrent en se posant sur Araminta.

— En outre, je n'ai aucune confiance en vous, lady Penwood.

Araminta recula d'un pas en posant une main offensée sur son cœur.

— Il ne s'agit pas de moi, protesta-t-elle en lançant un regard brûlant de mépris vers Sophie, mais de cette fille ! Elle a eu l'audace de me voler mon alliance !

— C'est faux, et vous le savez, répondit Sophie. Votre alliance est bien la dernière chose que je voudrais parmi vos...

— Et mes barrettes de chaussure ? coupa Araminta. Tu ne les as pas volées, peut-être ?

Sophie se mordit les lèvres.

— Ah ! Vous voyez ?

Araminta balaya les alentours d'un regard circulaire, comme pour estimer le nombre de témoins.

— Voilà un aveu de culpabilité des plus clairs ! claironna-t-elle.

— Elle est votre belle-fille, gronda Benedict. Jamais elle n'aurait dû se trouver dans une situation l'obligeant à...

Les traits d'Araminta se figèrent.

— Je vous interdis de l'appeler ma belle-fille, dit-elle d'une voix blanche. Elle n'est rien pour moi. Rien !

342

— Veuillez m'excuser, intervint lady Bridgerton avec une parfaite courtoisie, mais si elle ne représentait rien pour vous, vous ne seriez pas ici, dans cette ignoble prison, à essayer de la faire pendre pour vol.

Araminta n'eut pas le temps de répondre car le juge arriva sur ces entrefaites, suivi d'un gardien à la mine maussade qui arborait un superbe œil au beurre noir.

Sophie, que l'homme avait gratifiée d'une tape sur les fesses en la poussant dans sa cellule, ne put réprimer un sourire.

— Que se passe-t-il ici ? demanda le juge.

— Cette femme, déclara Benedict d'un ton grave, a accusé ma fiancée de vol.

Ma fiancée ?

Sophie réussit à contenir un cri de stupeur, mais elle dut se tenir fermement aux barreaux de sa cellule car ses jambes ne la portaient plus.

— Fiancée ? glapit Araminta.

Le juge tressaillit.

— A qui ai-je l'honneur, monsieur ? s'enquit-il, comprenant manifestement que Benedict était quelqu'un d'important, même s'il ignorait son nom.

Celui-ci croisa les bras sur son torse et déclina son identité.

Le magistrat pâlit.

— Seriez-vous parent du vicomte ?

— Son propre frère, pour vous servir.

— Et cette demoiselle...

Il désigna Sophie d'un bref coup d'œil.

— ... est votre fiancée ?

Sophie s'attendait presque que Benedict soit brusquement foudroyé par quelque éclair surnaturel, en punition de son mensonge, mais rien de la sorte ne se produisit. Plus surprenant encore, lady Bridgerton hocha vigoureusement la tête !

— Vous ne pouvez pas l'épouser ! protesta Araminta.

Benedict se tourna vers sa mère.

— Existe-t-il une raison pour laquelle je devrais consulter lady Penwood sur cette question ?

— Pas à ma connaissance, répondit lady Bridgerton.

343

— Ce n'est qu'une traînée ! siffla Araminta. Sa mère était une traînée ! Telle mère, telle fille, et... Argh !

Benedict l'avait saisie par la gorge avant que quiconque ait pu réagir.

— Ne m'obligez pas à vous frapper, gronda-t-il entre ses dents serrées.

Le juge tapota l'épaule de Benedict.

— Il serait plus sage de la relâcher, dit-il.

— Puis-je au moins la bâillonner ?

Le magistrat parut indécis, mais il finit par secouer la tête.

Visiblement à contrecœur, Benedict libéra Araminta.

— Si vous l'épousez, déclara celle-ci en se frottant le cou, vous pouvez compter sur moi pour que personne n'ignore qui elle est : la bâtarde d'une putain !

Le juge tourna vers elle un visage sévère.

— Il me semble que de tels commentaires ne sont pas indispensables.

— Soyez certain qu'il n'est pas dans mes habitudes d'employer ce langage, répliqua Araminta avec un petit reniflement dédaigneux, mais il me semble au contraire que l'occasion justifie un vocabulaire sans équivoque.

Sophie porta une main à ses lèvres en voyant Benedict faire jouer les articulations de ses doigts d'un air menaçant. En ce qui le concernait, il paraissait considérer que l'occasion justifiait surtout une réponse musclée !

Le juge s'éclaircit la voix.

— Vous portez de graves accusations, milady, dit-il. Contre une jeune femme qui s'apprête à porter le nom des Bridgerton, qui plus est.

— Et moi, glapit Araminta, je suis la comtesse de Penwood.

La comtesse !

Le regard du juge passa de l'un à l'autre. Certes, Araminta était supérieure en titre à tout le monde, mais elle était une seule Penwood contre deux Bridgerton, dont l'un, large d'épaules et visiblement très contrarié, avait déjà gratifié le garde d'un bel œil au beurre noir.

— Elle m'a volée ! poursuivit Araminta.

— C'est vous qui l'avez volée ! rugit Benedict.

344

Un silence de plomb tomba sur le petit groupe.

— Vous lui avez volé son enfance, reprit Benedict, vibrant de colère.

Benedict ignorait de larges pans de l'histoire de Sophie, mais il savait que sa belle-mère était la cause d'une bonne part de la souffrance qu'il devinait dans les vertes profondeurs de son regard, et il était prêt à parier que son cher papa, le défunt comte de Penwood, était responsable du reste.

Il se tourna vers le juge.

— Ma fiancée est la fille illégitime de l'ancien comte de Penwood. C'est pour cette raison que la comtesse douairière l'accuse de vol. Cette femme n'est pas motivée par autre chose que la vengeance et une haine tenace.

Le magistrat considéra tour à tour Benedict, lady Penwood et Sophie.

— Est-ce exact ? demanda-t-il à celle-ci. Avez-vous été faussement mise en cause ?

— Elle a volé mes barrettes de chaussure ! cria la comtesse.

Je le jure sur la mémoire de mon défunt époux, elle a volé mes barrettes de chaussure !

— Oh, pour l'amour du Ciel ! C'est *moi* qui ai pris ces barrettes, maman.

Benedict vit Sophie, bouche bée, se tourner vers celle qui venait de prononcer ces paroles.

— Posy ? l'entendit-il murmurer.

La nouvelle arrivante, une jeune femme de petite taille, à la silhouette replète, était effectivement l'une des filles de la comtesse. Benedict regarda de nouveau Sophie, qui était à présent plus pâle qu'un spectre.

— Fichez le camp, ordonna la comtesse. Vous n'avez rien à faire ici.

— Au contraire, répliqua le juge, si c'est elle qui a volé ces bijoux. Dois-je la mettre en accusation ?

— C'est ma fille !

— Incarcérez-moi avec Sophie ! déclara Posy d'un ton théâtral, une main sur le cœur. Si elle doit être condamnée pour vol, je porterai sa croix avec elle !

345

Pour la première fois depuis plusieurs jours, Benedict se sentit sourire. Du coin de l'œil, il vit le gardien poser les doigts sur son énorme trousseau de clés.

— Monsieur le juge ? demanda l'homme d'un ton hésitant.

— Rangez-moi ça, grommela le magistrat. Il n'est pas question d'écrouer la fille de madame la comtesse.

— Sortez tout de même vos clés, intervint Violet. Je veux que ma future belle-fille soit libérée sur-le-champ.

Le geôlier lança un regard perdu vers le juge.

— C'est bon, concéda ce dernier en désignant Sophie.

J'ordonne qu'on la libère, mais personne ne sortira d'ici tant que je n'aurai pas éclairci la situation.

Nonobstant les airs furieux de la comtesse de Penwood, on ouvrit la porte à Sophie. Celle-ci s'élança vers Benedict, mais le juge l'arrêta d'un geste de la main.

— Minute, marmonna-t-il. Vous fêterez vos retrouvailles avec votre fiancé une fois que j'aurai déterminé qui doit être arrêté.

— Personne ne doit être arrêté, grommela Benedict.

— Qu'on l'exile en Australie ! éructa la comtesse en désignant Sophie.

— Jetez-moi en prison ! clama Posy en posant le dos de sa main contre son front. Je suis coupable !

— Posy, allez-vous vous taire, à la fin ? chuchota Sophie.

Croyez-moi, vous n'avez rien à faire dans cette cellule. C'est dégoûtant. Et ça grouille de rats.

Benedict vit Posy s'écarter d'un pas de la geôle.

— Vous ne serez plus reçue nulle part, dit Violet à lady Penwood.

— Je suis une comtesse ! protesta celle-ci, outrée.

— Et moi, j'ai beaucoup d'amis.

Elle avait parlé d'un ton si dédaigneux et si moqueur que Benedict écarquilla les yeux de stupeur, aussitôt imité par Sophie.

— Silence ! tonna le juge.

Puis, s'adressant à Posy, et désignant lady Penwood d'un coup de menton, il demanda :

— Êtes-vous la fille de madame ?

346

Posy hocha la tête.

— Persistez-vous à avouer le vol de ces barrettes de chaussure ?

Posy hocha de nouveau la tête.

— Et personne ne lui a pris son alliance, déclarat-elle. Elle est dans son coffret à bijoux, à la maison.

Il n'y eut aucune exclamation de surprise parmi l'assistance

— car, en vérité, songea Benedict, personne n'avait été dupe.

— C'est faux ! s'exclama néanmoins la comtesse de Penwood.

— Je parle de votre second coffret, précisa Posy. Celui que vous cachez dans le troisième tiroir à partir de la gauche.

La comtesse pâlit.

— 410 Manque ponctuation

On dirait que vos accusations contre Mlle Beckett fondent comme neige au soleil, madame, fit remarquer le magistrat.

Frémissant de rage, Araminta tendit un doigt accusateur vers Sophie.

— Elle m'a volée, répéta-t-elle d'une voix menaçante.

Puis elle darda sur Posy un regard meurtrier.

— Quant à ma fille, elle invente tout cela, reprit-elle.

J'ignore pour quelle raison et ce qu'elle espère y gagner, mais elle ment effrontément.

Sophie éprouvait un malaise grandissant. Lorsqu'elle serait de retour chez elle, Posy passerait un très mauvais quart d'heure. Araminta était capable des pires extrémités pour se venger d'une telle humiliation publique !

Non, Sophie ne pouvait laisser Posy être punie à sa place.

Elle devait...

— Posy n'a pas... commença-t-elle.

Les mots avaient jailli de ses lèvres avant qu'elle ait eu le temps de réfléchir, mais un coup de coude dans les côtes l'empêcha de finir sa phrase. Un coup de coude d'une vigueur inattendue.

— Vous dites ? s'enquit le juge.

Le souffle coupé, Sophie dévisagea Posy. Où celle-ci était-elle allée puiser une telle énergie ?

347

Avec un soupir de lassitude, le magistrat passa une main dans ses mèches filasse. Son regard se posa successivement sur Posy, Sophie, Araminta, puis Benedict. Lady Bridgerton émit une petite toux discrète, l'obligeant à se tourner également vers elle.

— En tout état de cause, déclara-t-il de l'air de celui qui aurait aimé être n'importe où sauf à l'endroit où il se trouvait, ce qui est en jeu ici dépasse largement la valeur d'une barrette de chaussure.

— *Deux* barrettes de chaussure, rectifia Araminta d'un ton pincé.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit le juge avec un agacement perceptible, vous vous détestez mutuellement, et j'aimerais savoir pourquoi afin de tirer cette affaire au clair.

L'espace d'un instant, le silence tomba sur le petit groupe.

Puis tout le monde se mit à parler en même temps.

— Silence ! tonna le juge.

Puis Sophie le vit se tourner vers elle.

— À vous, reprit-il. Je vous écoute.

— Eh bien... je...

À présent qu'on lui laissait la parole, Sophie était terriblement indécise. Le magistrat toussa avec insistance.

— Ce qu'a déclaré M. Bridgerton est exact, confirma-t-elle en désignant Benedict d'un signe de tête. Je suis effectivement la fille de lord Penwood, même si je n'ai jamais été officiellement reconnue comme telle.

Araminta parut sur le point de protester, mais un seul regard du magistrat suffit à la faire taire.

— J'ai vécu pendant sept ans à Penwood Park avant que cette femme épouse mon père, poursuivit Sophie. Lord Penwood m'a toujours présentée comme sa pupille, mais tout le monde connaissait la vérité.

Elle marqua une pause, se remémorant le visage de son père.

— Je lui ressemble beaucoup, ajouta-t-elle.

— Je connaissais votre père, ainsi que votre tante, dit doucement lady Bridgerton. Je comprends maintenant pourquoi votre visage m'était familier.

348

Sophie lui décocha un sourire reconnaissant. Rassérénée par l'intonation chaleureuse de lady Bridgerton, elle retrouva confiance en elle.

— Je vous en prie, poursuivez, dit le juge.

— Lorsque Mme Reiling a épousé mon père, elle a tenté de me faire chasser, mais il s’y est opposé. Je le voyais peu, et je crois qu’il n’avait pas une très haute opinion de moi, mais comme il considérait que j’étais sous sa responsabilité, il ne l’a pas laissée me mettre à la porte. Puis il est mort...

Sophie marqua une pause, la gorge nouée par l’émotion.

Jamais elle n’avait raconté son histoire à qui que ce soit auparavant. Les phrases qu’elle s’entendait prononcer lui semblaient étranges, comme si elle parlait d’une autre qu’elle.

— Son testament spécifiait que si sa veuve me gardait chez elle jusqu’à ma vingtième année, elle verrait son revenu tripler.

Ma belle-mère s’y est donc résignée, mais mon statut a changé.

Du jour au lendemain, je suis devenue domestique. Enfin, presque.

Sophie esquissa un sourire sans joie.

— Une domestique est payée. Disons que j’étais à peine plus qu’une esclave.

Sophie défia Araminta du regard. Celle-ci se tenait en face d’elle, les bras croisés, la mine hautaine, les lèvres pincées.

Soudain, Sophie songea qu’elle avait vu cette expression de mépris absolu un nombre incalculable de fois chez Araminta.

Assez, en tout cas, pour en être brisée.

Et pourtant, elle était toujours là, certes sans un sou et toute dépenaillée, mais elle n’avait rien perdu de sa force d’âme ni de sa dignité.

— Sophie ? appela Benedict d’un ton inquiet. Est- ce que ça va ?

Elle hocha lentement la tête, pensive. Elle venait de comprendre que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. L’homme qu’elle aimait venait, bien que d’une façon des plus indirectes, de la demander en mariage. Araminta était sur le point de recevoir une correction bien méritée pour ses crimes – qui plus est, de la part des Bridgerton. Lorsqu’ils en auraient fini avec elle, elle n’aurait plus que ses yeux pour

pleurer. Quant à Posy... Eh bien, c’était la cerise sur le gâteau.

Posy, qui avait toujours secrètement voulu être une sœur pour elle sans jamais oser défier sa mère, venait de prendre sa défense et de lui sauver la mise. Car si Benedict n’était pas venu déclarer qu’elle était sa fiancée, le témoignage de Posy aurait été son dernier rempart contre l’exil en Australie... voire contre la pendaison pure et simple. Et elle savait mieux que quiconque le prix que Posy risquait de payer pour son acte d’héroïsme.

Araminta devait déjà être en train de méditer sa vengeance. .

Oui, tout allait pour le mieux. Redressant les épaules, Sophie déclara :

— Permettez-moi de finir mon récit. Après le décès de mon père, ma belle-mère m’a donc gardée chez elle en tant que domestique non rémunérée, m’obligeant à accomplir la tâche de trois servantes.

— Oh, mais c’est exactement ce que disait lady Whistledown le mois dernier ! s’écria Posy d’un ton excité. J’ai dit à mère que...

— Tais-toi donc, Posy ! siffla Araminta.

— Quand j’ai eu vingt ans, pourtant, reprit Sophie, elle ne m’a pas mise à la porte. Encore aujourd’hui, je me demande pourquoi.

— Je pense que j’en ai assez entendu, déclara Araminta.

— Et moi, je pense que nous n’en avons pas encore assez entendu, riposta Benedict.

Sophie interrogea le juge du regard. D’un signe, celui-ci l’invita à poursuivre.

— Ma seule hypothèse, c’est qu’elle aimait avoir un souffre-douleur à sa merci. Ou tout simplement, c’était pour faire l’économie d’un salaire. Il ne restait rien de l’argent que mon père m’avait destiné.

— C’est faux ! s’exclama Posy. Sophie la regarda sans comprendre.

— Lord Penwood t’a laissé un héritage, expliqua Posy.

Sophie écarquilla les yeux.

— C’est impossible. Je n’ai rien eu. Mon père n’a assuré mon entretien que jusqu’à mon vingtième anniversaire, mais à compter de ce jour...

350

— À compter de ce jour, coupa Posy d’un ton ferme, tu disposais de ta dot.

— Ma dot ? répéta Sophie dans un souffle.

— Mensonges ! Mensonges que tout cela ! glapit Araminta.

— C'est la vérité, insista Posy. Vous n'auriez pas dû laisser tramer des preuves qui vous accusent, mère. J'ai trouvé une copie du testament de lord Penwood il y a un an...

Puis, regardant autour d'elle, elle annonça à la cantonade :

— ... dans le coffret où est également rangée l'alliance.

— Vous m'avez dépouillée de mon héritage ? demanda Sophie d'une voix à peine audible.

Pendant toutes ces années, elle avait été persuadée que son père ne lui avait rien laissé. Elle avait toujours su qu'il ne l'aimait pas, qu'il ne voyait en elle qu'une charge, mais elle avait souffert en apprenant qu'il avait constitué des dots pour Rosamund et Posy, avec qui il n'avait pas de liens de sang, et pas pour elle.

Elle ne l'avait pas soupçonné de l'avoir volontairement ignorée. En fait, elle avait plutôt supposé qu'il l'avait oubliée. Ce qui était peut-être encore plus douloureux que l'idée qu'il l'ait écartée à dessein.

— Il m'a laissé une dot, dit-elle, encore incrédule, avant de se tourner vers Benedict. J'ai une dot !

— Cela m'est bien égal, marmonna celui-ci. Je n'en ai pas besoin.

— Eh bien, cela ne m'est pas du tout égal, à moi. Je croyais que mon père m'avait oubliée. Pendant des années, j'ai dû vivre avec l'idée qu'il n'avait pas pensé à moi en rédigeant ses dernières volontés. Je savais qu'en tant qu'enfant illégitime, je ne pouvais pas prétendre à un héritage important, mais il m'avait présentée à tout le monde comme sa pupille. Rien ne lui interdisait de prévoir une petite somme pour sa pupille !

Elle laissa son regard dériver vers lady Bridgerton, songeuse.

— Non, rien ne le lui interdisait... Il n'aurait pas été le premier...

Le juge se tourna vers Araminta.

— Qu'est devenue la dot de Mlle Beckett ?

351

Araminta ne répondit pas.

Lady Bridgerton émit une petite toux.

— Je ne suis pas certaine que ce soit autorisé par la loi de dépouiller une orpheline de sa dot, dit-elle.

Elle décocha à Araminta un sourire de triomphe.

— Qu'en pensez-vous, lady Penwood ?

352

23

Il semble que lady Penwood ait quitté la ville. De même que lady Bridgerton, d'ailleurs. Intéressant...

La Chronique mondaine de lady Whistledown, le 18 juin 1817.

Benedict n'avait jamais autant aimé sa mère qu'en cet instant. Il tenta de masquer son sourire, mais c'était bien difficile devant le spectacle qu'offrait Araminta Penwood, qui semblait chercher l'air tel un poisson échoué sur un banc de sable.

Le juge écarquilla les yeux.

— Vous me demandez de faire jeter madame la comtesse en prison ?

— En aucun cas, répondit lady Bridgerton. Elle en sortirait très rapidement, de toute façon. L'aristocratie paie rarement pour ses crimes. Toutefois...

Elle pencha légèrement la tête de côté pour décocher un regard éloquent à Araminta Penwood.

— ... si vous deviez l'incarcérer, sa défense risquerait d'être terriblement embarrassante. .

Qu'insinuez-vous ? s'enquit l'intéressée sans desserrer les dents.

Violet se tourna vers le magistrat.

— Puis-je avoir un entretien en particulier avec lady Penwood ?

353

— Certainement, madame.

Il la salua d'un bref hochement de tête avant d'aboyer :

— Tout le monde dehors !

— Non, non, protesta Violet avec un sourire enjôleur, tout en glissant un billet dans la paume du juge. Ma famille peut rester.

L'homme rougit légèrement, puis il prit le gardien par le bras et l'entraîna à l'écart.

— Voyons, murmura Violet. Où en étions-nous ? Un sourire de fierté aux lèvres, Benedict vit sa mère s'approcher d'Araminta Penwood et la dévisager d'un regard luisant de dédain. Il lança un bref coup d'œil en direction de Sophie. Elle semblait abasourdie.

— Mon fils va épouser Sophie, déclara Violet, et vous allez dire à qui veut l'entendre qu'elle est la pupille de feu votre époux.

— Je n'ai pas l'intention de mentir, rétorqua Araminta.

Violet haussa les épaules d'un air fataliste.

— Très bien. Dans ce cas, mes avocats se mettront rapidement en contact avec vous pour récupérer la dot de Sophie. Après tout, Benedict sera en droit de la réclamer dès qu'ils seront mariés.

Benedict passa un bras autour de la taille de Sophie et la pressa légèrement.

— Si quelqu'un me pose la question, maugréa Araminta, je confirmerai tout ce que vous voudrez raconter à son sujet. Mais ne vous imaginez pas que je ferai le moindre effort pour l'aider.

Violet feignit de réfléchir à cette réponse.

— Parfait, dit-elle. Je suis persuadée que ce sera amplement suffisant. Benedict ? s'enquit-elle en tournant vers son fils un regard interrogateur.

D'un hochement de tête, il donna son approbation.

Violet regarda de nouveau Araminta Penwood.

— Le père de Sophie était un cousin de votre époux, et il s'appelait Charles Beckett, compris ?

Araminta Penwood semblait avoir avalé une huître avariée, mais elle fit un signe d'assentiment.

354

Alors, tournant le dos sans façon à son interlocutrice, Violet déclara d'un ton léger :

— Je suppose qu'il se trouvera des gens pour snober Sophie, puisque personne ne connaît sa famille, mais elle n'en sera pas moins respectable. Après tout...

Elle pivota sur ses talons pour décocher un sourire empoisonné à Araminta.

— ... elle a des liens avec les Penwood.

En entendant le grognement dépité de la comtesse, Benedict eut toutes les peines du monde à contenir un grand éclat de rire.

— Monsieur le juge ? appela Violet.

Lorsque celui-ci revint, elle lui adressa un sourire joyeux.

— Je pense que tout est réglé, annonça-t-elle.

L'homme laissa échapper un soupir de soulagement.

— Alors, je n'ai besoin d'arrêter personne ?

— Ma foi, je ne crois pas.

Il parut se tasser sur lui-même.

— Je n'ai plus rien à faire ici ! déclara Araminta Penwood.

Puis, dardant sur sa fille un regard noir, elle aboya :

— Posy ? Dépêchons !

Benedict vit la jeune fille pâlir. Avant qu'il ait eu le temps d'intervenir, Sophie bondit en avant en s'écriant :

— Lady Bridgerton ?

— Exécution ! rugit Araminta au même instant.

— Oui, ma chère ? s'enquit Violet.

Sophie la prit par le bras et l'attira à elle pour murmurer quelques mots à son oreille.

— C'est juste, répondit Violet.

Elle se tourna alors vers Posy.

— Mademoiselle Gunningworth ?

— Reiling, rectifia l'intéressée. Lord Penwood ne m'a pas adoptée.

— Mademoiselle Reiling, corrigea Violet. Quel âge avez-vous ?

— Vingt-deux ans, madame.

— Vous êtes donc assez mûre pour prendre vos propres décisions. Voudriez-vous venir passer quelque temps chez moi ?

355

— Oh, oui !

— Posy ? Je vous interdis d'aller vous installer chez les Bridgerton, tonna sa mère.

Violet l'ignora superbement et reprit :

— Je pense quitter Londres assez tôt, cette année. Que diriez-vous d'un long séjour à la campagne, dans le Kent ?

Posy hocha la tête avec enthousiasme.

— Ce serait un honneur, madame.

— Eh bien, c'est entendu.

— Rien n'est entendu, grommela Araminta. Posy est ma fille, et...

— Benedict, s'enquit Violet d'un ton où se mêlaient l'agacement et la lassitude, quel est le nom de mon cabinet d'avocats, au fait ?

— Eh bien, fichez le camp ! cracha Araminta Penwood à sa cadette. Et ne remettez plus jamais les pieds chez moi !

Pour la première fois depuis son arrivée, Posy parut s'effrayer. Son expression se fit plus craintive encore lorsque sa mère fondit sur elle pour siffler entre ses dents :

— Si vous suivez ces gens, vous serez morte à mes yeux.

Comprenez-vous ? *Morte !*

Posy lança un regard terrorisé vers Violet. Aussitôt, celle-ci s'approcha d'elle et la prit par la main.

— Tout va bien, Posy, dit-elle doucement. Vous serez la bienvenue chez nous aussi longtemps que vous le souhaitez.

Puis Benedict vit Sophie les rejoindre et glisser son bras sous celui de Posy.

— Désormais, dit-elle en l'embrassant sur la joue, nous serons de vraies sœurs.

— Oh, Sophie ! gémit Posy en fondant en larmes. Je suis tellement désolée ! Je n'ai jamais eu le courage de te défendre.

J'aurais dû plaider ta cause, faire un geste, mais...

Sophie secoua la tête.

— Vous étiez jeune. Moi aussi. Et je sais mieux que quiconque à quel point il est difficile de *lui* résister.

Elle lança un regard méprisant à Araminta.

— Je t'interdis de me parler sur ce ton ! gronda celle-ci en levant une main comme pour la gifler.

356

— Tss, tss, tss ! murmura Violet. Les avocats, lady Penwood.

N'oubliez pas les avocats...

Araminta laissa retomber son bras. Elle semblait fulminer de rage. Pour un peu, songea Benedict, on aurait pu voir la fumée sortir de ses oreilles.

— Benedict ? demanda Violet. Combien de temps nous faut-il pour nous rendre au bureau de mes hommes de loi ?

Réprimant une furieuse envie de rire, il se frotta le menton d'un geste pensif.

— Nous ne sommes pas bien loin. Une vingtaine de minutes... Trente s'il y a de la circulation.

Frémissant de colère, Araminta Penwood se tourna vers Violet.

— C'est bon, je vous la laisse. De toute façon, elle ne m'a jamais apporté que des déceptions. Mais vous risquez de l'avoir sur les bras un certain temps. Personne ne voudra d'elle. Je dois quasiment supplier les hommes de la faire danser dans les bals.

C'est alors que Benedict assista à une scène on ne peut plus inattendue. Sophie se mit à trembler. Son visage s'empourpra, ses mâchoires se serrèrent, tandis qu'un curieux grondement jaillissait de ses lèvres. Avant que quiconque ait compris ce qui se passait, elle donna un vigoureux coup de poing dans l'œil d'Araminta, qui recula en chancelant et s'étala de tout son long.

Benedict avait cru que rien ne pourrait le surprendre plus que la fibre machiavélique qu'il venait de découvrir chez sa mère. Il s'était trompé.

— *Cela*, siffla Sophie, n'est pas pour m'avoir volé ma dot. Ce n'est pas pour toutes vos tentatives de me faire mettre à la porte de la maison du vivant de mon père. Et ce n'est pas non plus pour avoir fait de moi votre esclave personnelle pendant des années.

— Hum... Sophie ? demanda Benedict. Dans ce cas, pour quoi est-ce donc ?

Sans détourner le regard d'Araminta, elle répondit : p...,

— C'est pour ne pas avoir su aimer vos hèles équitablement.

Posy se mit à pleurer de plus belle.

— Il y a une place spéciale en enfer pour les mères comme vous, poursuivit Sophie d'un ton vibrant de mépris.

357

— Je crois que nous allons devoir libérer la cellule pour son prochain occupant, intervint le juge d'une voix faible.

— C'est exact, approuva Violet en se plaçant entre Sophie et Araminta, sans doute pour décourager la première de rouer de coups la seconde.

Puis elle s'adressa à Posy.

— Avez-vous des affaires que vous aimeriez aller chercher ?

Posy secoua la tête.

— Nous vous donnerons de nouveaux souvenirs, ma chère petite, dit Violet, le regard brillant de compassion, en posant une main sur la sienne.

Araminta se redressa, fusilla Posy d'un dernier regard et s'en alla au pas de charge.

— Enfin ! commenta Violet, les poings sur les hanches. J'ai bien cru qu'elle ne s'en irait jamais !

Benedict rejoignit sa mère.

— Vous ai-je déjà dit, chuchota-t-il à son oreille, combien je vous aimais ?

— Non, répondit-elle avec un sourire espiègle, mais je le savais.

— Et vous ai-je dit que vous étiez la meilleure des mères ?

— Non plus, mais je le savais également.

— Tant mieux.

Il se pencha vers elle pour déposer un baiser sur sa joue.

— Merci, ajouta-t-il. C'est un privilège d'être votre fils.

C'est alors que Violet, qui, jusque-là, avait fait preuve d'une imperturbable dignité, d'une force de volonté et d'une vivacité d'esprit remarquables, fondit en larmes.

— J'aimerais bien savoir ce qu'il lui a dit, murmura Sophie.

— Tout va bien, hoqueta Violet. Tout va...

Puis, jetant soudain ses bras autour du cou de Benedict, elle s'écria :

— Moi aussi, je vous aime !

Posy se tourna vers Sophie.

— Quelle famille merveilleuse !

Sophie lui sourit.

— Je sais.

358

Une heure plus tard, Sophie se trouvait dans le salon de l'appartement de Benedict, assise sur le fameux sofa où elle lui avait fait don de son innocence quelques semaines auparavant.

Lady Bridger- ton avait demandé à Benedict s'il était sage (et bienséant) que Sophie se rende chez lui sans chaperon, mais celui-ci lui avait répondu d'un regard si éloquent qu'elle avait aussitôt battu en retraite.

— Très bien, avait-elle concédé, mais elle doit être rentrée pour 19 heures.

Ce qui ne leur laissait que soixante minutes de tête-à-tête.

— Je suis désolée, s'écria Sophie, une fois assise.

Curieusement, ils n'avaient pas échangé un mot durant le trajet de retour. Benedict s'était contenté de lui tenir les mains, les portant parfois à ses lèvres, mais ils n'avaient pas prononcé une parole.

Sophie en avait été soulagée. Cela n'avait pas été difficile de parler, à la prison, dans l'effervescence générale, mais à présent qu'elle était seule avec lui, elle ne savait plus que dire ! Sauf qu'elle était désolée.

— C'est moi qui suis navré, répondit Benedict en s'asseyant à ses côtés et en enfermant ses mains entre les siennes.

— Non, c'est moi qui suis... Elle s'interrompit en souriant.

— C'est absurde.

— Je t'aime, dit Benedict. Elle le regarda, bouche bée.

— Et je veux t'épouser. Elle en oublia de respirer.

— Peu m'importe qui étaient tes parents, et le marché que ma mère a conclu avec Araminta Penwood pour assurer ta respectabilité.

Il posa sur elle son beau regard brun, et elle y lut tant d'amour qu'elle en fut chavirée.

— Je t'aurais demandée en mariage de toute façon. Sophie battit des cils. De grosses larmes perlaient à ses paupières, menaçant de lui faire perdre le peu de dignité qu'il lui restait.

Elle réussit à articuler le prénom de Benedict, puis elle perdit définitivement tout empire sur elle-même.

Benedict pressa ses mains un peu plus fort.

359

— Nous n'aurions pas pu vivre à Londres, je le sais, mais nous n'en avons pas besoin. Si je me demande ce dont j'ai besoin pour vivre – pas ce que je désire, mais ce dont j'ai besoin

–, je ne vois que toi.

— Je...

— Attends, laisse-moi finir, coupa-t-il d'une voix enrouée par l'émotion. Je n'aurais pas dû te demander d'être ma maîtresse. Ce n'était pas bien de ma part.

— Benedict, dit-elle doucement, qu'aurais-tu pu faire d'autre ? À tes yeux, j'étais une domestique. Dans un monde idéal, nous aurions pu nous marier, mais ce monde est loin de la perfection. Les hommes comme toi n'épousent pas...

— Très bien. Alors, je n'ai pas eu tort.

Benedict tenta de sourire, mais ses lèvres ne lui obéissaient plus.

— Il aurait fallu être stupide pour ne pas essayer, au moins.

J'étais fou de toi... D'ailleurs, je crois que je t'aimais déjà, et...

— Benedict, tu n'es pas obligé de...

— De m'expliquer ? Si, je le suis. Je n'aurais jamais dû insister lorsque tu as refusé mon offre. Ce n'était pas correct de ma part de te faire une telle proposition, d'autant que nous savions l'un comme l'autre que je devrais me marier un jour. Je n'aurais pas supporté de te partager ; de quel droit aurais-je pu t'imposer la réciproque ?

Il vit Sophie tendre une main vers lui pour essuyer quelque chose sur sa joue. Au nom du Ciel, il pleurait ? Il ne se souvenait pas de la dernière fois où cela lui était arrivé. À la mort de son père, peut-être... Et même alors, il avait attendu d'être seul pour laisser libre cours à ses larmes.

— J'ai mille raisons de t'aimer, dit-il en choisissant ses mots avec soin.

Il savait qu'il avait trouvé le chemin de son cœur. Elle ne s'enfuirait plus, elle serait sa femme. Cependant, il tenait à ce que cet instant soit parfait. Il ne voulait pas rater sa première déclaration d'amour à la femme de sa vie.

— L'une des plus importantes, poursuivit-il, c'est que tu te connais. Tu sais qui tu es, Sophie, et ce que tu vaux. Tu as des principes et tu t'y tiens.

360

Il prit sa main pour la porter à ses lèvres.

— C'est tellement rare !

En voyant les yeux de Sophie s'emplir de larmes, il eut une folle envie de la serrer contre lui, mais il n'en avait pas encore terminé. Les mots se bousculaient dans son esprit, et il devait tout dire.

— Et puis, poursuivit-il, un ton plus bas, tu as pris le temps de me voir. De me connaître, moi. Pas *un* Bridgerton, ni le numéro deux, mais Benedict.

— Tu es la personne la plus extraordinaire que je connaisse, répondit-elle en effleurant sa joue. J'adore ta famille, mais toi...

je t'aime.

Il la pressa contre lui, incapable de résister. Il avait besoin de la tenir dans ses bras, de s'assurer qu'elle était bien là et qu'elle y serait toujours. Avec lui, à ses côtés, jusqu'à ce que la mort les sépare... C'était étrange, mais il devait la tenir contre lui. Pour l'heure, cela lui suffisait.

Certes, il la désirait passionnément. Il l'avait toujours désirée. Cependant, la serrer contre lui était encore plus essentiel. Il avait besoin de son odeur, du contact de sa peau contre lui.

Il s'en apercevait maintenant, la présence de Sophie le réconfortait. Us n'avaient pas besoin de *parler*. Ils n'avaient même pas besoin de se toucher – même *si*, en cet instant précis, *il* n'éprouvait aucune envie *de la* libérer... En un mot, *il était plus* heureux, et vraisemblablement meilleur, lorsqu'elle était à ses côtés.

Il enfouit son visage dans sa chevelure pour respirer son parfum et sentit... Il sentit... Il s'écarta d'elle.

— Hum... Que dirais-tu d'un bon bain ? Aussitôt, il la vit rougir.

— Oh, non ! gémit-elle d'une voix étouffée par la main qu'elle venait de poser devant ses lèvres. Cette geôle était d'une saleté épouvantable, et j'étais obligée de dormir à même le sol, et...

— N'en dis pas plus !

— Mais je...

— S'il te plaît.

361

S'il entendait un mot de plus sur le calvaire qu'elle avait enduré derrière les barreaux, il risquait d'être pris d'une envie de meurtre. Dans la mesure où elle n'avait rien subi qui ne puisse être réparé, il ne voulait pas connaître les détails de sa nuit en prison.

— Il me semble, reprit-il avec un léger sourire en coin, que tu as besoin de faire un brin de toilette.

— Absolument, acquiesça-t-elle en bondissant sur ses pieds.

Je file chez ta mère pour...

— Ici.

— Ici ?

Le sourire de Benedict s'élargit.

— Ici.

— Nous avons dit à ta mère que...

— Que tu serais là-bas pour 9 heures du soir.

— Je crois qu'elle a dit 19 heures.

— Vraiment ? Ce n'est pas ce que j'ai cru entendre.

— Benedict...

Il la prit par la main *pour* l'entraîner vers la *porte*.

— *Neuf, dix-neuf... Cela se ressemble terriblement.*

— *Benedict...*

— Qui nous dit que ce n'était pas 11 heures du soir ?

— Benedict !

Il la laissa sur le seuil.

— Attends-moi un instant.

— Pardon ?

— Ne bouge pas, dit-il en passant rapidement son doigt sur le bout du nez de Sophie.

Indécise, Sophie le regarda s'éloigner dans le couloir. Deux minutes plus tard, il était de retour.

— Où es-tu allé ?

— Ordonner qu'on prépare un bain.

— Mais je...

Une lueur canaille passa dans le regard de Benedict.

— Pour deux.

Sophie émit un petit hoquet de stupeur.

— Ils avaient déjà mis de l'eau à chauffer, ajouta-t-il en se penchant vers elle.

362

— Oh ?

Il hocha la tête.

— La baignoire sera remplie dans quelques minutes.

Sophie lança un regard vers la porte d'entrée.

— Il est presque 19 heures.

— Et alors ? Tu as la permission de minuit.

— Benedict !

Il l'attira à lui.

— Et tu veux rester.

— Je n'ai jamais dit cela.

— Inutile. Si tu n'étais pas d'accord, tu ne te contenterais pas de dire : « Benedict ! »

Sophie ne put réprimer un éclat de rire en l'entendant imiter sa voix.

— Dis-moi que j'ai tort ! ajouta-t-il en lui adressant un sourire de défi.

Sophie détourna les yeux en se mordant les lèvres.

— C'est bien ce qu'il me semblait, murmura Benedict.

Puis il désigna l'escalier.

— Suis-moi, ajouta-t-il.

Elle lui emboîta le pas.

À la grande surprise de Sophie, Benedict la laissa se déshabiller seule. Elle retint son souffle pendant qu'elle passait sa robe par-dessus sa tête. Il avait raison, elle sentait affreusement mauvais !

La domestique qui avait rempli la baignoire avait ajouté de l'huile parfumée, ainsi que des sels de bain qui recouvraient la surface de mousse. Sophie acheva de se dévêtir et mit un pied dans l'eau chaude. Une seconde plus tard, elle était plongée dans le bain jusqu'au cou.

C'était le paradis ! Elle avait du mal à croire qu'elle n'avait passé que deux jours sans se laver. Elle n'avait séjourné qu'une nuit en prison, mais elle avait l'impression d'y être restée une année entière.

Elle tenta de chasser toute pensée pour savourer le bonheur de l'instant, mais l'impatience qui montait dans ses veines l'en 363

empêchait. Lorsqu'elle avait accepté de rester, elle savait que Benedict avait prévu de la rejoindre. Elle aurait pu refuser. Il aurait tout tenté pour la faire fléchir, mais il aurait fini par la ramener au 5, Bruton Street.

Cependant, elle avait décidé de ne pas rentrer tout de suite, et pendant le court trajet qui la menait du salon à l'escalier, elle avait compris qu'elle *voulait* rester encore un peu. Elle avait cru que cet instant ne viendrait jamais, et elle n'était pas encore prête à se séparer de Benedict... même si ce n'était que jusqu'au lendemain matin, quand il se présenterait chez sa mère à l'heure du petit déjeuner.

Il n'allait pas tarder à la rejoindre, songea-t-elle. Et lorsqu'il serait là...

Malgré la chaleur de l'eau, elle fut parcourue d'un long frisson. Puis, alors qu'elle s'immergeait plus profondément dans le bain pour y plonger ses épaules et le bas de son visage, elle entendit le bruit de la porte qui s'ouvrait.

Benedict. Il portait un peignoir vert sombre retenu à la taille par une simple cordelette. Il était pieds nus, et ses jambes étaient également nues jusqu'à ses genoux.

— J'espère que tu ne m'en voudras pas si je fais détruire ceci, dit-il en désignant sa robe d'un coup d'œil.

Elle lui sourit en secouant la tête. Ce n'étaient pas les paroles qu'elle s'était attendue à entendre, et elle savait qu'il ne les avait prononcées que pour la mettre à l'aise.

— Je vais envoyer quelqu'un t'en chercher une autre, ajouta-t-il.

— Merci.

Elle s'écarta légèrement pour lui faire de la place, mais à sa surprise, il se contenta de s'approcher de l'extrémité de la baignoire.

— Penche-toi en avant, murmura-t-il.

Elle obtempéra et poussa un soupir de bien-être lorsqu'il commença à lui laver le dos.

— Il y a des années que je rêve de faire cela.

— Des années ? répéta-t-elle, amusée.

— Hu-hum... J'ai beaucoup rêvé de toi, après le bal masqué.

364

Sophie était ravie d'être penchée en avant, le front sur les genoux, car elle avait rougi.

— Maintenant, mouille tes cheveux, pour que je te fasse un shampoing, ordonna-t-il.

Elle plongea la tête sous l'eau et remonta à la surface.

Benedict frotta le pain de savon entre ses mains pour le faire mousser, puis il entreprit de lui masser le cuir chevelu.

— Ta chevelure était plus longue, autrefois, observa-t-il.

— J'ai fait couper mes cheveux pour les vendre à un perruquier.

Sophie ne l'aurait pas juré, mais il lui sembla entendre un grondement furieux.

— Ils ont déjà bien repoussé, ajouta-t-elle.

— Tu peux les rincer, maintenant.

Elle s’immergea de nouveau, tourna la tête de droite et de gauche sous l’eau, avant de refaire surface.

Benedict prit de l’eau entre ses mains en coupe.

— Tu as de la mousse dans le dos, dit-il en versant délicatement l’eau sur sa peau.

Sophie le laissa répéter l’opération deux ou trois fois avant de demander :

— Tu ne me rejoins pas ?

Elle n’avait jamais rien dit d’aussi hardi ! Elle songea qu’elle devait être plus rouge qu’une pivoine, mais elle n’avait pu s’empêcher de poser la question.

Benedict secoua la tête.

— C’est ce que j’avais prévu, mais je préfère encore cela.

— Me laver ? demanda-t-elle, incrédule.

Un imperceptible sourire étira les lèvres de Benedict.

— Te sécher, plus exactement.

Il tendit la main pour prendre un grand drap de bain immaculé.

— Debout ! ordonna-t-il.

Sophie se mordit les lèvres, indécise. Certes, elle avait déjà partagé avec lui des moments d’intimité absolue, mais elle n’était pas assez audacieuse pour se montrer devant lui dans le plus simple appareil sans rougir de confusion.

365

Toujours souriant, Benedict se redressa et déploya la serviette, qu’il tint bien ouverte devant lui.

— Je t’aurai enveloppée là-dedans avant d’avoir eu le temps de voir quoi que ce soit, dit-il en détournant le regard.

Sophie prit une profonde inspiration et se leva, tout en songeant, que par ce simple geste, elle commençait une nouvelle vie.

Benedict referma aussitôt le drap de bain autour d’elle. Avec les coins, il tamponna délicatement le visage de Sophie, sur lequel s’attardaient des gouttelettes d’eau. Puis il se pencha vers elle pour déposer un baiser sur son nez.

— Je suis heureux que tu sois là, murmura-t-il.

— Moi aussi.

Il lui effleura le menton sans la quitter des yeux, et il sembla à Sophie qu’il la caressait du regard. Puis, avec une infinie délicatesse, il posa ses lèvres sur les siennes. Il y avait dans ses gestes plus que de l’amour : de l’adoration.

— Je devrais attendre le mariage, dit-il, mais je n’en ai pas le courage.

— Moi non plus, avoua-t-elle dans un souffle.

Il l’embrassa de nouveau, cette fois avec plus de passion.

— Tu es si belle, chuchota-t-il. Tu es exactement celle dont j’ai toujours rêvé.

Il déposa sur son visage et sa gorge une série de baisers, et à chacun, elle s’abandonna un peu plus au vertige qui s’emparait d’elle. Elle songea confusément que ses jambes ne la soutiendraient plus longtemps, mais alors qu’elle se sentait sur le point de défaillir sous les tendres assauts de Benedict, il la souleva entre ses bras pour la porter vers le lit.

— Dans mon cœur, dit-il en la déposant sur l’édredon et les oreillers, tu es déjà ma femme.

Sophie en eut le souffle coupé.

— Bientôt, reprit-il en s’étendant à ses côtés, notre amour sera consacré par Dieu, mais ce soir...

Il se dressa sur un coude pour la regarder dans les yeux.

— Ce soir, reprit-il d’une voix rauque, il n’appartient qu’à nous.

Sophie leva une main pour effleurer son visage.

— Je t’aime, murmura-t-elle. Je t’ai toujours aimé. Je crois que je t’aimais déjà avant de te connaître.

Il se pencha vers elle pour l’embrasser de nouveau, mais elle l’interrompit d’un mot.

— Attends.

Il s’immobilisa à deux doigts de ses lèvres.

— Au bal masqué, reprit-elle d’une voix tremblante, avant même de te voir, j’ai perçu ta présence. Il y avait de la magie dans l’air. Quand je me suis retournée et que je t’ai vu, j’ai eu l’impression que tu m’attendais et que si j’étais venue assister clandestinement à ce bal, ce n’était que pour toi.

Quelque chose de mouillé tomba sur sa joue. Une larme qu’il avait versée.

— C’est pour toi que j’existe, dit-elle à mi-voix. Pour toi que je suis née.

Il parut sur le point de répondre, mais seul un soupir jaillit de ses lèvres. Sophie comprit alors qu’il ne pouvait parler, submergé par l’émotion.

Elle en resta sans voix à son tour.

Benedict se pencha vers Sophie pour l’embrasser, pour lui montrer ce qu’il ne parvenait pas à lui dire. Il n’aurait pas cru possible de l’aimer plus qu’il ne l’aimait cinq minutes auparavant, mais en l’entendant, son cœur s’était soudain rempli de plus d’amour qu’il ne semblait pouvoir en contenir.

Il aimait Sophie. Sa vie devenait soudain d’une limpidité absolue. Il l’aimait, et rien d’autre ne comptait.

Peignoir et drap de bain volèrent loin du lit, et lorsqu’ils furent enfin nus comme au premier jour, il fit courir ses mains et ses lèvres sur sa peau avec ferveur. Il voulait qu’elle sache à quel point il avait besoin d’elle et qu’elle éprouve autant de désir pour lui qu’il en éprouvait pour elle.

— Oh, Sophie ! gémit-il, murmurant son prénom comme une prière. Sophie, Sophie, Sophie...

En la voyant lever vers lui son visage radieux, il fut pris d’une soudaine envie de rire. Il était heureux, comprit-il.

Follement heureux.

367

Il ne pouvait rien lui arriver de mieux !

Il roula sur elle, impatient de la posséder. Tout était différent de leur première fois. Aujourd’hui, ils étaient conscients de la portée de leur acte. Ils n’étaient plus emportés par la passion, mais par un amour aussi pur que profond.

— Tu es à moi, dit-il en entrant en elle sans la quitter des yeux. À moi !

Bien plus tard, lorsqu’ils furent étendus dans les bras l’un de l’autre, épuisés et comblés, il approcha ses lèvres de son oreille et lui murmura :

— Et je suis à toi.

Au milieu de la nuit, Sophie se réveilla en se demandant d’où venait la sensation de tiédeur et de bien-être qu’elle éprouvait. Elle bâilla... et étouffa un cri de stupeur.

— Benedict ! s’écria-t-elle. Quelle heure est-il ?

Comme il ne répondait pas, elle le prit par l’épaule et le secoua sans ménagement.

— Benedict ? Benedict !

Celui-ci roula sur le côté en marmonnant :

— Je dors.

— Quelle heure est-il ? répéta-t-elle.

Il enfonça son visage dans l’oreiller.

— Aucune idée.

— J’étais censée être de retour à 19 heures.

— Vingt-trois, grommela-t-il.

— Dix-neuf !

Il ouvrit un œil, ce qui sembla lui demander un effort considérable.

— Tu savais que tu ne pourrais pas être rentrée à 19 heures si tu restais prendre un bain.

— Oui, mais je ne pensais pas rentrer plus tard que 21

heures.

Benedict cligna des yeux en parcourant la chambre d'un regard circulaire.

— J'ai peur que tu ne sois pas de retour avant...

368

Sophie posa alors le regard sur l'horloge et poussa un cri étranglé.

— Est-ce que ça va ? s'enquit Benedict.

— Il est 3 heures du matin ! gémit-elle.

Benedict sourit.

— Eh bien, autant rester pour la nuit.

— Benedict !

— Tu ne voudrais pas déranger les domestiques, n'est-ce pas ? Ils doivent tous être en train de dormir.

— Je...

— Pitié ! Je t'épouse la semaine prochaine, après tout !

— La semaine prochaine ? répéta Sophie, atterrée.

Benedict s'efforça de prendre une expression grave.

— Autant officialiser tout cela au plus vite.

— Pourquoi ?

— Comment, pourquoi ?

— Je te demande pourquoi !

— Eh bien... pour éviter les rumeurs.

Sophie écarquilla les yeux.

— Oh ! Tu penses que lady Whistledown pourrait parler de moi ?

— Bonté divine, j'espère que non !

Elle dut faire la grimace, car Benedict reprit :

— Enfin, je suppose que c'est possible. Ne me dis pas que cela te plairait !

— Je lis le *Whistledown* depuis des années. J'ai toujours rêvé d'y voir figurer mon nom, avoua-t-elle.

Benedict secoua la tête.

— Tu as de drôles de fantasmes.

— Benedict !

— Bon, bon... Eh bien, je suppose que lady Whistledown fera état de notre mariage, si ce n'est avant la cérémonie, du moins peu de temps après. Elle est diaboliquement bien informée.

— J'aimerais savoir qui elle est.

— Ainsi que la moitié de Londres.

— Ainsi que *tout* Londres, tu veux dire !

369

Elle laissa échapper un soupir avant de reprendre sans grande conviction :

— Il faut vraiment que j'y aille. Ta mère doit se faire un sang d'encre.

Il haussa les épaules.

— Elle sait où tu es.

— Oui, mais que va-t-elle penser de moi ?

— Rien de mal ! Elle se montrera indulgente, puisque nous serons mariés dans trois jours.

Sophie faillit s'étrangler.

— Trois jours ? Je croyais que tu avais parlé de la semaine prochaine !

— Dans trois jours, nous serons la semaine prochaine.

Sophie fronça les sourcils.

— Oui, bien sûr... Lundi, c'est cela ? Il hocha la tête d'un air satisfait.

— Tu te rends compte ? Je vais apparaître dans le *Whistledown* !

Benedict s'accouda sur les oreillers pour observer Manque ponctuation

Sophie, méfiant.

— Est-ce la perspective de m'épouser ou celle de voir ton nom mentionné dans le *Whistledown* qui t'excite autant ?

demanda-t-il.

Elle lui donna une tape légère sur l'épaule.

— D'ailleurs, poursuivit-il, pensif, on a déjà parlé de toi dans le *Whistledown*.

— Pardon ?

— Après le bal masqué, lady Whistledown a noté que j'avais passé un certain temps en compagnie d'une belle inconnue en robe argent. Malgré ses efforts, elle n'a pas pu découvrir ton identité.

Il sourit.

— C'est peut-être le seul secret dans tout Londres qui lui ait résisté.

À ces mots, il vit le visage de Sophie s'assombrir, et la jeune femme s'écarta légèrement de lui.

— Oh, Benedict. Je dois... Il faut que je... C'est-à-dire...

370

Elle se tut, détourna les yeux et reprit :

— Je suis désolée.

Il eut soudain envie de la serrer dans ses bras, mais il se retint, comprenant, en la voyant si sérieuse, qu'elle avait quelque chose d'important à lui dire.

— De quoi ?

— De t'avoir caché mon nom. C'était une erreur de ma part.

Mais elle se mordit les lèvres et corrigea aussitôt :

— Enfin, pas exactement.

Benedict recula un peu pour mieux la voir.

— Alors, si ce n'était pas une erreur, qu'était-ce ?

— Je ne sais pas... Je ne peux pas t'expliquer pourquoi j'ai préféré garder le secret, mais il m'a semblé que...

Elle s'absorba de nouveau dans ses pensées. Pourquoi se torturait-elle ainsi avec le passé ?

Elle laissa échapper un soupir.

— Je ne t'ai pas dit mon nom parce que je ne voyais pas l'intérêt de le faire. J'étais certaine que nous nous séparerions dès que nous aurions

quitté la propriété des Cavender. Puis tu es tombé malade, je suis restée pour te soigner, tu ne m'as pas reconnue, et...

Il la fit taire d'un doigt sur ses lèvres.

— Ce n'est pas important.

Elle haussa les sourcils.

— Cela semblait de la plus haute importance, l'autre soir, dans la nursery.

Pour une raison qu'il ignorait, Benedict n'avait aucune envie d'entamer une discussion sérieuse en cet instant.

— Bien des choses ont changé, depuis.

— Alors, tu ne veux plus savoir pourquoi je ne t'ai pas dit qui j'étais ?

Il lui caressa la joue.

— Je sais qui tu es.

Elle parut réfléchir à ces paroles.

— Et sais-tu le plus drôle, dans l'histoire ? reprit-il. Sais-tu pourquoi j'ai eu tant de mal à accepter mon amour pour toi ? Je réservais mes sentiments pour la belle inconnue du bal masqué, que je n'avais jamais perdu l'espoir de retrouver un jour.

371

— Oh, Benedict ! s'écria Sophie, chavirée par cet aveu, et en même temps furieuse contre elle-même d'avoir tant fait souffrir l'homme qu'elle aimait.

— Prendre la décision de t'épouser, c'était renoncer définitivement à l'épouser, elle, dit-il paisiblement. Avoue que c'est ironique.

— Si absurde que cela paraisse, dit-elle sans oser croiser son regard, je regrette de t'avoir fait du mal en te cachant qui j'étais, mais je ne regrette pas d'avoir gardé mon secret.

Benedict garda le silence.

— Et je crois que si c'était à refaire, je recommencerais.

Comme il ne répondait toujours pas, elle éprouva une certaine gêne.

— Cela m'a semblé être le meilleur choix sur le moment, poursuivit-elle. Te dire que j'étais la femme du bal masqué n'aurait servi à rien.

— J'aurais fini par découvrir la vérité, dit-il doucement.

— Et qu'en aurais-tu fait, de cette vérité ?

Elle s'assit et remonta la couverture sur sa poitrine.

— À la place d'une domestique, c'est de ta belle inconnue que tu aurais voulu faire ta maîtresse, voilà tout.

Benedict continuait à la regarder sans répondre.

— Je crois que ce que je veux dire, c'est que si j'avais su depuis le début ce que je sais à présent, j'aurais parlé.

Seulement, j'ignorais bien des choses, et j'ai préféré m'épargner une cruelle désillusion. Et...

Sophie se tut, étranglée par l'émotion. Elle scruta le visage de Benedict, désespérée de le voir aussi impassible.

— S'il te plaît, dis quelque chose !

— Je t'aime, murmura-t-il.

C'était tout ce dont elle avait besoin.

372

Épilogue

La fête de dimanche prochain à Bridgerton House sera sans conteste l'événement de la saison. Toute la famille sera là, ainsi qu'une centaine d'amis proches, pour fêter l'anniversaire de la vicomtesse douairière.

Il est inconvenant de mentionner l'âge d'une dame, aussi ne révélerons-nous pas celui de lady Bridgerton... Mais que nos lecteurs se rassurent : votre dévouée chroniqueuse le connaît très bien !

— Arrête ! Arrête ! cria Sophie.

Dans un éclat de rire, elle dévala les marches de pierre qui menaient au jardin situé sur l'arrière de Bridgerton House.

Après trois enfants et sept ans de mariage, Benedici continuait à la rendre follement heureuse... et à la poursuivre à travers toute la maison chaque fois que l'occasion s'en présentait.

— Où sont les enfants ? demanda-t-elle, haletante, lorsqu'il la rattrapa au pied des marches.

— Francesca les surveille.

— Et ta mère ?

Il sourit.

Je crois que Francesca la surveille aussi.

— Violet ? demanda doucement Sophie.

373

— Il est temps que ma mère ait une petite-fille qui porte son prénom, qu'en penses-tu ?

Sophie s'appuya contre lui et posa sa joue contre le plastron amidonné de sa chemise.

— J'en pense que Violet est un charmant prénom, murmura-t-elle en se blottissant entre ses bras puissants.

J'espère seulement que c'est une fille, parce que si c'est un garçon, il ne nous le pardonnera jamais.

Un peu plus tard ce soir-là, dans une maison de ville de l'un des quartiers les plus chics de Londres, une femme prit une plume et écrivit :

Ah, ami lecteur ! Nous apprenons que lady Violet Bridgerton s'apprête à être grand-mère pour la onzième fois...

Puis, en panne d'inspiration, elle ferma les yeux dans un soupir. Voilà bien longtemps que cela durait. Déjà onze ans, était-ce possible ?

Peut-être était-il temps de changer un peu. Elle était lasse de parler des autres. Le moment était venu de vivre sa propre vie.

Lady Whistledown posa sa plume et, s'étant approchée d'une fenêtre, écarta le rideau vert pâle pour plonger son regard dans la nuit d'un noir d'encre.

— Il est temps de passer à autre chose, murmura-t-elle.

D'être enfin moi !

Fin

374